



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

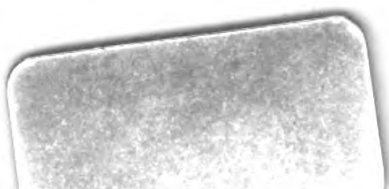


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vet. Fr. III B 1975



ÉTUDES
SUR GOETHE.

Am

ÉTUDES

SUR

GOETHE,

PAR

X. MARMIER.

*Sein Ohr vernimmt den Einklang der Natur;
Was die Geschichte reicht, das Leben gibt,
Sein Busen nimmt es gleich und willig auf:
Das weit Zerstreute sammelt sein Gemüth,
Und sein Gefühl belebt das Unbelebte.*

GOËTHE, le Tasse, scène I.



PARIS,

Chez F. G. LEVRAULT, rue de la Harpe, n.º 81;


STRASBOURG, même maison, rue des Juifs, n.º 33.

1835.



Ce livre est le résultat de quelques études entreprises en Allemagne même, dans une ville où Goethe a vécu, au milieu des souvenirs qu'il y a laissés, au sein de ses amis. En me livrant à ce travail, je n'ai point prétendu faire la critique des œuvres de Goethe, je ne me suis senti, je l'avoue, ni assez hardi ni assez fort pour m'attaquer à un tel homme. Mais j'ai pris ses œuvres l'une après l'autre; j'ai tâché d'en saisir l'esprit, d'en comprendre la portée, et alors j'en ai rendu compte avec bonne foi, non point d'après une opinion établie d'avance, non point d'après une idée systématique, mais uniquement d'après l'impression que j'en ressentais. Ce que je voulais surtout, c'était de remonter à l'idée première d'où Goethe était parti pour composer un drame, une comédie; c'était de voir comment il s'était emparé de cette idée, comment il avait su la faire ployer au gré de son

génie, l'élever, l'étendre, l'ennoblir, la travailler avec art dans ses détails et la poser avec majesté dans son ensemble. C'est ainsi qu'en arrivant au drame de Faust, on trouvera toute la vieille chronique du magicien, telle que nous la racontent des traditions écrites, mais devenues aujourd'hui fort rares. Si ces recherches purement bibliographiques et qui n'exigent à vrai dire qu'un peu de patience, sont exactes et présentent quelque intérêt, ce sera là peut-être le seul mérite de ce livre; et si je parviens à faire passer dans l'esprit de quelques lecteurs l'admiration sincère que j'éprouve pour le grand homme de l'Allemagne; si je puis leur inspirer au moins le désir de le connaître, de l'étudier, le but que j'avais en commençant cet ouvrage sera rempli.



PRÉFACE.

GÆTHE naquit dans la ville où l'on couronnait les Césars, à Francfort-sur-Mein, le 28 Août 1749; il nous a dit lui-même sous quelle étoile, et si jamais l'astrologie eut raison, c'est quand elle lui accorda un horoscope de bonheur. Le génie le dota de ses dons; la fortune le prit dans ses bras : cette fois la fortune et le génie semblaient s'être réconciliés; Gæthe devait faire exception à l'histoire de tous les grands hommes, de tous les grands poètes doués d'une intelligence supérieure et maltraités par le sort. Il fut l'homme privilégié, l'homme heureux de son siècle; sa vie se passa riche d'études, pleine de fruits, et l'atmosphère poétique qui l'entourait parut la préserver des douleurs journalières qui atteignent le vulgaire. Il naquit fils d'un conseiller impérial de Francfort; il s'endormit ministre de Weimar; jeune, il n'aspirait qu'à se faire un nom aussi illustre que celui de Gellert et

de Hagedorn ; mais une fois qu'il se fut mis en route , il laissa bien loin en arrière de lui ceux qui avaient d'abord tenté son ambition ; il marcha d'un pas de géant à la tête de son siècle , et ne s'arrêta que devant la postérité.

La littérature allemande secouait déjà ses ailes , et tentait de prendre un nouvel essor ; mais il devait venir lui-même pour rompre les barrières qu'on lui opposait , et le faire comme l'alouette , chanter au haut des airs. Le génie lui donnait son inspiration , la nature lui ouvrait ses trésors , les circonstances vinrent encore le favoriser , et lui former l'une après l'autre , comme autant d'échelons à l'aide desquels il gravit aux plus hautes sommités de l'art et de la science.

Je n'ai jamais lu cet admirable ouvrage qu'il a écrit sous le titre de : Vérité et poésie (*Dichtung und Wahrheit*) , et où il raconte lui-même sa vie avec tant de grâce et de naïveté , sans remarquer comme l'époque où il vint au monde , les événemens auxquels il assista , les études qu'il fit , tout enfin semblait être disposé par une main mystérieuse pour le conduire graduellement là où il devait aller.

Et voyez , à le prendre d'abord dans l'intérieur

de sa famille, quel tableau pittoresque se déroule autour de lui. C'est d'abord son grand-père, membre de la haute magistrature, grave dignitaire, dont la figure vénérable doit lui rester comme un souvenir des vieux temps et une belle page d'histoire; c'est son père, homme posé, ferme et méthodique, qui lui fait suivre un cours d'études sérieuses, et veut le voir mettre la dernière main à tout ce qu'il entreprend (1); c'est sa mère, douce, bonne et indulgente femme, qui n'a pour lui que de tendres conseils et des caresses; sa sœur, enfant spirituel et espiègle, d'abord compagne assidue de ses jeux, plus tard confidente de ses rêves et de ses travaux. Puis, tout autour de lui, voici des collections d'objets précieux, des antiques et des tableaux; l'enfant se réveille au milieu des œuvres d'art, et son intelligence s'ouvre aux récits que son père lui fait de la belle Italie et des merveilles de son sol et de ses musées; aux visites des artistes, aux entretiens des littérateurs et des savans. Il est encore tout jeune, que le tremblement de terre de Lisbonne arrive comme un coup de foudre pour réveiller son imagination; ensuite le couronnement de l'empereur, qui se déroule devant lui avec ses saintes coutumes, avec son or et ses

draperies , ses chants de fête et ses cavalcades , comme un poème des *Minnesänger*. Puis vient la guerre , cette guerre de sept ans , si effrayante à son approche , si grande dans ses résultats ; cette guerre dont tout le monde se désole , et qui lui amène , à lui , par un bonheur singulier , un Français , pour lui donner le goût de notre littérature et de notre langue , et des peintres distingués pour amis. Une fois la carrière ouverte , une fois l'espace abandonné à sa fantaisie , le jeune homme prend l'essor , et qui sait où il s'arrêtera ? Qui sait à combien de tentatives diverses , à combien de sciences cette ame s'attachera , à quels rayons de soleil cette imagination de poète ira se colorer ; à quelles fleurs elle ira emprunter son miel ! A Francfort , observateur curieux de tout ce qui se passe ; à Leipzig poète , à Dresde artiste , il s'en va à Strasbourg vivre au milieu d'une société de jeunes médecins , étudier la chimie , faire sa belle idylle d'amour avec Frederika , rêver , au haut du Munster , la première idée de son Gœtz de Berlichingen et de son Faust , et voir poindre les premières lueurs de la révolution française. Puis il revient à Francfort , non plus enfant , non plus jeune homme comme nous l'avons vu , mais avec une expérience anticipée , avec un

esprit ferme et flexible , sérieux et brillant , qui peut passer sans peine d'une question de jurisprudence à l'examen d'un tableau ; avec une ame ardente , qui porte un monde au dedans d'elle-même et souffre les souffrances de Werther.

Oh ! c'est une délicieuse chose de suivre dans ses variations et ses développemens cette nature si fraîche , si vive , si avide de nouvelles émotions et de nouvelles connaissances ; cette nature qui s'ouvre à toutes les impressions du monde extérieur , et qui , comme une plante bien organisée , profite également des rayons de soleil , des gouttes de rosée , du vent qui l'effleure et du repos de la nuit. Aucun homme peut-être n'a été doué d'une force d'objectivité⁽²⁾ aussi grande que Goëthe ; aucun homme n'a , comme lui , vécu dans son siècle , souffert avec son siècle et respiré avec son siècle , tout en le dominant⁽³⁾. Là où les événemens ont fait impression , il est venu comme un autre Michel-Ange , et leur a élevé de sa main puissante un monument immortel. Là où l'art s'arrêtait , il est accouru pour lui donner une nouvelle impulsion ; là où un besoin se faisait sentir , il l'a rempli ; là où le chemin littéraire s'arrêtait brusquement , il l'a continué. Il a repris la critique de Lessing , les

théories de Winkelmann, la poésie de Klopstock, et les a lancées dans une vaste arène où jamais ces grands hommes n'étaient parvenus. Son époque souffrait d'une maladie morale; maladie de crainte, de fatigue, de découragement, et il a fait Werther. Le moyen âge avec ses naïves couleurs souriait aux temps modernes, comme un rayon de soleil à travers les vieux vitraux, et il a fait Gœtz de Berlichingen. La philosophie avec tous ses mystères, avec son coup d'œil qui veut passer du cœur de l'homme à la nature de Dieu, avec son vaste cercle qui embrasse toutes les sciences, avec son labyrinthe qui se perd dans les profondeurs de l'astrologie, la philosophie le prend comme son poète, et il écrit Faust. Et lorsqu'il a assez vu sa vieille Allemagne, il monte sur les ailes puissantes de son imagination et s'en va visiter les terres étrangères. Il embrasse la Grèce dans Iphigénie, l'Italie dans le Tasse, les Pays-Bas dans Egmont. Rome le voit explorer la cendre de ses tombeaux, et le Righi le porte fièrement sur ses épaules de neige.

A mesure qu'il avance dans la vie, il agrandit son domaine, il élargit son cercle. Il ressemble à l'arbre vigoureux qui jette en tout sens ses vastes rameaux, qui tient à la terre par ses fortes racines,

et au ciel par son vert sommet. Alors science, art, poésie, drame, histoire, antiquités, tout lui appartient. Alors il est le roi des régions littéraires dont il a dévoilé l'étendue, comme Colomb l'eût été de l'Amérique, si, au lieu de sa royauté, il n'avait pas reçu des fers. Alors Weimar, cette petite capitale d'un petit duché, est devenue la première ville de l'Allemagne, et de toutes parts arrivent philosophes et poètes, artistes et critiques, pour honorer, comme les mages, le souverain qui leur est né⁽⁴⁾. Gœthe est le roi de cette littérature du dix-huitième siècle⁽⁵⁾, et regardez, il a toute la majesté d'un roi. Sa démarche est grave, son front se lève avec dignité, ses paroles sont brèves, mais fortes et imposantes, et quand il parle de lui, il dit : *nous*. Les années se succèdent, et chacune d'elles ne fait que lui apporter de nouveaux fruits. L'âge lui blanchit les cheveux, mais ne lui vieillit pas le cœur. A soixante-quinze ans il aime encore une jeune fille, et il lui adresse des vers aussi frais, aussi richement colorés qu'il eût pu le faire étudiant de Leipzig. Puis la mort vient lui dire qu'il faut partir; il s'assied, pour l'attendre, dans son large fauteuil; sa vue s'obscurcit, son regard se trouble. — Plus de lumière! s'écrie-t-il, plus de

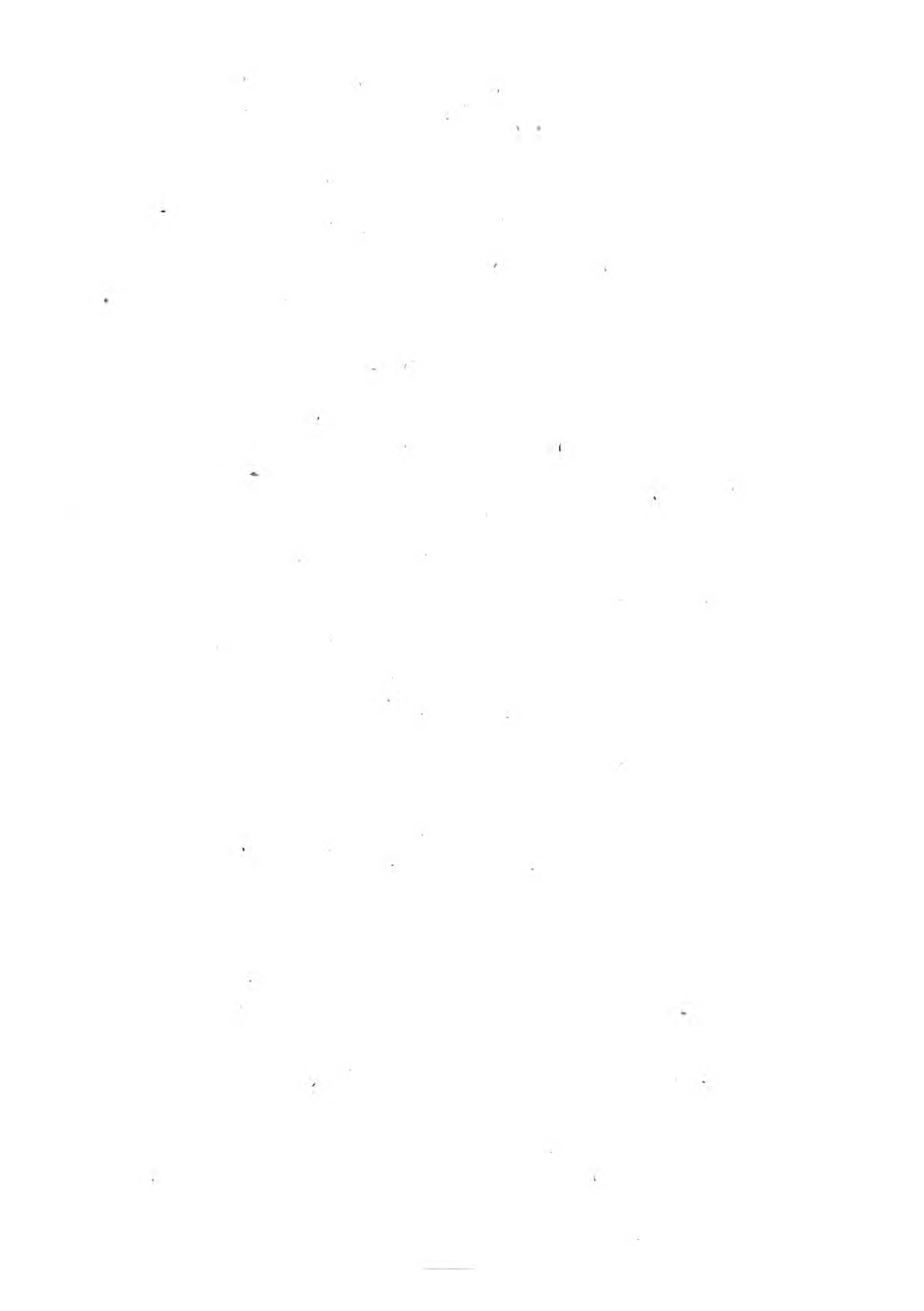
lumière! (*Mehr Licht! Mehr Licht!*) et il tombe doucement comme un beau soleil d'été qui se cache derrière la montagne.

Qui pourrait dépeindre la vénération que l'Allemagne garde pour Gœthe, et le respect avec lequel on parle de lui ou de ses ouvrages. Déjà de son temps M.^{me} de Staël disait qu'il n'aurait pas écrit l'adresse d'une lettre, sans que ses fervens admirateurs n'y cherchassent des traces de génie. Et maintenant qu'il est mort, combien de pieux souvenirs n'a-t-il pas laissés après lui! Combien de pèlerinages à son tombeau comme à une autre Mecque! Combien d'Allemands ne connais-je pas qui sont si fiers d'avoir quelque chose de lui, une ligne, un mot, un souvenir! Et croyez-vous, mon cher docteur Wagner, que j'oublie jamais nos religieux *toast* portés avec cette coupe de vermeil que Gœthe vous donna pour récompense de vos tercines, comme les chevaliers du moyen âge donnaient leur coupe pour récompense à la ballade du *Meistersänger*.

On a déjà beaucoup écrit sur Gœthe; on a recueilli toutes ses lettres, tous les fragmens échappés de sa plume, toutes les particularités de sa vie, pour en composer des volumes. On a tenu sur son

Faust un cours public, comme Boccace en tenait un sur la *Divina comedia*. Maint libraire a voulu vivre de Gœthe, maint homme de lettres s'est mis à la tâche pour vivre aussi de Gœthe. Les œuvres de l'homme de génie ressemblent à ces grands châteaux, que les paysans de la vallée vont démolir pierre par pierre pour se bâtir à chacun leur petite hutte. Combien d'éditions de Shakespeare, depuis celle des *Managers* du Globe jusqu'à celle de Galignani ! Combien de commentateurs depuis l'Allemagne jusqu'à l'Angleterre ; depuis son contemporain Ben-Johnson jusqu'à son grand admirateur L. Tieck ! N'en sera-t-il pas de même de Gœthe ?

Les éditeurs, journalistes, critiques, poètes, partisans enthousiastes, adversaires opiniâtres, tant de gens qui ne peuvent se frayer leur chemin sans l'aide d'un autre ; tant de pauvres oiseaux qui doivent vivre des grains de blé que répand la main du riche laboureur ; tant d'hommes qui ont besoin de critiquer ou de louer, d'imprimer ou d'écrire, ne viendront-ils pas se bâtir leur petite hutte sur le terrain de Gœthe ? Qu'on me pardonne donc aussi de vouloir y construire la mienne, qui sera si humble et si petite qu'elle ne pourra faire envie à personne. (6)



ÉTUDES SUR GOËTHER.



I.

LES ROMANS.

*Pourquoi ne pas mourir? De ce monde trompeur
Pourquoi ne pas sortir sans colère et sans peur?*

SAINTE-BEUVE.

QUAND Cornélius, le peintre de Munich, échappant, tout jeune encore, aux rigoureux enseignemens de l'école, publia ses gracieux et fantastiques dessins sur Faust, on raconte qu'il y eut à leur apparition un mélange de douleur, d'indignation et de colère de la part de son maître, brave et respectable conseiller de cour, qui ne concevait pas que l'on pût employer son crayon à dessiner autre chose que le nu antique, ou tout au moins le costume des beaux temps de Boucher. Je conçois bien sa colère à ce pauvre professeur; il voyait en un moment tous ses efforts trompés, toutes ses consciencieuses leçons perdues; il avait voulu se faire un élève docile, studieux, marchant dans les bonnes voies, et il

n'avait produit qu'un hérétique, et un hérétique de la plus monstrueuse espèce. Au lieu d'une belle composition bien froide et bien rangée comme une allée d'arbres, son ingrat élève ne lui donnait qu'une suite de tableaux où l'imagination l'emportait sur le compas géométrique; au lieu d'une fille d'Athènes, la pauvre Marguerite; au lieu de Thémistocle ou d'Alcibiade, la figure du diable ou du docteur Faust. Hélas! mon Dieu, songez-vous bien à cette terrible déception? C'est comme si le Cours de littérature de La Harpe eût enfanté Smarra; comme si les remarques aristotéliques du bon vieux Lebatteux eussent mis au monde Hernani ou Lucrece Borgia.

Je me représente les critiques allemands du dix-huitième siècle dans le même état de surprise et de colère que le maître de Cornélius, le jour où le libraire Weidmann, de Leipzig, publia Werther. Voyez-vous les grammairiens de l'école de Gottsched; les hommes dévoués à l'imitation des ouvrages français, comme Haller; les critiques, comme Nicolai, réunis le soir en perruque autour d'une théière bouillante, lorsqu'un des leurs arrive d'un air tout effaré, le jabot en désordre, et les manchettes mal plissées : — Vous ne savez pas la nouvelle? — Qu'est-ce donc? A-t-on retrouvé une nouvelle pièce de Racine? Voltaire travaille-t-il peut-être à une autre Sémiramis? Auriez-vous appris quelque chose de la dernière représentation du siège

de Calais, ou ne venez-vous pas nous dire comment on a joué aujourd'hui le Philosophe de Palissot? — Non, rien de tout cela. Imaginez bien autre chose. Le jeune auteur de Gœtz de Berlichingen a encore fait des siennes. Ce n'est plus au théâtre qu'il en veut; ce n'est plus à notre grand maître Aristote qu'il a si indignement outragé, c'est au roman; imaginez, messieurs, qu'il vient d'écrire un roman. — Sur quoi le nouveau venu tire de sa poche le pauvre petit volume de Werther, et le jette avec mépris sur la table, tandis que la docte assemblée met ses lunettes, et penche gravement la tête pour prendre connaissance de ce nouveau manifeste de guerre. Le volume est bientôt parcouru et le jugement des Aristarques ne se fait pas attendre. Je pense qu'on peut le traduire à peu près de cette sorte : « Comment ose-t-on appeler cela un roman? Dans quelle page de ce livre l'auteur a-t-il montré qu'il eût la moindre idée de la conception du roman? Un rêveur, un homme qui court à travers champs, en écrivant des lettres sans suite, un vaniteux secrétaire d'ambassade, qui s'irrite parce que la noble société où il se rencontre le traite avec un peu de froideur; un fou qui lit Ossian, devient amoureux de la femme d'un autre et se tue. Voyez la grande merveille! Là, dans tout ce fatras de sentimens et de tristesses auxquelles on ne comprend rien, pas une aventure étrange pour ranimer un

peu l'intérêt du lecteur; pas un seul voyage sur mer comme Robinson; pas un brigand; pas un joli et spirituel berger, comme nous en montre notre bon Gessner; pas une seule dame grecque bien francisée, comme les peint le poète Wieland; mais une Charlotte qui fait des tartines de beurre; un garçon meunier qui parle comme un garçon meunier; une maison décrite comme nous voyons les maisons; et la nature dessinée telle qu'elle est; oh! l'absurde roman."

Oh! le beau roman, s'écrièrent ensuite les critiques plus éclairés, qui remarquaient dans cet ouvrage l'émancipation de la littérature allemande; et les lecteurs impartiaux qui se laissaient entraîner sans défiance à ce drame si simple et si touchant; et les jeunes gens à l'ame souffrante, qui croyaient se reconnaître là-dedans comme dans un miroir. Oh! le beau roman, s'est écrié la France, qui en a dévoré cinq ou six traductions et l'a parodié, ce qui prouve de sa part un double enthousiasme; l'Angleterre, qui l'a lu sérieusement et le relit avec son Manfred; et l'Italie, qui lui a donné pour imitateur l'un de ses meilleurs poètes, Ugo Foscolo.

Goethe avait quitté Strasbourg; il était revenu à Francfort la tête pleine d'idées d'art, de poésie, de projets littéraires et de vagues amours, ayant besoin d'écrire et ne sachant quoi écrire; tourmenté au fond de l'ame par son activité morale; tourmenté

au dehors par la vie monotone à laquelle il devait s'astreindre, et les fades occupations qu'on lui imposait; fatigué d'ailleurs, comme tous les jeunes gens de son époque, de ces temps de trouble et d'incertitude qui avaient passé sur eux; de cette littérature usée devant laquelle on voulait encore leur faire ployer la tête; sentant bien qu'il y avait pour lui une route plus large, plus belle, et regardant avec anxiété de quel côté était cette route. Dans cet état de mal-aise intérieur, qui s'aggravait sans cesse par sa continuité, il se renfermait souvent seul dans sa chambre, et là, pour se consoler de l'inutile entretien des êtres réels, il appelait autour de lui des êtres fictifs, auxquels il communiquait ses pensées, et dont il préparait sérieusement les réponses et les observations. C'est dans ces heures de solitude, dans ces discussions imaginaires qu'il en vint à formuler d'une manière plus nette ses idées, à connaître distinctement ce qui se passait au fond de son âme, et à se tracer ainsi à lui-même tout ce qu'il devait plus tard retracer dans Werther. A la même époque, deux circonstances vinrent comme d'elles-mêmes former le cadre de son roman; ses relations journalières avec une jeune fille, fiancée à l'un de ses amis, et l'amour du jeune Jérusalem pour une femme mariée, et le suicide qui suivit cet amour.

Certes, on se méprendrait bien sur le caractère

de ce premier roman de Goëthe, si l'on ne le regardait que comme une histoire d'amour dénouée tragiquement, au lieu de se résoudre, comme les romans ordinaires, par la cérémonie nuptiale. L'idée principale repose toute entière sur une maladie morale dont l'amour explique la catastrophe; le drame se passe terrible au dedans du cœur, et l'amour n'y tient pas la première place. L'amour amène pourtant le dénouement, mais le dénouement d'une pièce qui a déjà fait sans lui toutes ses gradations; le suicide d'un homme que rien ne rattache au monde, et qui a brisé un à un tous les fils qui le tenaient lié à la vie; quand le corps est affaibli, il ne faut plus qu'une secousse pour l'abattre; quand l'arbre ne tient plus à ses racines, un coup de vent peut venir et le renverser.

Mais le meilleur garant de l'idée de Goëthe, en écrivant Werther, c'est ce qu'il en a dit lui-même.

« Le dégoût de la vie a ses causes physiques et morales; à celles-là les soins du médecin, à celles-ci les observations du philosophe, et dans une matière déjà si souvent traitée, la chose importante est de voir comment ce dégoût se manifeste. Tout ce qui nous attache à la vie est fondé sur le retour régulier des choses extérieures. La succession périodique du jour et de la nuit, des saisons, des fleurs et des fruits, de ce que chaque époque nous amène, est à proprement parler le ressort de cette

vie. Plus nous sommes disposés à jouir de ces changemens, plus nous devons nous sentir heureux ; mais si nous en venons à les voir reparaitre d'un œil indifférent, si notre ame reste fermée aux sensations qu'ils doivent nous donner, alors nous sommes véritablement malades, alors notre vie ne peut plus être qu'un pénible fardeau. On raconte qu'un Anglais se pendit pour n'avoir plus chaque jour à s'habiller et à se déshabiller. J'ai connu un brave jardinier qui s'écriait une fois avec douleur : faut-il donc que je voie toujours ces nuages pluvieux s'en aller du Couchant à l'Orient ! J'ai entendu dire aussi qu'un homme de notre connaissance, très-bon et très-estimable, voyait avec chagrin reparaitre la verdure du printemps, et désirait que, pour varier, les plaines pussent une fois devenir rouges. Ce sont là autant de symptômes de cette lassitude de la vie qui conduit parfois au suicide, et qui se fait sentir plus souvent qu'on ne le pense aux hommes rêveurs et habitués à rentrer en eux-mêmes.

« Mais rien n'est plus propre à provoquer cette lassitude, que le retour de l'amour. Le premier amour est, comme on l'a dit avec raison, le seul véritable. Car dans le second et par le second même, la plus belle idée de l'amour est perdue. Le sentiment de durée éternelle et d'infini que le premier porte avec lui, est détruit, et cette fois ce n'est plus qu'une

passion qui revient comme les autres passions. Et la distinction du moral et du sensuel qui, pour les classes éclairées, brise les sensations d'amour et de désir, produit une exagération dont il n'y a rien de bon à attendre.

« Maintenant voici un jeune homme qui remarque dans les autres mieux encore que dans lui-même le changement des époques morales, pareil à celui des saisons. La faveur des grands, les bonnes grâces du pouvoir, le penchant de la foule, l'amour de quelques personnes, tout apparaît à nos yeux, grandit, passe, et il n'est pas plus en notre pouvoir de les retenir, que de retenir le soleil, la lune et les étoiles. Ce ne sont pourtant point de simples apparitions naturelles, c'est le résultat de nos fautes, de notre adresse, du travail des autres ou du hasard ; mais toutes ces choses changent et nous ne pouvons les assujettir.

« Mais ce qui tourmente le plus ce jeune homme, c'est la réapparition constante de nos défauts ; car nous l'apprenons trop tard, nos défauts se forment en même temps que nos vertus. Ils leur servent comme de racines, et croissent et s'étendent au dedans de nous, à mesure que nos vertus se montrent au dehors. Et comme nous n'employons le plus souvent notre expérience et notre volonté qu'à mettre en œuvre nos vertus, elles nous procurent rarement quelque joie, tandis que nos défauts,

grossis en silence, viennent tout à coup nous surprendre et nous apportent maint regret, mainte tristesse. Là est vraiment le point difficile, le seul qui nous rende presque impossible la parfaite connaissance de nous-mêmes. Que l'on se figure donc, outre une nature jeune, ardente, une imagination qui a gagné trop d'ascendant, joint à cela les vagues agitations du jour, et l'on comprendra les efforts impatients d'une ame qui tend à se dégager de cette lutte.

« De telles considérations peuvent entraîner dans un espace infini une fois que l'on s'y abandonne; mais elles n'auraient pas pu se développer d'une manière aussi prononcée dans l'esprit de nos jeunes Allemands, s'ils n'eussent reçu d'ailleurs une autre impulsion. Et cette impulsion nous vint de la littérature anglaise, surtout de la poésie, qui porte en elle-même un caractère de mélancolie auquel ne peuvent échapper ses lecteurs.....

« Ainsi les œuvres les plus sérieuses, les poètes fouillant dans la nature humaine, formaient nos études favorites; l'un de nous seulement préférait peut-être la douce et tendre élégie; l'autre les vers lourds de douleur, mais tous nous étions comme à la recherche du désespoir. Une chose remarquable encore, c'est que notre père et notre maître Shakespeare, qui sait si bien répandre la sérénité autour de lui, donnait encore plus de force à notre pen-

chant. Hamlet et ses monologues, semblables à des spectres, aiguillonnaient notre tristesse. Chacun de nous en connaissait les passages les plus saillans et se plaisait à les réciter, et chacun de nous se croyait obligé d'être aussi mélancolique que le prince de Danemark, bien qu'il n'eût point vu des revenans et qu'il n'eût point de père à venger.

« Puis, comme il nous manquait encore un local approprié à toute cette douleur, nous nous étions laissés conduire par Ossian, au milieu des broussailles sauvages et sans bornes, auprès des vieux tombeaux de pierre recouverts de mousse, au bruit du vent qui agitait les grandes herbes autour de nous, sous un ciel sombre et chargé de nuages. La lune éclairait cette nuit calédonienne; les mânes des héros, les ombres des jeunes filles mortes à la fleur de l'âge, planaient auprès de nous, jusqu'à ce qu'enfin nous crûmes voir l'esprit de Loda paraître sous sa forme effrayante. »

C'est dans un tel élément de rêverie, de tristesse, de dégoût de la vie que naquit Werther, et l'impression qu'il devait produire fut appuyée avec enthousiasme par cette jeunesse allemande dont il exprimait si bien la lutte intérieure et le découragement. Quelques-uns même donnèrent à cet ouvrage une sanction qui fit redouter à l'auteur d'avoir poussé trop loin son anatomie morale. Quand les brigands de Schiller parurent, des jeunes gens,

exaltés par le caractère de Franz Moor, ne crurent pouvoir mieux faire que de s'en aller voler sur les grands chemins; et après la publication de Werther il arriva plusieurs suicides que l'on put attribuer à la lecture de cet ouvrage.

En examinant la composition de ce livre, il est facile de voir que tout est dirigé de la part de l'auteur pour mettre à nu les souffrances d'une ame malade, plutôt que pour faire l'histoire succincte d'un amour exalté de jeune homme. Regardez comme Werther arrive dans la retraite qu'il s'est choisie, comme il est bien, comme il se plaît à croire qu'il est guéri, qu'il va désormais se trouver parfaitement heureux. Ce sont les jours de printemps, les fraîches matinées, les beaux soirs; il se plonge avec volupté dans la contemplation de la nature. Il est artiste et poète. Il s'arrange avec délices une place commode sous un tilleul pour écrire et rêver tout à son aise. Il apporte là ses crayons et son Homère. Il s'intéresse à tout, au paysage qui se déroule devant lui, à la bonne femme qui lui sert son café, à l'histoire d'une pauvre famille. Il est enfant et jouit de la vie comme un enfant; c'est le réveil subit de l'homme tombé en léthargie; c'est la convalescence du malade. Puis il voit, il aime Charlotte, et son ame calme et reposée commence à reprendre son exaltation, et ses idées de bonheur ne sont plus si bien assises, ni

son existence si simple. Alors vient le mouvement, l'activité corporelle qui trompe l'activité morale, les longues courses à cheval, les battemens de cœur inégaux et précipités, les jours qui ne se ressemblent plus, tantôt une extase délirante, tantôt un abattement inoui. Puis arrive l'hiver, le triste, le froid hiver; il ne se trouve plus bien, il faut qu'il change de place; il dit adieu à son village favori, à la maison de Charlotte, au presbytère du vieux pasteur, à la source où il aimait tant à voir les jeunes filles venir puiser de l'eau. Il rentre dans le monde et y arrive en étranger. Les usages de la société le choquent, les esprits méthodiques l'effraient, les hommes froids le terrassent, les préjugés nobiliaires l'accablent. Avec sa pensée ardente il ne peut s'asservir à un monotone travail de chancellerie; avec sa noblesse d'ame il ne peut se croire inférieur aux hommes qui se pavanent de leurs armoiries. Il lève fièrement la tête; mais l'orage gronde, il faut qu'il parte. Ailleurs il se rattache pour un moment à l'espérance; le changement de lieu lui fait croire à un changement de situation. Quand on présente un nouveau mets à un malade, il sent renaître son appétit et rejette avec mépris les fioles du médecin. Mais le dégoût revient bientôt à ce palais blasé, à ce cœur fatigué. Werther ne peut jouir long-temps des charmes de sa nouvelle existence. Il y renonce encore; il retourne au lieu qu'il n'a pu oublier; il

retrouve ses tableaux champêtres, ses beaux enfans qui viennent encore jouer autour de lui, et sa Charlotte, et ses bois favoris, mais non le calme qu'il a connu, les heures fraîches et poétiques que ce séjour lui a procurées. Le mal est déjà descendu trop avant dans son cœur; l'amertume du présent s'aigrit par le souvenir du passé; et son expérience du monde décolore et flétrit son espoir d'avenir. Alors les remèdes simples ne lui vont plus; les remèdes violens le trouvent sans résolution; chaque jour envenime sa blessure; chaque jour lui apporte un surcroît de fièvre; il est comme le voyageur que le vertige saisit au bord de l'abîme, et qui, au lieu de revenir en arrière, s'avance, s'avance encore, se penche à l'extrémité du roc, et regarde en bas jusqu'à ce que la tête lui tourne. Ainsi, quand le malheureux Werther a long-temps combattu avec lui-même, quand il s'est assez affaibli par toutes ces secousses intérieures, par toutes ces brusques transitions de sentimens, par tout ce cahotement d'idées, de passions, d'orages, l'heure de la catastrophe arrive, et son cœur, si cruellement sillonné, peut maintenant se rompre sans effort.

Le grand tort d'Ugo Foscolo, dans ses dernières lettres de Jacopo Ortis, est d'avoir voulu joindre aux péripéties de ce drame intérieur le poids des événemens extérieurs, en faisant de son héros un banni, un homme malheureux de son exil, malheu-

reux de l'asservissement de sa patrie, malheureux en outre de son amour déçu; il en a sans doute fait un très-bon patriote et un homme d'un caractère noble, d'une nature poétique très-intéressant : mais il a détruit par là même l'idée philosophique que pouvait avoir son livre; il a ôté à son héros l'empreinte distinctive de cette ame inquiète, prédestinée, malade, qui se plaît à descendre dans le cimetière comme le Hamlet de Shakespeare, qui se ronge elle-même comme le Werther de Goethe, qui pleure au milieu des prospérités de la terre comme le René de Chateaubriand.

Il y a pourtant une grande différence entre René et Werther : le premier porte l'empreinte d'une douleur toute religieuse, d'une résignation toute chrétienne; le second ne craint pas d'entrer en lutte avec les événemens, et de donner de l'espace à ses passions, dans l'espoir de les combattre avec plus d'honneur. Le premier forme un drame court, serré, rapide, se passant entre deux personnes; le second se jette dans la vaste arène du monde, et laisse partout où il passe un souvenir de lui. Quand je lis René, je me sens saisi d'une sorte de tristesse pieuse, comme lorsque vous vous trouvez le soir sous les voûtes profondes d'une église; la nuit répand déjà autour de vous ses grandes ombres; la lampe suspendue devant le sanctuaire ne jette qu'une lueur blafarde, qui vacille et qui trompe. Le vent siffle à

travers les chapiteaux dentelés, et tire un long gémissement des tuyaux d'orgue. Puis, par intervalle, lorsqu'il vient à s'apaiser, il se fait un silence imposant. Vous n'entendez que la rumeur lointaine de la cité, le pas du sacristain qui s'éloigne, et quelques vieux vitraux mal joints qui crient; et à voir alors toutes ces figures immobiles de saints, toutes ces statues d'apôtres et d'évêques, la tête penchée, les mains jointes, vous diriez que c'est pour elles l'heure du recueillement; vous pourriez croire qu'elles prient, et les rayons de la lune perçant à travers les fenêtres colorées, pourraient vous faire voir leur visage éclairé d'une douce lumière, leur front animé d'une douce sérénité, comme on nous représente celui des élus. Puis, au fond de l'église, dans l'ombre, au pied de l'autel, un homme s'avance à pas lents, s'agenouille et tâche de prier. Il a fui le monde qui l'importune, le bruit des cités qui le fatigue, les hommes qui veulent l'associer à leurs vulgaires besoins, et ne veulent pas s'associer aux siens. Il souffre, et il veut prendre son refuge dans la prière. Il a été blessé au cœur, et il porte sa plaie devant Dieu, devant la religion. N'est-ce pas René?

Quand je lis Werther, je vois la nature qui s'anime, la terre qui refleurit, le ciel qui déroule ses tentes d'azur, les arbres pleins de sève et de fraîcheur. Au milieu de tout cela l'oiseau chante, la plante et la pierre semblent douées d'une nouvelle

vie, le ruisseau court avec plus de gâité à travers son lit de menthe et de myosotis; le nuage passe plus léger sur ces vertes plaines et ces collines chargées de fleurs. De toutes parts on respire un doux arôme; l'œil s'arrête avec joie sur une riche végétation, sur des contours vaporeux, sur des lignes qui fuient et entraînent la pensée vers des lointains bleuâtres. De toutes parts l'oreille s'ouvre avec volupté à une immense variété de sons, qui forment, en se réunissant, une complète harmonie. C'est le grillon qui chante à vos pieds, c'est l'insecte qui bourdonne sur votre tête, c'est l'oiseau qui vole en emportant son brin de paille pour bâtir son nid. C'est le rameau d'arbre qui se balance avec sa lourde guirlande de fleurs; c'est l'eau qui murmure, le vent qui siffle le long des bruyères. Alors arrive le poète, l'artiste, l'homme aux rêves ardents, séduit et trompé par le monde; l'homme riche d'imagination et de talent; l'homme passionné, que ses passions rejettent, épuisé de fatigue, hors de la société, comme une mer en courroux rejette l'intrépide nageur haletant sur la dune. Il vient demander à la nature le repos et la guérison, mais il s'y est pris trop tard. Les sucs balsamiques de la nature ne sont plus assez forts pour lui; l'air pur, les jours rians, les plantes salutaires ne peuvent plus apporter qu'un soulagement trompeur aux blessures de ce malade qui, tout en appelant sa guérison,

semble ne pas vouloir se guérir et se torture lui-même.

Le but distinct que Chateaubriand et Goethe avaient en écrivant leur ouvrage, en explique d'ailleurs le caractère tout différent.

Chateaubriand voulait peindre l'ame mise à l'étréit dans le monde; l'ame qui pressent Dieu et se jette dans l'infini.

Goethe voulait nous montrer l'homme aux prises avec ses passions; les tortures du génie qui se re-ploie sur lui-même, au lieu de porter au dehors sa force d'activité.

Ainsi René est demeuré comme un hymne religieux d'une tristesse solennelle, comme un admirable chapitre découpé dans le Génie du christianisme.

Et Werther, comme une contre-épreuve d'une étude d'anatomie morale, comme une page saillante dans l'histoire de notre humanité.

Chateaubriand, Goethe et Ugo Foscolo se sont rencontrés tous les trois dans la description du séjour de leur enfance, et chacune de ces descriptions peut donner une idée particulière de leur roman.

RÉNÉ.

..... La terre où j'avais été élevé se trouvait sur ma route. Quand j'aperçus les bois où j'avais passé les seuls momens heureux de ma vie, je ne pus retenir mes larmes, et il me fut impossible de résister à la tentation de leur dire un dernier adieu.

Mon frère aîné avait vendu l'héritage paternel, et le nouveau propriétaire ne l'habitait pas. J'arrivai au château par la longue avenue de sapins; je traversai à pied les cours désertes; je m'arrêtai à regarder les fenêtres fermées ou demi-brisées, le chardon qui croissait au pied des murs, les feuilles qui jonchaient le seuil des portes, et ce perron solitaire où j'avais vu si souvent mon père et ses fidèles serviteurs. Les marches étaient déjà couvertes de mousse; le violier jaune croissait entre leurs pierres déjointes et tremblantes. Un gardien inconnu m'ouvrit brusquement les portes. J'hésitais à franchir le seuil; cet homme s'écria : « Eh bien ! allez-vous faire comme cette étrangère qui vint ici il y a quelques jours ? Quand ce fut pour entrer, elle s'évanouit, et je fus obligé de la réporter à sa voiture. » Il me fut aisé de reconnaître l'étrangère qui, comme moi, était venue chercher dans ces lieux des pleurs et des souvenirs.

Couvrant un moment mes yeux de mon mouchoir, j'entrai sous le toit de mes ancêtres. Je parcourus les appartemens sonores où l'on n'entendait que le bruit de mes pas. Les chambres étaient à peine éclairées par la faible lumière qui pénétrait entre les volets fermés; je visitai

celle où ma mère avait perdu la vie en me mettant au monde; celle où se retirait mon père, celle où j'avais dormi dans mon berceau; celle enfin où l'amitié avait reçu mes premiers vœux dans le sein d'une sœur. Partout les salles étaient détendues, et l'araignée filait sa toile dans les couches abandonnées. Je sortis précipitamment de ces lieux, je m'en éloignai à grands pas sans oser tourner la tête. Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont rapides les momens que les frères et les sœurs passent dans leurs jeunes années, réunis sous l'aile de leurs vieux parens! La famille de l'homme n'est que d'un jour; le souffle de Dieu la disperse comme une fumée. A peine le fils connaît-il le père, le père le fils, le frère la sœur, la sœur le frère! Le chêne voit germer ses glands autour de lui; il n'en est pas ainsi des enfans des hommes!

WERTHER.

J'ai terminé mon voyage dans mon pays avec toute la dévotion d'un pèlerin, et j'ai éprouvé grand nombre de sentimens inattendus. Je fis arrêter la voiture auprès des grands tilleuls que l'on trouve à un quart de lieue de la ville de S. Je descendis, et pendant que le postillon continuait sa route, je voulus suivre à pied mon chemin pour goûter tout à mon aise le charme de mes souvenirs. Je revoyais les tilleuls, jadis le but et la limite de mes promenades! Quel temps alors! Avec mon heureuse ignorance j'aspirais à vivre dans le monde que je ne connaissais pas, et où j'espérais trouver assez de nourriture pour mon cœur, assez de jouissances pour satisfaire

à mes désirs. Et maintenant je reviens de ce monde lointain. O mon ami, combien de projets détruits ! combien d'espérances trompées ! Je regardais devant moi cette montagne au-delà de laquelle s'élançaient autrefois tous mes vœux. J'aurais pu m'asseoir là des heures entières et m'égarer par la pensée dans ces forêts, dans ce vallon, qui se montraient si rians à mes yeux, et quand le moment fut venu où je devais partir, avec quel regret ne quittai-je pas cette place favorite ! Après cela je m'approche de la ville, je salue tous les petits jardins que j'avais connus ; mais je voyais avec tristesse les nouveaux, ou les changemens survenus dans les anciens. Puis je traverse la porte, j'entre, je me reconnais tout de suite. Oh ! non, je ne puis te faire ce récit en détail, si attrayant qu'il soit pour moi, il te paraîtrait peut-être monotone. J'avais résolu de loger sur la place, près de notre vieille maison. En passant, je remarquai que l'école, où une bonne vieille femme gouvernait notre enfance, avait été transformée en boutique. Je me rappelais l'inquiétude, les larmes, les angoisses de cœur que j'avais senties dans cette pauvre chambre. Je ne pouvais faire un pas sans m'arrêter. Non, le pèlerin ne peut trouver plus de religieux souvenirs dans les villes de la Terre-Sainte, et son ame ne peut pas éprouver un recueillement plus pieux. Encore une remarque entre mille. Je descendis le cours du fleuve jusqu'à une certaine terrasse. C'était aussi jadis mon chemin habituel ; c'était le lieu d'où nous nous exercions, enfans, à faire ricocher des pierres sur l'eau. Je me rappelai si vivement combien de fois j'étais venu là me pencher rêveur au bord de l'onde ; avec quels son-

ges merveilleux je suivais les vagues courant l'une après l'autre, et quel étrange tableau je me faisais des lieux qu'elles allaient visiter. Je me rappelais aussi que je trouvais bientôt des limites à mon imagination, et qu'il me fallut aller plus loin, toujours plus loin, jusqu'à ce que je me perdisse dans le rêve d'un lointain infini. Regarde pourtant comme les anciens étaient naïfs et heureux, comme leurs idées et leur poésie avaient la simplicité de l'enfance ! Quand Ulysse parle de la terre sans bornes, de la mer sans mesure, cela est vrai, profond, étroit et mystérieux ! Et que me sert, à moi, de pouvoir dire à présent avec chaque écolier, que notre globe est rond ! L'homme n'a pas besoin d'un grand carré de terre pour y vivre à son aise, et il lui en faut moins encore pour s'endormir dans le tombeau.

JACOPO - ORTIS.

Ouvre les fenêtres, ô Lorenzo ! et salue mes collines.¹ Par une belle matinée de Septembre, salue en mon nom le ciel, les lacs, les plaines qui peuvent parler de mon enfance, et où je me suis reposé quelque temps des fatigues de la vie. Si le soir tes promenades solitaires te conduisent sur le chemin du village, je te prie de gravir la montagne couverte de sapins, qui conserve encore tant de doux et tristes souvenirs de moi. Au pied de la colline, quand tu auras passé le bouquet de tilleuls qui ré-

¹ *Spalanca le fenestre, o Lorenzo, e saluta i mei colli. Firenze, 7 Septembre.*

pandent autour d'eux un air frais et embaumé, là où le ruisseau s'arrête et forme comme un petit lac, tu trouveras un saule isolé; c'était sous ses longs rameaux plaintifs que je m'en allais, le front penché, causer avec mes espérances. Puis, lorsque tu seras parvenu au sommet du coteau, peut-être entendras-tu le chant d'un coucou. Il me semblait chaque soir qu'il m'appelait avec son cri lugubre, et quelquefois il s'interrompait au murmure de mes monologues, au trépignement de mes pieds. L'arbre sous lequel il se tenait caché, ombrageait de ses rameaux une chapelle où jadis brûlait une lampe devant un crucifix. L'orage la renversa dans cette nuit dont je garderai toute ma vie une impression de douleur et de remords. Ses ruines me semblaient être des pierres sépulcrales, et plus d'une fois j'ai songé à y creuser ma tombe. Et maintenant qui sait où je reposerai mes os. Console les paysans qui te demanderont de mes nouvelles. Dans un temps ils se pressaient autour de moi, et je les appelais mes amis, et ils me nommaient leur bienfaiteur. J'étais le médecin qu'ils choisissaient pour leurs enfans malades; j'écoutais attentivement le sujet de leurs querelles, et je prenais à tâche de les réconcilier. Je faisais aussi de la philosophie avec ces braves gens, et je m'efforçais d'éloigner d'eux les terreurs de la religion, et de leur dépeindre les récompenses que le Ciel accorde à l'homme qui a passé sa vie dans les sueurs et la pauvreté. Mais cette fois ils prononceront mon nom avec tristesse; car j'ai passé pendant ces derniers temps muet et bizarre au milieu d'eux, sans répondre à leur salut, et quand je les voyais parfois revenir de leurs travaux, j'allais me cacher dans le plus épais de la

forêt. Puis, le matin, ils me voyaient franchir les fossés, courir à travers les arbres, qui secouaient sur mon front leurs branches humides de rosée, traverser les prairies, gravir la montagne, et là-haut debout, les bras étendus vers l'Orient, contempler le soleil et pleurer de ce qu'il se levait si triste pour moi.

En lisant ces trois fragmens, il me semble que l'on peut distinguer dans celui de Chateaubriand plus de poésie et de majesté; dans celui de Goëthe, plus de vérité; dans celui d'Ugo Foscolo, plus d'idéal.

Je citerai encore parmi les ouvrages qui sont en parenté avec le Werther de Goëthe, en Allemagne, le Siegwart de J. M. Miller; en France, les délicieuses pages que Sainte-Beuve a écrites sous son pseudonyme de J. Delorme, et le peintre de Salzbourg, de Ch. Nodier, pour lequel je ne pourrais pas être plus impartial qu'on ne l'est pour sa première amitié de collège, pour son premier roman.

L'influence littéraire de Werther fut incalculable. C'était la première œuvre d'art achevée qui parut en ce genre en Allemagne; c'était mieux qu'un beau travail, c'était une création. Une nouvelle branche littéraire se développait avec ce livre; un nouveau monde s'ouvrait devant lui. Goëthe avait frayé la voie au drame avec son Goetz de Berlichingen; il la frayait maintenant au roman avec Werther. Ce furent là les deux colonnes de son édifice, le reste

ne devait pas tarder à venir. Nous verrons plus tard quelle fut la véritable influence morale de cet ouvrage.

Il s'écoula un long intervalle entre la publication de Werther et celle de Wilhelm Meister; intervalle bien rempli, il est vrai, par plusieurs ouvrages importants, mais qui n'apporta au nouveau roman de Goethe qu'une lente succession de faits et d'observations : c'est que, si Werther était le jet naturel d'une ame long-temps comprimée, l'éclair jaillissant du choc orageux de plusieurs passions, Wilhelm Meister devait être au contraire l'œuvre reposée d'un homme qui avait long-temps porté autour de lui un regard scrutateur, étudié le monde, non point avec les exagérations de l'enthousiasme, les verres sombres de la misanthropie, mais avec une intelligence droite et un esprit pénétrant. Si, pour produire Werther, Goethe n'avait eu qu'à presser son cœur, à en faire sortir tout ce que, dans ses battemens précipités, il avait senti de joie et de tristesse, d'enivrement poétique et d'amour, d'illusions et de désespoir; pour écrire Wilhelm Meister, il devait obéir à sa science d'observation plutôt qu'au sentiment; coordonner avec soin chacune des parties de son ouvrage, et, comme le musicien consciencieux, faire vibrer long-temps l'une après l'autre toutes les notes, toutes les variétés de style, tous

les tons et demi-tons de sa vaste composition. Aussi, quand l'idée lui vint d'écrire Werther, il s'enferma pendant six semaines dans sa chambre et en sortit avec son roman tout fait, tandis qu'il porta six ans de par le monde la pensée de son Wilhelm Meister.

Gœthe a lui-même dans son journal (*Tagebuch*) divisé sa vie par époques. Au commencement se trouve Werther; Wilhelm Meister n'arrive que beaucoup plus tard. Nous citerons ici quelques fragmens de ce journal, qui indiquent assez bien le développement intellectuel du poète.

De 1749 à 1764.

Des germes de talent qui surgissent de bonne heure; plusieurs compositions travaillées naïvement d'après des modèles en prose ou en vers; la plupart ne sont que des imitations très-fidèles. L'imagination s'exerce avec de riantes images, ayant toutes rapport à moi ou aux événemens qui me touchent de plus près. Dans des poésies de circonstance, l'esprit se rapproche de la nature, vraie et réelle; de là une certaine conception des rapports de l'homme avec diverses individualités; car il nous survenait des circonstances qui toutes devaient me faire faire des observations particulières. J'essaie d'écrire en plusieurs langues; de bonne heure la dictée me devient utile.

De 1764 à 1769.

Séjour à Leipzig. Besoin d'une forme déterminée pour mieux juger mes propres productions; la forme grecque-française, surtout pour le drame, est adoptée. Sensations de jeunesse sérieuses, innocentes, mais tristes. Je les observe et les exprime; en même temps que j'observe nombre de défauts dans l'intérieur fardé de la société. Du premier genre de travail il est resté : les Caprices de l' amoureux (*Laune des Verliebten*), et quelques chansons (*Lieder*); du second les Complices (*Die Mitschuldigen*), où il n'est pas difficile de reconnaître les traces d'une étude assidue de Molière; de cette étude proviennent aussi les situations hétérogènes de la pièce qui la firent long-temps exclure du théâtre.

De 1769 à 1775.

Coup d'œil plus profond dans la vie. Événemens, passions, jouissances, douleur. Besoin d'une forme plus libre; je me rejette du côté des Anglais. De là Werther, Gœtz de Berlichingen, Egmont. Dans des sujets plus simples, je reprends la forme étroite : Clavigo, Stella, Erwin et Elmire, Claudine de Villa, Bello; ces deux dernières pièces écrites en prose, entremêlées de chants. A cette époque appartiennent aussi les vers à Belinde et Lili, dont une grande

partie, ainsi que plusieurs morceaux de circonstance, épîtres, poésies légères, ont été perdus.

A travers ces travaux, j'embrasse avec plus de hardiesse la profonde humanité. Aversion ardente contre toutes les théories fausses et bornées; révolte contre la louange que l'on accorde encore aux mauvais modèles. Tout ce qui arrive ensuite est senti d'une manière vraie et profonde, mais souvent mal exprimé. C'est ainsi qu'il faut prendre Faust, le Jeu de poupées (*Puppenspiele*), le Prologue à la Révélation de Barth : le public peut maintenant les juger. Mais les fragmens du Juif errant et le mariage de Jean Wurst (*Hanswurst's Hochzeit*), ne pouvaient paraître. Le dernier semblait assez drôle, parce que tous les sobriquets allemands y arrivaient avec leur personnification et leur caractère. Beaucoup d'essais de ce genre hardi ont été perdus; celui qui a pour titre : Les Dieux, les Héros et Wieland est resté.

Les articles publiés dans l'Indicateur de Francfort, de 1772 à 1773, donnent une idée complète de ce que j'étais alors et de ce qu'étaient mes amis. On y remarque surtout un effort continuel pour franchir toutes les vieilles limites.

Le premier voyage en Suisse me laisse entrevoir sur le monde de nouveaux aperçus; ma visite à Weimar me procure de nobles relations et m'ouvre insensiblement une nouvelle et heureuse carrière.

Jusqu'à 1780.

L'idée de Wilhelm Meister commence à se manifester, mais d'une manière encore incomplète. Le développement et la composition de cet ouvrage devaient durer plusieurs années.

A la fin de 1779, second voyage en Suisse. Mon attention s'arrête sur plusieurs points; mais l'ordre et l'arrangement du voyage donnent peu de place à la productivité. J'écris pourtant le voyage de Genève au mont Gothard. Le retour à travers les plaines de la Suisse me donne l'idée de Jéry et Bætely, que j'écrivis de suite, de manière à rapporter toute faite cette pièce en Allemagne. Je sens encore souffler l'air des montagnes, lorsque les personnages de cette comédie m'apparaissent au milieu des décorations de la scène.

Jusqu'à 1786.

J'ai long-temps gardé en silence la première conception de Wilhelm Meister; elle provenait du sentiment confus de cette grande vérité, que l'homme peut essayer un travail pour lequel la nature lui refuse toute disposition, et persister opiniâtrément dans une entreprise qu'il ne conduira jamais à bien. Une sorte d'appréhension l'avertit de s'arrêter; mais cette appréhension il ne se l'explique pas parfaitement, et il continue à se jeter dans une fausse voie, à s'a-

vancer vers un faux but, sans savoir comment il y est conduit. Et c'est à cela qu'il faut rapporter ce que l'on appelle mauvaise tendance, talent d'amateur, etc. Si de temps à autre, pendant qu'il s'égare, un rayon de lumière lui vient, il éprouve alors un regret qui touche au désespoir, et cependant il continue à se laisser entraîner, et ne résiste qu'à demi au courant qui l'emporte. Beaucoup d'hommes dissipent ainsi la plus belle moitié de leur vie, et finissent par tomber dans une profonde tristesse. Et cependant il peut se faire que cette fausse direction le conduise à un état moral d'une valeur inappréciable; c'est là ce qui, dans Wilhelm Meister, se laisse pressentir, ce qui s'explique même distinctement par ces mots : Tu m'apparais comme Saül, qui sortit pour aller à la recherche des ânesses de son père, et trouva un royaume.

Telle est la double idée philosophique qui a présidé à la création de Wilhelm Meister. La première, Goethe l'a parfaitement développée dans cette partie de son ouvrage qui porte le titre d'Années d'enseignement (*Lehrjahre*); dans ces jours d'ennuis, d'inquiétude, de doute et souvent de regrets, que Wilhelm passe pour suivre sa prétendue vocation d'acteur; dans cette société de comédiens ambulans où il est tour à tour envié, trompé, humilié et la plupart du temps méconnu. La seconde se manifeste à la fin

de ce même livre, lorsqu'il rencontre Lothario, Jar-
no, l'Abbé, Natalie, Thérèse et toute cette noble réu-
nion qui forme une sorte de franc-maçonnerie mo-
rale. On retrouve encore cette idée plus largement
peinte dans l'autre partie de son roman, connue
sous le titre d'Années de voyage (*Wanderjahre*).

Quant au plan de ce livre, il est d'une grande
simplicité et d'un naturel admirable. Goethe est sorti
de cette subjectivité qui formait le fond de Wer-
ther. Là il se réfléchissait lui-même; maintenant,
tout en prêtant à Wilhelm ses propres sensations,
souvent même les propres circonstances de sa vie,
il est tout-à-fait objectif, il tente de réfléchir et
réfléchit en effet la scène du monde. Une pensée
qui m'aide à concevoir tout ce qu'il y a de simple
et de sagement coordonné dans son livre, c'est
celle-ci : Je me représente le thème qu'il a choisi,
traité par une autre main que la sienne, par un
écrivain de talent et d'imagination. Voilà un jeune
homme riche, beau, l'esprit orné d'un grand
nombre de connaissances, l'âme ardente, qui sort
de la maison de ses parens, renonce au commerce
auquel on le destinait, et s'en va courir le monde.
Par combien d'aventures étranges le romancier ne
le fera-t-il pas passer ! Combien de rencontres inat-
tendues, d'événemens bizarres, de personnages fan-
tastiques et de scènes gigantesques ! Ne sera-t-il pas
enfermé dans deux ou trois châteaux mystérieux,

comme les héros de Mad.^{me} Radcliffe? N'ira-t-il pas visiter quelque contrée imaginaire encore oubliée par Gulliver? Ne sera-ce pas un Lovelace plus Lovelace encore que celui de Richardson? Un homme lié par je ne sais quel contrat avec le diable, comme le Melmoth de Maturin, ou une nouvelle copie de Gilblas, ou un second tome de l'Enfant prodigue? Que si par hasard ce pauvre Wilhelm Meister tombe entre les mains d'un des cruels romanciers de notre époque, hélas! mon Dieu, prenez pitié de tout le sang qui va couler, de tous les meurtres, guet-à-pens, adultères qui vont se succéder sans fin. Je vois déjà le malheureux jeune homme égaré dans une trame d'intrigues amoureuses qui ferait envie au plus obscur de tous les dramaturges espagnols. Il a des jours d'orage continuels, des nuits brûlantes comme la fièvre. Il ne se donnera pas au diable, parce que de nos jours on ne voudrait plus paraître assez ignorant pour croire au diable; mais il se dévouera probablement à toutes les horreurs, à toutes les atrocités que le diable lui-même pourrait inventer, et quand il aura bien maudit le monde, maudit le jour qui l'a vu naître, craché à la figure de tout le corps social, égorgé deux ou trois maris et déshonoré une douzaine de familles, il se coupera dignement la gorge, si le bourreau ne vient encore plus dignement clore la scène.

Au lieu d'un tel canevas, que Goethe aurait aussi bien pu remplir, si je ne me trompe, il s'est choisi une route beaucoup plus unie, beaucoup moins orageuse.

Wilhelm Meister est tout simplement un jeune homme à qui la fantaisie vient d'être acteur, comme elle peut venir à beaucoup d'autres, et qui malheureusement se croit destiné à devenir un grand acteur, comme beaucoup d'autres aussi peuvent le croire. Il lutte pourtant lui-même contre ce penchant, et il ne s'esquive pas à l'improviste de la maison paternelle pour suivre sa carrière favorite, mais il doit entreprendre un voyage de commerce. Pendant ce voyage il rencontre des comédiens ambulans, entre en rapports avec eux, et degrés par degrés en vient à faire partie de leur société, sans en avoir nullement cherché l'occasion. Puis voyez ensuite comme cette société est naïvement et naturellement peinte, comme on conçoit que tout ce qui lui arrive devait lui arriver. Certes, ce n'est pas le tableau chargé que Scarron nous montre dans son roman comique, c'est quelque chose de plus vrai et de non moins plaisant. Quiconque a jamais observé une troupe de comédiens ambulans, peut reconnaître cette société de Wilhelm, mal en ordre, mal équipée, ayant grande peine à dresser quelques planches en forme de théâtre, à trouver un costume convenable, deux quinquets et une décoration; cette

société, qui s'entasse pêle-mêle sur une charrette, jeunes premiers et vieilles duègnes; pères nobles et enfans, coffres de bagage, épées, robes, cartons, lambeaux de tapisserie, ustensiles de cuisine, instrumens de musique, tout cela pour s'en aller de bourg en bourg donner une représentation solennelle un jour de foire ou un jour de fête. Malheur à eux si la pluie vient, car il n'y a rien pour les couvrir, et l'orage attaque sans pitié l'armure en papier peint du héros, et la couronne en clinquant de la jeune princesse. Malheur à eux s'ils arrivent un jour trop tard, si la foire est déjà passée, ou si la recette manque; car dans ces courses aventureuses ils ne portent guère que le juste nécessaire, de quoi se rendre d'une étape à l'autre, de quoi vivre ce soir en attendant demain; et si l'un d'eux avait par hasard la bourse mieux garnie, il devrait faire comme le marin qui, en pleine mer dans les jours de disette, possède encore un biscuit et partage avec ses compagnons. A toutes ces misères extérieures il vient s'en joindre encore d'autres qui ne sont pas moins désolantes. La jalousie d'artiste pénètre aussi dans cette société, et comme il y a un directeur et des chefs d'emploi, il y a aussi toutes les rivalités et les combats d'ambition que l'on trouve sur les grands théâtres. Le directeur n'a-t-il pas de grandes préférences pour la jeune première? Les recettes ne sont-elles pas trop inégalement partagées, et les

plus beaux rôles donnés à des acteurs qui n'ont aucun droit de les avoir ? De temps à autre, quand les temps sont calmes, la caisse assez bien remplie, toute cette troupe, comme pour suppléer aux mésaventures qui lui manquent, entre en dispute, se fâche, se boude : c'est une guerre incroyable, ce sont des injures et des mots comme l'on n'en trouve point dans le dictionnaire ; c'est sans doute de tout le répertoire la pièce la plus drôle et la plus curieuse, et les bons artistes la donnent ordinairement en public et gratis. Les hommes tiennent des discours superbes, et les femmes ont des gestes d'un naturel étonnant. Après quoi tout le monde se raccommode, car tous ces membres de la société ont besoin l'un de l'autre, et doivent se supporter mutuellement comme les diverses pièces d'un travail de charpenterie.

Et c'est dans une telle compagnie que se trouve Wilhelm, lui, homme du monde, homme habitué au luxe de la vie, homme délicat et généreux, cherchant toujours son idéal d'artiste au milieu de ce bizarre mélange de caractères, et formulant ses leçons d'esthétique à des gens qui auraient beaucoup mieux compris un tout autre langage. Il n'est pas nécessaire d'y réfléchir long-temps pour sentir quel amer retour il doit faire sur lui-même et sur sa position, et dans quel triste enchaînement de déceptions il s'est précipité.

Ce sont là, si l'on y joint encore le temps de son amour avec Marianne, ses véritables Années d'enseignement. A la fin, une circonstance fortuite l'amène auprès de Lothario. Là il retrouve les habitudes de vivre nobles et aisées qu'il a connues, des hommes éclairés, des cœurs généreux, des amis vrais, une femme à laquelle il se dévoue par amour et par estime. Son apprentissage d'acteur lui a servi de leçon ; la lumière lui est venue à travers la souffrance, comme l'éclair à travers la nuit. Il comprend mieux sa véritable vocation ; il quitte sans peine les tréteaux pour se consacrer à ses devoirs de famille, d'époux, de père, d'homme social ; et c'est alors que s'expliquent naturellement ces mots de Goëthe cités plus haut : Tu m'apparais comme Saül, qui sortit pour aller à la recherche des ânesses de son père et trouva un royaume.

La même vérité que ce roman présente dans les descriptions de la nature, le cours de la vie et le détail des événemens, se montre, mais à un degré peut-être plus saillant encore dans la peinture des caractères. On peut prendre ces caractères de deux façons, ou en les rapprochant l'un de l'autre, et alors ils forment les contrastes les plus beaux et se dessinent avec les nuances les plus délicates, ou en les isolant tous séparément, et dans ce cas chacun d'eux offre des traits distincts et une individualité complète. Voyez comme Werner, le jeune né-

gociant si rangé, si économe, si scrupuleusement attaché à son comptoir, à ses habitudes de vie, si sûr de ses chiffres et si précautionneux dans la moindre de ses opérations, se pose en face de son ami Wilhelm, tout plein de poésie, de rêves d'art et d'amour, et se jetant gaîment à la nage au beau milieu du torrent de la vie, sans songer où il abordera. Là est bien le type du négociant, la plume sur l'oreille, les manchettes de toile sur les coudes, l'escabeau pour trône, et la caisse pour royaume; le sage et prudent négociant qui veut régler sa vie comme ses livres, établir à la fin du jour la balance de l'emploi de son temps avec la balance de ses recettes et dépenses, et qui, habitué à niveler tout à la même mesure, regarde la poésie comme une denrée de la plus mauvaise espèce, et l'amour comme une marchandise sujette à s'avarier. Ici le jeune homme, si fier des rêves de son imagination, si audacieux dans ses entreprises, le jeune homme à qui toutes les douces passions sourient, parce qu'il leur sourit à toutes, et qui se trompera bien certainement dans une addition, mais ne se trompera pas en scandant les syllabes d'un vers ou en écrivant un billet d'amour. La fidélité de cette peinture, de Goethe est facile à vérifier, car nous avons toujours eu assez de Werner, et nous ne manquons pas encore de Wilhelm. Philine est une de ces femmes comme il n'est pas rare d'en rencon-

trer, frivoles, coquettes, légères, ne suivant que leurs riantes fantaisies, n'obéissant qu'à leur caprice, bonnes femmes au fond, passant facilement sur les convenances, agissant bien toutes les fois que l'idée leur en vient, ou qu'elles ne sont pas distraites par autre chose, et se faisant pardonner leurs péchés par la grâce et l'insouciance avec laquelle elles pèchent. Philine est délicieuse à voir à côté de la figure vulgaire et de l'âme envieuse de Mélina, au sein de cette société d'acteurs qu'elle sait tous prendre par leur faible, à travers les circonstances fâcheuses où jamais ni sa bonne humeur ni sa coquetterie de jolie femme ne l'abandonne, et surtout à côté d'Aurélié, si sérieuse, si énergique, si passionnée. Philine est là comme la chanson joyeuse qui égaie toute la fête, comme le rayon de soleil qui rit au milieu de l'orage. Le lecteur la suit avec un mélange de joie et d'inquiétude, à peu près comme on suit les pas d'un enfant gâté, et si parfois on la trouve en défaut, si notre front se plisse et prend une expression de reproche, elle n'a qu'à retourner la tête, nous sourire, et tout est oublié. Je crois qu'il ne serait pas difficile de rencontrer, dans un grand nombre de romans, un caractère de femme pris sur la même souche et dessiné sur le même modèle que Philine; je ne crois pas que l'on en trouve un où le mélange du bon et du mauvais soit fait avec tant d'art et de ménagement, où les

traits soient si fins, les nuances si bien fondues, et tout l'ensemble si attrayant et si gracieux.

Et puis, que pourrais-je dire de Mignon, cet être demi-réel, demi-idéal; cette création si légère et si douce, que la bulle de savon qui s'envole aux rayons du soleil n'est pas plus légère, et la note plaintive d'une harpe pas plus douce? Que pourrais-je dire encore de cette pauvre rêveuse et innocente jeune fille sur laquelle le poète semble avoir concentré tous les sentimens qui nous émeuvent le plus, toutes les douleurs d'un enfant ravi à sa mère, toutes les souffrances d'un amour caché timidement au fond du cœur, toutes les joies d'une ame ardente et expansive, les pieux souvenirs de la reconnaissance, les douces émotions de l'amitié? Non, à prendre dans le monde moderne tous les poètes et romanciers l'un après l'autre, aucun n'avait encore peint cette figure de jeune fille, si belle d'amour et de résignation, et il ne faut rien chercher de semblable dans le monde ancien. La poésie du christianisme pouvait seule produire une telle création. Que si l'on voulait aussi symboliser Mignon, comme on l'a fait de Psyché, quelle triste et profonde idée ne serait-ce pas que celle de cet enfant, enlevé de bonne heure à la terre natale, qui souffre et se sent mal à l'aise, et a froid dans les nouvelles contrées où on le transporte, et lentement dépérit, et meurt avec un rayon de joie dans les yeux et une parole

d'amour sur les lèvres ! Quel doux et touchant tableau que celui de cette vie toute d'abnégation, de reconnaissance, d'harmonie ; cette vie passée sur une terre étrangère, parmi des êtres étrangers ; cette vie sur laquelle le soleil de ce monde ne luit pas, et qui, pour se réchauffer, a besoin de s'en aller bien loin, bien loin !

Assez d'écrivains et d'artistes ont pris à tâche de retracer, comme ils le sentaient, ce pur et angélique visage de Mignon. En Allemagne tout le monde connaît la pauvre fille, tout le monde peut vous réciter sa chanson et vous raconter sa triste histoire. Je sais, entre autres, deux hommes qui l'ont admirablement comprise ; c'est le grand compositeur Beethoven et le peintre Retsch, l'auteur de ces belles gravures au trait sur le théâtre de Goethe, de Shakespeare, et quelques poésies de Schiller. Beethoven a mis en musique la romance de Mignon : le commencement est grave ; les notes résonnent avec force et lenteur ; les syllabes tombent comme des coups de marteau ; puis, à mesure que la jeune fille avance dans la description de son pays, sa voix s'élève, s'exalte ; l'accompagnement se précipite comme les battemens d'une artère tourmentée par la fièvre, et quand elle en vient à ces mots : C'est là ! c'est là (*dahin! dahin!*) ! ce n'est plus qu'un cri d'angoisse ; on dirait d'un instrument qui se brise, d'un cœur qui s'éteint dans la convulsion, d'une voix qui se déchire.

Retsch a composé sur la même situation un petit tableau. Mignon est assise par terre aux pieds de Wilhelm Meister, un bras appuyé mollement sur les genoux de son bienfaiteur, et de l'autre tenant son luth. A voir la forme délicate de ses membres, ses longs cheveux et ses vêtements d'une forme ambiguë, on ne saurait dire à quel sexe elle appartient. A voir les traits de son visage, on remarque bien encore que c'est un enfant, mais un enfant précoce et vieilli trop tôt, et sous cette joue si pâle, dans cet amer sourire qui vient expirer sur ses lèvres, dans ces grands yeux bleus au regard immobile, fixe, ardent, on peut déjà pressentir un germe de mort. La jeune fille vient d'achever sa triste chanson.

Connais-tu la contrée où les citrons fleurissent,
Où croit l'orange d'or sous un feuillage obscur ?
Là plane un vent léger venu d'un ciel d'azur,
Là près du myrte vert, les beaux lauriers grandissent.
La connais-tu ? C'est là, mon bien-aimé, dis-moi,
C'est là que je voudrais m'en aller avec toi.

Connais-tu la maison avec sa colonnade !
La chambre est bien parée et le salon brillant,
Et les marbres sculptés semblent en me voyant,
Dire : Que t'a-t-on fait, ô pauvre enfant malade ?
La connais-tu ? C'est là, mon protecteur, dis-moi,
C'est là que je voudrais m'en aller avec toi.

Connais-tu la montagne élevée au nuage ?
Le mulet y poursuit son chemin nébuleux ;
Le dragon y repose au fond d'un antre affreux ,
Et le torrent bondit avec le roc sauvage.
La connais-tu ? C'est là, mon père, oh ! dis-le moi ,
C'est là qu'il te faudra m'emmener avec toi.

Et maintenant sa voix retombe épuisée, elle lève les yeux vers le ciel, et il y a dans son regard tant de tristesse et de résignation, tandis qu'à côté d'elle Wilhelm, la tête penchée, le front rêveur, semble écouter encore ce chant étrange et chercher dans sa pensée le pays où la jeune fille veut qu'il la conduise.

Je voudrais faire remarquer encore dans ce beau roman de Goethe, le caractère du vieux chantre, qui peut paraître un peu outré, mais qui traverse si douloureusement tout l'ouvrage, comme un remords ou un funeste pressentiment ; puis toute l'histoire de Marianne et les délicieux récits que Wilhelm lui fait sur son enfance ; puis, enfin, ces idées sur l'art et la poésie qui jaillissent de temps à autre comme autant de clartés lumineuses au milieu de cette vulgaire et ignorante assemblée de comédiens ; puis tout ce que l'histoire d'Aurélie, de Lothario, de Thérèse amène de pensées sages et profondes sur la vie et l'amour.

Wilhelm Meister n'est pas un roman à parcourir d'un œil distrait, mais un livre à étudier ; car cha-

cune des situations qu'il renferme présente un riche sujet de réflexions, et chaque page porte l'empreinte d'un esprit supérieur. Goëthe en avait lui-même une très-haute opinion; car il dit dans un endroit de son journal : « Je viens enfin d'envoyer le dernier livre de Wilhelm Meister à l'éditeur. Depuis six ans j'ai travaillé sérieusement à écrire cet ouvrage, à le mettre en ordre, et je l'ai donné successivement à l'imprimerie. C'est pour moi une des productions les plus incalculables, soit qu'on la prenne dans son ensemble, soit dans ses détails; je désire même que la mesure me manque pour la bien juger. »

A vingt ans je crois que l'on préférerait Werther; mais plus tard il faut relire Wilhelm Meister, et convenir que c'est le premier roman de Goëthe. Il est triste, après cela, de songer que cet ouvrage, traduit en français, et bien traduit par M. Th. Tausenel, n'a pas eu de succès. Il est triste de songer que les beaux, les vrais romans où l'Allemagne se reflète avec sa poésie et son esthétique, ne se vendent pas chez nous; que le *Sternbald* de Tieck, par exemple, en est resté à sa vieille et informe édition; que son *Phantasmus* n'est pas traduit, tandis que l'on ne manque pas de nous donner les romans de Spindler, ou les mauvaises Nouvelles de Tromlitz ou de Laun.

Après cette partie de Wilhelm Meister, dont nous venons de parler, et qui est la plus connue, vient celle qui porte le titre d'Années de voyage. Elle fait

suite aux *Années d'enseignement*, en ce sens que l'on y retrouve les mêmes personnages ; mais ce n'est pas, à proprement parler, un roman. Dans la première partie, Wilhelm Meister était le jeune homme avide encore d'émotions, manquant d'expériences, s'instruisant, par les fautes qu'il commet, du chemin qu'il devrait suivre, et par les êtres bons ou mauvais qu'il rencontre, du bût où il devrait tendre. Ici Wilhelm Meister est l'homme mûr, l'homme grave et posé, l'homme initié aux plus hautes questions de la science, l'homme qui ne veut plus seulement vivre pour lui, mais qui étend ses regards sur la société dont il fait partie, sur cette grande humanité dont il forme une fraction. C'était d'abord le représentant de Goëthe, de Goëthe poète et amoureux d'une jeune fille, de Goëthe racontant avec le même enthousiasme comment il avait eu, enfant, un spectacle de marionnettes, et comment il concevait le rôle de Hamlet. C'est maintenant encore un organe de Goëthe, mais l'enfant est devenu homme, l'élève est devenu maître ; le poète a su joindre à ses belles régions de poésie le vaste champ de la science. C'est l'homme qui a assez de fois étudié son cœur, analysé ses sentimens, discuté avec ses passions ; c'est l'homme qui maintenant porte ses regards autour de lui, interroge la terre et le ciel, les plantes et les orages. Ici il apparaît avec son télescope, explique le cours des astres et les

merveilles de l'astronomie. Là il gravit la montagne pour développer le fruit de ses études sur la géologie et les minéraux. Ailleurs il entre dans l'examen des plus hautes idées de religion, de civilisation et de morale. Le monde où il nous transporte n'est pas le monde que nous connaissons, l'époque qu'il nous dépeint n'est ni dans le passé ni dans le présent, et l'on chercherait inutilement sur la carte cette vallée où il place son vaste établissement d'éducation. C'est plutôt un monde à venir, un beau idéal qu'il forme de tout le prestige de sa poésie, de tout le pouvoir de sa science, de tous les dons de sa sagesse. Je gâterais, en les découpant, ces belles pages où il explique avec tant de netteté ses principes religieux, et surtout sa manière de concevoir l'éducation de l'enfant et celle de l'homme. Il y a là de cet amour de la nature comme on le trouve dans Rousseau; de la philosophie de Lessing, des rêves d'or de Bernardin de Saint-Pierre; tout cela combiné avec la force et la justesse de conception qui n'appartiennent qu'à lui. En même temps il anime les contrées où il passe, les lieux où il s'arrête; il détache les figures d'un tableau et leur donne la vie et le mouvement. Il fait passer devant nous des êtres revêtus d'une teinte vaporeuse qui se dessinent comme des ombres. On le suit avec un singulier mélange de doute et cependant d'avidité d'intérêt, et quand on a fini le livre, il semble que l'on a

fait un rêve, mais quel rêve ! Je me figure que les somnambules, auxquels on prête des aperçus si merveilleux sur ce monde et des révélations si étranges de l'autre, doivent avoir des rêves pareils. (7)

Il faut prendre encore à part de cette seconde partie du roman, ces pensées recueillies sous le titre de *Réflexions du voyageur*, et *Fragmens* tirés des archives de Macaire. C'est comme l'essence de sa philosophie, comme un tableau où il a résumé en quelques lignes et gravé en caractères saillans tout ce qu'il développe ailleurs par les faits et les évènements.

J'arrive maintenant au dernier roman de Goëthe, à celui qui, des trois, a soulevé les plus graves débats et fait naître les critiques les plus amères, aux *Wahlverwandtschaften* ou *Affinités électives* (8). C'est aussi une idée philosophique qui forme la base de ce livre, et une idée bien profonde par sa vérité, bien poétique par les réflexions qu'elle fait naître et les résultats auxquels elle peut conduire. Goëthe pense qu'il y a des âmes apparentées l'une à l'autre, des âmes en quelque sorte prédestinées à se rencontrer de par le monde, et à vivre heureusement ou à souffrir ensemble. Lorsque ces âmes conduites par un vague instinct ou par la fatalité se rapprochent, se trouvent en présence l'une de l'autre, elles se comprennent bientôt, elles tendent à se joindre, à s'unir, à se fondre ensemble, comme les

deux gouttes d'eau dont parle si poétiquement Saint-Martin d'Amboise. Que si rien ne se place entre elles, si nulle barrière ne les arrête, la jonction est bientôt faite ; ces deux ames, suivant leur sympathie, ne forment plus qu'un seul faisceau, et passent, appuyées l'une sur l'autre, satisfaites l'une de l'autre, au milieu de ce monde auquel elles n'ont plus rien à envier. Mais il peut arriver que des liens contractés d'avance arrêtent ces deux êtres qu'un même penchant domine ; il peut se faire que les lois de la nature et de la société les enchainent, et alors commence le rude combat du sentiment contre les lois reçues, de la passion contre le devoir. Goethe a voulu encore exprimer cette idée renouvelée, mais de beaucoup amplifiée depuis par les Saint-Simoniens, que deux êtres attachés d'abord l'un à l'autre par une vive sympathie et une véritable affection, en viennent au bout de quelques années à trouver du vide dans leurs relations, du mal-aise dans leurs cœurs, de la gêne dans le lien qui les réunit. Alors encore, s'il n'y a pas d'une part au moins une grande patience et une complète résignation, il doit s'ensuivre de cet état de gêne une autre lutte contre le devoir et la société ; car ces deux êtres, homme et femme (bien entendu), tendent mutuellement à se dégager de leurs liens : mais le monde est là qui les regarde, les lois morales sont là qui les réprouvent et les lois sociales qui les arrêtent. Il y a effort d'un

côté, il y a refoulement de l'autre, et de chaque côté la lutte s'aggrave par la résistance.

Voilà la double situation d'Édouard et de sa femme Caroline, lorsqu'ils en viennent non-seulement à s'éloigner en secret l'un de l'autre, mais à aimer, en dépit du devoir conjugal, celui-ci sa nièce Othilie, celle-là le capitaine. Cependant Caroline et le capitaine ne s'aiment que modérément; la raison dans leur cœur l'emporte sur la passion, et le sentiment du devoir domine leur mutuel penchant. Ils n'auraient donc que de légers efforts à faire pour recouvrer le calme habituel de leur vie. Mais l'amour énergique d'Édouard et l'amour si vrai et si dévoué d'Othilie marchent eux-mêmes au-devant des obstacles et amènent l'action du drame. Une fois arrivé là, le poète n'avait plus que deux voies à prendre. Ou Caroline se séparerait d'Édouard pour épouser le capitaine, et Édouard épouserait Othilie; mais ce ne serait plus alors qu'une plate histoire d'intrigues amoureuses, un misérable contrat dont les conséquences s'étendraient à l'infini; car dans un an d'ici le même cas peut se représenter et le même pacte avoir lieu; ou le poète devait nous représenter cette lutte du cœur et de la morale, cette lutte de l'amour contre les règles et les habitudes sociales; et voilà le chemin qu'il s'est choisi.

Édouard, qui a d'abord demandé le divorce avec sa femme, veut cependant éprouver jusqu'où va sa

passion pour Othilie. Il s'éloigne, il se retire dans la solitude, il s'efforce de repousser l'image de la jeune fille; puis, ne croyant pas avoir encore assez fait, il va se jeter dans le tourbillon du monde, dans le tumulte de la guerre. Il s'élançe un jour de bataille au milieu de la mêlée, le désespoir s'est emparé de lui et il souhaite la mort; car d'un côté il n'aperçoit dans ce monde qu'un amour sans consolation ou un parjure, une infraction à ses devoirs.

Pendant ce temps Othilie est restée chez sa tante, luttant aussi contre son ardente affection, tâchant de se distraire par une variété de travaux, par la vigilance qu'elle exerce sur toute la maison, des souvenirs qui la poursuivent, et chaque jour expiant par ses larmes et les angoisses de son cœur les folles espérances auxquelles elle avait osé se livrer.

Auprès d'elle est Caroline, qui pense tout autant aux dangers de son mari qu'à son amour pour le capitaine; Caroline, l'être positif et raisonnable auprès de la jeune fille toute poétique; le cœur dont l'on peut suivre les battemens réguliers, auprès de celui qui s'exalte par des transports d'enthousiasme, ou retombe comme anéanti sous le fardeau de la douleur.

A la fin Othilie meurt; Édouard meurt aussi. Caroline et le capitaine vivent pour se marier ensemble. Les deux acteurs véritables du drame succombent, les deux êtres raisonnables et positifs restent.

La pensée poétique s'en va, le prosaïsme demeure. Voilà, je crois, comme les admirateurs de ce roman symbolisent la pensée de Goethe et en tirent une moralité philosophique et sociale.

Le roman est intéressant, écrit d'une manière vraie et reposée comme la plupart des œuvres de Goethe, mais il me paraît être un peu long. Il s'y trouve des situations et des personnages qui ressemblent à des hors-d'œuvre; telle est par exemple l'apparition de la fille d'Édouard, qui fait, il est vrai, par sa folle étourderie, sa vie bruyante et ses caprices un étrange contraste avec l'existence tranquille de Caroline et l'âme douce, timide et souffrante d'Othilie, mais qui distrait trop long-temps l'attention du lecteur de la suite du drame, auquel il tend sans cesse à revenir. Telle est encore la longue et minutieuse description de cette chapelle que l'on bâtit, et le rôle assez monotone de l'architecte.

Quant aux caractères, quelques-uns sont très-beaux; celui d'Édouard est dessiné en relief, plein de vie, de force et de vérité; celui d'Othilie tient de la douceur humble et passive de Mignon et de la grâce de Charlotte. On ne peut pas contester non plus l'empreinte vraie que portent les caractères de Caroline et du capitaine; mais ils fatiguent par leur froide raison et leur vulgarité, et celui de la fille d'Édouard nous semble un peu outré.

Les Allemands font à ce livre un autre reproche,

c'est celui d'immoralité, et il ne serait pas prudent de demander à toute femme allemande si elle a lu les *Wahlverwandtschaften*, il en est qui pourraient prendre cette question pour une grave offense. Il est vrai que la sévérité habituelle de leurs mœurs ne s'accorde guère avec les relations du comte et de la baronne, qui se continuent si facilement jusque dans le château d'Édouard. Mais l'idée la plus choquante, celle qui pourrait nous surprendre, en France même, où nous ne nous piquons pourtant guère de puritanisme, c'est celle de cet enfant né dans les embrassemens d'Édouard et de Caroline, lorsque tous deux sont déjà devenus l'un à l'autre infidèles de cœur, et qui porte dans sa ressemblance avec Othilie et le capitaine le cachet d'une double pensée adultère.

Mais en parlant de l'immoralité de ce livre, il y aurait je crois une pensée plus large à exprimer, c'est qu'il est empreint d'une sorte de fatalisme désespérant; c'est qu'en ôtant à l'homme le pouvoir de lutter avec avantage contre le sort et contre ses passions, on peut lui en ôter aussi le désir, et alors à quel degré de faiblesse et de misère ne nous ferait-on pas retomber? Certes, Schiller va sans doute trop loin dans son idéalisation de l'homme, dans cette force et cette majesté qu'il prête au *moi* humain. Schiller est trop poétique et Goethe est beaucoup plus vrai; mais la poésie à demi éthérée de

Schiller ne produirait-elle pas de meilleurs résultats que l'austère vérité de Goethe ? L'homme tient encore du caractère de l'enfant ; si on lui dit qu'il est bon et vertueux , il tâchera de se montrer bon et vertueux ; si on lui dit qu'il a l'ame vicieuse , il court grand risque de retomber plus avant dans ses défauts.

C'est peut-être ici le cas de parler aussi de la moralité de Werther. On a dit que ce roman doit exalter les passions , déplacer les saines idées pour les remettre sous un faux point de vue et jeter dans l'esprit du lecteur une exagération qui lui rend la vie ordinaire , la vie sociale impossible. J'ai vu en Allemagne des pères de famille cacher avec soin Werther dans le fond de leur bibliothèque pour le dérober à leurs enfans , et j'ai connu un jeune homme à qui sa mère avait fait solennellement promettre de ne jamais le lire. En y réfléchissant avec plus de sang-froid , on pourrait voir cependant que cet ouvrage , en apparence si dangereux , porte avec lui un haut enseignement. C'est cet état de maladie morale dans lequel tombe celui qui repousse les usages , les idées reçues , les lois de la société ; c'est la fausse voie où ses exagérations le jettent , et l'abîme où sa fièvre de cœur le précipite.

Quant à la moralité de Wilhelm Meister , nous avons vu comment l'auteur lui-même la comprenait et l'avait développée.

Du reste, de telles questions sont peut-être plus qu'inutiles dans des ouvrages de ce genre. L'architecte élève son monument ; le peintre dispose sa toile et nuance ses couleurs sans songer à autre chose qu'à son œuvre d'art. Il peut bien en être de même du romancier, et dans ce cas Goethe a résolu assez hautement la question à son avantage. (9)



FAUST.

(LA CHRONIQUE.)

Darum dass der Mensch eine Seele hat, darum steigt er über die Natur, zu ergründen auch was nicht in der Natur ist, sondern zu erfahren und ergründen die Hölle, den Teufel und sein Reich : also auch ergründet der Mensch den Himmel und sein Wesen, nämlich Gott und sein Reich.

PARACELsus.

Gœrres a placé, au commencement de son excellent ouvrage sur les anciens Livres du peuple (*Volksbücher*), une allégorie qui exprime très-bien la manière dont il envisage le moyen âge, et celle dont chacun doit l'envisager pour trouver dans cette étude quelque jouissance.

L'auteur est seul, égaré au milieu de la campagne auprès d'un ruisseau. Il entend les vagues de ce ruisseau qui murmurent, et il voudrait comprendre leur langage. Les vagues s'enflent, grondent, et il les suit avec inquiétude sans savoir ce qu'elles veulent lui dire; le bruit redouble, l'onde bouillonne et lui s'avance toujours avec plus de perplexité, honteux et chagrin de ne pouvoir expliquer cette voix d'un des élémens de la nature. Il arrive auprès d'un hermite à la chevelure blanche, au front vénérable, et

là le ruisseau s'apaise, s'étend mollement comme une nappe de cristal, et tout autour respirent la paix et le silence.

Que demandes-tu, dit l'hermite?

Je cherche à deviner l'énigme obscure de la vie.

L'hermite l'emmène avec lui dans le flanc d'un rocher. Une porte d'airain s'ouvre, et sous une voûte de cristal, à la lueur d'une lampe, apparaissent les héros du moyen âge, les Charlemagne, les Barbe-rousse, les Lionel et les Henri au cœur de lion.

Non, il ne faut pas l'étudier pour en rire, ce beau et poétique moyen âge; il faut le prendre avec foi, avec amour, et la porte d'airain qui nous en sépare se brise, et à la lueur de cette lampe, qui a pâli dans le cours des siècles, nous allons revoir tout ce que ces temps de naïve croyance et de chevalerie ont enfanté. Salut à vous, valeureux hommes du roi Arthur; salut à vous, nobles pairs de Charlemagne, qui avez si bien guerroyé pour le Christ contre les Saxons et contre les Sarrasins; salut à toi, douce et pauvre Geneviève, dont la calomnie et les persécutions n'ont pu vaincre la constance et la piété; salut à toi, Montevilla, le voyageur, qui a si bien peint les portes du paradis et les fruits merveilleux de l'Asie; et à toi, Fortunatus, dont chacun pourrait envier le sort; et à toi aussi, joyeux Eulenspiegel, convive assidu des rieuses assemblées, l'ami du puissant seigneur, et le compagnon du paysan et de l'ouvrier.

Reprenez ces vieux livres informes et mal imprimés, déroulez ces pages ternies par la poussière : là est toute cette époque qui s'en va loin de nous, tout ce moyen âge avec sa simplicité, sa science confuse, sa religion et son amour. L'histoire ancienne, parant de ses lambeaux les conceptions des temps modernes; la Bible et Homère; la fraîche mythologie de l'Orient et les graves rêveries du Nord; les contes de l'Arabie et les vers des *Minnesänger*; les diables et les enchanteurs; les fées et les gnomes; le sultan de Babylone et l'empereur d'Allemagne, tout cela mêlé, confondu, arrivant à la fois, se disputant le terrain, nouant et dénouant le drame, tout cela si riche de couleurs et plein de vie, si vrai dans ses anachronismes et son mépris de toute géographie, voilà ce que l'on peut rechercher, lire, étudier, et, j'ose le dire, admirer dans ces livres, dont une pièce de vers, une tradition orale, un fragment d'ouvrages anciens, fut quelquefois le premier fondement, et que les imprimeries de Cologne, Nuremberg, Francfort, Paris, Troyes, Lyon, nous ont léguées avec leurs formes sans prétention et leurs grossières gravures sur bois.

On a tant haussé les épaules sur cette littérature du moyen âge : elle était pourtant extrêmement riche et variée; fraîche comme un matin de printemps et étincelante comme des perles de rosée. Elle ne s'était pas encore usée en théories, elle n'avait pas

encore plié sous le faix de l'expérience; elle commençait sa carrière; le passé ne lui donnait qu'un léger bagage, et l'avenir ne la préoccupait pas. Elle s'en allait gaîment le long de son chemin et s'amusait comme un enfant avec tout ce qu'elle rencontrait; ici avec une fleur, avec le chant d'un oiseau, avec une montagne, où le soir elle croyait voir dans sa curieuse imagination apparaître des esprits; là avec un vieux château devant lequel elle ouvrait de grands yeux, et une forêt au milieu de laquelle il lui semblait entendre toutes sortes de bruits étranges. Puis elle avait quelquefois des rencontres charmantes et des occasions de s'instruire merveilleuses. Un jour elle entendait parler d'un chevalier qui pourfendait les mécréans, et délivrait des attaques des infidèles le saint sépulcre. Une autre fois il lui arrivait un pèlerin qui avait visité la ville de Jérusalem et la crèche de Bethléem, et qui racontait des prodiges des lieux où il avait passé. Aujourd'hui elle pouvait recueillir les lais d'amour de Thibault de Champagne, ou les récits héroïques de Wolfram d'Eschenbach, et demain peut-être elle allait ouïr les grands miracles opérés par la vertu de S. Denis ou de S. Bernard. Et la bonne fille écoutait tout cela avec une pieuse crédulité, et se faisait un devoir de rapporter ce qu'elle avait entendu pour l'édification des fidèles et l'effroi des méchans. Nous avons été enfans, nous avons été bercés avec des contes de fées, des his-

toires de nourrices, et notre littérature a eu comme nous son enfance curieuse, riante, naïve et pleine de joies innocentes et de doux souvenirs. Aujourd'hui nous voilà devenus grands; aujourd'hui il nous faut des travaux sérieux et un but déterminé. Hélas! qui de nous ne regrette pas quelquefois le temps où il pouvait jouer des heures entières sur la verte pelouse du village, et se faire redire tous les soirs avec un nouveau plaisir la touchante histoire de l'oiseau bleu et celle du petit Poucet ou du Chaperon rouge. Peut-être en est-il de même de notre littérature, qui doit aujourd'hui faire la grande dame, et qui, dans les salons où on la conduit cérémonieusement sous les habits dorés dont on la pare, jette un regard de tristesse vers ce temps de liberté où elle pouvait s'égarer tout à son aise dans la forêt, rêver des heures entières sous le porche d'un vieux château ou l'ogive d'une cathédrale.

Elle avait à elle beaucoup d'espace, et si Colomb ne lui avait pas encore découvert l'Amérique, elle pouvait bien y suppléer avec le monde imaginaire qu'elle se créait. Sa poésie tournait, il est vrai, presque toujours dans les mêmes cercles : le roi Arthur et la table ronde, Charlemagne et ses pairs, le saint Graal (10) et les pieuses expéditions. Mais ces trois cercles pouvaient s'étendre, se modifier et varier à l'infini. Ensuite venaient les histoires bibliques, les

traditions locales, les recits de voyage toujours très-poétiques et très-amusans; le Livre des sept sages, les livres de médecine, nécromancie, divination, astrologie, et enfin les contes de sorcellerie, parmi lesquels nous voyons surgir de toute sa hauteur la figure du grand enchanteur et maudit nécromancier Faust, et avant lui encore celle de l'enchanteur Virgile.

Les bibliographes font remonter très-haut l'origine de cette chronique. Gœrres ne la connaissait que d'après le livre imprimé en 1552 à Amsterdam, sous le titre de : *Een schone Historie van Virgilius, van zijn Leuen, Doot, ende van zijn wonderlicke Werken, di hy deede by Nigromantien ende by dat behulpe des Duyvels*. Mais il ne fait pas difficulté de la reporter beaucoup plus haut, et en ajoutant qu'elle renferme plusieurs choses empruntées au Livre des sept sages, il en recule indéfiniment la source première; car le Livre des sept sages fut traduit du grec en latin au douzième siècle; le grec était traduit du persan, et le persan provenait de l'indien, qui provenait je ne sais d'où.

Le professeur Fr. Val. Schmidt, dans ses Documents pour l'histoire de la poésie romantique, parle de la Chronique de Virgile comme ayant été écrite au treizième siècle par un auteur dont on ignore le nom, dans le *Liber de mirabilibus Romæ*. Gervasius Tilburiensis, qui écrivit en 1215 ses *Otia im-*

perialia, raconte plusieurs choses qu'il avait entendu dire aux Italiens sur les ouvrages merveilleux de Virgile. Helinandus, qui mourut en 1227, rapporte aussi plusieurs documens curieux à ce sujet. Par exemple, que devant une des portes de Naples, Virgile avait placé une mouche en bronze qui devait chasser toutes les mouches de la ville. On lui attribuait aussi la construction d'un édifice enchanté, appelé le Sauveur de Rome, et qui passait pour une des sept merveilles du monde. C'était un cercle de statues portant chacune sur la poitrine le nom du peuple qu'elle représentait, et ayant au cou une sonnette. Des prêtres étaient là chargés de veiller jour et nuit, et si une nation songeait à se soulever contre Rome, la statue de cette nation s'agitait aussitôt et faisait retentir sa sonnette. Alors les prêtres s'en allaient donner cet avis aux ministres de l'empereur, et l'on envoyait aussitôt une armée pour prévenir la révolte.

Alexandre Neckam, bénédictin anglais, qui vivait au commencement du treizième siècle, a fait aussi mention de Virgile dans son ouvrage intitulé : *De naturis rerum*. Et dans les *Gesta romanorum*, ch. 57, on trouve le passage suivant : Titus, empereur de Rome, rendit une loi d'après laquelle l'anniversaire de naissance de son fils aîné devait être sanctifié, et toute espèce de travail interdit ce jour-là. Après la publication de cette loi, il fit venir auprès

de lui Virgile et lui dit : J'ai peur que l'on ne commette encore en secret et sans que je le sache, beaucoup d'infractions à l'édit que je viens de rendre. Ainsi je te prie d'employer ton savoir à me procurer un instrument à l'aide duquel je puisse découvrir les coupables. Maître, répondit Virgile, ta volonté sera accomplie. Et alors il éleva au milieu de la ville une statue, qui disait chaque jour à l'empereur quel mépris on avait fait de sa loi, et quels étaient les infracteurs.

La tradition de Virgile, grossie de mainte anecdote de sorcier, recueillie de part et d'autre, se répandit promptement en Europe. Nous avons vu qu'en 1552 elle était traduite en hollandais. En 1510 il en parut une édition en Angleterre avec ce titre : *This boke treateth of the lyfe of Virgilius, and of his deth, and many marvayles, that he dit in his lyfe tyme by witchcraft and nicromancy, thorough the help of the devylls of hell.* Il en existe aussi deux vieilles éditions françaises imprimées à Paris, l'une in-4.° l'autre in-8.°, mais sans date.

Virgile avait fait encore, au dire de ses biographes, une excursion en Angleterre et visité le roi Arthur, auquel, s'il faut en croire Hans Sachs, il joua un tour de son métier. C'est toujours cette histoire d'épreuve de fidélité conjugale que l'on retrouve dans l'Arioste et dans les nouvelles du moyen âge, et dont on ne fait que varier la forme. (11)

Un jour le roi Arthur était triste et refusait toute espèce de consolation ; Virgile s'en vint lui offrir ses secours, mais le roi lui dit : Ton art magique est inutile, tu ne peux rien faire pour moi. Cependant il finit par lui révéler la cause de son chagrin. Alors Virgile bâtit un pont magnifique sur la Tamise ; au milieu il élève une tour, et à cette tour était attachée une petite cloche. Le roi arrive avec toutes les dames et les seigneurs de sa cour ; Virgile tire la cloche, et tous ceux qui se trouvaient sur le pont tombent à droite et à gauche ; car celui-là seul aurait pu rester debout qui eût été vraiment pur en pensée et en action. Et quand le roi Arthur se vit en si nombreuse compagnie, il se mit à rire et fut consolé.

On dit aussi que Virgile avait fait une statue appelée l'Image de la vérité. Ceux qui, dans des cas importants, avaient prêté serment, devaient mettre leur main dans la bouche de cette statue ; si elle les mordait, c'est qu'ils avaient menti ; si au contraire elle ne bougeait pas, on pouvait croire à la vérité de leurs paroles.

A ces promesses de l'enchanteur Virgile, Goërrès en ajoute encore d'autres qui ne sont pas moins curieuses. Par exemple, il s'était élevé un jardin où chaque jour l'on pouvait voir s'épanouir de nouvelles fleurs, mûrir de nouveaux fruits ; où sans cesse l'oiseau chantait, où le balancement des ar-

bres, le murmure des ruisseaux formaient une harmonie perpétuelle. Il devint amoureux de la fille du sultan de Babylone, et toutes les nuits il l'enlevait à la demeure de son père et la transportait dans son beau jardin. Cependant le sultan s'aperçut que sa fille ne couchait pas toujours très-régulièrement à la maison, et il lui fit subir un interrogatoire auquel la bien-aimée de Virgile répondit par des larmes et par l'aveu de ses promenades nocturnes. Alors le père lui donna une liqueur narcotique, en lui commandant de la faire boire à Virgile, et quand l'enchanteur fut profondément endormi, le sultan le fit arrêter et le condamna à mort. Le jour de l'exécution est venu, toute la ville se rassemble pour voir le supplice du magicien; mais quand on arrive auprès de l'échafaud, l'Euphrate déborde, inonde la place; le sultan et la foule réunie autour de lui se jettent à la nage. Pendant ce temps, Virgile se construit un pont aérien et emmène sa bien-aimée.

De là il vient en Italie, ouvre la montagne de Pausilippe, jette les fondemens de Naples, et il élève dans cette nouvelle ville une tour, au-dessus de laquelle on voyait pendre une pomme attachée à une chaîne de fer. Si l'on secouait cette pomme, il en résultait un tremblement de terre, et si on l'enlevait, la ville devait tomber. Il bâtit aussi des écoles et enseigna la nécromancie; et après avoir vécu

un grand nombre d'années, l'idée lui vint de vouloir se rajeunir. Il appelle un de ses serviteurs dans lequel il avait grande confiance, et lui commande de le couper par morceaux, et de placer ces morceaux dans une tonne, avec la tête en haut, les pieds en bas, le cœur au milieu, selon la conformation de l'homme; puis, de porter cette tonne sous une lampe qui devait brûler éternellement, et trois semaines après il devait se réveiller jeune homme. Le serviteur fit ce que son maître lui avait commandé; mais au bout de sept jours, l'empereur n'entendant plus parler de Virgile, voulut savoir ce qu'il était devenu. On s'adressa aux gens de sa maison, qui ne surent que répondre. On fit une perquisition, le corps de Virgile fut trouvé haché par morceaux : on l'enterra sans attendre sa résurrection, et le fidèle serviteur mourut sur l'échafaud, comme convaincu d'avoir assassiné son maître.

Nous avons rapporté cette histoire de Virgile, parce qu'elle nous semble être en parenté avec celle de Faust. Le peuple du moyen âge aimait beaucoup ces contes de magie et d'enchantemens, qui avaient pour lui, grâce à sa crédulité, tout le charme du merveilleux et tout le pouvoir de la réalité. Quelquefois un type primitif passait d'une nation à l'autre, en se modifiant d'après le caractère, les mœurs et la culture de cette nation. Ainsi Virgile, Merlin, Malagys et le bohémien Zito, peuvent bien être

sortis de la même souche et avoir pris là l'empreinte du Midi, ici celle de l'Est, ailleurs celle du Nord. Souvent aussi des hommes apparaissaient avec une science tout-à-fait hors de la portée du vulgaire, et produisaient des œuvres qui, pour ces temps d'ignorance, étaient de véritables prodiges. Alors le peuple, pour s'expliquer plutôt ce qu'il ne comprenait pas, peut-être aussi pour se venger de la supériorité de ces savans, ne balançait pas à en faire des magiciens, des hommes liés par quelque pacte au diable. Et c'est ainsi que l'évêque Théophile-Cornélius Agrippa, Philippe-Bombast de Hohenheim, connu sous le nom de Paracelse, ont dû subir eux-mêmes cette accusation de sorcellerie.

Cela tenait aux croyances de l'époque. Il n'y avait pour le peuple que deux puissances dans le monde, le ciel et l'enfer. Toutes les deux le préoccupaient sans cesse, toutes les deux semblaient agir chaque jour directement sur les moindres circonstances de sa vie. Si un homme faisait une bonne œuvre, c'était la vierge Marie ou son bon ange qui l'avait soutenu; s'il commettait une faute, c'était Satan avec ses ruses infernales qui l'avait entraîné. Dans l'absence de toute véritable science morale, physique, astronomique, judiciaire, tout devait se résoudre pour lui par ces deux immuables principes : Dieu et le diable. Il appelait Dieu comme intermédiaire dans ses jugemens, dans ses affaires de famille, dans ses tour-

nois, dans ses jours de fêtes et ses heures de travaux. La figure de Dieu ne lui était pas inconnue, il la voyait dans toutes les cathédrales avec une longue barbe et des cheveux flottans, et la Vierge portait une robe allemande ou française, selon qu'on la peignait pour l'Allemagne ou pour la France. De même il savait très-bien que le diable avait des cornes et une grande queue, une bouche effroyable, qui vomissait la flamme et la fumée; et tout ce qui arrivait de mauvais dans le monde, il pouvait le mettre sans difficulté sur le compte d'un aussi hideux personnage. Ainsi vivant sans cesse entre ces deux puissances, les rencontrant chaque jour sur son chemin, dans ses loisirs, dans ses prières, les connaissant toutes deux particulièrement, on conçoit qu'il rattachât à l'une ou à l'autre tout ce qui pouvait l'étonner. Il n'y avait pour lui que deux manières d'opérer des choses extraordinaires, ou par le Ciel ou par le diable. Celui qui, après avoir jeûné, prié, s'être flagellé le corps, s'être couvert la tête de cendre, guérissait les malades et faisait revivre les morts, était un homme de Dieu, un saint. Celui qui, au contraire, pouvait troubler l'ordre de la nature, conjurer les élémens, et que l'on ne voyait jamais entrer dans les églises, s'agenouiller devant la croix, saluer avec respect les prêtres et les moines, celui-là était un compagnon du diable, un sorcier. Et de là vient que le moyen

âge a fourni tant de saints au calendrier, et tant de sorciers aux faiseurs de légendes. On prenait le nom de l'homme suspect, on grossissait son aventure, on y en ajoutait encore quelques autres tirées des anciennes chroniques, et on l'envoyait ainsi sur le Blocksberg, rejoindre pour la nuit du sabbath ses prédécesseurs. Ensuite son effroyable figure prenait place dans les livres populaires, et les vieilles femmes n'entendaient plus parler de lui sans faire le signe de la croix. Il y avait ainsi d'un côté une myriade de saints, dont chacun avait son emploi déterminé pour toutes les occasions de la vie, pour les maux de dents et les maux d'yeux, pour les chutes de cheval, pour les choses perdues que l'on désirait retrouver, pour les accouchemens, voyages sur terre et sur mer, entreprises de commerce, etc. Les soldats avaient leur saint, les chasseurs aussi leur saint; chaque corporation, chaque tribu, chaque métier ne marchait qu'avec la bannière de son saint. Et d'un autre côté vous retrouviez le même nombre de diables, démons, esprits mauvais pour tous les vices et toutes les passions, tous les penchans au mal, toutes les rencontres dangereuses. La mythologie des anciens était plus riante, mais ne pouvait pas être plus riche. L'homme, au lieu d'écouter la voix de sa conscience, croyait toujours entendre, comme le Féroce chasseur de Bürger, un chevalier blanc qui lui montrait le chemin vérita-

ble, mais difficile, un chevalier noir qui flattait ses passions.

Ces remarques peuvent, en grande partie, s'appliquer à Faust, dont la chronique est aussi provenue de ce même amour du merveilleux, de cette même agglomération d'idées prises dans l'esprit superstitieux, non-seulement de plusieurs hommes, mais de plusieurs peuples.

Basée d'abord sur un fond vrai, elle n'aura pas eu de peine à rallier autour d'elle quelques-unes des histoires de sorcellerie qui couraient le monde, et si, comme Conrad Gessner le prétend, Faust faisait partie des *scholastici vagantes*, il donnait par là même lieu à ce que les écrivains de son temps lui prêtassent toutes les aventures étranges qu'ils pouvaient imaginer ou recueillir; car ces *scholastici vagantes* n'étaient autres que des étudiants sans emploi, qui s'adjoignaient à des astrologues, des comédiens et des chanteurs, et s'en allaient de ville en ville exercer leur industrie. On les trouvait dans toutes les grandes foires et les grandes fêtes, et la Chronique de Limbourg rapporte qu'au mois de Mai 1397, à la diète de l'Empire, qui eut lieu à Francfort, on comptait dans cette ville 5182 princes, comtes, barons, chevaliers, et 450 diseurs de bonne aventure, musiciens et écoliers errans.

Que Faust soit un personnage réel, qui existait au commencement du 16.^e siècle, c'est ce dont il

serait difficile de douter, après les témoignages de quelques hommes notables qui devaient être ses contemporains.

Le *Gelehrte Criticus*, livre rempli de recherches bibliographiques très-précieuses, a consacré une des cent questions qu'il veut résoudre à la chronique de Faust, et nous empruntons à cet ouvrage quelques notices sur l'existence du magicien allemand.⁽¹²⁾

L'un des plus anciens auteurs qui parlent de Faust, est le théologien Plazius, qui a écrit l'ouvrage : *De spectris et lemuribus*. Ensuite vient Jean Manlius qui, dans ses *Collectaneis locorum communium*, pag. 38, dit que Faust était né à Kundling, petite ville de Souabe, qu'il étudia à Cracovie, que de là il se mit en voyage, et découvrit maint secret merveilleux.

André Hornoffino, l'auteur des *Promptuaria exemplorum*, ajoute que Faust vint à Wittemberg, mais qu'il se sauva de cette ville en apprenant que le duc voulait le faire arrêter.

Jean Wierus regarde Faust comme un imposteur.

Conrad Gessner, dans son *Onomastico*, place Faust à côté de Paracelse et des autres hommes exercés dans la pratique de la magie.

Philippe Camerarius dit qu'il n'existe peut-être pas un homme dans la classe du peuple qui n'ait souvent entendu parler de Faust.

Martin Delrio, dans ses *Disquisitionibus magicis*,

traite Faust et Agrippa comme deux fripons, habitués de payer leur écot dans les auberges avec de l'argent qui, au premier abord, semblait être de bon aloi, et qui ensuite se changeait en corne ou en morceaux de fer.

Mezgerus, au contraire, prend le parti de Faust, et déclare que c'était un homme probe et religieux.

Enfin Mélanchton, Luther¹ et l'abbé Tritheim ont aussi dans leur correspondance parlé de Faust; mais l'un des témoignages les plus précieux à enregistrer, est celui que le D.^r Stieglitz, de Leipzig, rapporte dans la notice intéressante qu'il a publiée dernièrement sur la vieille tradition de Faust.

Ce témoignage est emprunté à l'ouvrage que Phil. Begardi publia à Worms en 1539, sous le titre de : *Zeyger der Gesundheit*.

« On a encore découvert, dit-il, un homme fameux. Je voudrais n'avoir pas prononcé son nom, mais il ne peut cependant pas rester secret; car c'est le même qui, il y a quelques années, s'en alla à travers un si grand nombre de principautés et de royaumes, et se rendit de toutes parts si célèbre, non-seulement par ses connaissances en médecine, mais par sa chiromancie, nécromancie, physiognomonie et les visions qu'il représentait dans un miroir. Il n'a pas nié qui il était; il s'est donné pour

¹ Gærres, *Volksbücher*, pag. 212.

un maître connu et expérimenté, et a joint à son nom de Faust, le titre de *Philosophus philosophorum*. Si l'on voulait compter tous ceux qu'il a trompés, ce serait une grande tâche. Ses promesses étaient grandes, aussi grandes que celles de Thessalus, et sa renommée aussi grande que celle de Théophraste; mais il a pris beaucoup d'argent et fait très-peu de chose. »

Quelques écrivains ont pourtant confondu Faust avec Faust l'imprimeur; d'autres avec un Faustus Socinus et avec un Jean Sabellicus, qui prenait le titre de *Faustus junior*.

Ce qui paraît à peu près certain, c'est que Faust naquit à Kundlingen, qu'il fut élevé à Wittemberg, et ne tarda pas à se distinguer par sa science. A Erfurt, dit Mœhsen, il s'offrit à reproduire dans l'espace de quelques heures les comédies de Plaute et de Térence qui ont été perdues. Mais les professeurs ne voulurent pas le mettre à l'épreuve; car ils ne pouvaient regarder une telle tentative que comme une œuvre de magie. Il se vantait aussi de pouvoir faire revivre les œuvres de Platon et d'Aristote dans le cas où elles viendraient à être complètement perdues. Une autre fois, dans la même ville, il reçut la permission d'ouvrir à l'université un cours public sur Homère, et il représenta les héros de l'Iliade avec une telle clarté, qu'on eût pu croire qu'il les avait lui-même connus. Les étudiants, qui

n'ignoraient pas jusqu'où allait sa science étrange, lui demandèrent s'il pourrait faire passer devant eux les principaux personnages des poèmes d'Homère. Il y consentit, et les mena dans une chambre obscure en leur défendant de parler. Là ils virent venir l'un après l'autre, chacun avec ses attributs et son caractère particulier : les demi-dieux, les déesses, les rois et les guerriers dont il est tant parlé dans l'Iliade et l'Odyssée; mais quand arriva le géant Polyphème avec son œil au milieu du front, sa barbe rouge et une énorme massue à la main, les étudiants eurent peur, crièrent, se sauvèrent en tumulte, et deux d'entre eux crurent que Polyphème avait voulu les manger. Le bruit de cette aventure ne tarda pas à se répandre dans la ville, le franciscain Klinge s'en vint trouver Faust pour tâcher de le convertir, et n'ayant pu y parvenir, il le dévoua au diable et le fit chasser de la ville.

La plus ancienne histoire de Faust que l'on connaisse en Allemagne date de 1588. Elle parut à Francfort-sur-le-Mein sous ce titre : Histoire du D.^r Jean Faust, le célèbre sorcier et magicien, où l'on voit comment il se donna au diable, comment il entreprit un grand nombre de choses prodigieuses jusqu'à ce qu'il reçût sa récompense; extraite en grande partie de ses manuscrits, et rédigée pour l'effroi des impies et l'avertissement des fidèles. Soyez soumis à Dieu, résistez au diable et il s'éloignera de vous.

Cum gratia et privilegio. Imprimé chez Jean Spies (sans nom d'auteur).

Ce livre est devenu extrêmement rare, et il est presque impossible en Allemagne même de se le procurer.

En 1589 il en parut une autre sous le titre de : Histoire du D.^r Jean Faust le sorcier et magicien, de ses conjurations diaboliques, de sa vie impie, de ses voyages et aventures étranges et de sa fin effroyable; revue et augmentée; in-12, 228 pages sans nom d'auteur ni d'imprimeur. Ce doit être une réimpression de l'ouvrage précédent.

L'auteur fait naître Faust dans un village près d'Iéna en 1491; il le conduit ensuite à Wittemberg. Là Faust se donne au diable, entreprend de nombreux et lointains voyages. Cette partie du livre est curieuse par les détails qu'elle donne sur quelques-unes des principales villes de l'Europe, et surtout de l'Allemagne, sur Prague, Saltzbourg, Cologne, Milan, Florence, Venise et Rome, où Faust pénètre dans le palais du pape, s'assoit à la table de sa sainteté, et lui joue plusieurs espiégleries que Marlowe n'a pas oubliées dans son drame.

Plusieurs chapitres de cette chronique sont employés aussi en discussions théologiques ou philosophiques entre Faust qui cherche à s'instruire, et Méphistophelès qui professe. C'est là que l'on apprend comment est composé l'enfer, comment a

été créé le monde, d'où proviennent l'été et l'hiver, et beaucoup d'autres choses non moins utiles et intéressantes à savoir. Quelquefois les questions de Faust ne semblent avoir été si bien choisies par l'auteur que pour lui donner un moyen de développer ses connaissances en théologie et en physique, et ces connaissances sont curieuses. D'autres fois elles amènent de la part de Méphistophelès une réponse sardonique, dont le bon écrivain ne manque pas de faire remarquer la portée diabolique.

Je crois que ce livre, devenu très-rare, a servi de base à celui que George-Rodolphe Widmann publia à Hambourg en 1599, et dont une nouvelle édition parut à Nuremberg sous le titre de : *La vie criminelle et fin effroyable du célèbre archi-magicien D.^r Jean Faust*, revue et augmentée par Pfiffer; in-8.^o, 1282 pages. (13)

En comparant ces deux ouvrages ensemble, il est facile de voir que Widmann a connu celui de son devancier, et qu'il lui a emprunté beaucoup de faits, d'anecdotes et d'aventures. Mais en choisissant dans cette première chronique ce qu'il y avait de saillant, en élaguant beaucoup de pages monotones et en arrangeant le tout avec soin, il a su rendre la sienne plus agréable à lire et plus intéressante.

Et c'est là que nous prendrons les principaux traits de la vie de Faust, comme le peuple du 16.^e siècle se la représentait.



Mais une des choses les plus précieuses de cet ouvrage, ce sont sans contredit les remarques mises à la fin de chaque chapitre. L'auteur déclare dans sa préface qu'il n'a point écrit la vie de Faust pour faire naître de mauvaises pensées dans l'esprit de ses lecteurs, mais au contraire pour leur montrer l'abîme effroyable dans lequel se précipitent ceux qui s'éloignent de Dieu, et pour rendre son livre aussi moral que possible, il a grand soin de commenter les actions de Faust l'une après l'autre. Toute la crédulité et toute l'érudition naïve d'un homme du 16.^e siècle sont employées à faire ces commentaires. Parle-t-il des démons, il rapporte aussitôt ce que S.^t Augustin, la Sorbonne de Paris et les conciles en ont dit. S'il en vient au suicide, il a grand soin aussi de compulser tous les pères de l'Église pour connaître leur opinion à cet égard. S'il est question des peines de l'enfer, même travail d'érudition pour savoir au juste de quoi elles se composent. Il discute sérieusement les conditions qui entrent dans le pacte du diable avec Faust, et l'existence du diable lui-même, d'où il vient, sous quelle forme il aime le mieux à se montrer, pourquoi il s'appelle le prince du monde, quelles sont ses ruses, son pouvoir, etc. Il emploie dans toutes ces discussions l'autorité de la Bible, Homère et Virgile, S. Paul, S. Chrysostôme, Platon, Aristote, Luther et Cicéron, peu lui importe. Tout cela est entre-

mêlé d'histoires de magie non moins intéressantes que celle de Faust, et d'attaques directes contre le pape, qui prouvent que cette chronique est toute différente de la chronique de Faust l'imprimeur, attribuée à la vengeance des moines.

Du reste il ne faudrait pas s'attendre à trouver ici une suite d'aventures si étranges et une histoire si tragique que le titre du livre pourrait le faire croire.

Faust est très-souvent un homme fort débonnaire, ou un joyeux compagnon qui tient plus de la gaité toute ronde d'Eulenspiegel que de la méchanceté du diable. Il n'y a tel brave étudiant allemand qui ne puisse hardiment prendre sur son compte quelques-uns de ses plus grands écarts, et tel joueur de gobelets qui ne soit en état de lutter avantageusement contre bon nombre de ses sorcelleries. Le pauvre Faust est parfois même si humble et si embarrassé qu'il fait pitié; au lieu de gouverner son esprit, Méphistophelès, comme bon lui semble, il en a peur, et tout ce qu'il en obtient pourrait bien ne pas tenter beaucoup de personnes de se donner pour le même prix au diable.

Quant au caractère de la chronique, il est allemand, tout-à-fait allemand; par les mœurs qu'elle dépeint, par les habitudes, les personnages qu'elle met en scène, par cette vie d'étudiant que Faust mène à Wittemberg, et ces voyages qu'il entreprend

au temps de la foire à Leipzig et à Francfort, et je ne doute pas un seul instant que toutes les chroniques sur le même sujet, répandues en Angleterre, en Italie, en Hollande, en France, en Espagne, ne soient provenues d'abord de l'ouvrage allemand qui porte un cachet irrécusable d'originalité.¹

Faust est né de parens pauvres dans le comté d'Anhalt. Un de ses cousins, qui habitait Wittemberg, le prend auprès de lui et le fait entrer à l'université; là il étudie à la fois la théologie et la médecine, et reçoit plus tard à Ingolstadt le titre de docteur. Tout en se livrant à ses devoirs classiques, le goût lui vient pourtant aussi de connaître les sciences secrètes dont il a ouï raconter tant de merveilles. Il se procure des livres d'astrologie et de nécromancie, et consacre à cette lecture maudite tout le temps qu'il peut dérober à la théologie. En

¹ En Hollande, elle a produit les gravures au trait de Rembrandt, celles de Van Sichem, et l'*Historie van D.' J. Faustus, die eenen uitnemenden groote Toovenar ende swerl Constenar was, uit de Hooch-Duytscher oversiens ende mit figures verclart.* Emmerich, 1592. Delft, 1607.

En France, l'Histoire prodigieuse et lamentable de Jean Faust, grand et horrible enchanteur, avec sa mort épouvantable. Rouen, 1604, in-12.

En Angleterre, elle a donné lieu au Faust de Marlowe; en Espagne, au magicien prodigieux de Calderon; en Italie, à plusieurs petites poésies de théâtre.

peu de temps il a fait de rapides progrès ; il peut prophétiser l'avenir d'après les lignes de la main ; il peut tracer des cercles magiques et conjurer les démons à l'aide du miroir. Quelquefois cependant le remords s'empare encore de lui ; mais il l'étouffe bien vite au milieu d'une société de jeunes gens qui ne pensent qu'à mener joyeuse vie, et n'ont plus aucune crainte de Dieu, aucun respect pour les choses saintes.

Son cousin meurt, et Faust, courant sans cesse de fête en fête, a bientôt dissipé le mince patrimoine qu'il en a hérité. Il a besoin d'argent et n'a plus rien à vendre, et c'est alors qu'il se résout à invoquer le diable. Il se rend un jour dans une forêt voisine de Wittemberg ; puis, quand la nuit est venue, il trace ses cercles de conjuration et appelle trois fois à haute voix le démon. L'orage gronde, la forêt mugit, la terre tremble : Faust, effrayé, veut fuir, mais une apparition gigantesque le retient. C'est Satan lui-même.

Quelques mots s'échangent entre lui et Faust ; Satan ne peut devenir son serviteur, mais il promet de lui envoyer un de ses démons.

Le lendemain à son réveil, Faust voit entrer dans sa chambre un petit homme revêtu d'un capuchon de moine ; c'est l'esprit infernal dont Satan a parlé, c'est Méphistophelès qui s'offre à servir fidèlement pendant vingt-quatre ans le docteur et à satisfaire

tous ses désirs, pourvu qu'il signe préalablement une obligation au diable.

Cette obligation se compose de cinq articles :

- 1.° Faust renonce à Dieu et à ses saints;
- 2.° Il doit devenir l'ennemi des hommes, et surtout de ceux qui lui reprocheraient son nouveau genre de vie;
- 3.° Il n'obéira plus ni aux prêtres, ni aux religieux, ni aux clercs;
- 4.° Il n'entrera dans aucune église, n'entendra point de prédication, et ne fera usage d'aucun sacrement;
- 5.° Il jurera de haïr le mariage et de ne jamais se marier.

Faust trouve les conditions un peu dures, surtout la première, qui l'oblige de renoncer à Dieu, et la cinquième, qui le force de ne pas se marier. Cependant comme d'une part il a grand besoin d'argent, et que de l'autre le diable le presse intérieurement par la cupidité, et extérieurement par Méphistophelès, il se fait ouvrir une veine et signe. L'auteur dit que l'on a retrouvé après la mort de Faust cette obligation à Wittemberg, mais que l'on a eu des raisons particulières pour ne pas en donner le *fac simile*. C'est dommage.

A peine Faust a-t-il ainsi, le mécréant, gagné la faveur du démon, au prix de son ame, vous croyez qu'il va, comme le Faust de Goethe, demander à

parcourir le monde, à satisfaire sa soif de science.

Non pas, ses appétits brutaux sont les premiers qui se réveillent; il veut avoir du vin de France, mais non pas du vin falsifié comme on en vend dans les mauvaises auberges de Wittemberg; ensuite deux ou trois bonnes tranches de rôti de veau¹, du jambon et des petits pains blancs. Tout cela est servi aussi promptement que proprement, et Faust se met à table avec la joie d'un homme qui a bien gagné son dîné, et dont l'appétit s'aiguillonne encore par les difficultés qu'il a rencontrées pour le satisfaire. Ensuite il fait meubler sa maison par Méphistophélès, qui est à la fois son sommelier, son rôtiisseur, son valet de chambre et son tapissier. Il veut avoir de beaux rideaux en soie, des gravures, des tableaux, de riches tapis, tout comme un grand seigneur, et le diable lui apporte tout cela. Jamais on n'a vu une telle célérité; l'Ariel de Shakespeare n'est pas plus ponctuel, et Puck n'est pas plus prompt. Aussi Faust, en se promenant dans son beau salon, contemplant ses beaux meubles, ses riches vêtemens et sa table si bien fournie, se frotte les mains et se moque de la canaille déguenillée, qui passe en grelottant sous ses fenêtres et n'a pas l'esprit de se donner au diable.

¹ Le rôti de veau est encore aujourd'hui la base essentielle, et souvent l'alpha et l'omega d'un bon souper d'auberge saxonne.

Quand tout a été disposé avec soin, quand il y a assez de place pour donner un banquet, assez de chaises pour les convives, assez de rôti de veau au buffet et de vin de France à la cave, Faust, qui n'est pas égoïste et ne veut pas jouir de sa bonne fortune tout seul, appelle ses bons amis les étudiants de Wittemberg, et alors vive la joie !. Ce sont des festins où il se casse plus de bouteilles que dans les cuisines d'un roi ; ce sont des soupers où l'on ne compte plus les heures, et des verres qui s'entrechoquent à grand bruit, et des chansons impies qui font pleurer les saints, et le jeu, le tumulte et le scandale dont les vagues retentissemens effraient toutes les bonnes ames de Wittemberg.

Bientôt l'argent que Faust reçoit de Méphistophelès ne suffit plus, et pour s'en procurer il a recours à toutes sortes de ruses infernales. Par exemple, il fait venir chez lui un juif et lui emprunte quatre-vingts écus, en lui promettant de les rendre dans un mois ou de se laisser couper le pied. Le jour du paiement arrive, le juif accourt, et comme Faust n'a point d'argent à lui donner, il veut, nouveau Shylock, mutiler son débiteur. Faust se met au lit ; le juif tire son couteau et coupe en effet une jambe d'homme : le sang coule, il a peur qu'on ne le dénonce à la justice, et pour apaiser Faust, qui pousse de grands cris de douleur, il lui rend son obligation ; de plus, il lui donne tout l'argent qu'il

porte sur lui, et Faust, ayant si bien joué son rôle, saute gâiment à bas du lit, et boit aux dépens du juif avec un nouveau plaisir.

Une autre fois il vend à un très-haut prix un beau cheval jeune, vif, fringant, et à la première rivière que ce cheval traverse, son cavalier le sent se fondre entre ses jambes comme un morceau de glace, ce qui doit être pour le cavalier une sensation fort désagréable.

Puis, de temps à autre, il quitte sa jolie maison de Wittemberg et s'en va voir aussi ce qui se passe dans les autres villes d'Allemagne. Son voyage ne lui coûte pas cher, et ses moyens de transport sont encore plus rapides qu'une bonne voiture anglaise sur un chemin de fer. Il n'a qu'à étendre son manteau, puis s'asseoir là-dessus avec ses compagnons, et les voilà qui partent comme l'éclair. Un matin il arrive à Leipzig avec une troupe d'étudiants, et à l'entrée de la cave d'Auerbach¹, la même où Goethe devait le faire descendre trois cents ans plus tard, il aperçoit des domestiques qui roulaient avec peine un énorme tonneau. Allons, fainéans que vous êtes,

¹ On sait que dans quelques villes d'Allemagne, notamment à Leipzig, à Dresde et à Berlin, le rendez-vous des gourmets et des amateurs de bons vins est encore dans des caves souterraines. Hoffmann en a fait assez de fois mention pour que nous n'ayons pas besoin de les décrire plus longuement.

s'écrie-t-il, comment l'un de vous ne se charge-t-il pas lui seul de cette besogne? Les valets le regardent d'un air surpris; mais l'hôte, moins patient, se fâche et lui dit : Mauvais plaisant que vous êtes, essayez donc de remuer ce tonneau, et si vous parvenez à le faire sortir de cette chambre je vous le donne. Faust accepte cette proposition, appelle ses compagnons pour en être témoins, puis se met à cheval sur le tonneau, et le tonneau s'avance légèrement d'une salle à l'autre, comme eût pu le faire un bon coursier de Franconi. Alors ce fut un triomphe sans pareil, et une vie de bombance comme la cave d'Auerbach n'en avait encore point vue. Faust rassemble tous ses amis, puis toutes les connaissances de ses amis, et l'on se met à table, et l'on passe la nuit et le jour à boire jusqu'à ce que le tonneau soit vide, et bien vide; car Faust tenait à ne pas laisser le moindre scrupule au brave aubergiste.

Dans cette cave historique d'Auerbach nous avons vu les deux peintures sur bois destinées à retracer cette circonstance mémorable. La première nous montre Faust avec son bonnet d'étudiant, sa longue barbe et sa barrette, arrivant à califourchon sur le tonneau; l'hôte le regarde avec stupéfaction, les étudiants font des gestes de surprise, et le petit chien, nommé Prestigiar, marche au devant de lui.

Au bas sont écrits ces six vers :

Doctor Faust zu dieser Frist

*Aus Auerbachs Keller geritten ist,
Auf einem Fass mit Wein geschwind,
Welches gesehen viel Mutterkind.
Solches durch seine subtile Kraft hat gethon,
Und des Teufels Lohn empfangen davon, 1525.*

dont voici la traduction littérale :

En ce temps-là, le D.^r Faust sortit rapidement de la cave d'Auerbach sur un tonneau plein de vin; beaucoup de personnes furent témoins de ce fait, qu'il accomplit par la force de son art subtil, dont le diable lui donna plus tard la récompense.

L'autre représente le joyeux docteur assis au bout de la table; autour de lui ses compagnons; les uns qui boivent, les autres qui jouent de divers instrumens, et près de lui le bienheureux tonneau, où le domestique vient encore de puiser pour remplir une grande cruche.

Au bas de ce tableau on lit cette inscription, qui a déjà donné lieu à beaucoup d'interprétations et de commentaires différens :

Vive, bibe, obgregare, memor

Fausti hujus et hujus

Pænæ. Aderat claudo hæc

Asterat at amplo gradu, 1525.

La couleur de ces tableaux a noirci : celui qui se trouve au fond de la cave a surtout beaucoup souffert de l'humidité, mais l'on peut cependant

distinguer les physionomies, qui ne sont pas sans expression, et la naïveté du dessin et les costumes peuvent offrir encore un sujet intéressant d'étude. Leur forme en demi-cercle et mesurée exactement aux compartimens de la muraille, pourrait indiquer qu'ils avaient été peints exprès pour la salle voûtée où ils se trouvent. Mais toutes les recherches que l'on a faites pour découvrir le nom du peintre sont demeurées jusqu'à présent infructueuses. ¹

Cependant l'aventure de la cave d'Auerbach a ranimé l'esprit entreprenant de Faust, et comme il n'espère pas trouver toujours des hôtes qui le paient si largement pour promener leurs tonneaux d'une salle à l'autre, il se résout à aller chercher fortune ailleurs. Justement pendant qu'il en est à débattre avec lui-même de quel côté il fera voile sur son manteau, il entend dire que l'évêque de Saltzbourg a une cave pleine de vins exquis; et le voilà qui, avec sa troupe joyeuse, se met en route pour Saltzbourg. On arrive le soir auprès de l'évêché, on se tapit contre la muraille, et quand la nuit vient protéger ces nouveaux larrons, ils gravissent le mur du jardin, entrent dans la cour, descendent l'un après l'autre par le soupirail, ouvrent tous les tonneaux,

¹ Le D.^r Stieglitz a publié, en 1826 à Leipzig, un traité complet sur ces deux peintures, et l'on trouve aussi dans le *Tageblatt* de Leipzig, 1833, diverses explications des quatre vers latins cités plus haut.

et sont assez francs pour rendre hommage à la galanterie et au bon goût de l'évêque. La fête durait déjà depuis quelques heures, et les buveurs allaient se retirer par le chemin qu'ils avaient pris, sauf à revenir une autre fois, lorsque le sommelier de l'évêque, qui savait apprécier aussi les trésors de son maître, réfléchit que ce serait pourtant bien à lui de boire encore un coup avant de se coucher. Il s'en va donc à la cave, et n'est pas peu surpris d'y trouver une si nombreuse société. Il y a de part et d'autre étonnement et frayeur. Lui veut crier; les autres veulent fuir; mais Faust ne se déconcerte pas. Que chacun remplisse sa bouteille, s'écrie-t-il en vrai héros de cave, et partons. Puis il prend par les cheveux le pauvre sommelier, l'entraîne rapidement dans la forêt voisine, et l'attache à un arbre. Le biographe de Faust blâme sévèrement ce dernier trait; car il allait de la vie du sommelier, et l'on ne saurait dire au juste s'il n'est pas mort abandonné dans le bois.

De Saltzbourg le magicien s'en va à Francfort. A moitié chemin il entre dans un château, et devant toute la société prend l'arc-en-ciel avec sa main; c'est un des plus beaux traits de sa vie. Puis il est reçu auprès de l'empereur Maximilien, et fait apparaître sous ses yeux le grand Alexandre, et lui bâtit une salle où sans cesse on entend le chant des oiseaux, où l'on respire le parfum des fleurs, où tout est splendide et magique.

Puis il retourne à Wittemberg et reprend sa vie bruyante comme par le passé. De temps à autre pourtant il lui vient des remords; il voit ses vingt-quatre années s'enfuir, il songe à ses péchés et à ce qui l'attend dans l'autre monde. Alors il se frappe la poitrine et pense à faire pénitence, mais le diable arrive aussitôt pour l'en empêcher. Une fois il lui prend envie de lire la Bible, mais Méphistophelès le lui défend; à part pourtant les cinq premiers livres de Moïse. Mais il ne doit lire ni le livre de Job, ni les psaumes de David, et dans le Nouveau Testament on lui permet la lecture des trois évangélistes, Mathieu, Marc et Luc, pourvu qu'il évite ce que S. Jean et S. Paul ont écrit.

Une autre fois il se lasse des femmes de mauvaise vie qu'il a toujours connues. Il sait une jolie jeune fille qui est servante chez un de ses voisins; il tente de la séduire, mais la jeune fille est sage et résiste à tous ses moyens de séduction. Alors, comme il a conçu pour elle une violente passion, il se propose sérieusement de l'épouser; mais le diable arrive, son contrat à la main : Tu ne te marieras pas, lui dit-il, car le mariage a été institué par Dieu, et nous ne voulons pas des institutions de Dieu. Faust résiste, le diable menace, et comme ces menaces semblent être encore inutiles, tout d'un coup la maison tremble, les murailles et le parquet s'enflamment, et à travers le feu et la fumée, Satan, l'œil

en courroux , apparaît lui-même devant Faust , qui tombe par terre tout effrayé , et demande pardon en promettant de se soumettre. Sur quoi Satan , en monarque généreux , lui offre pour compensation à la servante de son voisin , savez-vous qui ? Rien moins que la belle Hélène , l'épouse de Ménélas , cette Hélène devant laquelle , dit Homère , les vieillards eux-mêmes se levaient avec respect.

Donc Hélène , la fille poétique de la Grèce , arrive en Allemagne , dans la petite ville de Wittemberg , dans la chambre du D.^r Faust , avec un riche vêtement couleur de pourpre , avec de longues boucles de cheveux dorés pendant sur les épaules , et probablement aussi avec ce regard « *qui mit Troie en cendres* ». Ai-je besoin de dire que Faust , en la voyant , oublie à tout jamais sa petite servante , ses projets de mariage , et se sent possédé du même amour que Ménélas et Pâris. Hélène est aussi d'une grande complaisance. Le changement de lieu ne l'étonne pas ; la demeure toute allemande du philosophe ne lui fait point regretter le palais splendide de Priam. Hélène est une bonne fille qui tombe sans difficulté de l'épopée d'Homère aux secrets cabalistiques de Faust , et de son rang de princesse à la condition assez bourgeoise de maîtresse de maison à Wittemberg.

Je ne dois pas oublier de dire que , pendant ses voyages , Faust s'était choisi un compagnon , un

famulus, le bon Christophe Wagner, qui lui servait en quelque sorte de domestique, et qui, en échange de ses loyaux services, recevait des leçons de magie.

Ainsi placé entre une belle femme auquel il prodigue tout son amour, et un fidèle serviteur auquel il ne craint pas de faire part de sa science, il faut avouer que la vie de Faust commence à prendre une consistance assez honnête. Pour comble de bonheur Hélène devient mère; un joli garçon, qui porte sur son visage le feu du Midi et la rêverie du Nord, est le fruit de cet amour enchanté. Nous verrons plus tard quel parti Goethe a su tirer de cette fiction, car ce n'était qu'une fiction; après la mort de Faust, Hélène et son fils disparaissent, sans que l'on ait pu découvrir jusqu'à présent quelle route ils avaient prise.

Mais Faust ne pouvait plus jouir qu'à demi de sa félicité d'amour. Le diable lui avait accordé vingt-quatre ans de vie, et il sentait fuir si vite ces vingt-quatre ans, et le diable, tel que nous le montrent les chroniques du moyen âge, était homme de parole; ce qu'il avait promis une fois on était sûr qu'il le tiendrait, comme aussi il ne transigeait pas sur la moindre des obligations contractées envers lui. C'est une qualité que le diable a peut-être encore, mais que beaucoup d'hommes n'ont plus. Je suis fâché de le dire.

Une fois arrivé au déclin de sa magique existence, le malheureux Faust n'osait en regarder le but. Le sable coulait dans son horloge avec une épouvantable rapidité. Autrefois il pouvait s'endormir au léger murmure de cette chute des heures, maintenant il comptait chaque grain, et chacun d'eux, en tombant, réveillait dans son cœur autant de remords que de douloureuses appréhensions. S'il avait pu saisir la durée de sa vie, comme cette peau de chagrin dont on nous a raconté la fatale histoire, il l'eût sentie se rétrécir de jour en jour, de minute en minute, jusqu'à ce qu'elle devînt à peine visible à l'œil, à peine sensible au toucher.

Alors il lui arrive de nouveau d'excellentes pensées de religion et de très-bonnes résolutions de faire pénitence; mais il était trop tard. Dès qu'il s'avise de tourner ses regards vers le ciel, le diable est là pour les ramener sur la terre; dès qu'il songe à prendre un livre de piété, Hélène s'en vient avec son doux sourire lui passer ses beaux bras autour du cou, répandre ses longs cheveux d'or sur sa tête, et il ne songe plus qu'à lire dans les yeux de cette sirène; et au lieu de réfléchir aux saintes maximes de la Bible, il ne rêve qu'à ce mélodieux chuchotement de paroles d'amour que son amante lui apporte avec ses baisers.

Bientôt sa vie ne se compte plus par années, par mois, mais par jours; il est temps qu'il règle ses

affaires dans ce monde ; il appelle son famulus et lui confié ses dernières instructions , et les manuscrits où il a raconté plusieurs traits de sa vie ¹, et ses livres d'astrologie , qu'il lègue à la postérité. Ensuite il appelle encore une fois sa science à son secours , et prophétise l'avenir. Il prophétise la chute de la papauté , le renversement de cette ville infame qu'on appelle Rome ; de grands fléaux et de grandes guerres sur les bords du Rhin.

Puis , après s'être ainsi occupé du monde à venir , après avoir fait en règle son testament comme tout honnête homme pourrait le faire ; après avoir aussi donné à son famulus un démon qui doit le servir sous la forme d'un singe , il se réveille encore un matin , et c'est , hélas ! le dernier. Alors il veut au moins mourir comme il a vécu ; il convoque ses compagnons de débauche , et commande à Méphistophelès une grande fête. Les bons vins circulent de nouveau sur la table , les chansons folles et étourdies se succèdent sans interruption ; jamais les braves étudiants de Wittemberg n'avaient pris tant de plaisir à s'enivrer chez Faust. Pour lui il ne peut s'empêcher d'être triste ; car il songe au voyage qu'il va bientôt entreprendre , et ce voyage n'est pas récréatif.

¹ Widmann dit , dans sa préface , qu'il a obtenu d'un savant docteur de Leipzig , la communication de ces manuscrits , et qu'il en a fait la base de son histoire de Faust.

Il faut aussi, qu'en homme bien élevé, il prenne congé de ses amis, et il essaie en vain de parler. Le mot est dur à prononcer, plus dure encore est la pensée qu'il renferme. Enfin, il vide d'un seul trait sa grande coupe, et commence sa harangue.

« Mes amis, je dois bientôt vous quitter, je ne sais quand nous nous reverrons ; j'espère pourtant que nous nous reverrons, car vous prenez un bon chemin pour me rejoindre. Je ne vais ni à Munich, ni à Francfort, ni à Erfurt, mes bons amis, autrement je vous proposerais de venir avec moi. Hélas ! je vais beaucoup plus loin, et je vous assure que s'il avait dépendu de moi de rester plus long-temps dans votre aimable société, j'y aurais consenti de grand cœur, mais j'ai affaire à quelqu'un dont il n'y a guère d'actes de patience à attendre, pas plus que d'autres actes de vertus. Je vais en enfer, rejoindre mon maître le diable. Je vous prie de continuer à chanter et à boire, et de me faire seulement la grâce de m'enterrer quand vous me trouverez mort. »

Cela dit, Faust se retire dans sa chambre. Les étudiants restent ensemble. A minuit on entend un orage effroyable, la maison tremble comme si elle devait tomber ; puis à ce bruit, qui glace tout le monde de terreur, succède un silence non moins effrayant. Et quand les étudiants entrèrent dans la chambre de Faust, ils trouvèrent ses membres dis-

persés sur le parquet, et les recueillirent pour les enterrer comme il les en avait priés.

Après cette vie du D.^r Faust, il faut lire celle de son famulus, Christophe Wagner, qui se trouve jointe aussi à l'ouvrage de Widmann.

Wagner a, comme nous l'avons vu, reçu de son maître un démon pour lui obéir. Il quitte Wittemberg et commence sa carrière de magicien, à peu près comme Faust a commencé la sienne, par jouer des tours de filouterie. Il s'en va chez un marchand de vin et lui donne ce qu'il a d'argent pour pouvoir boire pendant une heure à son aise; le marchand, qui pèse la bourse et la trouve assez lourde, se réjouit de trouver un homme si généreux. Mais Wagner prend un tonneau plein, le porte à sa bouche, et ne le pose à terre qu'après l'avoir mis à sec. Ensuite il se fait faire par son singe ou son démon Auerhahn, un perroquet qui parle toutes les langues, et le vend 1200 écus à un juif (toujours les juifs qui sont trompés). Puis, avec sa sorcellerie, il gagne nombre de gageures, et ne manque pas d'employer son argent à bien boire et bien manger. De l'Allemagne il va en Italie et enseigne la nécromancie à Padoue. De temps à autre aussi il a de graves entretiens avec Auerhahn. Il lui demande par exemple où est l'enfer, et le démon lui répond par des citations de S. Grégoire, de S. Jérôme, de Tertullien et de la Bible. Ensuite, comme ce démon

est un être très-instruit, il explique à Wagner comment Dieu a créé six mondes. Le premier est le *mundus architypus*. C'est là que se trouve la nature divine, la source de toute force et de toute lumière. Le second est le *mundus intellectualis*, où habitent les anges, les chérubins et les bienheureux. Puis vient le *mundus cœlestis*, où sont les étoiles, les sphères et les planètes. Celui-ci est la partie intelligente de l'univers, et il est aux autres mondes ce que l'âme est au corps. Le *mundus elementaris* renferme l'eau, la terre, le feu, l'air, les météores, les salamandres, les plantes et les minéraux. Ce monde-là exerce de très-grandes influences, comme on peut s'en convaincre par la science de l'astrologie. Le cinquième est notre pauvre petit monde, qu'on appelle *mundus microcosmus*, et le sixième est l'enfer. Et c'est ainsi, ajoute le démon Auerhahn, que l'on peut comprendre le ravissement de S. Paul jusqu'au troisième ciel; cela veut dire qu'il passa dans le monde céleste, intellectuel et architype. Ensuite le même Auerhahn démontre les rapports qui existent entre la conformation de l'homme et celle des astres. D'abord c'est Dieu qui a créé les astres, et c'est aussi lui qui a créé les âmes. Les astres régissent le monde et l'âme régit l'homme, et comme les astres sont immortels, l'âme doit aussi être immortelle. J'espère que ce n'est pas un petit triomphe pour l'auteur de la vie de Wagner, d'avoir mis

la preuve de l'immortalité de l'ame dans la bouche d'un démon. De là il en vient à expliquer comment chaque planète se trouve en corrélation avec nos membres et nos organes, et doit par conséquent exercer sur chacun d'eux une influence notable; comment les douze signes du zodiaque répondent aux douze principales parties de notre corps. Puis, ce qui n'est pas moins intéressant à apprendre, c'est l'organisation de l'empire infernal, sur laquelle nous n'avons encore, que je sache, aucune statistique bien déterminée. Or, comme il y a sept planètes, il y a aussi sept esprits infernaux. Le premier, qui règne sur toutes les choses souterraines, est le chef de quarante-neuf rois, quarante-deux princes, vingt ducs et trente-six mille légions. Quatorze conseillers l'assistent dans ses entreprises. Le second est le démon de l'ambition, et il a aussi beaucoup de rois, de ducs et de princes à ses ordres. Le troisième préside à la guerre. Le quatrième est le maître des régions terrestres. Le cinquième est en correspondance directe avec cette planète qu'on appelle Vénus, et se trouve, sans que nous nous en doutions, de moitié dans beaucoup d'histoires d'amour et autres choses semblables. Le sixième est le Mercure des anciens, le patron du commerce; il connaît tous les arts imaginables, et peut, en quelques instans, faire d'un peu de vif-argent une pierre philosophale. Le septième change les métaux en argent et gouverne les ondes.

Ce n'est pas tout. Quand le diable Auerhahn a si bien démontré la formation de l'univers et l'organisation de l'empire souterrain, il développe encore à son docile élève Wagner, les diverses sciences qui composent en détail ce que nous sommes convenus d'appeler dans son ensemble *magie*, et les notions qu'il lui donne à ce sujet sont assez curieuses à recueillir, pour montrer par combien de voies différentes se jetait l'esprit superstitieux du 16.^e siècle.

Il y a d'abord la *géotie*, qui conjure les esprits et les force de paraître là où on les appelle.

La *théurgie*, qui nous fait parler aux esprits olympiques et célestes, et nous procure des visions comme l'apocalypse de S. Jean.

La *nécromancie*, qui évoque les morts.

Cette science se divise encore en deux parties : la *nécromancie* force le diable de ranimer un corps mort ; la *scyomancie* ne produit que la ressemblance des figures.

Avec la *léonamancie* on conjure les esprits à l'aide d'un vase plein d'eau.

Avec la *gastromancie* on allume quelques bougies autour d'un verre, et après avoir évoqué les esprits, on prend un enfant encore dans l'âge de l'innocence, qui peut voir dans ce verre tout ce que l'on désire voir.

La *captromancie* ressemble beaucoup à cette der-

nière science, mais elle exige pourtant quelques cérémonies particulières.

Pour se servir de l'*onimancie*, on noircit avec de l'huile et de la suie la main d'un enfant, et les esprits apparaissent sur cette main et répondent aux questions qu'on leur adresse. Vient ensuite la *géo-mancie*, pour conjurer les esprits avec un dé à seize coins; la *pyromancie*, avec laquelle on prophétise les résultats d'un incendie; l'*acromancie*, pour savoir ce qui arrive d'un orage; la *téphramancie*, quand on se sert des cendres pour faire une conjuration : on trace alors un petit cercle, on y forme avec des cendres les caractères A. B. C., et l'on prophétise d'après la manière dont le vent enlève ou déforme les caractères. Avec la *gestinomancie* on découvre l'endroit où se trouvent les choses volées et quels sont les voleurs.

Après avoir reçu ces belles instructions, Christophe Wagner continue ses voyages aventureux. Il se rend à Tolède où, pour son début, il change en cochons des étudiants qui avaient l'air de se moquer de lui; puis, de là, en Laponie, et de là en Amérique. Il visite toutes les contrées découvertes par Colomb, et en rapporte beaucoup de jolies descriptions. Ensuite il revient en Espagne; il approche de sa fin, ne fait pas pénitence, s'enivre, s'étourdit et meurt. Et ici il faut remarquer la décadence sensible de la magie. Faust a eu à ses ordres un démon

puissant, qui pouvait le transporter d'un lieu à l'autre avec la rapidité du vent, et son élève n'a qu'un pauvre petit-singe qui le laisserait mourir de faim, si Christophe Wagner ne trouvait encore dans son imagination des moyens de subvenir à ses besoins. Il ne s'agit plus pour lui de s'asseoir sur son manteau et de se laisser emporter où bon lui semble; il faut qu'il prenne la manière de voyager de tout le monde; qu'il aille à pied, ou en voiture, ou en bateau, obligé de subir tous les inconvénients, toutes les lenteurs, tous les accidens de la route: ensuite Faust a fait marché avec le diable pour vingt-quatre ans de vie, et Wagner n'a pu en obtenir que cinq. Faust a reçu dans ses bras la belle Hélène, et le malheureux Wagner n'obtient de son démon qu'une misérable femme qui lui montre ses joues décharnées et ses yeux caves, après l'avoir bien embrassé sous un beau masque. En vérité, la magie s'en va; Faust en a encore vu le bon temps, mais Wagner n'en connaît plus que la décrépitude. Faust a été l'œuvre originale, et Wagner n'est qu'une méchante copie. Au temps du maître, on croyait encore aux prodiges de la sorcellerie, de la chiromancie; au temps de l'élève on commence déjà à ne plus guère croire. On le conduit en Espagne et en Amérique, et on lui fait dire ce que les voyageurs ont dit, au lieu de le promener seulement de la cave d'Auerbach au palais de l'empereur Maxi-

milien. Il est clair que cette pauvre magie tombe, que l'imagination des écrivains laisse là ces contes qui lui ont tant fait passer de soirées d'hiver, pour reporter ailleurs sa soif de récits. Il est clair que les vieux contes s'endorment dans l'ombre quand la science véritable commence à luire, que l'ère ancienne recule, et qu'une autre ère s'ouvre avec ces deux grandes, ces deux merveilleuses nouvelles : l'invention de l'imprimerie et la découverte de l'Amérique.

Il nous reste un mot à dire des œuvres attribuées à Faust et à son famulus Christophe Wagner. Il existe en Allemagne un livre de magie bien connu, qui contient nombre de conjurations, de signes cabalistiques, de formules diverses d'exorcisme. Ce livre a été remanié à différentes reprises, et il serait difficile de dire quelle est au juste sa forme primitive. Nous ne l'avons encore vu que deux fois : un exemplaire se trouve à la bibliothèque de Dresde ; l'autre appartient à M. Apel, de Leipzig. Il porte le titre de : *D.^r Johannis Faust Magia celeberrima, und Tabula nigra*. Après la mort de mon maître, j'ai moi, Christophe Wagner, publié ces formules d'art, à l'aide desquelles on peut forcer les esprits à nous apporter ce que nous demandons, que ce soit de l'or, de l'argent, des trésors cachés ou toute autre chose. Lyon, 14 Avril 1511.

Ensuite viennent différentes indications sur le jour

de la semaine et l'heure convenables pour conjurer les esprits, sur la manière de tracer le cercle magique, etc.; puis on trouve cette remarque :

Ici commence le manuscrit du D.^r Faust, appelé *Höllenzwang* (Contrainte de l'enfer), avec lequel il a obligé les démons à lui obéir.

Le D.^r Stieglitz a cité encore un autre livre : l'Étoile noire du D.^r Faust. Londres, 1510. Ouvrage rédigé d'après ses propres manuscrits.

Horst a publié aussi, dans sa Bibliothèque magique, deux de ces manuscrits.

Le premier est intitulé : La grande puissance du D.^r Faust pour conjurer les esprits infernaux, particulièrement *Aziel*, afin qu'ils lui apportent avec soumission et sans vouloir ni lui faire tort ni l'effrayer, les trésors qu'il veut avoir. D'après l'exemplaire de Prague, 1509.

Le second porte le titre de : Miracles, science, livre merveilleux du D.^r J. Faust ou le corbeau noir, ou le triple *Höllenzwang* (le reste du titre comme les précédens). Lyon, MCDXXXXXXIX.

Au commencement de ce livre des Miracles, on trouve le passage suivant, qui nous a paru assez remarquable pour que nous le citions :

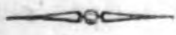
« Moi, D.^r Jean Faust, j'ai lu dans ma jeunesse beaucoup de livres de toutes sortes; un jour il m'en tomba un entre les mains qui contenait plusieurs conjurations. Après avoir quelque temps rêvé avec

plaisir à ce qu'il me promettait, je voulus pourtant en faire l'épreuve. Et alors je vis apparaître devant moi le puissant démon Astaroth, qui me demanda pourquoi je l'avais appelé? Je ne sus rien lui dire autre chose, sinon qu'il devait se mettre à mon service et satisfaire à mes demandes. Alors il exigea que je signasse un contrat avec lui, ce qui d'abord me répugnait assez. Mais comme je n'étais pas encore très-avancé dans la magie, je n'osai lui résister. Ainsi nous fîmes notre contrat. Il s'obligea à me donner, pour un certain nombre d'années, un fidèle serviteur, et me présenta l'esprit Mochiel. Je lui demandai quelle célérité il avait? Celle du vent, me répondit-il. Ce n'est pas assez, lui dis-je. Il m'en faut une autre. Après lui vint Arriguel. — Comment voles-tu? — Comme l'oiseau. — Tu es trop lent. Ensuite vint Aziel. Comment cours-tu? — Comme la pensée. — C'est bon, je te garde, et cet esprit m'a servi pendant long-temps. »

Il y a encore un autre livre cité par Horst, et intitulé : Pouvoir du D.^r Faust, pour contraindre Lucifer et les trois démons des eaux à lui apporter les trésors de la mer.

Du reste, ce serait un travail assez inutile que de vouloir rechercher quelle part plus ou moins grande Faust a prise au juste à ces ouvrages. Il est bien certain qu'il sera advenu pour ces livres la même chose que pour sa chronique; c'est-à-dire, qu'on lui aura

attribué beaucoup de travaux scientifiques, comme aussi beaucoup d'aventures, auxquels il n'a jamais songé. Faust était le véritable type et le représentant de la magie en Allemagne; son histoire exerçait sur le peuple une influence dont on aurait peine à se faire aujourd'hui une idée. A l'époque de la guerre de trente ans, une troupe ennemie se préparait à entrer dans le village de Bréda, en Saxe. Le bourguemestre accourt au-devant d'elle et raconte que sa maison a été le théâtre de la mort effroyable de Faust, et que les murs sont encore couverts de son sang; et la troupe se retire en désordre tout effrayée. Les récits, les chansons, les livres populaires, les théâtres forains ambulans, répétaient ce nom de Faust et son étrange chronique. Les artistes étrangers retraçaient les principaux traits de sa vie; les écrivains traduisaient le livre de Widmann; les savans ont dû lui prêter aussi bon nombre de leurs idées; car c'était pour une œuvre de magie un assez bon titre de recommandation que de paraître sous le nom de ce grand enchanteur Faust.



II.

DRAMES.

*From my youth upwards
My spirit walked not with the souls of men,
Nor look'd upon the earth with human eyes;
The thirst of their ambition was not mine;
The aim of their existence was not mine;
My joys, my griefs, my passions and my powers,
Made me a stranger.*

BYRON.

Ce serait une grande tâche d'énumérer toutes les histoires, thèses, dissertations, recherches bibliographiques qui ont été faites sur la chronique de Faust. Ce n'en serait pas une moins grande de compter tous les essais dramatiques auxquels cette chronique a donné lieu; et c'est une chose facile à concevoir, car Faust est l'un des sujets de poésie les plus vastes et les plus puissans. Si les fureurs d'Oreste, si l'histoire des Atrides sont venues des théâtres de la Grèce remplir encore du bruit de leurs sanglots nos théâtres, que ne devait-on pas attendre d'un type aussi original, aussi touchant, aussi élevé que celui de Faust! Il y a dans cette vieille tradition, que le moyen âge nous a léguée, trois caractères distincts que le temps ne peut effacer. D'abord, elle est née du christianisme; elle en porte l'image mystérieuse, le cachet symbolique; elle est la fille du

christianisme, de la religion nouvelle, comme les héros de la guerre de Troie sont les enfans de la religion antique. A ceux-ci, la force physique, la guerre et les belles armes, et le pillage des villes, le tumulte des camps, ou les courses dans l'arène. A Faust, la lutte intérieure; c'est l'homme qui se déchire l'âme pour en dérouler tous les plis; l'homme qui chancelle, quand la foi ne le soutient plus; l'homme du christianisme, qui tombe dans l'abîme pour avoir oublié ces deux grandes vertus du christianisme : la croyance et l'humilité. Pour les premiers, tout l'effet dramatique est extérieur, comme toute leur vie, toute leur religion, toute leur poésie est extérieure. Ce sont des nations entières qui se rassemblent contre une seule ville; ce sont des guerres qui durent dix ans; ce sont les dieux qui abandonnent leurs trônes dans l'Olympe, pour venir encore aiguillonner et soutenir les passions des hommes. Ce que nous appelons amour, doux et pieux sentiment de l'âme, se personnifie chez eux par un enfant qui porte des flèches et un carquois; ce que nous nommons majesté, c'est Junon; courage bouillant, c'est Mars; ivresse, c'est Bacchus. Ils ont des dieux pour toutes les pensées, pour toutes les situations. Pour le remords, Némésis avec son œil en courroux et ses serpens; pour les chagrins du cœur, les furies avec leur tête échevelée et leur bouche sanglante; pour l'esprit, Apollon;

pour l'ame, Psyché. Ainsi l'homme ne peut pas redescendre au dedans de lui-même; car tout ce qu'il éprouve est déjà représenté au dehors. Tout pour lui prend une forme objective, une forme plastique et saillante, dessinée avec le génie de sa nation et faite pour attirer ses regards. Au lieu de se retirer dans son individualité, d'approfondir ses diverses sensations, de vouloir dérouler l'un après l'autre les feuillets de son ame, il n'a besoin que d'ouvrir son livre de mythologie; car tous les accidens de la vie humaine se trouvent là retracés comme dans un miroir. S'il aime, s'il est aimé, c'est Vénus qui lui sourit; s'il souffre, c'est la Fortune qui trompe ses espérances; s'il veut tenter une entreprise commerciale, il appelle Mercure à son secours; s'il est poète, il invoquera les Muses et Apollon. Jardinier, il rend grâces de ses fruits à Pomone; laboureur, il s'adresse à Cérès. Ses actes de religion ne sont pour lui que des fêtes; il s'en va au temple le front couronné de roses; il remplit sa coupe d'un vin écumant, et Bacchus lui sourit; il fait voguer sa galère sur les flots, et les nymphes des eaux l'entourent, et la déesse Amphytrite s'avance pour le voir. Si un malheur le menace, si un fléau vient à ravager le pays, il n'ira point se courber le front dans la poussière et se frapper la poitrine, pour implorer la miséricorde de ses dieux. Mais il choisira quelques victimes dans ses gras troupeaux,

on leur mettra des guirlandes de fleurs, on leur dorera les cornes; puis la hache du sacrificateur tombe, le sang coule, l'encens fume, et voilà son expiation.

Tout autre est cette religion chrétienne, cette religion grave et mystérieuse, qui se porte doucement et tristement au fond du cœur, au lieu de s'exhaler à travers les bosquets de Gnide, ou l'enceinte de l'amphithéâtre; cette religion qui renferme dans l'ame Dieu, la nature, l'amour, les passions, au lieu de les répandre au dehors sous des formes corporelles. Tout autres sont ses joies; tout autres aussi ses expiations et ses souffrances. Lorsque Manfred s'écrie :

From my youth upwards

*My spirit walked not with the souls of men,
Nor looked upon the earth with human eyes;
The thirst of their ambition was not mine;
The aim of their existence was not mine;
My joys, my griefs, my passions and my powers,
Made me a stranger.*

Jeune encore, mon esprit ne pouvait pas sympathiser avec l'ame des hommes ni envisager cette terre comme ils le font. Leur soif d'ambition n'était pas la mienne; le mobile de leur existence n'était pas le mien. Mes joies, mes douleurs, mes passions et mes facultés ont fait de moi un étranger.

qui ne sent qu'il y a dans cette douleur secrète concentrée à l'intérieur, dans cet isolement de l'homme au milieu des hommes, dans ces souf-

frances étranges qu'il éprouve sans pouvoir les communiquer, un drame tout différent, et cependant non moins terrible à concevoir que la mort d'Hippolyte, ou le meurtre d'Agamemnon ?

Et c'est là le drame de Faust; le drame qui tient à l'esprit des nations modernes, parce qu'il est né du christianisme; le drame qui offre, d'un côté, assez de merveilleux et de situations intéressantes, pour frapper l'imagination du vulgaire; de l'autre, assez de hauts développemens pour fixer l'attention du philosophe, ou ébranler l'imagination du poète. Là, pour celui qui n'y veut rien voir de plus, est la vieille chronique, l'homme qui se livre aux écarts d'une vie aventureuse, l'homme qui fait de la sorcellerie, et meurt emporté par le diable. Ici, est la noble lutte d'une ame audacieuse contre les limites qui lui sont imposées; la soif insatiable de science qui devrait la transporter au-delà d'un autre monde, et n'aboutit qu'à lui faire sentir plus amèrement les souffrances dans celui-ci. C'est la tentative que tout esprit éclairé a plus ou moins entreprise; c'est le vent qui a fait frémir les ailes de notre imagination; c'est le problème sur lequel chacun de nous a du moins jeté quelques regards. Pourquoi sommes-nous ici? et où allons-nous? Qu'est-ce que la nature? Qu'est-ce que le temps? Qu'est-ce que Dieu? Pourquoi ces bornes imposées à notre intelligence? Pourquoi cette force ravie à notre volonté? N'y a-t-il pas

pour nous une route autre que celle du vulgaire ? Ne pouvons-nous entrer en communication avec des êtres supérieurs, pénétrer dans les secrets de la création, découvrir ce que le ciel cache dans ses voiles, ce que les siècles à venir nous réservent, ce que l'éternité roule dans son manteau ?

C'est la pensée, c'est le rêve, que l'époque moderne discute méthodiquement, et à laquelle le moyen âge, avec sa naïveté, donnait pour instigateur le diable. C'est la pensée dont l'on reculerait indéfiniment l'origine, car l'histoire de l'arbre de la science n'en est que le symbole. Les Indiens la gardent dans leur mythologie; les Grecs l'ont reproduite dans leurs systèmes de philosophie; le seizième siècle nous l'a rendue sous la figure de Faust.

Cette fois le terrain est assez large, et je ne m'étonne pas de la quantité de poètes qui ont voulu s'y frayer une route. Faust était un beau type, dont chacun pouvait prendre une copie, ou, si vous aimez mieux, un thème fécond que chacun pouvait essayer de remplir avec sa riche imagination ou sa science, avec sa misanthropie ou sa folle gaieté, avec ses couleurs trempées dans les superstitions du moyen âge ou dans les idées actuelles. Faust pouvait se prêter à toutes les formes, revêtir tous les caractères, passer docilement par toute la filière d'aventures qu'on lui supposerait, mépriser les hommes comme Diogène,

les maudire comme Timon, les amuser comme Alcibiade, se faire grave docteur du moyen âge, ou fashionable des temps modernes; être guerrier, poète, rêveur, sensuel, triste, libertin, servir à calomnier le seizième siècle, ou à cracher à la face de celui-ci. Ce pouvait être une comédie, un roman, une épopée, un dithyrambe, voire même un mélodrame ou un vaudeville. Bref, Faust était un nom, une idée, et cette idée, tombant au milieu d'un monde de littérateurs affamé d'idées, pouvait devenir le partage de tel homme qui n'aurait qu'un habit d'arlequin à lui donner; de tel autre qui le revêtirait d'un capuchon de moine; de tel autre, enfin, qui s'en servirait en guise de journal pour proclamer ses pamphlets littéraires, ou ses diatribes politiques, jusqu'à ce que cette pauvre idée, ainsi déguisée, mutilée, salie, tronquée, couverte de fard, de taches, de clinquant et d'oripeaux, arrivât aux mains de l'homme de génie, qui l'accueillit avec amour et pitié, la lavât de ses souillures, la dépouillât de ses lambeaux, et la fit apparaître sous sa forme la plus belle, et dans sa plus noble conception.

C'est pourtant une chose assez curieuse de voir comment une même pensée peut être prise de tant de manières différentes, comment chaque poète a pu prêter à Faust sa propre individualité; et de là vient, dit M. Arnim, qu'il n'y a pas encore assez

de Faust, car chacun de ceux que nous connaissons porte avec soi un caractère particulier; et la manière de concevoir ce sujet, de le traiter et de le mettre en scène, peut varier à l'infini.

Mais encore faut-il que ce sujet, si grand et si élevé par lui-même, soit embrassé avec force, et compris avec talent; et nous ne voudrions pas nous engager à rendre compte de tous les journalistes, prosateurs et poètes allemands, qui se sont gâiment abandonnés à la fantaisie d'écrire aussi leur Faust. Même après l'œuvre immortelle de Goëthe, il s'est trouvé encore des écrivains pour revenir sur le même terrain; d'autres même, conduits sans doute par un zèle très-louable, voyant le Faust de Goëthe inachevé, ont cru bien faire de mettre la main à l'œuvre, et de lui construire une seconde partie. Et en joignant le poème du maître avec celui des continuateurs, on aurait tout juste l'image des anciens monstres marins : un beau corps de femme, qui se termine en queue de poisson.

Ainsi nous laisserons de côté la plus grande partie de ces essais, imitations, continuations, pour ne prendre que quelques-uns des principaux ouvrages auxquels Faust a donné naissance.

Et, d'abord, il est assez curieux de trouver au sortir de la chronique la première pièce écrite par un auteur dont nous regrettons de ne pas savoir le nom, le drame empreint de la naïveté de son époque, de son

poète, de son public; le drame qui se jouait au dix-septième siècle, pour le peuple, sur un petit théâtre de marionnettes. C'était pour lui un grand divertissement, car les pièces ne dépassaient pas, par leurs longs monologues et leurs phrases pompeuses, la portée de son intelligence. Le prix d'entrée était en proportion avec la fortune; les premières places lui appartenaient; il était le roi de ces théâtres; on ne levait la toile que quand il arrivait, et on ne la baissait, que quand il en avait assez. Là, il retrouvait ses chroniques favorites, qu'il avait lues maintes fois au coin de son feu; mais ces chroniques vivantes, douées de la parole et du mouvement, représentées par des personnages dont il prévoyait d'avance la catastrophe, dont il suivait avec intérêt le son de voix et les gestes. Là, il voyait Don Juan emporté par le diable; il s'attendrissait aux malheurs de *Geneviève*; il pleurait, en suivant dans sa misère le *Fils perdu*, et tressaillait de joie, en le voyant rentrer sous le toit paternel. Tandis que les grands seigneurs et les beaux esprits de l'Allemagne s'en allaient écouter sur les grands théâtres de froides imitations des pièces françaises et italiennes, le bon peuple du dix-septième et du dix-huitième siècle conservait encore quelque chose de sa nationalité, en assistant avec sa pieuse croyance à la représentation de ces pièces, tout allemandes par le fond, par la forme, par le langage et les caractères. En 1804,

il y avait encore à Berlin un théâtre de marionnettes très-renommé; et non-seulement le peuple, mais aussi plusieurs littérateurs s'y rendaient avec assiduité. Mais dans l'espace de trente ans, les mœurs ont bien changé; le théâtre de marionnettes, s'il existe encore, est abandonné aux bonnes et aux enfans; et le peuple, qui n'a plus de larmes pour le *Fils perdu* et pour *Geneviève*, s'en va comme un grand seigneur à l'opéra voir jouer la Vestale, et du haut de la troisième galerie, juger, le lorgnon à la main, la danse de M.^{lle} Elsler.

L'une des pièces les plus en vogue sur ces anciens théâtres populaires, était celle de Faust, qui dut à sa grande réputation l'honneur d'être imprimée, ce qui n'arriva pas à beaucoup de ses compagnes; et c'est une chose qui mérite d'être vivement regrettée. L'analyse de ces pièces pourrait montrer qu'il est telle tradition d'instinct, tel sentiment poétique qui ne se perd jamais complètement parmi le peuple; et que ce que nous appelons aujourd'hui révolution littéraire, poésie romantique, n'est peut-être autre chose que la continuation de cette poésie naturelle, de cette poésie du peuple, dont l'on retrouverait les traces en Angleterre, dans les anciennes ballades; en France, dans nos lais et nos contes; en Allemagne, dans une foule de chansons. En pénétrant à travers l'enveloppe dont la soi-disant belle littérature l'a recouverte, en jetant de côté et d'autre tout ce qui

la dérobaît à nos yeux, on pourrait voir apparaître cette poésie comme une statue mutilée, mais pleine de nerf et de vigueur; on pourrait suivre une filière de ballades, progressive sans doute, mais non interrompue, depuis Thibault de Champagne jusqu'à V. Hugo et Lamartine, depuis Klingsor jusqu'à Goethe et Uhland. A une certaine époque, toute la poésie était romantique, parce qu'elle était toute d'inspiration naturelle, toute populaire. Puis, les savans sont venus qui voulaient l'accabler sous le poids de leurs définitions et de leurs théories; et la pauvre poésie romantique, à qui il fallait de l'air et de la liberté, s'est retirée à l'écart, et a soupiré doucement ses timides chansons; tandis que la littérature des beaux esprits, usurpant la place vacante, s'est mise une couronne sur la tête, et s'est appelée la littérature de France, ou d'Allemagne, du dix-septième ou du dix-huitième siècle.

Quoi qu'il en soit de ce préambule, j'avais besoin de le faire pour en venir à cette analyse de l'ancienne pièce de Faust, qui présente des situations très-remarquables, et des scènes d'une vérité que Gottsched et Schlegel¹, et les autres régens classiques de l'Allemagne n'ont pas souvent reproduite dans leurs drames.

Au lever du rideau, Faust est seul dans sa cham-

¹ Élias Schlegel, qui naquit en 1718 et mourut en 1749.

bre, le front courbé sur un gros livre (dans ce temps-là, les gros livres ne pouvaient être que des ouvrages de science). Il a, dit-il, étudié beaucoup de choses; il s'est adonné successivement à plusieurs sciences, mais aucune ne le satisfait; et de désespoir, il va finir par se donner au diable. Alors, à gauche de lui, une voix se fait entendre qui l'encourage dans ce louable dessein; tandis qu'à droite une autre voix l'engage à continuer l'étude de la théologie. La voix de gauche l'emporte. Faust trace un cercle de magie, prononce ses conjurations, et les diables paraissent. Il s'informe de leur rapidité; l'un vole comme l'oiseau, et il le trouve trop lent; l'autre comme la flèche, et il est encore trop lent; mais un troisième vole comme la pensée de l'homme, et il le choisit.

La scène change, et nous trouvons Wagner, le famulus de Faust, en grande conversation avec Gaspard. Dans ces pièces allemandes, Gaspard est ce qu'en Espagne est le Gracioso; en Italie, l'Arlequino; en France, le Pierrot ou le Paillasse. Gaspard se plaint de la négligence des gens de cette auberge, qui ne répondent pas à son appel, qui ne lui apportent ni à boire ni à manger lorsqu'il le demande; et quand il apprend qu'il n'est pas dans une auberge, mais dans la maison du docteur Faust, il déclare qu'il n'a point l'humeur difficile, et qu'il s'arrangera aussi très-bien de prendre chez le docteur

un bon repas gratis. Ses naïvetés et ses joyeuses balourdises amusent Wagner, qui finit par l'engager au service de Faust. Gaspard est le comique du peuple, l'homme qui égaie le sérieux de la vieille tradition par ses bouffonneries; l'homme qui alterne avec les scènes de meurtre et les apparitions du diable; et qui, après que les spectateurs se sont attendris et ont pleuré, vient avec une grossière plaisanterie ou une folle gambade, leur arracher un éclat de rire, afin que le souvenir de cette représentation ne leur soit pas trop triste; afin qu'ils s'en aillent entre la joie et les larmes; entre l'ironie et l'effroi, comme cela arrive dans la vraie comédie de cette vie. Gaspard est quelquefois aussi un personnage d'opposition; un homme qui, tout en folâtrant sur le théâtre, et en se grimaçant le visage, jette de temps à autre un rude sarcasme contre les autorités du jour; contre les prêtres ou la noblesse; contre les financiers ou les savans. C'est un bouffon, mais un bouffon malin. Le peuple veut toujours avoir un moyen de manifester son mécontentement. S'il ne prend pas les armes contre ceux qui le tyrannisent, il veut au moins se moquer d'eux. S'il n'a point de chefs pour le conduire sur le mont Aventin, point de tribuns pour le défendre, il attache ses pamphlets à la statue de Pasquin, et ces pamphlets sont aussi une vengeance.

Faust conclut un pacte avec Méphistophelès. Voilà

le sérieux de la pièce. Puis, vient Gaspard qui furete dans la chambre du docteur allemand, ouvre ses livres l'un après l'autre, et regrette beaucoup de ne pas savoir lire; mais c'est la faute de sa grand-mère, qui s'était chargée de l'élever. Elle mourut lorsqu'il n'avait encore que dix-neuf ans, et le laissa à moitié chemin de la science, car il commençait déjà à connaître passablement ses lettres. A force de regarder et d'épeler, il parvient cependant à déchiffrer quelques mots, et il apprend qu'avec le mot *Berlik*, il peut faire apparaître les démons; et avec *Berluk*, les renvoyer. Et alors *Berlik Berluk* se succèdent avec une rapidité très-amusante pour les bons spectateurs. Les diables accourent, s'enfuient, reviennent, disparaissent, se fâchent; puis, reviennent toujours au mot de *Berlik*, et doivent encore s'en aller au fatal *Berluk*. Gaspard prend un grand plaisir à les voir ainsi voltiger, et ensuite à les faire poser devant lui, et à les interroger l'un après l'autre sur leur âge, leurs fonctions, leur demeure. A la fin, les diables s'aperçoivent à qui ils ont affaire, et commencent à tourmenter aussi Gaspard qui, oubliant alors le grand mot *Berluk*, s'enfuit devant eux, pousse de grands cris en sentant leurs griffes, et finit par se sauver au fond de la scène.

Au second acte, Faust est en présence de Méphistophelès, qui exige la signature du contrat. Il fait couler le sang de sa main, et remarque avec sur-

prise que ce sang a formé deux caractères très-distincts : H. F., ce qui veut dire : *Homo fuge*. C'est un avertissement de son bon ange; la frayeur le saisit, il chancelle et tombe évanoui. Méphistophelès a pressenti l'approche de cet être céleste, et comme il ne peut lui résister, il s'éloigne. Alors l'ange gardien descend auprès de Faust, et lui murmure dans son sommeil de douces parolès et de pieux conseils. Mais ses efforts sont inutiles; Faust se réveille, appelle Méphistophelès, signe le contrat, et un corbeau noir s'élançe sur la scène, prend le papier avec son bec, et le porte à son maître Pluton.

Maintenant Faust, qui s'est déjà acquis une grande réputation par sa science magique, veut s'en aller exercer son art à la cour d'un prince italien, et emmène avec lui Gaspard, mais en lui recommandant le plus strict silence sur tout ce qu'il sait de lui.

La scène représente un appartement somptueux dans le palais du prince. Un maître d'hôtel est là qui fait divers préparatifs pour une fête. Gaspard arrive comme un oiseau par la fenêtre. Le maître d'hôtel veut entrer en conversation avec lui, et Gaspard, qui tremble de tous ses membres, commence par déclarer qu'il n'a pas peur, qu'il connaît sa force, et que personne n'est en état de l'obliger à dire qu'il s'appelle Gaspard, qu'il est allemand de naissance, domestique d'un savant renommé, etc. Le maître d'hôtel lui demande le nom de son maître, et Gas-

pard, qui n'ose ni enfreindre ouvertement les ordres qu'il a reçus, ni résister aux pressantes interrogations de son interlocuteur, lui répond par un *Rebus*, en lui montrant le poing fermé (le poing, en allemand *Faust*).

Alors entre le prince, donnant le bras à sa jeune épouse, et s'entretenant avec elle des fêtes splendides qui vont avoir lieu. Le maître d'hôtel vient faire diversion à l'entretien, en annonçant l'arrivée du célèbre Faust. Cette nouvelle met tout le monde en rumeur; le duc se hâte d'envoyer quelqu'un à la poursuite de Gaspard; puis, dans son impatience, il y court lui-même; et pendant ce temps arrive Faust. La duchesse le reçoit avec des témoignages de bienveillance qui l'enivrent d'orgueil, et lui font concevoir les espérances les plus présomptueuses. Elle le prie de lui donner une preuve de son grand art, et Faust évoque tour à tour Samson, Goliath, Salomon, Judith. Avec Judith, on voit aussi apparaître la tête d'Holopherne, et tout le camp des Assyriens se déroule aux yeux étonnés des spectateurs. En même temps, le savant docteur ne manque pas de raconter l'histoire de chacun de ces personnages, ce qui jette la cour dans un nouvel étonnement. La duchesse est on ne peut plus enchantée d'un tel prodige de science, et elle veut aussitôt présenter Faust à son époux; mais il la prie d'attendre que l'on soit à table, et il veut se révéler alors

lui-même par d'autres œuvres encore plus merveilleuses.

Mais le triomphe du docteur ne devait pas durer si long-temps; comme il se disposait à se rendre à la gracieuse invitation de la duchesse, et à prendre place à table, Méphistophelès vient le prévenir qu'une coupe empoisonnée l'attend, par les ordres du duc, et qu'il n'a rien de mieux à faire que de s'enfuir bien vite.

Probablement que le duc avait trouvé un peu trop vif l'intérêt de sa jeune épouse pour le docteur, ou un peu trop tendres les regards de Faust. C'est du moins l'idée que le poète jette dans l'ame des spectateurs.

Quoi qu'il en soit, Faust part; et dans son accès de frayeur oublie, en vrai égoïste, son fidèle Gaspard. Oh! c'est une triste chose pour le pauvre serviteur, qui, après avoir long-temps imploré la pitié des Italiens, pleuré, crié, ne sachant plus que devenir, finit par employer son mot Berlik, pour appeler les puissances de l'autre monde à son secours. Un diable arrive, difforme, méchant, moqueur, et Gaspard le reçoit comme son bienfaiteur et lui saute au cou. Le diable consent à le ramener en Allemagne, et lui amène une voiture dans laquelle est assise une jeune femme; et Gaspard reconnaît sa sœur, et ne veut pas voyager avec elle; une autre femme vient, et c'est sa grand'mère. Il est à présumer que

toute la famille de Gaspard était allée prendre son domicile en enfer, et que le diable saisissait cette occasion pour lui en donner des nouvelles.

Enfin Gaspard, qui ne pousse pas l'amour fraternel et filial très-loin, à ce qu'il paraît, obtient de voyager seul, et revient en Allemagne, dans la ville même où se trouve Faust, et où on lui accorde une place de *Nachtwächter* (gardien de nuit, qui est chargé de crier les heures).

Au cinquième acte, voici venir Faust; mais Faust sombre, chagrin, désespéré. Les années ont fui rapidement, le terme de son contrat approche; il le voit arriver, et cette pensée empoisonne pour lui le peu de temps qui lui reste à vivre. Au fond de son cœur un reste de religion se réveille; le remords l'aiguillonne. Il voudrait faire pénitence; mais il ne sait s'il ne s'y prend pas trop tard. Dans ce moment, paraît Méphistophelès. — Écoute, dit Faust, tu t'es engagé, par notre contrat, à me dire toujours la vérité. — Oui, répond le diable, qui se souvient avec une amère ironie de cette clause singulière pour un esprit de mensonge. — Eh bien! parle; peux-tu encore retourner à Dieu? — Oh! dit le diable tout tremblant, quelle étrange question? — Parle. — Je ne sais. — Oui, tu le sais; réponds, je te l'ordonne. Mais Méphistophelès, pour ne pas répondre, laisse Faust priant à genoux; sort, et ramène avec lui une belle femme, sur la-

quelle aussitôt Faust arrête un regard ardent. La belle femme, qui est Hélène, tombe dans les bras du docteur; la prière est oubliée, et le diable tient sa proie.

Maintenant toute espérance est perdue pour Faust; son dernier jour à lui, son dernier moment approche. Sa chambre s'obscurcit; sa tête tombe lourdement sur sa poitrine; son regard se trouble. Neuf heures sonnent, et une voix sourde lui crie en latin : *Prépare toi*. Faust a peur et va se cacher au fond de sa chambre. Alors revient encore une scène de plaisanterie pour contraster avec cette scène de deuil. C'est Gaspard qui a épousé une femme acariâtre et querelleuse, et qui maintenant se dispute avec elle. Quand il en a assez de la dispute, il allume sa lanterne, et s'en va de par la ville et chante une joyeuse chanson.

Dix heures sonnent, Faust reparait, et la même voix lui crie : *Tu es accusé*; et tandis que Faust sent redoubler son effroi, Gaspard recommence sa plaisante querelle avec sa femme; cette fois l'enfant s'en mêle, ce qui est un redoublement de joie pour les spectateurs. Puis, il s'élançe hors de la maison, et se met à chanter. Enfin, onze heures sonnent, et la voix mystérieuse crie : *Tu es jugé*. Gaspard, trompé par l'obscurité de la nuit, va se heurter contre Faust; et en homme bien avisé, il profite de cette rencontre pour lui demander son salaire de

trois mois. Faust a les sens égarés; il murmure des paroles inintelligibles, des phrases délirantes et sans suite. Cependant il songe encore à un moyen de salut; il propose à Gaspard de changer d'habits avec lui, car il espère ainsi tromper le diable et lui faire prendre Gaspard à sa place. Mais celui-ci soupçonne aussi de la part de son ancien maître quelque supercherie; il sort pour remplir ses fonctions. Minuit sonne, la voix crie : *Tu es damné*; et Faust, après avoir prononcé un terrible monologue, tombe entre les mains du diable.

Après cela, Gaspard arrive encore une fois, et devine à l'odeur du soufre ce qui s'est passé. Mais son caractère d'insouciance ne se dément pas; il regrette seulement de n'avoir pas été prévenu de ce départ, car il aurait pu envoyer, par Faust, son salut à sa grand'mère. Puis il sort, et on l'entend continuer le refrain de sa chanson.

Caldéron a pris aussi dans la tradition de Faust l'idée de son *Magicien prodigieux*.

On retrouve dans cette pièce la plupart des défauts et des qualités qui signalent ordinairement ses pièces de théâtre. Il y a des situations mal expliquées, des personnages hors d'œuvre; des idées qui seraient très-belles, développées avec concision, mais qui se délaient dans de longues phrases. On ne conçoit guère le rôle des deux domestiques de Cyprien, et leur amour pour Livia; car ce rôle ne jette ni une

scène comique, ni aucun intérêt de plus dans le drame. On ne voit pas non plus très-bien à quoi sert la pauvreté de Lysandre, qui le force à quitter sa maison pour échapper aux recherches de la justice; et l'on aurait le droit de se demander aussi pourquoi Caldéron a fait de Cyprien un païen, au lieu de le prendre au seizième siècle, comme l'ont fait les autres poètes. Mais probablement que le pieux dramaturge espagnol ne pouvait se résoudre à montrer aux yeux de ses spectateurs un chrétien s'adonnant à la magie; ou que s'il le faisait, il devait au moins donner à un tel sujet de drame le dénouement naturel en Espagne, c'est-à-dire l'Auto-da-fe; et cela n'entraînait pas dans son plan.

A côté de ces défauts, il y a des scènes vraiment très-belles, des idées fortes et élevées, des pages pleines de poésie. L'auteur a surtout, comme l'a remarqué M. de Sismondi, une grande éloquence quand il parle de religion, et c'est là bien certainement l'un des principaux motifs qui lui ont valu les éloges outrés de W. Schlegel.

Le Magicien prodigieux n'est sans doute pas une des premières pièces de Caldéron; et je crois que, par son caractère, par sa forme, elle devrait être rangée au nombre des *Autos sacramentales*, qui composent, dans ses œuvres théâtrales, un ordre de drames inférieurs aux autres; mais c'est une chose assez curieuse, ce nous semble, de voir comment

la sombre tradition de Faust a pu se modifier entre les mains du catholique espagnol; et voilà pourquoi nous ne craignons pas d'analyser ce drame.

La scène est à Antioche.

Cyprien arrive dans une contrée montagneuse, le front penché, le regard rêveur. Il a fui, dit-il, le tumulte d'une fête que l'on célèbre dans la ville à l'honneur de Jupiter, pour pouvoir suivre dans la solitude le cours de ses réflexions. Après lui viennent ses serviteurs Moscon et Clarin, qui corrigent par la vulgarité de leurs observations, les phrases tristes et solennelles de Cyprien.

Puis ils s'éloignent. Le savant les regarde partir avec joie :

Maintenant, s'écrie-t-il, me voilà seul, et je puis poursuivre le problème qui tourmente mon âme, depuis que j'ai lu dans le mystérieux langage de Plin la définition de Dieu; car ma pensée ne conçoit pas ce Dieu qui s'enveloppe de tant de mystères, et je veux suivre dans ses détours cette vérité cachée.

(Il s'assied pour lire. Le démon arrive couvert d'un riche vêtement.)

LE DÉMON *(à part)*.

Malgré toutes tes recherches, Cyprien, tu ne la découvriras pas, cette vérité; car c'est moi qui te la dérobe.

CYPRIEN.

J'ai entendu venir quelqu'un dans la forêt. Qui est là?

LE DÉMON.

Un étranger qui s'est égaré si long-temps aujourd'hui à travers la montagne, qu'il a dû laisser paître dans la prairie son cheval épuisé de fatigue. Je veux arriver à Antioche, où des affaires importantes m'appellent, et en me plongeant dans mes rêveries, je me suis écarté de la route directe, et j'ai perdu mes serviteurs et mes compagnons de voyage.

CYPRIEN.

Je suis étonné que vous ayez pu vous égarer, car on aperçoit de loin les hautes tours d'Antioche, et en suivant tous les sentiers de la montagne, il n'y en a pas un qui ne vous conduise à la ville. Le premier que vous eussiez pris était bon.

LE DÉMON.

Voilà précisément ce qui nous arrive dans notre ignorance, elle nous aveugle en face même de la science. Et comme je ne me soucie pas d'arriver seul dans cette ville étrangère pour y chercher mes compagnons, je préfère attendre ici que la nuit descende. Votre costume et les livres que je vois auprès de vous, me font présumer que j'ai devant moi un savant de grand mérite, et je me suis toujours réjoui d'entrer en communications avec les amis de la science.

CYPRIEN.

Avez-vous étudié?

LE DÉMON.

Non. Mais pourtant j'en sais assez, je crois, pour ne pas être regardé comme un ignorant.

(125)

CYPRYEN.

A quelle science vous êtes-vous adonné ?

LE DÉMON.

Oh ! à beaucoup.

CYPRIEN.

L'étude la plus longue ne suffit même pas pour embrasser une seule branche de connaissances, et vous, ô vanité ! vous en avez embrassé plusieurs sans études ?

LE DÉMON.

Oui, je suis d'un pays où l'on pénètre sans étude au fond des sciences les plus abstraites.

CYPRIEN.

Que ne suis-je donc né dans une telle contrée ! car après toutes mes longues recherches je sais encore si peu.

LE DÉMON.

Si vous ne voulez pas me croire, dites-moi seulement à quels travaux vous vous êtes livré, et je parie pouvoir soutenir le contraire de votre opinion, quand même elle serait parfaitement juste.

Cyprien lui explique alors l'embarras dans lequel l'a jeté cette phrase de Pline : Dieu est la bonté par excellence, l'être qui subsiste par lui-même, l'être qui sait tout et qui est tout-puissant. Car il ne connaît de Dieu que Jupiter ; et assurément la séduction de Danaë, l'enlèvement d'Europe, et beaucoup d'autres choses, ne prouvent pas pour son exquise bonté.

Le démon enlace alors Cyprien dans un filet d'idées obscures et paradoxales, et le quitte après l'avoir plongé plus avant dans le doute.

Un duel éclate. Lelius et Florus, deux jeunes gens nobles d'Antioche se battent pour l'amour de Justina, la fille présumée de Lysandre. Cyprien tente de les apaiser; il veut lui-même aller trouver Justina, et savoir lequel des deux elle préfère. Il arrive après que Lysandre a expliqué à la jeune fille, comment au milieu d'un peuple de païens, il a été, par une faveur toute spéciale du Ciel, élevé dans la religion chrétienne; et comment il a pu l'élever, elle aussi, dans cette même religion. Cyprien n'a pas plutôt aperçu Justina, qu'il en tombe amoureux; et au lieu de parler au nom des deux jeunes rivaux, il ne peut que balbutier des mots sans suite pour exprimer ce qu'il éprouve lui-même. Justina lui répond en riant qu'elle l'aimera au moment de la mort, et Cyprien se retire désespéré.

Ce que les incertitudes et les combats de la science n'ont pas encore fait, l'amour le fait. Cyprien, tourmenté par sa passion, et n'osant croire que Justina y réponde, résout d'avoir recours à ses livres de magie et de se donner au diable, si le diable peut satisfaire à ses désirs. On trouvera peut-être étrange cette alliance de la religion païenne avec une des créations du christianisme. Le diable, comme on nous le fait, n'existait pas du temps de Jupiter, et les in-

vocations d'amour ne pouvaient lui être adressées ; mais il ne faut pas s'arrêter à cet anachronisme, qui devait sans doute entrer dans les arrangemens de l'auteur. Après cette scène, où Cyprien exhale si amèrement son désespoir, arrivent des scènes d'intrigues tout-à-fait dans le goût espagnol. Le diable se glisse dans la maison de Justina, un des amans l'aperçoit, et pense que c'est son rival ; le duel recommence entre les deux rivaux. Le père de Lelius, qui est gouverneur de la ville, accourt aux cris que l'on pousse dans la rue, et jette les deux jeunes gens en prison ; puis menace de toute sa colère Justina, qui pleure, prie, et atteste en vain le Ciel pour témoin de son innocence. Pendant ce temps, pour qu'il ne manque rien à cette complication de galanteries, Clarin et Moscon, les deux serviteurs de Cyprien, continuent à se disputer la place dans le cœur de Livia.

Le démon reparait, Cyprien plus amoureux que jamais, lui explique avec un grand luxe de poésie les beautés de sa dame, qu'il compare tour à tour au soleil, à la rose, à l'œillet, à la neige, au carmin, au petit ruisseau qui court dans la vallée, à la prairie où étincellent les perles de rosée, à l'oiseau qui soupire, au laurier dont on fait des couronnes, au rocher qui se rit des efforts de ses ennemis. Le démon consent à lui donner cette femme en échange de son ame ; et comme Cyprien semble

douter encore de la grande puissance de son interlocuteur, le diable fait mouvoir d'un signe les montagnes d'Antioche; puis un rocher s'entr'ouvre, et, au milieu de ce rocher, Justina apparaît endormie. Alors, le pacte se conclut, et le diable emmène Cyprien dans une solitude ignorée pour l'instruire pendant une année des secrets de la magie.

Au troisième acte, l'année est passée, Cyprien se réveille avec des transports de joie; car le jour est venu où il doit avoir Justina en sa possession. Le diable ne peut pourtant employer la force envers elle, car elle appartient à un maître plus puissant que lui; elle est chrétienne; mais il tente de la séduire par des chants d'amour, et des images sensuelles.

On entend les sons d'une musique mélodieuse. Une voix s'écrie :

Quelle est la plus douce joie de cette vie?

Et le chœur répond :

C'est l'amour! C'est l'amour!

Le théâtre représente la chambre de Justina, et la jeune fille paraît en proie à une violente agitation. Alors arrive une scène toute féerique, une scène que l'on dirait rêvée dans une nuit de Mai, sous un ciel pur, au milieu des orangers.

UNE VOIX.

Toute la nature est embrasée du feu de l'amour. Il y

a pour l'homme plus de vie dans l'amour que dans l'air qu'il respire. Les arbres et les fleurs dans les champs, les oiseaux dans l'air obéissent à l'amour, la plus belle partie de notre vie.....

LE CHŒUR.

C'est l'amour! C'est l'amour!

JUSTINA.

Fantôme obscur qui me poursuit en souriant, quel motif t'ai-je donné d'allumer dans mon cœur de coupables désirs? Pourquoi ne pourrais-je pas être encore ce que j'ai toujours été? Quelle est cette chaleur que je ressens dans l'ame, cette tristesse étrange qui me tourmente?

UNE VOIX.

C'est l'amour! C'est l'amour!

JUSTINA.

N'est-ce pas le rossignol qui m'a répondu, le rossignol qui soupire sur ces rameaux ses douces plaintes d'amour? Tais-toi, oh! tais-toi, Philomèle. Ai-je donc besoin d'apprendre combien la pensée de l'homme est ardente, puisque celle de l'oiseau l'est déjà tant! Non, ce que j'ai entendu, c'était peut-être le murmure amoureux de la vigne qui élève ses branches et cherche à enlacer le cep protecteur dans son vert feuillage. Oh! montre moi, ô vigne! ton désir et tes efforts; car, en voyant comment ces branches s'unissent, je puis rêver comment les bras s'enlacent. Mais non, ce n'était pas le langage de la vigne, c'était la fleur passionnée qui se retourne sans cesse vers la lumière du soleil. Réprime tes désirs, ô fleur, ils doi-

vent nuire en secret à ta beauté ; car je pense avec effroi que tes feuilles laissent aussi tomber des larmes , comme il en tombe de nos yeux. Tais-toi , chantre mélodieux de la forêt ; taisez-vous , soupirs de la vigne ; reste immobile , ô pauvre fleur , ou dites-moi quel est le magique pouvoir qui vous gouverne ?

LE CHŒUR.

C'est l'amour ! C'est l'amour !

JUSTINA.

L'amour ? Ai-je jamais tenté de lui rendre hommage ? Dans ma folle présomption n'ai-je pas repoussé Lelius , Florus , Cyprien , qui languissaient pour moi ? J'ai banni loin de moi Lelius , j'ai méprisé les offres de mariage de Florus , et j'ai traité Cyprien avec une telle dérision qu'il s'est enfui désespéré , et n'a plus reparu devant moi. Mais malheur ! je crois que là est la source de mes désirs ; car depuis qu'il est loin , je sens au fond de mon ame un tourment encore ignoré. Peut-être aussi n'est-ce que de la pitié , de la pitié pour un homme estimé de tout le monde , par moi seule méprisé , condamné à l'infortune. Mais cette pitié je devrais la ressentir aussi pour Lelius et Florus , plongés à cause de moi dans le cachot. Oh ! mes pensées , arrêtez-vous , si la pitié suffit , ne vous joignez pas à elle ; car maintenant une telle passion me domine , que peut-être , ô malheur à moi !... si je savais où il est , je doute si je ne devrais pas aller le chercher.

Alors le démon arrive , et veut entraîner avec lui Justina ; mais elle résiste , elle se défend , elle appelle

Dieu à son secours, et le démon est obligé de fuir. Ne pouvant remplir entièrement sa promesse, il veut du moins tromper Cyprien, et il lui envoie un fantôme revêtu de l'image de sa bien-aimée. Mais quand Cyprien a tenu avec transport cette image dans ses bras, elle change tout à coup, et ne lui présente qu'un hideux squelette. Cyprien, trompé, honteux, maudissant sa fatale illusion, appelle le diable, et lui demande l'explication d'un tel phénomène; et le diable, poussé à bout, est forcé d'avouer que Justina est sous la protection d'un Dieu trop puissant pour qu'il puisse lutter contre lui.

— Et quel est ce Dieu, s'écrie Cyprien?

— Oh! je le dis avec terreur, répond le diable, c'est le Dieu des chrétiens.

— Ainsi donc, ajoute Cyprien, celui-là protège ceux qui lui appartiennent.

Et ici l'intention du poète se dévoile ouvertement; il n'a voulu faire de son magicien prodigieux qu'une pièce édifiante. Cyprien est l'homme égaré par ses passions, le païen aveuglé comme S. Paul, et qui revient à la vraie foi comme S. Paul. En prenant cette idée comme base fondamentale du drame, on peut voir qu'elle n'est pas mal suivie; et que, depuis le commencement jusqu'à la fin, tout tend à amener graduellement cette conversion, à faire éclater le triomphe du christianisme sur l'en-

durcissement d'un cœur de païen et les embûches du diable.

Cyprien commence par se débarrasser brusquement de la société de son infernal compagnon ; et avec le même sentiment qui le portait à méditer sur la phrase mystérieuse de Pline, il court maintenant à la recherche du Dieu des chrétiens. Il arrive à Antioche au moment où Justina, arrêtée par les ordres du gouverneur, doit être conduite à l'échafaud, parce qu'elle persiste à demeurer chrétienne. Il vient lui-même, pour expier ses fautes, annoncer publiquement sa conversion, et demander à mourir pour sa foi. Sa rencontre avec Justina devait fournir au poète l'occasion de développer encore quelque dogme chrétien.

CYPRIEN.

Toi prisonnière, Justina ? Quel crime a donc entaché ta vertu ?

JUSTINA.

Ce n'est pas le crime qui me conduit ici, c'est la haine de ces païens contre le Christ qui est mon Dieu.

CYPRIEN.

Oh ! tu as bien fait de lui rester fidèle, Justina ; car il veille sur toi et te protège ; mais tâche de me le rendre favorable.

JUSTINA.

invoque-le avec foi, et il entendra tes vœux.

CYPRIEN.

Oh! j'ai foi en lui, mais ma vie passée me jette encore dans le doute.

JUSTINA.

Ne chancelle pas dans ta confiance.

CYPRIEN.

Hélas! mes fautes sont sans bornes.

JUSTINA.

Sans bornes aussi est sa clémence.

CYPRIEN.

Peut-il avoir encore compassion de moi?

JUSTINA.

Sans doute.

CYPRIEN.

Comment? Même si j'avais engagé mon ame au diable pour pouvoir être aimé de toi?

JUSTINA.

Il y a moins d'étoiles au firmament, moins d'étincelles dans la flamme, moins de sable sur le rivage de la mer, moins d'oiseaux dans l'air, moins d'atomes de poussière aux rayons du soleil, qu'il n'y a de péchés auxquels il accorde son pardon.

CYPRIEN.

Eh bien, Justina! je ne doute plus, et je pourrais lui offrir mille fois ma vie.

Le gouverneur ordonne qu'on les conduise tous deux à l'échafaud, et Justina dit en s'en allant :

Je t'avais promis, Cyprien, mon amour au moment de la mort, maintenant je tiens ma promesse.

Pendant que les condamnés se rendent sur la place d'exécution, la scène est occupée par les amoureux que nous connaissons déjà. Clarin accuse Livia de lui avoir été infidèle; celle-ci se défend de son mieux, et Moscon, l'amant préféré, atteste sa constance. Tout à coup un bruit effroyable se fait entendre. Le gouverneur avec Lelius et Florus, qui sont sortis de prison, accourent tout effrayés; et l'on apprend qu'au moment où la tête de Cyprien et celle de Justina tombaient sur l'échafaud, la terre a tremblé et s'est entr'ouverte; et alors, à travers la lueur des éclairs, le roulement de la foudre, le démon apparaît, et annonce que Dieu le force à venir révéler que Justina est morte innocente; que Cyprien a anéanti par son martyre l'engagement qu'il avait contracté avec l'enfer, et que tous deux reposent maintenant dans la demeure des bienheureux; sur quoi la foule se disperse, à moitié ébranlée dans sa croyance païenne, et toute prête à accueillir les enseignemens du christianisme.

Marlowe, le prédécesseur au théâtre anglais, et pendant quelques années le contemporain de Shakespeare, a fait sur Faust une tragédie, qui fut jouée

pour la première fois en 1589. On voit qu'il a composé en grande partie sa pièce d'après la chronique de Faust, qui parut à Francfort en 1587. Mais, tout en se tenant fidèlement attaché à la tradition, il a su aussi quelquefois inventer, et produire des scènes remarquables et intéressantes. Telle est, par exemple, celle où Faust interroge Méphistophelès, et le force d'avouer ses propres tourmens :

FAUST. Qu'est-ce que Lucifer¹ ?

MÉPHISTOPHELÈS. C'est le roi suprême des esprits.

FAUST. Ce Lucifer n'a-t-il pas été un ange ?

MÉPHISTOPHELÈS. Oui, Faustus, et le bien-aimé de Dieu

FAUST. Comment se fait-il qu'il soit le prince des démons ?

MÉPHISTOPHELÈS. Par son orgueil ambitieux et son insolence, que Dieu punit en l'expulsant des cieux.

FAUST. Et qui êtes-vous, vous autres qui vivez avec Lucifer ?

MÉPHISTOPHELÈS. Les malheureux esprits qui vivent avec Lucifer conspirèrent contre leur Dieu avec Lucifer, et sont pour jamais damnés avec Lucifer.

FAUST. Et où êtes-vous damnés ?

MÉPHISTOPHELÈS. En enfer.

¹ Cette traduction est empruntée à M. A. Pichot, qui, dans la Revue de Paris du mois de Mars 1833, a publié sur la tragédie de Marlowe, comparée au Faust de Goethe et à celui de Klingemann, une critique aussi spirituelle que judicieuse.

FAUST. Comment se fait-il donc que tu sois en ce moment hors de l'enfer ?

MÉPHISTOPHELÈS. Mais c'est ici l'enfer, et je ne suis pas hors de l'enfer. Penses-tu que moi qui ai vu la face de Dieu, goûté les joies du ciel, je ne sois pas tourmenté de dix mille enfers, en étant privé de cet éternel bonheur ? O Faust, laisse ces frivoles questions qui frappent mon ame d'une accablante terreur.

Voici comment cette scène est rapportée dans la tradition :

Faust demanda à Méphistophelès, quel esprit es-tu donc ? — Mon maître Faust, répondit le démon, je suis un esprit ailé, et je règne sous la voûte du ciel. — Mais comment Lucifer est-il tombé ? — Maître, Lucifer était un bel ange formé par Dieu, une créature de béatitude. Ils étaient trois dans la haute hiérarchie des Séraphins, des Chérubins et des Trônes. Le premier commandait aux anges ; le second protégeait les hommes ; le troisième devait soutenir les combats du diable. Et Lucifer était un noble archange. Les deux autres s'appelaient Gabriel et Michel. Quand mon maître se fût révolté, l'enfer s'ouvrit aussitôt devant lui ; la nuit l'environna de ses ombres, il fut jeté dans les fers, et ne trouva dans son éternelle demeure que le feu, le soufre et les nuages épais. Quant à nous, nous ne savons pas comment l'enfer a été creusé par la main de Dieu ; car il n'a ni fond, ni limites.

Faust forme aussi, comme la tradition le rapporte, un pacte de vingt-quatre ans avec le diable. Puis le remords le prend, et pour le distraire, Lucifer et son associé Belzébuth amènent devant lui sept péchés mortels :

BELZÉBUTH.

Maintenant, Faust, questionne-les sur leur nom et leur caractère.

FAUST.

Volontiers. Qui es-tu, toi le premier ?

L'ORGUEIL.

Je suis l'Orgueil. Je dédaigne d'avoir aucuns parens. Je ressemble à la puce d'Ovide; je me glisse dans toutes les parties du corps d'une fille de joie. Quelquefois, comme une perruque, je me place sur son front; puis, comme un collier, je me suspends à son cou; ensuite, comme un éventail de plumes, je la caresse de mon souffle, et enfin, me changeant en chemise, j'en fais ce qu'il me plaît. Mais fi donc ! quelle odeur ici ! Je ne dirais pas un mot de plus pour la rançon d'un roi, à moins qu'on ne parfume la terre sous mes pas, et qu'on y étende un tapis.

FAUST.

Tu es en effet un orgueilleux drôle. Et toi, la seconde, qui es-tu ?

L'AVARICE.

Je suis l'Avarice, née d'un vieux rustre dans un sac de cuir, et si je pouvais réaliser mon désir, cette maison,

toi et tous les autres, vous seriez changés en or, que je mettrais sous clef dans mon coffre. O mon doux or!

FAUST.

Et qui es-tu, toi, la troisième?

L'ENVIE.

Je suis l'Envie, fille d'un ramoneur et d'une marchande d'huîtres. Je ne sais pas lire, et par conséquent je voudrais qu'on brûlât tous les livres. Je maigris de voir manger les autres. Ah! s'il pouvait survenir une famine dans toute la terre pour que tout le monde mourût, et que je survécusse seule, tu verrais alors comme je deviendrais grasse. Mais pourquoi es-tu assis et moi debout? A bas, misérable!

FAUST.

O envieuse scélérate! Mais qui es-tu, toi, la quatrième?

LA COLÈRE.

Je suis la Colère; je n'ai connu ni père ni mère. Je m'échappai de la gueule d'un lion lorsque j'existais à peine depuis une heure, et je n'ai pas cessé de courir le monde avec cette boîte pleine d'épées, me blessant moi-même quand je ne pouvais trouver avec qui me battre. Je suis née en enfer, et prenez-y garde, car quelqu'un de vous sera mon père.

FAUST.

Et toi, qui es-tu, la cinquième?

LA GOURMANDISE.

Je suis la Gourmandise; mes parens sont tous morts, et ne m'ont laissé qu'une petite pension dont je paie trente

repas et dix buvettes par jour : bagatelles pour contenter la nature. Je suis de race royale, mon père était un jambon, ma mère un muid de vin de Bordeaux ; mes parrains, Pierre Hareng Saur et Martin Aloyau de Bœuf ; mais ma marraine, ah ! c'était une vieille douairière qui s'appelait Marguerite Bière de Mars. Maintenant, Faust, que tu connais ma généalogie, veux-tu m'inviter à souper ?

FAUST.

Je m'en garderai bien.

LA GOURMANDISE.

Que le diable t'étouffe !

FAUST.

Étouffe-toi toi-même, gourmande ! Et toi, la sixième, qui es-tu ?

LA PARESSE (*bâillant*).

Ah ! ah ! Je suis la Paresse. Je fus mise au monde sur un gazon de soleil doré. Ah bah ! je ne dirais pas un mot de plus pour la rançon d'un roi.

FAUST.

Et toi, qui es-tu, la septième, et dernière, maîtresse luronne ?

LA LUXURE.

Moi, Monsieur ? Je suis celle qui aime mieux un pouce de chair fraîche qu'une aune de poisson frit ; et la première lettre de mon nom est Luxure.

Faust voyage ensuite à travers l'Italie et l'Allemagne ; le diable lui donne Hélène pour maîtresse,

et il meurt au bout de ses vingt-quatre ans, comme la chronique le raconte.

L'idée de Faust se retrouverait facilement aussi dans le *Diffomed transformed* de Byron, et surtout dans *Manfred*, qui est peut-être la seule œuvre dramatique de ce genre à mettre à côté du Faust de Goethe. Sans doute la pensée philosophique est moins développée dans le drame anglais que dans le poème allemand; l'espace y est moins large; la vie humaine ne s'y représente pas sous tant de formes, et les replis de l'ame n'y sont pas si scrupuleusement déroulés l'un après l'autre. Mais quelle force! quelle puissante nervure dans toutes les parties de ce drame si compacte, si audacieux! Ne pourrait-on pas le comparer à cette montagne de glace sur laquelle il nous emporte; là, où l'aigle semble craindre d'élever son vol, où les nuages épais s'arrondissent comme une ceinture, où des abîmes s'entr'ouvrent, si profonds que l'œil ose à peine les mesurer et la pensée les concevoir? Jamais, peut-être, les orages de l'ame n'ont pris, pour se faire entendre, une voix plus sombre et plus énergique; jamais le remords qui poursuit l'homme avec son fouet sanglant à la main, les passions qui le déchirent, l'incrédulité qui le ronge, ne se sont montrés sous un aspect plus sinistre. L'œuvre ne s'étend pas plus loin que la peinture d'une individualité. Mais tout ce qui l'environne; tous les tableaux de la nature; toutes

les créations mystérieuses du génie; tout ce qui existe, et tout ce qui est rêvé, tend à rendre cette individualité saillante, majestueuse, terrible, comme un orage avec ses ténèbres et ses éclairs; comme un grand roc sillonné par la foudre.

Parmi les Allemands, Lessing est venu d'abord qui avait tracé le plan d'un Faust, et en avait même écrit déjà quelques scènes. On doit vivement regretter que le célèbre auteur de Nathan le Sage, d'Émilie Galotti, n'ait pas achevé son œuvre. Elle ne pouvait manquer d'être tout-à-fait hors de la ligne ordinaire. Dans les derniers temps le goût pour la tradition de Faust s'est ranimé d'une manière surprenante; soit que cette tradition d'un homme tombant de degré en degré dans le précipice du doute, dans la satiété et le dégoût de tout ce que lui offre la route ordinaire, se trouvât en rapport plus immédiat avec cette époque de mal-aise et d'incrédulité; soit que la pièce de Faust eût servi comme de point de mire aux poètes de la jeune école. On a eu un Faust de Lenz, de Chamisso, de Schink, de Grabbe, de Holtei, de Klingemann; un roman de Seybold, de Bechstein, de Gerle; et quatre opéras, dont un a été mis en musique par Spohr. Dans ce grand nombre d'ouvrages, construits d'une manière si différente sur le même sujet, nous en choisirons deux qui nous paraissent être très-remarquables : c'est la tragédie de Müller, le peintre à qui

l'on doit aussi un très-bon drame sur la chronique de Geneviève et plusieurs autres pièces de théâtre; puis le roman de Klinger.

La pièce de Müller parut en deux parties : la première sous le titre de *Situation de la vie de Faust*, Manheim, 1776; la seconde intitulée *Vie de Faust*, Manheim, 1778 (14).

Ce drame est plein d'esprit, d'originalité et d'une sorte de *humour* qui donne encore un attrait plus piquant aux beautés qu'il renferme. L'idée première, qui en forme comme le noyau, est intéressante et élevée. Müller a pris Faust comme l'homme de génie qui ne peut se ployer aux calculs ordinaires de la vie, se mêler à la foule, suivre les sentiers battus; comme l'homme de génie auquel s'attachent la haine du monde, l'envie des êtres médiocres; l'homme qui inspire de grands dévouemens, mais aussi de grandes animosités; et qui, las de la route où il se sent à l'étroit, de l'horizon qui borne sa vue, de la science qui trompe ses efforts, finit par se donner au diable, et fait pitié au diable lui-même.

Le drame s'ouvre à minuit, dans les ruines d'une vieille église gothique. Les démons sont là qui tiennent un synode; Lucifer, leur roi, se plaint de la faiblesse, de la misère du siècle. Il n'y a plus de grands crimes à commettre, de grandes vertus à séduire. Tout est commun, vulgaire, soumis à un effrayant niveau de médiocrité : c'est le vice qui se

traîne avec ses pattes de velours dans toutes les classes de la société; c'est le péché qui berce tous les hommes. Le coup d'œil est flatteur pour Lucifer, mais pourtant monotone. Après lui, Mogol, le dieu de l'argent, gémit de n'avoir plus de grands fleuves d'or à faire couler entre les mains d'un homme qui aurait su en tirer bon parti. Tout s'en va par petites mesures et par petits canaux; les hommes calculent, épargnent, forment leurs trésors par sous et par deniers; les plus grosses sommes tombent entre les mains du juge, si ce n'est entre les mains d'une mère qui vend l'honneur de sa fille; et le reste s'en va comme une maigre source, dont on cherche à recueillir chaque goutte. Cacal, le démon de la volupté, veut quitter le monde, où il n'a plus rien à faire. Une femme trompe son époux, un amant séduit la jeune fille; la luxure se glisse dans toutes les demeures, se montre à tous les regards, court dans toutes les veines, et l'on pêche et l'on se damne sans que le démon puisse avoir le plaisir d'y prendre la moindre part. Ensuite Atoti, le maître des littérateurs, arrive encore tout étourdi des vers rocaillieux, des harangues sottement pompeuses, des phrases ridicules qu'il a entendues, de ce clabaudement stupide de tant de pauvres écrivains, qui s'encensent tour à tour ou se déchirent, se mettent la couronne sur le front, s'appellent génies, s'appellent dieux, se donnent l'un à l'autre un brevet d'im-

mortalité, et s'endorment enfin sur les mêmes œuvres avec lesquelles ils endormaient leurs lecteurs.

Alors Lucifer pousse un grand soupir, qui ressemble au mugissement du vent, et s'écrie : c'en est fait, il n'y a plus rien de beau à voir dans le monde; il n'y a plus rien de grand sur cette terre, où nos regards se reposaient autrefois avec tant de satisfaction. Pas un de ces graves hermites contre lesquels toute notre cohorte pouvait en vain se réunir; pas un de ces profonds repentirs contre lesquels il nous fallait si fortement lutter. Pas un seul Néron; pas un pauvre Ruggieri.

Soudain arrive Méphistophelès, qui s'écrie : oui, il y a encore dans ce monde un homme qui est vraiment grand, et je promets de te l'amener.

Eh bien ! j'attendrai le résultat de ta promesse, dit Lucifer, et si elle ne se réalise pas, j'abdique mon trône; je ne me soucie pas de me tourmenter si long-temps pour la patrie, de régner sur tant de misérables. Alors prendra le sceptre qui voudra, et le peuple de l'enfer pourra bien être comme un troupeau abandonné.

Là-dessus Lucifer lève la séance, avec la colère d'un roi auquel ses sujets refusent d'acquitter les impôts. La troupe infernale rentre dans ses demeures souterraines, et Méphistophelès prend avec lui une troupe de démons des plus fins et des plus expérimentés, pour s'en aller trouver Faust.

Faust habite Ingolstadt : c'est un docteur très-renommé pour sa grande science, mais très-peu pour sa bonne conduite. Les étudiants ont pour lui une profonde vénération ; mais les marchands n'osent lui faire crédit. Un homme qu'il a humilié par sa supériorité, le magister Knellius, orgueilleux, lâche, pédant, envieux, gonflé de sa propre importance, ennemi de celle des autres, hors d'état de lutter dans sa chaire de professeur contre Faust, et ne pouvant vivre tranquille, tant qu'il le sent à Ingolstadt, amène contre lui une troupe de juifs, d'ouvriers, de vagabonds ramassés dans la rue. On accuse le docteur de vouloir faire banqueroute. Les usuriers, qui lui ont prêté de l'argent, viennent réclamer le capital et les intérêts ; les ouvriers veulent être payés de ce qu'ils ont fait pour lui ; et Knellius est là qui attise le feu, souffle dans tous les cœurs la colère, le besoin de vengeance, et marche lui-même en tête de l'émeute.

Pendant ce temps, Faust est dans une salle d'auberge, où il joue en homme désespéré. Il a déjà perdu la plus grande partie de son bien ; il apporte le reste de son argent, tout ce que son brave père lui a donné, tout ce qu'il a reçu de la vente de son patrimoine. Il le jette sur la table, et le perd en deux coups de dés. Au même instant l'orage gronde. Les cris de la multitude, qui poursuit Faust, se font entendre. Les joueurs se sauvent ; Faust reste seul,

livré à sa rage, à son désespoir, n'ayant plus aucune ressource et menacé par un danger pressant.

— Sauvez-vous, sauvez-vous, lui crie encore un de ses compagnons de jeu, on en veut à vos jours.

FAUST.

Va-t'en, ou mon épée te traversera le corps. Si tu portais une autre figure que la figure humaine je ne te maudirais pas. Mais les hommes me font mal à voir.

QUELQUES HOMMES.

Que dit-il ?

LE JOUEUR.

Il est dans le délire. Laissons-le seul, et allons-nous-en.

UNE VOIX.

Faust, ne m'oublie pas.

FAUST.

Mon génie !

LA VOIX.

Ton ami.

FAUST.

L'ami de qui ?

LA VOIX.

Ton ami.

FAUST.

Va-t'en au diable. Je ne veux point d'ami.

LA VOIX.

Ton ennemi.

(147)

FAUST.

Eh bien ! alors je puis t'aimer.

LA VOIX.

Appelle-moi, si tu as besoin de moi.

FAUST.

Soit ! Si tu viens pour me porter secours, pourquoi craindrais-je de te rencontrer dans cette maison infame, dans ce temple de vice ? C'est ici la prison de l'honneur. Une éternelle obscurité y règne. Je veux éteindre cette lumière et te parler dans les ténèbres. Si tu es mon ami, prouve-le moi ; si tu ne l'es pas, demeure dans l'enfer.

Un rideau se lève, et l'on aperçoit des sacs d'or et d'argent, des amas de bijoux.

LA VOIX.

Je donne à mon ami les biens de ce monde.

FAUST.

Est-ce vrai ?

Un autre rideau se lève et découvre des couronnes, des sceptres, des titres de noblesse.

LA VOIX.

Les grandeurs de ce monde à celui que j'aime.

FAUST.

Ah ! des couronnes !

La scène change de nouveau et présente des

groupes de jeunes filles qui dansent ensemble. Une douce musique se fait entendre.

LA VOIX.

Les joies de ce monde à celui qui est à moi.

FAUST.

Il en manque encore une.

Le rideau se lève de nouveau et laisse voir une bibliothèque, et sur le devant une pyramide en marbre au-dessus de laquelle s'élève le buste de Faust couronné par la gloire.

LA VOIX.

L'honneur et la renommée à ceux qui me suivent.

FAUST.

Où suis-je? Quel tourbillon m'entraîne? Est-ce la réalité, ou n'est-ce qu'un rêve enfanté dans l'ardeur de mon imagination? Oui, je le sens à l'impression qui me domine encore. C'était la réalité. Oh! comme ces tableaux m'ont saisi, comme il me tarde de posséder et de jouir! J'aime celui qui me les a montrés. Arrive donc, puissant esprit, si tu peux satisfaire mes désirs. Arrive. Je t'appelle.

Méphistophelès entre, et au moment où la rumeur redouble, où l'on entend les portes que l'on brise, la foule qui arrive en tumulte, il remet à Faust un livre, et ce livre l'emporte dans les airs.

Vient ensuite une scène très-comique; où Knelius, poursuivi par des étudiants amis de Faust, s'est

réfugié au haut d'une fontaine; et là, tremblant de tous ses membres, ne pouvant pas aller plus loin, ne pouvant pas descendre, implore d'un ton lamentable la pitié de ses adversaires.

C'est aussi une très-bonne idée du poète d'avoir introduit dans sa pièce le père de Faust. Le pauvre vieillard avec sa bonhomie, sa croyance simple, sa vie si régulière, fait un grand contraste avec l'esprit ardent et l'existence étrange de son fils. Dans l'humble village où il demeure, il a entendu parler des débordemens de Faust; il a eu des rêves affreux, où il le voyait se jeter hors de la bonne voie, tomber entre les mains du démon; et il n'a pu résister à ses craintes, à ses souffrances. Il est parti seul, à pied, et s'en est venu de bien loin à Ingolstadt, pour s'assurer par lui-même de la vérité des rapports qu'on lui a faits. Faust, qui doit avoir dans la nuit même un rendez-vous avec le diable, rentre, aperçoit un étranger dans sa chambre et, croyant le reconnaître, se sauve avec terreur.

WAGNER.

Pourquoi donc ne voulez-vous pas lui parler?

FAUST.

Est-ce mon père?

WAGNER.

Lui-même.

FAUST.

Que fait-il ici? Que demande-t-il? Il m'est impossible

à présent!.... Non, je ne puis pas, je ne dois pas lui parler!

WAGNER.

Impossible? dites-vous.

FAUST.

Va! Va!

WAGNER.

Que dois-je faire?

FAUST.

Regarde cette chaîne d'or et cet anneau, voilà tout ce qui me reste. Prends-les. Il te demandera peut-être ce que j'ai fait de mon héritage; dis-lui que je n'ai plus rien. Écoute encore. Tout doit-il donc se réunir pour m'affliger? Écoute, dis-lui ce que tu voudras, mais fais en sorte de l'éloigner.

WAGNER.

Docteur?

FAUST.

Eh bien! quoi! veux-tu donc venir encore me tourmenter avec tes larmes? Je veux me séparer de vous si vous ne vous en allez pas : je quitterai moi-même cette demeure.

WAGNER.

Ah! oui, et vous emporterez la malédiction qui plane déjà sur les lèvres de votre père? Les autres courent avec joie au-devant de leurs parens, et vous, docteur! docteur! Tenez, voici que votre père vient lui-même.

FAUST.

Loin de moi, va-t'en, va-t'en.

(*Wagner sort.*)

(151)

LE PÈRE.

Jean, ne veux-tu donc pas me voir? Ne veux-tu pas me voir?

FAUST.

Mon père?

LE PÈRE.

Suis-je ton père? Oui, cela doit être! Regarde-moi donc. Oh! quelle réception tu me fais! Elle me repose le cœur, elle doit me rendre le courage!... (*Le prenant dans ses bras.*) Enfant! enfant! as-tu honte de moi? As-tu honte de ton vieux père? Mais qui es-tu maintenant? Réponds. Quelle vie infernale mènes-tu? Je veux t'en arracher; oh! oui, je veux t'en arracher.

FAUST.

Mon père, vous êtes vieux et faible, vous ne pouvez pas. Laissez-moi.

LE PÈRE.

Oui, vieux et faible, je le suis; mais un autre a la force que je n'ai plus. O Jean! Jean! malheureux fils, pauvre enfant perdu!

FAUST.

De quoi suis-je coupable? Vous ai-je donc affligé?

LE PÈRE.

Oui, mon cher Jean, tu m'as affligé jusqu'au fond du cœur.

FAUST.

Oh! je suis malheureux. Je ne sais ce que j'ai fait. Les ténèbres m'entourent, un nuage obscurcit mes sens. Non, je ne sais...

LE PÈRE.

Oui, je te crois. Cela m'arrive souvent aussi. Je suis si faible. Seulement un peu d'eau à boire. Mon Dieu ! Ce fut pour moi un grand chagrin.

FAUST.

Quoi donc ?

LE PÈRE.

Il y a quelque temps, le soir, je m'étais couché avec tristesse, songeant aux mauvaises nouvelles que l'on m'avait données de toi, à ton oubli envers moi et envers ta mère. Et alors, écoute mon fils, je m'endormis, et tu m'apparus en rêve. Tu étais assis devant une table splendide, ton visage se détournait de moi et de tes parens, et une infame courtisane t'enlaçait dans ses bras et te donnait à boire une coupe pleine de sang. Pendant que tu la vidais, tu ne t'apercevais pas comme le diable minait le sol sous tes pieds, et tu tombas. O mon fils ! je voulais t'appeler, mais ma voix était trop faible, ma langue demeura fixée à mon palais. Enfin je poussai un cri de douleur. Ta mère se réveilla avec effroi ; elle t'avait vu aussi dans ses rêves ; elle t'avait vu me mettre le couteau sur la poitrine, me déchirer le cœur. Nous nous tîmes l'un et l'autre embrassés dans notre angoisse, et nous crûmes encore te voir emporté par la foudre, et nous entendîmes ta voix se perdre dans le lointain avec des gémissemens.

Les remontrances, les plaintes, les larmes du vieillard attendrissent d'abord Faust. Il lui promet

de changer de conduite, et se promet à lui-même de ne pas conclure son pacte avec le diable.

Mais à peine est-il seul, que le mauvais esprit l'emporte; et quand minuit sonne, il est déjà sur le chemin où il doit rencontrer Méphistophelès. Là, viennent tour à tour se présenter à lui le démon de l'argent; celui de la volupté; celui des ruines et des orages. Il les repousse tous, car aucun ne répond à sa pensée ardente, avide de jouissances nouvelles, mais noble, majestueuse, élevée. Les démons disparaissent. Méphistophelès vient, et Faust tombe dans un profond sommeil.

Dors, dors, s'écrie Méphistophelès, toi qui seras bientôt vaincu, bientôt à moi. Maintenant les images que je fais passer dans tes rêves doivent subjuguier tes sens et t'enchaîner par un éternel contrat. Alors je viendrai te prendre pour tomber avec toi dans l'enfer, pour te porter devant le trône de Satan.

Dans la seconde partie du drame, nous trouvons Faust à la cour de Madrid, enivré des distinctions qu'on lui accorde; enivré surtout de son amour pour la reine d'Arragon. Le diable a rempli ses promesses, il lui a donné de l'or, des jouissances, de la gloire. Méphistophelès, qui le tient maintenant en son pouvoir, le regarde avec un mélange de raillerie et de pitié, et parle déjà avec orgueil de remplir bientôt la promesse qu'il a faite à Lucifer.

Le roman de Klinger parut pour la première fois

à Saint-Pétersbourg en 1791. C'est une satire mordante, souvent un peu trop misanthropique, parfois aussi licencieuse, mais presque toujours spirituelle et intéressante (15).

Faust est ici le pauvre imprimeur de Mayence, qui, ayant en vain offert sa Bible au sénat, aux riches bourgeois, et aux diverses maîtrises de Francfort; ayant une famille nombreuse à soutenir, beaucoup de dettes et point de ressource, se voue au diable pour échapper à la misère et se venger des patriens ignorans qui l'ont humilié, des sots qui l'ont méconnu. Le pacte qu'il conclut avec Méphistophelès, repose tout entier sur une condition qui donne au romancier un vaste champ pour déployer son humeur frondeuse, cruelle et parfois satanique. Faust est encore une douce ame, que les souffrances n'ont point endurcie; que les déceptions n'ont pu rendre mauvaise et injuste. Il croit à la moralité des hommes, à la vertu des femmes, à la générosité des grands, aux bonnes et saintes lois qui régissent la société. Et le diable s'engage à lui montrer le monde, la vie sous une tout autre face, et il le prend pour briser une à une cette couronne de pieuses croyances que Faust a conservées. Il le promène tour à tour du palais des princes à la cellule de l'hermite; de la demeure d'une courtisane, à celle d'une grande dame, et partout son attente vertueuse est trompée; ses regards tombent avec effroi sur ce

qui l'environne. Il n'y a plus de voile hypocrite pour lui cacher le ressort secret des actions des hommes; il n'y a plus de prisme pour lui embellir le mensonge de la vie. Et là où il attendait un acte de générosité, il ne découvre qu'une infamie. Le vice grandit à la place de l'amour. La cupidité se traîne sur son chemin, et flétrit de son souffle impur les plus douces passions. Si ce n'est le crime qui le poursuit, c'est le lâche libertinage; si ce n'est l'ambition effrénée, la vengeance cruelle, c'est la maigre avarice qui rampe sous le poids de ses sacs d'or, et meurt de faim à côté de son coffre. Ni les prêtres, ni les rois, ni le peuple n'échappent à cette sanglante satire. Tous ont leurs vices secrets, leurs vices recouverts d'or, de pourpre ou de bure; mais qui se montrent hideux et saignans, dès que la main du diable leur a enlevé ce vêtement d'emprunt. Ainsi s'en va Faust dans sa nouvelle vie d'expérience; ainsi cet homme, qui ne veut pas s'en tenir aux apparences, qui veut pénétrer plus avant que le vulgaire, savoir le pourquoi et le comment des choses, marche de douleur en douleur, tombe de précipice en précipice, jusqu'à ce qu'il maudisse sa fatale soif de science, et qu'il regrette, mais trop tard, le temps où il croyait, où il aimait, où il ne concevait encore nul doute ni sur la foi d'un serment, ni sur la gloire du héros, ni sur l'intégrité du juge.

Voici d'abord sa femme qui l'aime tant, qui a tou-

jours été pour lui si tendre et si dévouée, et qui se console de le voir partir, parce qu'il lui laisse une caisse de robes et de bijoux.

Les bourgeois de Francfort, qui l'ont repoussé dans sa misère, lui envoient une députation, quand ils le savent riche. Le bourgmestre lui cède sa femme pour un titre de noblesse. Un pieux hermite, qui vit en odeur de sainteté, lui apparaît un poignard à la main, vaincu par la luxure et la cupidité. Un juge lui vend pour cinq cents florins son arrêt. Un évêque s'engraisse des larmes et des sueurs de ses malheureux serfs. Un prince fait mourir de douleur son véritable ministre, et se rend l'esclave d'un misérable intrigant. Un homme riche lui abandonne l'honneur de sa fille, pour pouvoir mettre un nouveau sac d'argent dans sa caisse. Une abbesse l'introduit la nuit dans la chambre d'une de ses novices, pour rester plus long-temps abbesse. Une jeune femme modeste et vertueuse se rend à ses désirs, parce qu'elle a vu des images d'amour dans une lanterne magique. En France, il trouve Louis XI et ses bourreaux; en Angleterre, l'usurpation de Gloucester et le meurtre des jeunes princes d'York; en Italie, le pape Alexandre VI, César, Ferdinand, François Borgia, et leur infame sœur Lucrece. Tout ce qu'il a rêvé le trompe; tout ce qu'il a voulu voir ne lui présente plus qu'un long tissu de débauches, d'ignominies ou d'atrocités. Pour comble

de douleur, le bien qu'il croyait faire n'a porté que des fruits déplorables. Par ses ordres, Méphistophelès a étranglé un prince injuste et cruel, et cette mort subite a livré le trône à un prince trop jeune et trop inexpérimenté qui a rendu malheureux son pays. Il avait laissé de l'argent à sa femme, et cet argent elle l'a employé à satisfaire les brutales passions d'un homme qu'elle s'était choisi pour amant. Il a livré aux flammes le château d'un seigneur qui se livrait à des actes barbares de vengeance, et ces flammes ont consumé plusieurs innocens. Il a sauvé un homme qui se noyait, et cet homme est devenu un brigand.

La conclusion d'un tel livre serait effrayante, si on la prenait à la lettre; mais le fatal besoin qui entraîne si impérieusement Faust à vouloir tout approfondir, les illusions qu'il porte à l'extrême, et la précipitation qu'il suit dans tous ses jugemens, pourraient, je crois, nous en offrir une autre plus juste et plus praticable.

LE FAUST DE GOETHE.

PREMIÈRE PARTIE.

Voilà que de partout, des eaux, des monts, des bois,
Les larves, les dragons, les vampires, les gnômes,
Des monstres dont l'enfer rêve seul les fantômes,
La sorcière échappée aux sépulcres déserts,
Volent sur le bouleau qui siffle dans les airs.

V. HUGO.

J'en appelle aux voyageurs qui ont visité des contrées agrestes, des lieux justement renommés pour leur beauté naturelle ou leurs souvenirs historiques; quel sentiment de joie et d'enthousiasme n'ont-ils pas éprouvé lorsqu'après avoir traversé de longues plaines monotones, des chemins arides et fatigans, ils se sont trouvés tout à coup ou au sommet des montagnes du Harz, ou sur la cime du Mont-d'Or, ou au milieu des majestueuses forêts de sapin du Jura, ou sur les dunes de la mer.

Une fois je faisais un voyage en Suisse : j'étais parti de nos pittoresques montagnes de Franche-Comté, où Nodier, leur digne enfant, s'en est allé puiser tant de scènes riantes et gracieuses, prendre pour sa magique palette tant de couleurs d'or et d'azur. J'avais salué en passant cette sombre forte-

resse de Joux, avec son trône de rocs aigus, sa tête sinistre, son front chauve, et ses noires entrailles qui ont tour à tour renfermé le brave Tous-saint-Louverture, l'orateur Mirabeau, et le pauvre poète Kleist, l'homme né sous les rayons d'un soleil brûlant, l'homme grandi au milieu du fracas des révolutions, l'homme mort sous le poids des longues et muettes souffrances qu'il avait amassées au fond du cœur. J'avais traversé ce joli village de La Cluse, et ce riant vallon dont le ruisseau d'argent et la ceinture de *Vergissmeinnicht* s'en vont aboutir au lac de Saint-Point, et cette profonde vallée de Joux. Un autre jour j'étais venu jusqu'à Orbe, je marchais à pied, et il faisait un beau soleil de Mai, et j'avais dix-huit ans ! Je m'arrêtais à chaque sentier qui s'en allait se perdre mystérieusement sous les arbres de la colline ; à chaque chalet, où je découvrais de loin le vieillard, avec son bonnet de laine gris, assis devant sa porte ; la jeune fille, avec son étroit corset, son jupon court, ses joues si fraîches, son œil si riant, qui courait un seau de lait à la main. J'aurais voulu étudier chaque groupe d'arbres, boire à chacune de ces claires fontaines, qui s'en viennent avec leurs fraîches ondes baigner le long du chemin les pieds du voyageur, gravir au-dessus de chaque montagne, m'asseoir sur chacun de ces tapis de mousse que les branches pendantes de sapin ombragent si bien.

La nature était alors pour moi comme une sœur, comme une amante bien-aimée, douce, joyeuse, jeune et pleine de poésie. Quand je la voyais si belle et si bien parée, je croyais qu'elle s'était parée ainsi pour moi ; quand je portais les yeux sur ses plaines et ses montagnes, il me semblait les voir me sourire ; quand je regardais le ciel, j'aurais pu croire dans ma naïve présomption qu'il y avait un rapport intime entre lui et moi, et que sa surface n'était si calme et si bleue, que parce que mon cœur était si heureux. Je n'avais pas encore vécu ; je n'avais pas encore souffert ; je ne voyais le monde, la vie, l'avenir, que dans un vague lointain, à travers une douce et vaporeuse lumière, semblable à celle que le crépuscule du soir répand sur les montagnes. Je portais au dedans du cœur un besoin d'aimer, de croire, d'épancher mon amour et ma croyance ; et la nature était là qui me tendait les bras, qui s'adressait à la fois à tous mes organes, à toutes les facultés de mon âme. Quand les cordes d'un instrument sont encore neuves et bien disposées, le moindre souffle peut les faire vibrer. Et mon âme avait toutes ses cordes si intactes et si mobiles, et tout ce qui m'entourait pouvait en tirer des sons encore inconnus, des notes harmonieuses. Je n'étais pas seulement l'ami de la nature, prise dans son majestueux ensemble, j'étais l'ami de toutes les plantes, de toutes les variétés d'êtres que la nature

renferme. Je pouvais distinguer un langage fait pour moi, dans le murmure de la brise; je pouvais m'entretenir le long de ma route avec le ruisseau, et avec le rocher. Je pouvais dire au petit oiseau, qui volait au-dessus de ma tête, je te remercie, petit oiseau, de ton doux gazouillement; et à la fleur, je te remercie de ton parfum et de ton regard; et à l'arbre, je te remercie de ton bienfaisant ombrage; car l'oiseau, l'arbre, la fleur, la mousse de la colline, l'herbe de la prairie et l'azur du ciel, avaient une voix pour moi, et se mêlaient à toutes mes affections, et se peignaient dans tous mes rêves. Et alors, je m'en allais bâtissant des châteaux en Espagne, et de temps à autre composant une moitié de vers, un vers dont j'admiraux jusqu'aux défauts, tant j'étais encore enthousiaste et ignorant.

Et si quelqu'un était venu me dire alors que la vie renfermait un grand nombre d'écueils, que le sort n'était pas constamment propice à nos vœux, que les hommes n'étaient pas tous bons; oh! je ne l'aurais pas cru, malgré les tristesses vagues qui se croisaient déjà dans ma poitrine; malgré les sombres et indéfinissables pressentimens qui venaient parfois me faire songer. J'étais alors trop heureux pour ne pas croire à un bonheur sans fin, et je m'étais arrangé à moi-même un monde trop bon et trop vertueux, pour pouvoir me détromper si tôt. Hélas! j'ai fait depuis bien des voyages, j'ai passé

par nombre de villes curieuses et de lieux célèbres; mais tout ce que j'ai vu n'a pas pu me faire oublier ce voyage en Suisse, à dix-huit ans, avec mon bâton à la main et quelques francs dans ma poche.

Après avoir traversé Orbe et Caussonnet, je n'avais encore rien vu que des paysages rians, pittoresques, il est vrai, charmans à parcourir, mais rien de ces aspects grandioses que j'avais attendus. J'arrive au-dessus de la montagne; j'ignore le spectacle qui va se déployer à mes yeux, et sans m'y être attendu, mes regards étonnés planent tout à coup sur ce grand, ce magnifique tableau dont je ne puis rendre la magie. Devant moi, la plaine de Lausanne, si riche, si verdoyante, si pompeusement chargée d'arbres et de jardins, et de rians châlets. Derrière, Lausanne, avec sa vieille cathédrale sombre et hardie, noircie par le temps, imposante par l'art; Lausanne, avec ses légères maisons étagées les unes sur les autres, ses jardins entre chaque rue, ses ceps de vigne contre chaque muraille; et plus loin, le lac rougi par la clarté du soleil du côté de Vevay, pâle et légèrement azuré du côté de Genève, traversé au milieu par les barques, portant la voile triangulaire et la légère banderolle. Et derrière ce lac, les hautes montagnes avec leur ceinture de nuages; leurs brouillards qui s'élèvent, flottent, ondoient comme un voile; et leur couronne de glace, jaune et rouge aux rayons du soleil couchant, comme

un diadème d'or et de rubis. Et c'était le soir ; la nature commençait à reprendre ce repos que la nuit apporte ; de grandes ombres l'enveloppaient déjà pour la rendre plus mystérieuse et non moins belle ; les bruits du jour s'éteignaient par degrés, et mouraient doucement comme un murmure lointain ; et le silence régnait autour de moi, et j'étais seul, et à cette heure de recueillement, en face de ce grand spectacle, oubliant le monde entier, et ne suivant que mes émotions, j'éprouvais je ne sais quel sentiment doux et pieux qui remplissait d'harmonie et de prières toute mon ame, et quelle force invisible qui m'emportait comme sur des ailes dans une atmosphère supérieure, et m'élevait au-dessus de moi-même, en me faisant courber la tête.

C'est ce sentiment de foi, d'humilité et d'enthousiasme que j'ai connu un jour encore au bord de la mer, un soir d'été au sommet du Thüringerwald, et que j'ai éprouvé de nouveau, lorsqu'après avoir traversé la vieille chronique de Faust, et les romans et les drames qu'elle a enfantés, j'en suis venu à lire l'œuvre par excellence, le Faust de Goethe.

Dans les autres, de belles pages, des situations intéressantes, des scènes habilement traitées, parfois aussi des idées fortes et originales ; à celui-ci, le plan large, aussi large qu'une ame d'homme peut le concevoir ; à celui-ci les proportions gigantesques et

cependant gracieuses, les hautes pensées qui dominent tout un siècle, la construction pleine de hardiesse, les membres nerveux et robustes, l'expression saillante et durable; à celui-ci, le vaste champ de l'épopée, la trompette sonore de l'ode, les douces larmes de l'élégie, les mâles et terribles accens du drame. Les autres ressemblent à tous ces petits paysages que l'on découvre avec joie, et sur lesquels notre œil aime à se reposer, et le Faust de Goethe les domine comme le Jura. Les hommes les plus déterminés montent avec peine jusqu'au sommet; les autres en mesurent d'en bas la hauteur.

Ce fut son œuvre favorite, son premier rêve et sa dernière pensée. Et qui ne croira à la sublime beauté de ce poème, quand on lui dira que Goethe, l'homme créateur, l'homme de génie, l'a roulé pendant soixante ans dans sa forte tête? La première idée de Faust lui vint à Strasbourg; il avait aussi, comme ce héros des chroniques allemandes, essayé de beaucoup de travaux, touché à beaucoup de sciences. Il avait aussi cet esprit ardent et difficile à satisfaire. S'il se mêlait à la société des étudiants, s'il semblait vivre parfois de leur vie joyeuse et insouciant, ce ne pouvait jamais être complètement. Il y avait une partie de lui-même qui s'asseyait en face d'un verre de bière; l'autre prenait son vol dans d'autres espaces. Ses souffrances d'ame ont produit Werther; ces mêmes souffrances devaient produire

Faust. Faust est le Werther continué jusqu'au bout; le Werther qui a jeté sa soif de savoir en tout sens, qui a tourmenté son cœur, et fait bouillonner ses passions; mais qui, au lieu d'en finir brusquement avec la vie qui lui pèse; au lieu de quitter le monde qu'il méprise, pose le pied sur ce monde, et part de là pour s'élaner dans une atmosphère plus large, n'importe où elle se trouve; n'importe qu'elle soit éclairée par les flammes de l'enfer, ou les lueurs ondoyantes du soleil, pourvu qu'elle le fasse échapper à l'étroitesse de la route ordinaire, au mal-aise qu'il éprouve. Faust est la grande épopée, non pas d'un homme, mais de l'humanité; non pas d'un poète, mais de ce que les poètes et les philosophes ont pensé; l'épopée qui part de Dieu pour retourner à Dieu, de l'arbre de la science pour arriver à l'origine véritable de la science, qui le long de son chemin s'en va boire à toutes les sources poétiques, aussi bien à celles du moyen âge qu'à celles de l'antiquité, qui s'attache à toutes les passions et à toutes les théories, embrasse à la fois la science et la poésie, la forme et le fond, l'art et la réflexion, ouvre toutes les routes, s'attaque à tous les problèmes, et avec cette puissance qu'elle exerce, cette vie si forte qu'elle possède, rassemble autour d'elle les réalités de ce monde et les richesses d'un monde supérieur, les merveilles des contes naïfs du moyen âge, et les figures plastiques de la mythologie ancienne; puis

s'élève majestueuse sur ce trône, les pieds pendans au-dessus de l'enfer des chrétiens, et le front élevé jusqu'au ciel.

Encore une fois, c'était l'œuvre choisie de Goethe; c'était l'enfant bien-aimé pour lequel il se plaisait à amasser les richesses de la science et les fruits précieux de l'inspiration. C'était la riante pensée, l'amie de sa jeunesse, la compagne de son âge mûr qui avait pris l'habitude de le suivre dans ses veilles, de le visiter dans ses rêves, de vivre avec lui dans la solitude et dans le monde. Il la portait doucement, mystérieusement au fond du cœur, comme un amant porte le secret de son premier amour. Il n'en révélait pas les progrès, il n'en disait ni le nom, ni les caprices, ni les beautés; heureux de s'être créé ainsi sa Galatée, il se plaisait à la faire mouvoir devant lui, à la réchauffer sur sa poitrine, à lui donner chaque jour une nouvelle vie avec sa parole d'artiste. Mais elle était pour lui, pour lui seul, et si d'autres regards venaient l'épier, il tirait le rideau sur son chef-d'œuvre. Une fois il était sombre, pensif au milieu du monde, et il songeait à son Faust. Une autre fois un roi venait le voir, et il quittait ce roi avec plaisir pour retourner encore à Faust. Oh! c'eût été pour lui une grande douleur de mourir avant d'avoir achevé cette longue tâche de toute sa vie. Mais il devait être heureux jusqu'au bout. Il avait découvert une belle tête de statue, et

il eut le temps de la compléter. Il avait proposé une difficile énigme à l'Allemagne, et il agit en bon joueur, il en donna le mot avant que de s'en aller. Ce que le premier Faust laissait pressentir a été rempli, et le travail de la jeunesse s'est marié habilement à celui de la virilité : on ne peut rien désirer de plus.

Dans la quatrième partie des œuvres de Goëthe, publiées chez Gœschen, à Leipzig, en 1786, on trouva d'abord un fragment de Faust. En 1808, ce fragment parut avec de grandes augmentations dans le huitième volume des œuvres de Goëthe, dont Cotta s'était rendu l'éditeur, et Tieck l'a depuis approprié au théâtre.

Goëthe écrivit, comme il l'a dit lui-même, cette première partie de Faust avec facilité, avec une abondance de sentiment. Il voulait peindre ce qu'il avait lui-même expérimenté ou tout au moins rêvé. Il s'attacha à l'ancienne chronique qui lui donnait un cadre commode, et en la dominant de haut, en la ployant à son imagination, il fit le drame du cœur humain et le drame de la vie : il nous montra l'homme dans ses écarts, la femme dans son amour et sa faiblesse, et Méphistophelès comme la vivante personnification de notre penchant au mal. Il sut mêler, sans trop d'efforts, les êtres d'invention aux êtres réels, et nous intéresser également aux souffrances de cette ame dont les bonnes et les mau-

vaises passions se disputent l'empire, et au sort de cette malheureuse jeune fille qui doit expier par de longues tortures l'illusion d'un moment. Faust, avec tous ses monologues scientifiques, toutes ses situations imaginaires, était encore le drame positif; et un drame qui avait tout l'attrait des choses mystérieuses et tout le pouvoir de la nouveauté. Avec très-peu de changemens on l'a rendu propre à être représenté sur la scène, et quel est le théâtre allemand où il n'occupe pas encore une belle place, et quels sont les spectateurs qui n'aient pas écouté avec un intérêt toujours plus vif, les plaintes étranges de Faust, les sarcasmes de Méphistophelès et les prières de Marguerite?

Analyser cette pièce n'est pas chose facile. D'un côté je risque de retomber dans ce que l'on a déjà dit en tête des traductions que l'on en a faites; de l'autre il n'est guère prudent à moi, je le sais, de me mesurer avec un tel sujet, mais j'en parlerai franchement d'après ce que j'ai senti, et si cette analyse n'apprend rien à beaucoup de monde, elle inspirera peut-être à quelques personnes le désir de lire l'ouvrage original, et de cette sorte mon travail ne sera pas complètement inutile.

Il y a pour Faust deux prologues, comme il y a deux idées premières qui ont présidé à la composition de ce drame. L'un se passe sur la terre, l'autre dans le ciel. Dans celui-là apparaissent le

directeur du théâtre, le poète et un personnage intermédiaire. Le directeur parle en bon spéculateur et traite la poésie comme une véritable marchandise. Son affaire à lui est de fournir de nouvelles décorations à la scène, de nouveaux costumes à ses acteurs ; de mettre son poète à l'œuvre et de voir la foule accourir à sa caisse, affamée d'une représentation comme elle pourrait l'être d'un morceau de pain. Tandis que le poète, étranger à ses calculs mercantiles, et se livrant de toute son ame aux inspirations de son génie, aux merveilles de son art, s'écrie avec douleur :

« Oh ! ne me parle pas de cette foule bigarrée, dont l'aspect seul peut faire disparaître notre enthousiasme. Cache-moi ce tourbillon du peuple qui peut nous entraîner contre notre volonté au milieu du torrent. Conduis-moi dans une de ces retraites paisibles, là où fleurit la vraie joie du poète, là où l'amitié et l'amour, envoyés par la main de Dieu, répandent leurs bénédictions sur notre cœur. »

Alors arrive le personnage intermédiaire, demi-sérieux, demi-bouffon, espèce de dilettante sceptique comme il n'est pas rare d'en rencontrer dans le monde, qui se moque des pieuses élévations du poète, et ne veut pas que la poésie porte si loin ses regards. Puis le directeur reprend la parole, et, partant de son point de vue, explique très-bien comment une pièce de théâtre doit être faite pour avoir

un succès populaire ; comment il faut pouvoir donner au public une sorte de *ragoût* dramatique, dans lequel il trouve un peu de tout ce qui a le privilège de l'émouvoir. Les contrastes entre l'esprit enthousiaste du poète, l'humeur spéculative du directeur et la vaniteuse indifférence du troisième personnage sont très-bien tranchés, et leur langage pose sur trois échelles distinctes la manière générale de concevoir et de mesurer la poésie. Le dialogue se termine par ces paroles du directeur, qui croit par là se montrer assez large et généreux : Je vous abandonne les machines et les perspectives ; n'épargnez ni les étoiles, ni la grande ou la petite lumière du ciel ; je vous livre aussi l'eau, le feu, les rochers, les plantes et les animaux ; vous pouvez ainsi, dans l'enceinte étroite de la scène, porter toute la création, et vous élever rapidement, à travers le monde, de l'enfer jusqu'au ciel.

Dans le second prologue, les trois archanges entonnent leur hymne de louange à Dieu. Méphistophelès vient et parle avec une amère dérision de la terre et des hommes. Le Seigneur défend son œuvre. Faust est donné comme moyen d'épreuve : Dieu permet au diable de le tenter, et Méphistophelès s'en va en prononçant ces paroles, qui renferment l'un des principaux germes de la philosophie vraie et tolérante de Goethe :

« De temps en temps je vois notre ancien assez

volontiers, et je me garde bien de rompre avec lui. C'est pourtant beau de la part d'un si grand seigneur de parler humainement au diable. »

Après cela le drame commence. Il est nuit. Faust est assis au milieu de ses livres, dans une chambre voûtée, étroite, gothique, et se dit :

« J'ai maintenant, hélas ! étudié avec un zèle ardent la philosophie, la jurisprudence, la médecine et malheureusement aussi la théologie, et me voilà, pauvre fou, tout aussi sage que par le passé. On m'appelle maître, docteur ; depuis dix ans je mène à droite et à gauche mes élèves par le nez, et je vois que nous ne pouvons rien savoir, et cette idée me déchire le cœur. Je suis pourtant, il est vrai, plus avancé que tous ces badauds, ces docteurs, magister, écrivains, prêtres. Aucun doute et aucun scrupule ne me tourmente plus. Je n'ai peur ni de l'enfer ni du diable, mais toute joie aussi m'est enlevée : je ne me figure pas savoir rien de bon, je ne connais rien que je puisse enseigner pour convertir les hommes et les rendre meilleurs. Et puis je n'ai ni biens, ni argent, ni les honneurs, ni la gloire de ce monde. Un chien ne vivrait pas de la sorte. Ainsi je me suis adonné à la magie. Je veux voir si par la puissance des esprits je ne découvrirai pas encore maint secret ; alors je n'aurai plus besoin de me fatiguer pour dire ce que je ne sais pas ; alors j'apprendrai ce que le monde renferme dans ses en-

trilles; les semences, les mystères de la reproduction se dévoileront devant moi, et je n'aurai plus rien à faire avec cet étalage d'inutiles paroles.

« Oh! que ne viens-tu, lumière de la lune, luire sur mes peines pour la dernière fois! Combien voilà de temps qu'à minuit tu me vois assis à ce pupitre et que tu m'apparais au milieu de mes livres, comme un ami dont le visage est triste! Hélas! que ne puis-je gravir les hauteurs de la montagne au milieu de ta douce clarté, planer avec les esprits à travers les plaines, à la lueur du crépuscule, et, loin des vaines vapeurs de la science, me baigner plein de vie dans ta rosée.

« Malheur à moi! resterai-je encore enfermé dans ce cachot? Maudit soit cet obscur trou de muraille, où la lumière consolante du ciel ne m'arrive même que toute troublée à travers les vitraux peints! Ici et là des monceaux de livres que les vers rongent, que la poussière recouvre, que des amas de papier noircis par la fumée enveloppent jusqu'à la voûte, et de tous côtés des verres, des instrumens, des meubles usés, et voilà ton monde! Et cela s'appelle un monde! Et tu demandes encore pourquoi ton cœur se resserre avec tristesse dans ta poitrine? pourquoi un chagrin indéfinissable arrête en toi le mouvement de la vie? Mais au lieu de cette nature vivante, créée par Dieu pour les hommes, ce qui t'environne, c'est la rouille et la fumée, des squelettes d'animaux et des membres décharnés.

« Non. Hors d'ici, fuyons. — Fuyons à travers les larges contrées. Ce livre mystérieux, écrit par la main même de Nostradamus, ne peut-il pas te conduire? Alors tu connaîtras la route des étoiles, et quand la nature t'aura instruit, les forces de ton ame s'élèveront, et agiront sur toi comme un esprit parle à un autre esprit. »

Faust prend son livre de magie et commence à faire ses conjurations. L'esprit apparaît, mais trop grand, trop terrible pour lui. Il le laisse partir et demeure en proie aux tortures de l'espérance déçue et de l'orgueil humilié. Pendant qu'il en est encore à discuter avec lui-même sur la puissance de cet esprit comparée à la sienne, on frappe à la porte, quelqu'un vient l'arracher à son exaltation; c'est le famulus Wagner avec sa robe de chambre, son bonnet de nuit et sa lampe à la main. Wagner n'est point un homme ignorant, un homme ordinaire; c'est au contraire un être dévoué aux travaux sérieux, à l'étude; c'est, si l'on veut, un savant, mais un savant qui a tous les mouvemens du cœur bien rangés, toutes les ébullitions de l'esprit sévèrement tenues en bride, un savant qui s'avance pas à pas dans ses recherches et ses expériences, déroule scrupuleusement chaque page, et ne perdant pas un moment, ne livrant rien au hasard, fouillant avec patience le sol pour y découvrir un trésor, et se réjouissant, comme dit Goethe, d'y trouver un

ver de terre, augmente ainsi, bribe par bribe, son petit butin de connaissances, et en vient un jour à pouvoir dissenter assez bien dans une chaire de professeur, à se trouver assez satisfait de sa propre personne. On conçoit quel contraste une telle nature doit faire avec l'ame ardente, l'esprit insatiable de Faust. L'un suit méthodiquement le chemin étroit qu'il s'est tracé, marche chaque jour de la même manière, s'arrête aux mêmes stations, se repose aux mêmes heures, prend son bâton blanc le matin et son bonnet de nuit le soir. L'autre se jette à droite et à gauche de la route, franchit les écueils, dédaigne les chemins battus, la marche régulière, et s'en va par sauts et par bonds à travers les lieux escarpés, les montagnes sauvages. L'ame bouillante de Faust se peint dans ses écarts étranges, dans ses retours impétueux au bien ou au mal, dans ses élanemens hardis hors du monde et de la réalité; l'ame laborieuse et tranquille des savans comme Wagner, dans ce peu de mots qu'il adresse à Faust :

« Je me suis adonné avec zèle à mes études, et il est vrai que je sais déjà beaucoup, mais je voudrais bien tout savoir. »

Quand Faust se retrouve seul, il retombe dans ces douloureuses perplexités auxquelles la présence de son tranquille famulus l'a un instant arraché. Le monde n'a plus rien qui le tente; la science l'a trompé; la foi ne le soutient plus; l'esprit qu'il a invo-

qué dans son désespoir n'a fait que renverser en un instant ses derniers beaux rêves, et le jeter plus bas qu'il n'avait jamais été.

« Non, s'écrie-t-il dans la cruelle déception que son orgueil a dû souffrir, non, je ne ressemble pas aux dieux. Je ne le sens que trop, je ressemble à ce ver obscur qui se traîne dans la poussière, et que le pied du voyageur écrase en passant.

« N'est-ce pas de la poussière que cette haute muraille avec ses centaines de rayons dans lesquels je me suis mis à l'étroit? et cette friperie qui, avec ses mille frivolités, me retient dans ce monde d'insectes? Trouverai-je ce qui me manque? Faut-il donc lire dans des milliers de livres que partout les hommes se tourmentent, et qu'il s'en trouve d'ici, de là, à peine un vraiment heureux? Pourquoi me regardes-tu, vieux crâne vide, avec cet air moqueur? Veux-tu me dire que ton cerveau, comme le mien, s'est égaré, qu'il cherchait la lumière, la vérité, et qu'il s'est perdu dans les ténèbres? Et vous, inutiles instrumens, ne riez-vous pas aussi de moi? Avec ces roues, ces peignes, ces cylindres et ces cerceaux, je touchais à la porte et vous deviez me servir de clés. Vos crochets sont assez aigus, mais vous ne pouvez pas encore soulever les verroux. La nature mystérieuse ne se laisse pas ainsi en plein jour arracher son voile, et ce qu'elle ne révèle pas à ton esprit, tu ne le lui arra-

cheras ni avec le pressoir ni avec les leviers.....

« ...Mais pourquoi mon regard s'attache-t-il à cette place ? Cette bouteille doit-elle exercer sur mes yeux une sorte de magnétisme ? D'où vient qu'à travers mes pensées la lumière rayonne tout à coup, comme au milieu de la forêt obscure rayonne la clarté de la lune ?

« Je te salue, fiole unique, je te prends avec dévotion. Je vénère en toi l'art et l'esprit de l'homme. Viens donc, essence des sucs soporifiques, poison extrait des poisons mortels, viens, montre ton pouvoir à ton maître. Je te vois, et mon chagrin s'adoucit ; je t'embrasse, et mes efforts se calment. L'ardeur bouillante de l'esprit s'apaise par degrés. C'est sur la haute mer que je m'élance ; à mes pieds l'onde brille comme un miroir, et vers de nouveaux rivages un nouveau jour m'appelle. »

Au moment où Faust porte la fiole à ses lèvres et s'apprête à boire cette liqueur empoisonnée, on entend tout à coup les sons d'une musique religieuse. C'est la fête de Pâques, c'est le matin de la résurrection, et des voix d'anges s'élèvent dans les airs pour la célébrer.

Non, je n'oublierai jamais l'impression que j'éprouvai, lorsque je vis pour la première fois en Allemagne représenter Faust ; lorsqu'après ce long, ce terrible monologue, ces accens d'un froid désespoir, cette résolution de suicide, j'entendis résonner

cette douce, cette grave musique d'église, cette voix profonde et solennelle de l'orgue, ces chants de joie à côté de ces sombres paroles de Faust, ces douces félicités de la religion auprès de cet anéantissement de l'âme incrédule; et ce cri de salut, ce réveil de l'humanité souffrante! Paix au monde! paix au monde! le Christ est ressuscité! Cet appel sublime du christianisme résonnant aux oreilles de l'homme qui ne croit plus et veut mourir. Oh! c'est là sans doute l'une des situations les plus touchantes, les plus belles que jamais les drames modernes aient présentées; situation prise dans tout ce que la religion a de plus grave et le cœur de l'homme de plus profond.

Faust écoute avec un étonnement singulier et une émotion dont il ne peut se rendre maître, ces cantiques de la foi chrétienne.

« Pourquoi me cherchez-vous, s'écrie-t-il, douces et puissantes voix du ciel, pourquoi me cherchez-vous dans la poussière? Résonnez là où se trouvent encore des cœurs tendres. J'entends bien votre message, mais la foi me manque. Le miracle est l'enfant bien-aimé de la foi, et je n'ose pas m'élever jusque dans les sphères où retentit cette sainte nouvelle. Cependant j'étais habitué dans ma jeunesse à la douceur de ces cantiques, et ils me ramènent maintenant en arrière dans la vie. Autrefois, dans le calme religieux du sabbat, le ciel semblait se pencher vers



moi avec des baisers d'amour. Alors le son des cloches m'apportait de longs pressentimens. Une prière faite du fond de l'ame était une jouissance ; un vague et inexprimable désir m'entraînait à travers les forêts, les vallées, et au milieu de mes larmes brûlantes, un nouveau monde s'élevait pour moi. Ces chants annonçaient à ma jeunesse le retour des jeux, le bonheur du printemps. Le souvenir de ces joies enfantines m'arrête encore au dernier pas que j'allais faire. Oh ! sonnez, sonnez, doux instrumens des chants célestes. Mes larmes coulent et la terre m'a reconquis. »

Le jour de repos pour le peuple est venu ; la belle fête de Pâques sourit avec ses couronnes de fleurs et ses premiers rayons de printemps. Le panorama populaire se déroule à nos yeux. Étudiants et jeunes filles, soldats et bourgeois passent tour à tour devant le spectateur, et lui laissent saisir, en passant, un trait distinctif de leur physionomie, une marque saillante de leur âge et de leur caractère. Faust et Wagner viennent aussi se mêler à la foule, et quand les bons bourgeois aperçoivent Faust, qui souvent les a guéris ; Faust, dont ils vénèrent la science, ils s'inclinent avec respect devant lui, et quelques-uns élevant joyeusement leurs verres, font retentir son nom au milieu de leurs *vivat*. Alors Wagner contemple son maître avec un nouveau sentiment d'admiration.

« Quelle joie ne doit pas te causer, ô grand homme ! le respect de cette foule ! Heureux celui qui peut recueillir un tel fruit de sa science ! Le père vient te montrer son enfant, chacun accourt, s'empresse de venir autour de toi. Le violon se tait, la danse s'arrête ; tu passes, et l'on se range sur ton chemin, et les toques volent en l'air, et peu s'en faut que l'on ne courbe les genoux devant toi comme devant le *vénérable*. »

Mais Faust accueille ces démonstrations avec un froid dédain, et ne parle de sa science que pour en montrer les dehors menteurs et le vide ; puis, s'élançant de nouveau dans les lointains espaces que lui ouvre son imagination ardente :

Oh ! heureux, dit-il, celui qui peut échapper à cette mer trompeuse ! Ce que l'on ne sait pas, souvent on en a besoin, et ce que l'on sait ne sert à rien. Mais ne troublons pas par de telles réflexions le charme de ce moment. Regarde comme les maisons environnées de verdure s'enflamment aux rayons du soleil couchant. La clarté du jour cède, s'efface ; car le jour est achevé, mais elle se répand encore là-bas et appelle une nouvelle vie. Oh ! que n'ai-je des ailes pour m'élever au-dessus de ce sol, pour m'élancer toujours, toujours vers elle. Dans l'éternel crépuscule du soir je verrais reposer le monde à mes pieds, je verrais les montagnes encore rougies par la lumière, les vallées sombres et paisibles, et les ruisseaux promenant au loin leurs ondes dorées. Rien n'arrêterait alors mon vol semblable à celui des dieux, ni les montagnes, ni leurs ravins. La

mer se développe avec ses rivages à mes regards étonnés, et la déesse de l'aurore s'éloigne, tombe, mais se réveille bientôt pour recommencer une nouvelle course. Et je vais boire à son éternelle lumière, devant moi le jour et derrière moi la nuit ; le ciel sur ma tête, et au-dessous de moi les vagues. Hélas ! c'est un beau rêve, et cependant il nous échappe. Notre corps n'a point d'ailes pour les unir aux ailes de l'esprit ; et pourtant chacun de nous peut sentir que sa pensée monte, s'élance, lorsque, perdue dans les espaces azurés, l'alouette nous fait entendre sa chanson aiguë, lorsque l'aigle déploie ses ailes sur la cime des pins escarpés, et que la cigogne s'en va au-delà des mers chercher sa patrie.

WAGNER.

J'ai eu aussi dans ma vie des heures soucieuses, mais je n'ai jamais rien éprouvé de semblable. On est sitôt rassasié de voir des forêts et des campagnes, pourquoi donc envierais-je les ailes de l'oiseau ? Ah ! combien elles sont meilleures, ces joies de l'esprit qui nous entraînent feuillet par feuillet d'un livre à l'autre ! Alors les nuits d'hiver sont douces à passer ; une vie de bonheur anime tous nos membres, et quand vous êtes parvenu à déchiffrer un bon vieux parchemin, hélas ! mon Dieu, le ciel est à vous.

FAUST.

Tu ne connais qu'un genre d'activité ; oh ! n'apprends pas à en connaître un autre. Pour moi, je porte deux âmes dans ma poitrine, et l'une tend sans cesse à se séparer de l'autre. L'une avec ses organes et son besoin d'amour, se cramponne au monde ; l'autre s'élève avec hardiesse au-

dessus de cette poussière pour planer dans les espaces supérieurs. Oh ! s'il y a dans l'air des esprits qui vivent entre le ciel et la terre, oh ! qu'ils viennent donc m'arracher à ce coin de sable et m'emporter vers une nouvelle vie ! Oui, je voudrais avoir un manteau magique pour voler dans les régions étrangères, et je ne le changerais pas contre les vêtements les plus précieux, pas même contre le manteau d'un roi.

Faust rentre avec le chien noir qu'il rencontre dans la campagne et qui renferme Méphistophelès. Son pacte se fait, non pas avec la précipitation d'un enfant qui s'abandonne à une nouvelle joie, mais avec la tristesse d'un homme qui a trop éprouvé de déceptions, et qui, en se laissant aller aux promesses qu'on lui fait, conserve encore le doute dans son cœur. Ce pacte n'est rien que le consentement factice d'une âme qui a cessé de croire et d'espérer, le mouvement machinal du malade qui prend encore une cure du médecin, sans penser qu'elle le sauve.

« Si tu peux faire en sorte, lui dit-il, que la jouissance me domine, que je me plaise à moi-même, alors je suis à toi. Mais je veux éprouver au dedans de mon âme tout ce que peut éprouver l'humanité. Je veux pouvoir saisir ce qu'il y a de plus haut et de plus profond, amasser le bien et le mal dans ma poitrine, étendre mon individualité à celle du monde même, et à la fin me briser comme lui. »

Le diable promet tout ; Faust se prépare à partir : un écolier entre pour demander des conseils, et Méphistophelès se charge de lui répondre. On connaît cette scène, où le maudit démon, la perruque de docteur sur la tête, prend à tâche d'expliquer les quatre grandes sciences enseignées dans les universités, et s'en acquitte si bien, qu'il les réduit l'une après l'autre à un vain fantôme, à un misérable squelette. Goethe n'a sans doute pas voulu déployer seulement dans cette scène quelques teintes d'*humour*, s'abandonner à quelques saillies paradoxales. Il en fait la satire mordante du pédantisme scholastique, qui était en grande vogue de son temps, et qu'il ne serait pas encore très-difficile de retrouver aujourd'hui en Allemagne. Et ce dialogue de Méphistophelès avec le pauvre disciple, répond tout-à-fait par son caractère moqueur et sceptique à ce qui forme le fond du drame, et ne peut nullement être pris comme un hors-d'œuvre, mais comme une page de plus ajoutée à celles où Faust exprime lui-même ses doutes et ses découragemens. L'écolier n'a rien compris aux phrases ambiguës de son respectable maître, le bruit de ces paroles incohérentes ou inintelligibles, de ces aphorismes étranges, tourne dans sa tête, dit-il, comme une roue de moulin ; mais il n'en reste que mieux persuadé de la haute science d'un homme qui va si hardiment contre toutes les méthodes usitées ; il lui présente avec res-

pect son album, en le priant de vouloir bien y écrire quelques mots, et Méphistophelès, qui connaît sa Bible, écrit ces mots :

Eritis sicut Deus, scientes bonum et malum. Sur quoi le docile écolier, prenant cette sentence à la lettre, se retire pénétré d'un nouveau sentiment de reconnaissance.

Faust revient. Le diable déroule son manteau, et tous les deux s'envolent dans l'air pour commencer leur long voyage.

La première halte a lieu dans cette cave d'Auerbach, où nous avons vu que la chronique elle-même conduisait Faust. Les personnages qui s'y trouvent réunis représentent les vrais types de quelques physionomies vulgaires, et leur rencontre avec les deux voyageurs produit une scène de comique grossier, si l'on veut, mais dont ni le lecteur ni le spectateur ne voudraient être privés. « Vois-tu, dit Méphistophelès au docte Faust, voici une espèce de gens qui se laissent facilement vivre; pour ces hommes-là chaque jour est une fête. Avec peu d'esprit et beaucoup de gaieté de caractère ils s'amusent dans leur sphère étroite de plaisir, comme les jeunes chats avec leur queue. Et tant qu'ils n'ont pas à se plaindre du mal de tête, ou tant que l'aubergiste leur fait crédit, ils existent joyeusement et sans soucis. »

Un tel genre de béatitude ne peut convenir à

Faust. Il se hâte de quitter la cave d'Auerbach, se rend avec Méphistophelès dans le laboratoire de la sorcière, aperçoit l'image de Marguerite dans un miroir, en devient amoureux, et part pour aller à la découverte de celle qui a rallumé dans son cœur tous les feux de la jeunesse, en même temps que le breuvage de la sorcière colorait la pâleur de ses joues, effaçait les rides de son visage.

Cette fois le poète nous transporte dans une autre vie. Ce n'est plus cette voûte obscure, enfumée, pleine de vieux livres et de papiers cabalistiques; ce n'est plus cet homme au front austère que minuit trouve encore enfoncé dans ses noires réflexions, qui, ayant tâtonné de toutes parts sans pouvoir trouver la route qu'il cherche, crie et se désespère, maudit le monde et veut mourir. Ce n'est plus le Faust des écoles, le Faust en compagnie de quelques élèves ignorans ou du famulus Wagner; c'est un jeune et beau cavalier qui porte l'élégant costume des nobles du moyen âge; le manteau court, l'épée et la toque avec sa plume flottante. C'est un jeune homme qui aime et dont l'amour relève encore la grâce et la fierté. Loin de lui son fatras de théories scholastiques! loin de lui les jours soucieux, et les nuits sans repos et les veilles infructueuses! Ce qu'il lui faut, c'est de voir sa bien-aimée; c'est de la suivre le soir dans les allées tortueuses du jardin, c'est de rêver à elle en silence,

c'est de lui murmurer des sermens d'amour à l'oreille. Et celle qu'il aime, cette Marguerite; comme elle est belle, simple et innocente!

La pauvre fille a vécu jusque-là dans un obscur village, dans les soins journaliers que réclamait sa mère et l'entretien de leur petite maison. Le monde ne lui a encore rien appris, l'éducation ne lui a pas faussé le cœur; elle a l'ame franche comme le regard, l'ame pure comme la source à laquelle elle va puiser. Elle ressemble à ces fleurs des montagnes qui naissent à l'écart et se développent avec leur tige élégante, leur doux parfum et leurs fraîches couleurs, sans que la main d'un jardinier s'en vienne les ranger dans ses alignemens et les abâtardir, sans que des êtres froidement envieux la dépouillent en quelque sorte, par leurs observations, de son prisme et de sa virginité. Elle ne se sait pas jolie, elle n'y a pas encore songé; rien ne la trouble encore dans l'accomplissement de ses devoirs; rien n'est venu d'un autre monde, d'un monde plus brillant, la surprendre dans cette étroite chambre, où elle chante, où elle travaille, où elle prie et s'endort dans la sincérité de sa foi et la paix de son cœur. Le diable lui-même est forcé de lui rendre justice: « Je me suis glissé derrière elle quand elle se confessait, c'est une jeune fille complètement innocente qui va se confesser pour rien. Je n'ai aucun pouvoir sur elle. »

Faust la rencontre quand elle revient de l'église

il lui parle, elle répond d'un air embarrassé, et se hâte de fuir. Cependant, quand elle est rentrée chez elle, le souvenir de ce beau cavalier lui passe par la tête, et ce qu'il lui a dit, l'émeut. Le soir, en ouvrant son buffet, elle y trouve une cassette de bijoux que Faust y a fait déposer par Méphistophelès. Sa première pensée est de se réjouir de ces bijoux : elle les prend l'un après l'autre et les essaie, et se regarde au miroir avec une coquetterie enfantine. Mais ensuite elle réfléchit que cette cassette est venue là sans qu'elle sache comment : elle la porte à sa mère, et la bonne femme, pour mettre sa conscience à l'aise, la porte au curé, qui la rassure par ces édifiantes paroles : l'Église a un bon estomac, elle a dévoré des provinces entières, et rien ne l'empêche de digérer le bien mal acquis.

C'est une très-jolie scène que celle où Marguerite s'en vient raconter à sa voisine Marthe, qu'elle a trouvé dans son armoire une cassette encore plus belle que la première, et où Méphistophelès arrive pour annoncer à cette femme que son mari est mort, ce qui la fait d'abord pousser les hauts cris, puis se plaindre, puis enfin ne demander qu'un extrait mortuaire en bonne forme.

Mais une scène charmante est celle du rendez-vous dans le jardin. Marguerite s'y dépeint dans toute sa naïveté; Marthe agit en vieille femme qui a un grand désir de se remarier, et le diable y joue très-bien

(187)

son rôle de diable. Quoique cette scène soit un peu longue, je ne crains pas de la traduire en entier.

*(Marguerite et Faust se promènent ensemble.
Marthe et Méphistophelès les suivent.)*

MARGUERITE.

Je sens bien que Monsieur a beaucoup d'indulgence, mais s'il s'abaisse jusqu'à moi, cela me fait honte. Les voyageurs sont habitués à s'accommoder ainsi de ce qu'ils rencontrent; mais ne sais-je pas que ma pauvre conversation ne peut intéresser un homme qui connaît tant de choses?

FAUST.

Un regard de toi, un mot de toi, en dit plus que toute la sagesse de ce monde.

(Il lui baise la main.)

MARGUERITE.

Non, ne faites pas cela. Comment pouvez-vous baiser cette main, elle est si laide et si dure! Il faut que je prenne soin de tout dans la maison; car ma mère l'exige sévèrement.

(Ils passent.)

MARTHE.

Et vous, Monsieur, vous voyagez toujours?

MÉPHISTOPHELÈS.

Hélas! oui, mon métier m'y oblige. Avec quel chagrin ne quitte-t-on pas parfois certain lieu, et cependant on n'ose rester.

(188)

MARTHE.

Quand on est jeune, c'est agréable de s'en aller ainsi librement de par le monde; mais la vieillesse arrive et je ne crois pas que personne se soit encore bien trouvé de descendre célibataire vers le tombeau.

MÉPHISTOPHELÈS.

Je regarde de loin cette perspective avec effroi.

MARTHE.

Eh bien! digne monsieur, prenez vos précautions à temps,

(Ils passent).

MARGUERITE.

Oui, une fois loin des yeux, aussitôt loin du cœur! Les flatteries vous sont familières. Mais vous avez un grand nombre d'amis qui ont plus d'intelligence que moi.

FAUST.

Oh! excellente fille, ce que l'on nomme intelligence, n'est le plus souvent, crois-le, que sottise et vanité.

MARGUERITE.

Comment cela?

FAUST.

Ah! pourquoi la simplicité, l'innocence ne peuvent-elles donc pas se connaître elles-mêmes et s'apprécier à leur sainte valeur? Pourquoi l'abnégation, l'humilité, les dons les plus précieux d'une nature bienfaisante...

MARGUERITE.

Pensez à moi seulement quelque minute, j'aurai le temps de penser à vous.

FAUST.

Êtes-vous souvent seule ?

MARGUERITE.

Oui, notre ménage est petit, mais il exige pourtant quelque travail. Nous n'avons point de servante, et il me faut moi-même balayer, cuire, coudre, tricoter, courir matin et soir. Ma mère est très-ponctuelle en toute chose. Non qu'elle soit obligée cependant de se mettre si à l'étroit, nous pourrions vivre aussi un peu à notre aise comme les autres. Mon père nous a laissé un assez joli petit bien, une maison et un jardin dehors la ville. Mais je passe maintenant des jours assez tranquilles. Mon frère est soldat, ma jeune sœur est morte. Elle m'a donné beaucoup de peines, mais je la verrais revenir encore avec joie ; car c'était un aimable enfant.

FAUST.

Un ange, si elle te ressemblait.

MARGUERITE.

C'est moi qui l'élevai, et elle m'aimait cordialement. Elle était née après la mort de mon père, et nous croyions encore perdre ma mère, tant elle était malade. Et cependant elle se rétablit peu à peu, mais elle ne pouvait songer à nourrir sa petite fille et je m'en chargeai. Je lui donnais à boire du lait et de l'eau, je la portais dans mes

bras, sur mon sein, et elle devint forte et jolie, et commença à sautiller.

FAUST.

Tu as sans doute éprouvé alors un grand bonheur ?

MARGUERITE.

Oui, mais j'ai passé aussi nombre d'heures pénibles. Son berceau reposait la nuit auprès de moi, et à peine se remuait-elle que j'étais éveillée. Tantôt je devais lui donner à boire, tantôt la coucher à côté de moi; et si elle ne s'apaisait pas, il me fallait la prendre dans mes bras et la promener de long en large dans la chambre; puis, le matin, courir au lavoir, sur le marché et à la cuisine, et toujours de bonne heure comme à présent. Ah! l'on peut bien quelquefois manquer de courage. Mais on a de l'appétit à table et de la joie à s'endormir.

(Ils passent.)

MARTHE.

Les pauvres femmes ont pourtant beaucoup de peines en se chargeant d'une telle entreprise. Un célibataire est difficile à convertir.

MÉPHISTOPHELÈS.

Une femme comme vous pourrait seule parvenir à me rendre meilleur.

MARTHE.

Dites-moi franchement, n'avez-vous jamais rien trouvé qui fixât votre cœur quelque part ?

MÉPHISTOPHELÈS.

Le proverbe dit : un foyer à nous et une brave femme valent les perles et l'or.

(191)

MARTHE.

Je demande si vous n'avez jamais reçu quelque faveur ?

MÉPHISTOPHELÈS.

On m'a partout accueilli très-poliment.

MARTHE.

Non, je veux dire s'il n'y a encore rien eu de sérieux dans votre cœur ?

MÉPHISTOPHELÈS.

Avec les femmes on ne doit pas se hasarder à plaisanter.

MARTHE.

Ah ! vous ne me comprenez pas.

MÉPHISTOPHELÈS.

Cela me fait beaucoup de peine. Mais je comprends cependant que vous êtes très-bonne pour moi.

(Ils passent).

FAUST.

Ainsi tu me reconnus aussitôt, mon petit ange, quand j'entrai dans le jardin ?

MARGUERITE.

Ne vous en êtes-vous pas aperçu ? Je baissais les yeux.

FAUST.

Et tu me pardones la liberté que j'ai prise dernièrement lorsque tu revenais de l'église ?

MARGUERITE.

Oh ! j'étais alors stupéfaite. Jamais rien de semblable

ne m'était arrivé, jamais personne n'a pu mal parler de moi. Mon Dieu, pensais-je, aurait-il donc remarqué en toi quelque chose de hardi, d'inconvenant? Il semblait croire qu'il pouvait agir avec moi comme il le voudrait. Cependant, je l'avoue, je ne sais ce qui commença aussitôt à me parler secrètement en votre faveur, mais j'étais fâchée contre moi-même de ne pas pouvoir l'être davantage contre vous.

FAUST.

Mon doux amour!

MARGUERITE.

Laissez-moi un instant.

(Elle cueille une marguerite et en tire les feuilles l'une après l'autre.)

FAUST.

Que veux-tu donc faire? Un bouquet?

MARGUERITE.

Non, c'est seulement un jeu.

FAUST.

Comment cela?

MARGUERITE.

Allez-vous-en, vous vous moqueriez de moi.

(Elle continue à effeuiller la marguerite en prononçant quelques paroles.)

FAUST.

Que murmures-tu donc?

MARGUERITE *(à demi-voix)*.

Il m'aime..... il ne m'aime pas.

(193)

FAUST.

Douce figure céleste !

MARGUERITE (*continue*).

Il m'aime..... non..... il m'aime..... non.

(*Arrachant la dernière feuille,
avec un cri de joie :*)

Il m'aime !

FAUST.

Oui, mon enfant, accepte la réponse de cette fleur comme un oracle de Dieu. Il t'aime. Comprends-tu bien ce mot ? Il t'aime !

(*Il lui prend la main.*)

MARGUERITE.

Je me sens frissonner.

FAUST.

Oh ! ne crains rien. Permits à mes regards, à mes serremens de main, de te dire ce qui est inexprimable : s'abandonner à son amour et goûter un bonheur éternel, oui éternel ; car s'il venait à finir ce serait le désespoir. Non, point de fin, point de fin !

(*Marguerite lui serre la main et s'éloigne,
Faust reste un moment réveur et la suit.*)

MARTHE.

La nuit approche.

MÉPHISTOPHELÈS.

Oui, et nous devons partir.

MARTHE.

Je vous prierais bien de rester plus long-temps , mais on est ici trop méchant. On dirait que tout le monde n'a d'autres soucis que d'épier les démarches et les actions de ses voisins, et de quelque manière que l'on s'y prenne, on court risque de faire parler de soi. Mais où est donc notre jeune couple ?

MÉPHISTOPHELÈS.

Je pense qu'il s'est déjà enfui. Ce sont deux gais oiseaux d'été.

MARTHE.

Il semble la trouver à son gré ?

MÉPHISTOPHELÈS.

Et elle le trouve au sien. Ainsi va le monde.

Faust s'égare le soir au milieu de la campagne. Son ame s'ouvre à de nouvelles émotions ; l'image de Marguerite flotte devant ses yeux, et lui rend celle de la nature plus belle et plus fraîche. L'amour vient avec son souffle pour réveiller dans son cœur les nobles pensées qui s'étaient seulement assoupies. Mais les désirs sensuels le dominant encore, et Méphistophelès accourt pour empoisonner le calme passager de sa solitude, et le conduire plus avant dans la route fatale qu'il lui a fait prendre.

Marguerite est seule aussi ; elle songe à celui qu'elle a si peu vu et qu'elle aime déjà de toute son ame. A tout instant elle croit distinguer le son de

(195)

sa voix, le bruit de ses pas; elle court à la fenêtre, puis revient s'asseoir tristement à son rouet, et chante, en faisant tourner son fuseau, cette romance, dont je n'ai pu rendre ni la grâce exquise ni l'admirable simplicité.

Mon cœur est lourd. Le repos que j'aimais,
Je ne l'ai plus jamais, jamais.

Si je ne le vois pas, la terre
Est à mes yeux comme un cercueil.
Sans son amour, la vie entière
Est pleine de fiel et de deuil.

Oh! maintenant ma pauvre tête
Cède à ses rêves trop puissans.
Je ne sais quel chagrin m'arrête,
Quel trouble égare tous mes sens.

Mon cœur est lourd. Le repos que j'aimais,
Je ne l'ai plus jamais, jamais.

Si je regarde à la fenêtre,
Ah! c'est pour le chercher dehors.
C'est aussi pour le voir paraître
Qu'à toute heure inquiète je sors.

Rendez-moi donc ce qui me touche,
Son front noble, son air gracieux,
Et le sourire de sa bouche,
Et la puissance de ses yeux;

Et le charme enivrant qui m'entraîne
Si je puis l'entendre causer;
Et sa main qui presse la mienne,
Et puis encore son baiser.

(196)

Mon cœur est lourd. Le repos que j'aimais,
Je ne l'ai plus jamais, jamais.

C'est lui que j'appelle sans cesse,
Que je rêve soir et matin ;
Que ne puis-je, dans ma tendresse,
Le presser un jour sur mon sein !

L'embrasser de toute mon ame
Autant, autant que je voudrais ;
Et puis à ses baisers de flamme,
Mourir, hélas ! je le devrais.

Il faut que je cite encore cette scène, où la naïve croyance de Marguerite se pose si bien à côté de la religion philosophique de Faust, où le savant docteur n'échappe que par une sorte de dithyrambe poétique à l'humble foi de la jeune fille.

MARGUERITE.

Promets-moi, Henri.

FAUST.

Que puis-je te promettre ?

MARGUERITE.

Eh bien ! réponds-moi. Ton cœur est noble et vraiment bon. Mais comment t'arranges-tu avec la religion ? Je ne crois pas que tu y songes beaucoup.

FAUST.

Laissons cela, mon enfant ! Tu sais combien je t'aime ; je donnerais mon sang et ma vie pour ceux que j'aime, et je ne veux enlever à personne ni sa croyance ni son culte.

MARGUERITE.

Cela n'est pas bien. On doit pourtant croire.

FAUST.

Le doit-on ?

MARGUERITE.

Oh ! si j'avais quelque empire sur toi ! Tu ne respectes pas non plus les saints sacrements.

FAUST.

Je les respecte.

MARGUERITE.

Oui, mais sans les désirer. Il y a long-temps que tu n'es allé à la messe, que tu ne t'es confessé. Crois-tu en Dieu ?

FAUST.

Ma bien-aimée, qui donc ose dire : je crois en Dieu ? Demande-le au prêtre ou au sage, et leur réponse ne sera qu'une sorte de moquerie pour celui qui leur fera cette question.

MARGUERITE.

Ainsi tu ne crois pas ?

FAUST.

Mon doux ange, n'interprète pas mal mes paroles. Qui de nous ose le nommer et dire : je crois en lui ? Qui de nous peut être sensible et se résoudre à dire : je ne crois pas en lui ? L'être qui embrasse tout, l'être qui soutient tout, n'embrasse-t-il pas et ne soutient-il pas toi, moi, lui-même ? Regarde comme la voûte du ciel s'arrondit sur notre tête, comme la terre est ferme sous nos pieds, comme

les étoiles éternelles montent là-haut et nous regardent en souriant. Si mon regard s'attache au tien, si une foule de sentimens se pressent dans ta tête et dans ton cœur, et agissent secrètement par des rapports visibles ou invisibles, laisse ton ame se remplir, si grandes que soient ces pensées, et quand tu seras heureuse de ton émotion, nomme-la comme tu voudras, nomme-la félicité, cœur, amour, Dieu! je n'ai pour cela point de nom. Le sentiment est tout. Le nom est un son et une fumée qui enveloppe comme un nuage la lumière du ciel.

MARGUERITE.

Tout cela est bon et beau. C'est à peu près ce que dit notre curé, mais pourtant avec quelques autres petits mots.

FAUST.

Tous les lieux le disent, tous les cœurs qui jouissent de la vie le répètent dans leur langue, pourquoi ne le dirais-je pas dans la mienne?

MARGUERITE.

Si l'on t'entend parler ainsi, cela peut paraître juste; mais il y manque pourtant toujours quelque chose, car tu n'as pas la religion chrétienne.

FAUST.

Cher enfant!

MARGUERITE.

Et je m'afflige encore depuis long-temps de te voir en compagnie.....

FAUST.

Comment donc?

MARGUERITE.

L'homme que tu as auprès de toi, je le hais du fond de l'ame. Rien ne m'a encore blessé le cœur autant que cette figure repoussante.

FAUST.

Ma bien-aimée, ne le crains pas.

MARGUERITE.

Sa présence m'agite. Je suis bonne pour les autres hommes. Mais autant je désire te voir, autant je m'effraie en secret devant lui. Je le regarde comme un fripon ! Que Dieu me pardonne si j'ai tort !

FAUST.

Il faut aussi qu'il y ait de tels êtres dans le monde.

MARGUERITE.

Non, je ne voudrais pas vivre avec ses semblables ! Lorsqu'il entre, il a toujours le regard si moqueur ou à demi courroucé. On voit qu'il ne s'intéresse à rien, on croirait lire sur son front qu'il ne peut aimer personne. Ah ! je me trouve si bien dans tes bras, je suis auprès de toi si libre, si complètement dévouée, et sa présence me serre le cœur.

FAUST.

Oh ! quel pressentiment, cher ange !

MARGUERITE.

Cette impression est si forte pour moi, que si je le vois venir, il me semble que je ne t'aime pas ; et tant qu'il

serait là je ne pourrais prier ; car je ne suis pas bien au dedans de moi-même. Mais pour toi, Henri, il doit en être de même.

FAUST.

Tu te laisses maintenant aller à ton antipathie.

MARGUERITE.

Il faut que je te quitte.

FAUST.

Ah ! ne pourrai-je donc jamais me suspendre un instant en toute sécurité à ton sein, poser ma poitrine contre ta poitrine, mon ame contre ton ame ?

MARGUERITE.

Hélas ! si seulement je couchais seule dans ma chambre. Je t'ouvrirais volontiers la porte pendant la nuit, mais ma mère a le sommeil léger, elle pourrait nous surprendre, et je mourrais sur place.

FAUST.

N'aie pas peur, cher ange. Prends ce petit flacon, et trois gouttes de la liqueur qu'il renferme, mêlées à la boisson de ta mère, l'endormiront profondément.

MARGUERITE.

Que ne ferais-je pas pour toi : mais tu m'assures que cela ne peut lui nuire ?

FAUST.

Autrement, pourrais-je te donner un tel conseil ?

MARGUERITE.

Si je te regarde, mon bien-aimé, je ne sais ce qui me pousse à suivre ta volonté; mais j'ai déjà tant fait pour toi, qu'il ne me reste presque plus rien à faire.

La pauvre Marguerite a tout accordé à Faust. Les joies de l'amour sont passées, le calme de son ame innocente est détruit, les angoisses du remords la saisissent. Nous la retrouvons à genoux devant l'image de la Vierge des douleurs, pleurant, implorant la pitié de celle qui a souffert, et que le christianisme donne pour consolatrice aux affligés.

(Une image de la Vierge des douleurs. Marguerite, à genoux, déposant des fleurs aux pieds de la statue.)

Penche vers moi, dans ta clémence,
Ton front où se peint la douleur.
Avec ta mortelle souffrance,
Avec le glaive dans le cœur.

Tu lèves les yeux vers ton père,
Tu regardes ton fils mourir.
Quoique ton ame encore espère,
Ta bouche exhale un long soupir.

Hélas! qui peut penser ou dire
Ce qui se passe au fond de moi?
Comme mon cœur tremble et désire,
Qui le saura, si ce n'est toi?

Partout où je vais, à toute heure,
Oh! je souffre, je souffre tant!
Et seule, je pleure, je pleure,
Mon cœur se brise en un instant.

Ces fleurs étaient sur ma fenêtre ,
Elles ont connu mes douleurs.
A tes genoux, je viens les mettre,
Toutes humides de mes pleurs.

Lorsque autour de moi tout sommeille
Aux premiers rayons du matin,
Assise sur mon lit, je veille,
Pour m'attrister sur mon destin,

Sauve-moi la mort qui s'avance,
L'ignominie et la terreur.
Penche vers moi dans ta clémence,
Ton front où se peint la douleur.

Le frère de Marguerite revient pour venger le déshonneur de sa sœur. Faust le tue en duel; le peuple se rassemble et la honte de la jeune fille est proclamée au milieu de la foule.

Alors le désespoir augmenté par les terreurs religieuses, alors cette scène terrible, cette scène dont on ne peut se faire une idée si on ne l'a vue représenter; l'église sombre, les chrétiens agenouillés, Marguerite à l'écart; derrière elle le mauvais esprit qui représente sa conscience; les soupirs de l'infortunée qui se mêlent aux sons lugubres de l'orgue; les reproches sanglans du démon avec les versets de l'hymne des morts. C'était beaucoup d'employer deux fois ainsi dans une même pièce l'effet inattendu, l'effet religieux, pour accroître l'effet dramatique; mais l'homme de génie qui y a eu recours ne s'était pas trompé dans son attente.

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer cette scène, bien qu'elle l'ait déjà été si souvent ailleurs.

LE MAUVAIS ESPRIT.

Quelle différence, Marguerite, lorsque, le cœur encore plein d'innocence, tu t'avançais près de l'autel avec ton livre d'oraison à la main, et que tu murmurais tes prières, à moitié par enfantillage, à moitié par amour pour Dieu. Marguerite, où sont tes pensées ? quel forfait pèse sur ton cœur ? Pries-tu pour l'ame de ta mère qui s'est endormie du dernier sommeil après de longues souffrances ? Vois-tu le sang de ton frère sur le seuil de ta porte ? Dans ton sein rien ne commence-t-il à vivre ? Ne pressens-tu pas avec effroi la présence d'un autre être ?

MARGUERITE.

Malheur ! malheur ! Si du moins je pouvais être délivrée de ces pensées qui me poursuivent de tous les côtés.

LE CHŒUR.

*Dies iræ, dies illa,
Solvat sæclum in favilla.*

(*L'orgue accompagne.*)

LE MAUVAIS ESPRIT.

Que la douleur s'empare de toi ! La trompette sonne, les tombeaux s'ouvrent, et se réveillant du sommeil de la tombe, ton cœur dévoué aux flammes de l'enfer tremble de terreur !

MARGUERITE.

Que ne suis-je loin ! Il me semble que l'orgue m'ôte

la respiration, et ses chants me vont jusqu'au fond de l'ame.

LE CHŒUR.

*Judex ergo cum sedebit,
Quidquid latet apparebit,
Nil multum remanebit.*

MARGUERITE.

Je me sens si à l'étroit! Les piliers de cette église me serrent; la voûte pèse sur moi! — De l'air!

LE MAUVAIS ESPRIT.

Cache-toi. La honte et le crime ne peuvent rester cachés. De l'air! de la lumière! malheur à toi!

LE CHŒUR.

*Quid sum miser tunc dicturus?
Quem patronum rogaturus,
Cum vix justus sit securus?*

LE MAUVAIS ESPRIT.

Le visage rayonnant des justes se détourne de toi, les justes n'oseraient te tendre la main. Malheur!

LE CHŒUR.

Quid sum miser tunc dicturus?

MARGUERITE.

Voisine! votre flacon.

(*Elle s'évanouit.*)

Faust a accumulé sur lui la mort de Valentin, le frère de Marguerite; la mort de sa mère, et les

souffrances de l'isolement, et les remords auxquels il a abandonné la jeune fille. Il a épuisé en peu de temps les joies et les douleurs de sa nouvelle vie; Méphistophelès l'entraîne maintenant au sabbat de la *Walpurgisnacht*. On ne peut pas regarder cette peinture bizarre, fantastique, comme un hors-d'œuvre. Elle arrive pour Faust, quand il a chargé sa tête de crimes, qu'il a si bien resserré ses liens avec le diable qu'à peine peut-on croire qu'il les délie encore. La *Walpurgisnacht*, avec son désordre et ses orgies, vient donc comme une fête pour ceux qui ne peuvent plus prendre part aux fêtes de ce monde; c'est le rendez-vous universel de tous les partisans du diable; c'est le grand congrès de la sorcellerie. Satan préside, et la troupe infernale vient tour à tour lui rendre hommage. Cette *Walpurgisnacht* tenait d'ailleurs aux croyances du peuple allemand dans le moyen âge. On ne regardait pas le *Blocksberg* sans une sainte terreur; on n'en parlait pas sans se recommander en secret à Dieu. Les savans en parlaient dans leurs livres; les contes populaires en reproduisaient d'effrayans récits. Des gens dignes de foi s'étaient mis aux aguets le soir du 1.^{er} Mai, et avaient vu à minuit des chauve-souris d'une grandeur monstrueuse passer dans l'air; des vieilles femmes, assises sur un bouc ou chevauchant sur un manche à balai. Parfois quelques-unes de ces femmes, susceptibles de s'adonner à la sorcellerie, avaient été

conduites devant le juge, mises à la torture, et avaient avoué leurs promenades nocturnes, et le genre de vie effroyable qu'elles passaient au-dessus du *Blocksberg*. Là, on maudissait Dieu, on tramait de nouvelles conjurations contre le monde, on cherchait de nouveaux maléfices et de nouveaux poisons. Le plus expert dans cet art infernal se pavanait de sa science; le dernier venu s'efforçait de marcher sur les traces de ses maîtres. Puis, l'on baisait avec vénération le pied fourchu de Satan, et toute l'assemblée commençait une série de danses et de débauches, à faire trembler toute oreille chaste, à faire frémir tout bon chrétien. Ainsi, c'était une page des superstitions populaires à retracer; une partie saillante de ces images fantastiques dont l'ignorante crédulité enveloppait les chastes images du christianisme; et le poète qui voulait pénétrer dans l'esprit du moyen âge, ne devait pas plus négliger cette assemblée fabuleuse, que le peintre fidèle de l'antiquité ne devrait négliger la mythologie des faunes et des satyres. Quel parti Shakespeare n'a-t-il pas tiré de ces superstitions du peuple dans plusieurs de ses pièces : dans la *Tempête*, dans *Macbeth*!

Gœthe a donc donné aussi sur la large toile, qu'il s'était choisie, une place aux saturnales du *Blocksberg* (16), et il l'a fait avec toute la chaleur d'une imagination qui pouvait aussi bien se représenter les figures inquiètes et hideuses de cette nuit

infernale, que les figures nobles et reposées de l'art antique. Sa *Walpurgisnacht* est un véritable sabbat, bruyant, hurlant, fantasque, désordonné. On gravit la montagne, et c'est un feu follet qui montre le chemin; ce sont des apparitions comme le cauchemar ou la fièvre peuvent en produire, des voix lugubres, des sons discordans; des sorcières qui s'appellent et se répondent d'un bout de la montagne à l'autre; les unes qui arrivent du Nord; les autres du Midi; des chauve-souris dont on entend siffler les ailes; des monstres qui rugissent; des cris humains qui ressemblent au miaulement du chat, ou aux féroces aboiemens du loup; toutes les vagues terreurs de la nuit; toutes les formes bizarres que les arbres et les rochers prennent dans les ténèbres; tout le tumulte d'une foule méchante, qui se rue et se précipite, chante et se plaint, hurle et sourit, fait des gambades de joie et pousse des lamentations de désespoir. Tout est là, toute la *Walpurgisnacht*, avec ses êtres fictifs et ses êtres pris dans le monde réel; ses grands-mâtres en sorcellerie, et ses novices; ses diables, et ses partisans du diable, les avarés, les flatteurs, les vices, représentés avec un habit de cour, ou une redingote bourgeoise; tout, jusqu'à ces épigrammes, ces xénies, avec lesquels Goethe et Schiller faisaient la guerre aux mauvais poètes de leur temps, et qui méritaient bien pour leur rire sarcastique de s'en aller danser une ronde au-dessus du *Blocksberg*.

Au milieu de ce spectacle vraiment diabolique, Faust, qui se traîne avec surprise sur les pas de Méphistophelès, croit apercevoir la figure pâle, éplorée de Marguerite; il manifeste ses craintes à Méphistophelès, et celui-ci les traite de visions. Mais il n'est que trop vrai, la pauvre fille a été arrachée à sa demeure, jetée dans un cachot, livrée à la justice. Quand Faust l'apprend, c'est pour lui comme un coup de poignard, qui entre froidement dans son cœur. Toute sa rage s'exhale contre son infernal compagnon; tout son pouvoir doit être employé à sauver encore Marguerite. En vain Méphistophelès lui représente-t-il les dangers qu'il va courir; n'importe, il veut hasarder sa vie, il peut pénétrer dans le cachot, où gémit l'infortunée; il veut la délivrer de ses chaînes.

Alors arrive cette scène qui termine le drame; cette scène douloureuse, l'une des plus douloureuses et des plus terribles que jamais le théâtre ait représentées : où l'amour, le repentir, les appréhensions de la mort, les vertiges de la folie, se disputent le cœur de la jeune fille, en face de celui qui essaie en vain de la sauver, et qui doit voir se débattre dans ces angoisses la victime qu'il a faite.

(Le théâtre représente un cachot. Faust arrive avec un trousseau de clefs et une lampe auprès d'une porte en fer.)

FAUST.

Une terreur, que je n'ai pas connue depuis long-temps, me saisit; c'est comme si je sentais toutes les douleurs de l'humanité. Elle est là entre ces murailles humides, et son crime ne fut qu'un tendre penchant. Tu trembles d'arriver auprès d'elle, tu redoutes de la voir. Allons, ces retards amènent la mort.

(Il prend une des clefs. On entend chanter dans le cachot:)

Ma mère, la coquine, qui m'a tuée! Mon père, le fripon, qui m'a mangée! Ma petite sœur ramasse mes os dans un endroit frais. Et moi je suis un jeune oiseau des bois. Vole! vole! (17)

FAUST *(ouvrant la porte)*.

Elle ne pense pas que son bien-aimé écoute maintenant le bruit de ses chaînes, le froissement de la paille où elle est couchée. *(Il entre.)*

MARGUERITE *(se cachant dans la paille)*.

Malheur! malheur! Ils viennent. O mort amère.

FAUST *(doucement)*.

Paix! paix! Je viens te délivrer.

MARGUERITE.

Si tu es un homme, sens ce que je souffre.

FAUST.

Avec tes cris tu éveilleras les gardes!

(*Il prend les chaînes pour les ouvrir.*)

MARGUERITE (*à genoux*).

Qui donc, bourreau, t'a donné cette puissance sur moi.
Tu viens me prendre déjà à minuit. Oh! pitié! Laisse-moi
vivre. Demain matin ne sera-t-il pas assez tôt?

(*Elle se lève.*)

Je suis pourtant encore si jeune! si jeune! et il faut
déjà mourir! Ah! j'étais belle aussi, et ce fut là mon crime.
Mon ami était près de moi, maintenant il est loin. La
couronne est rompue, les fleurs sont dispersées. Ne me
saisis donc pas avec tant de force. Épargne-moi. Que t'ai-
je fait? Ne me laisse pas pleurer en vain, je ne t'ai jamais
vu de ma vie.

FAUST.

Comment résister à une telle douleur?

MARGUERITE.

Je suis toute en ton pouvoir. Laisse-moi seulement
encore allaiter mon enfant. Je l'ai pressé sur mon cœur
toute la nuit; ils l'ont pris pour me tourmenter, et ils
disaient que je l'avais tué. Non, plus jamais je ne serai
gaie. On chante des chansons sur moi. C'est une méchan-
ceté du monde! Il y a un vieux conte qui finit de la sorte;
qui donc a dit à ces gens de me l'appliquer?

FAUST (*se jetant à ses genoux*).

Ton amant est à tes pieds, il veut mettre fin à tes
douleurs.

MARGUERITE.

O! agenouillons-nous ensemble pour prier les saints. Regarde sous cet escalier, sous le seuil de cette porte, l'enfer bouillonne. Le démon fait entendre les accens de sa rage.

FAUST.

Marguerite! Marguerite!

MARGUERITE (*attentive*).

C'est la voix de mon ami.

(*Elle s'élançe. Les chaînes tombent.*) Où est-il? Jé l'ai entendu m'appeler. Je suis libre. Personne ne m'arrêtera. Je veux me jeter à son cou, reposer sur son sein. Il a appelé Marguerite. Il était là sur le seuil. A travers les gémissemens de l'enfer, la colère et les sarcasmes du diable, j'ai reconnu le son caressant et bien-aimé de sa voix.

FAUST.

C'est moi!

MARGUERITE.

C'est toi. Oh! redis-le encore (*elle l'embrasse*). C'est lui! c'est lui! Ah! où sont tous mes tourmens, les angoisses du cachot, la pesanteur des chaînes? C'est toi? tu viens pour me délivrer? Je suis délivrée. Ne vois-je pas la rue où je te rencontrais pour la première fois, et le riant jardin où je t'attendais avec Marthe?

FAUST (*s'efforçant de l'entraîner*).

Viens! viens!

MARGUERITE.

Oh! reste! Je suis si bien là où tu es.

FAUST.

Hâte-toi ! Si tu retardes encore nous le paierons chèrement.

MARGUERITE.

Comment ? ne peux-tu plus m'embrasser ? Mon ami, depuis si peu de temps éloigné de moi, as-tu désappris le baiser ? Pourquoi donc ai-je peur encore dans tes bras ? Autrefois, à tes regards, à tes paroles, le ciel semblait s'ouvrir pour moi, et tu m'embrassais comme pour m'étouffer. Embrasse-moi, ou bien c'est moi qui t'embraserai... O malheur ! tes lèvres sont froides, muettes ! Où donc est resté ton amour ? qui me l'a enlevé ?

FAUST.

Viens, mon ange, suis-moi. Reprends courage. Je t'aime mille et mille fois, mais viens, c'est tout ce que je te demande.

MARGUERITE.

Est-ce toi ? Est-ce bien sûr toi ?

FAUST.

C'est moi. Viens.

MARGUERITE.

Tu as fait tomber mes chaînes. Tu me presses sur ton sein. Mais comment n'as-tu pas peur de moi ? Sais-tu, mon ami, qui tu délivres ?

FAUST.

Viens ! viens ! Déjà la nuit paraît moins sombre.

MARGUERITE.

J'ai tué ma mère et noyé mon enfant. C'était le tien

et le mien, le tien aussi? C'est toi! A peine si j'ose le croire. Donne-moi ta main. Ce n'est pas un rêve. Ta bonne main. Hélas! elle est humide. Lave-la. N'y vois-je pas du sang? Ah! mon Dieu, qu'as-tu fait, cache ton épée, je t'en prie.

FAUST.

Laisse-là ces souvenirs. Ce qui est passé est passé. Tu me tortures.

MARGUERITE.

Non, il faut que tu restes encore. Je veux te dire comment tu arrangeras demain les tombeaux. Donne à ma mère la meilleure place; mets mon frère tout auprès d'elle et moi un peu de côté, cependant pas trop loin, et pose mon enfant sur ma poitrine. Du reste, personne ne dormira auprès de moi. Oh! être serré contre toi, c'était un doux, un ravissant bonheur; mais je ne puis plus l'espérer. Il me semble que je m'efforce en vain de te garder, et que tu me repousses toujours. Et cependant c'est toi, et ton regard est encore bon, tendre.

FAUST.

Si tu sais que c'est moi, viens.

MARGUERITE.

Dehors?

FAUST.

En liberté.

MARGUERITE.

Si dehors est le tombeau; si la mort m'épie, allons d'ici dans l'éternelle sépulture et pas plus loin. Et toi, tu pars? O Henri, si je pouvais t'accompagner.

FAUST.

Tu le peux. Tu n'as qu'à vouloir. La porte est ouverte.

MARGUERITE.

Non, je n'ose sortir. Je n'ai plus rien à espérer. Que me servirait de fuir? Ils sont là qui me guettent, et c'est si misérable de devoir mendier, et de mendier avec une mauvaise conscience. C'est si misérable de s'en aller dans un pays étranger, et encore n'échapperai-je pas à leurs poursuites?

FAUST.

Je reste près de toi.

MARGUERITE.

Hâte-toi, hâte-toi! Sauve mon pauvre enfant! Cours par le chemin le long du ruisseau, le sentier dans la forêt, à gauche près de la planche qui se trouve dans l'étang. Prends-le, il veut s'élever, il remue encore. Sauve-le! sauve-le!

FAUST.

Mais pense-donc! Un seul pas et tu es libre.

MARGUERITE.

Si seulement nous avions passé la montagne! ma mère est là assise sur une pierre. Le froid me vient dans les cheveux. Ma mère est là assise sur une pierre et secoue la tête. Elle me fait signe, sa tête est lourde, elle a dormi si long-temps, elle ne s'éveillera plus. Elle dormait quand nous nous réjouissions ensemble. C'était un beau temps.

FAUST.

Cela ne sert à rien de causer, de pleurer..... Il faut que je t'emporte loin d'ici.

MARGUERITE.

Laisse-moi. Non, je ne veux pas que tu emploies la force. Ne me prends pas ainsi comme meurtrier. Je n'ai déjà que trop cédé à ton amour.

FAUST.

Le jour commence à poindre. Marguerite! Marguerite!

MARGUERITE.

Le jour! oui, c'est le jour, le dernier jour pour moi. Ce devait être celui de mon mariage. Ne dis à personne que tu as été auprès de Marguerite. O malheur à ma couronne! Elle est perdue. Nous nous reverrons, mais non pas à la danse. La foule se presse, les rues et les places ne peuvent la contenir; la cloche sonne, le bâton est rompu. Ils me lient, m'entraînent, me jettent sur le billot sanglant. Tous les cous se tendent vers cette hache qui s'agite sur le mien; et puis le monde est muet comme le tombeau.

FAUST.

O! que si du moins je n'étais pas né!

MÉPHISTOPHELÈS (*paraissant en dehors :*)

Hâtez-vous ou vous êtes perdus. Inutiles craintes! fatal retard! Mes chevaux frémissent! le jour vient!

MARGUERITE.

Que vois-je là-haut ? C'est lui ! c'est lui ! Chasse-le. Que vient-il donc faire au saint lieu ? Est-ce moi qu'il demande ?

FAUST.

Tu dois vivre.

MARGUERITE.

Justice de Dieu, je m'abandonne à toi.

MÉPHISTOPHELÈS.

Viens ! viens ! si tu ne veux que je te laisse avec elle.

MARGUERITE.

Je t'appartiens, mon père, sauve-moi. Anges du ciel, troupes saintes, placez-vous autour de moi pour me défendre. Henri ! je m'effraie pour toi.

MÉPHISTOPHELÈS.

Elle est jugée.

UNE VOIX D'EN HAUT.

Elle est sauvée.

MÉPHISTOPHELÈS A FAUST.

Ici ! A moi ! (*Ils disparaissent.*)

(*Une voix appelant du fond du cachot :*)

Henri ! Henri ! (1⁸)



DEUXIÈME PARTIE.

*Avant, thou dreadful minister of hell !
Thou had'st but power over his mortal body,
His soul thou canst not have; therefore, be gone !*

SHAKESPEARE, King Richard III.

A la prendre comme œuvre dramatique, la première partie de Faust est complète. Wagner reste dans son laboratoire; Valentin est mort; Marguerite est livrée à ses juges, et Méphistophelès entraîne Faust. La catastrophe prévue est arrivée, et le spectateur sait à quoi s'en tenir sur le sort de chacun des personnages. Mais Goëthe, en s'arrêtant cette fois dans quelques-unes des limites que lui traçait la chronique, ne voulait pas se borner à faire seulement de Faust un savant du moyen âge, qui, mécontent de sa science, s'adonne à la magie, se dévoue au diable, demande à satisfaire toutes ses passions, et meurt sous les griffes du démon qui obéissait à ses ordres dans ce monde.

L'œuvre de Goëthe devait être le développement de deux grandes idées : l'une de philosophie religieuse; l'autre d'art. Et Faust est l'homme qui poursuit ces deux idées à travers leurs détours, leurs escarpemens, l'ombre qui parfois les recouvre, ou les écueils qui les traversent. Faust est le véritable

représentant de ces deux idées; seulement, au lieu de les discuter méthodiquement, il les poursuit par la pratique; au lieu de parler, il agit. Il donne à la fois la leçon et l'exemple; il s'en va comme le navigateur qui s'élançe hardiment à la mer pour vérifier lui-même les observations des voyageurs, pour explorer de nouveaux parages. Quelquefois son frêle bâtiment reçoit un rude échec; quelquefois sa présomption semble devoir l'abandonner à l'éruption d'une tempête, à la colère des vagues. Mais un instant après, l'orage s'apaise, et le navigateur reparaît fatigué encore de sa lutte, tournant voile peut-être d'un autre côté, mais poursuivant avec la même résolution ses nobles efforts.

Dans la première partie de Faust, ces deux idées sont assez saillantes. Elles forment la base même du drame, et les faits n'arrivent que pour leur servir d'explication ou de commentaire. Faust est à la fois le savant qui a poursuivi avec ardeur le cercle ordinaire des connaissances humaines, et n'en a senti que le vide et le néant; le poète qui ne peut prendre goût aux passions mesquines, aux rêves vulgaires, répandus autour de lui, et qui tend à s'élançer dans les espaces supérieurs; là, où il s'assiérait au milieu des étoiles; là, où il pourrait s'abreuver à la lumière du soleil. Il y a en lui deux ames qui se livrent un combat perpétuel. L'une aspire sans cesse aux jouissances de la terre; l'autre

cherche ses joies dans une sphère plus noble et plus élevée. De là, le doute; de là, les tentatives contradictoires et le conflit des passions. L'une de ces âmes se donnera au diable, pour pouvoir apaiser plus tôt ses désirs; l'autre protestera en secret contre ce pacte, et cherchera toujours l'être meilleur qu'elle a rêvé. L'une suivra le diable dans ses courses aventureuses, tandis que l'autre le maudira le long du chemin; l'une s'en ira au sabbat de la *Walpurgisnacht*, l'autre verra paraître, au milieu de ces figures hideuses, la douce et religieuse figure de Marguerite; l'une fera tomber la jeune fille dans le cachot, l'autre tentera de la sauver.

C'est la lutte du mal et du bien; la lutte du sensualisme contre les chastes idéalizations du cœur et de l'esprit; la lutte dont tout homme a plus ou moins à souffrir. On porte au dedans de soi le sentiment du bien, on veut le suivre, mais une autre nature combat en nous-même contre ce penchant; si l'on résiste, elle résiste; si on la dompte aujourd'hui, elle peut nous dompter à son tour une autre fois; on fait deux pas vers la bonne voie, et l'on rétrograde ensuite vers la mauvaise; on commence à se croire fort, à chanter son triomphe, et ce triomphe est l'arme même dont cette autre nature se sert pour regagner ses avantages. Ainsi, notre cœur se partage; ainsi le combat s'établit, combat pénible, douloureux, humiliant parfois, et dont le résultat le plus

ordinaire, le plus redoutable, est d'affaiblir nos forces, d'énerver notre volonté, de nous aveugler sur la véritable direction à suivre, et de nous rendre également impuissans à faire le bien ou le mal. Dans un tel état de choses, le véritable mot de l'énigme n'est pas de savoir à quels écarts nous conduira cette lutte ; mais à quoi elle aboutira, lequel des deux principes l'emportera sur l'autre, et voilà précisément le problème que l'on poursuit avec Faust.

A peine Goëthe avait-il achevé la première partie de son poème, qu'il se mit à travailler à la seconde ; mais il ne communiqua rien de son plan, il ne laissa échapper aucune parcelle de son travail. Ses amis savaient seulement qu'il s'occupait d'achever Faust ; et tout ce que l'on pouvait en rapporter d'ailleurs, c'étaient quelques mots fugitifs qui lui étaient échappés dans le cours d'une conversation intime. Je pense qu'il voulait faire comme César, jouir de ses beaux biens pendant sa vie, et les léguer à la nation après sa mort. La main qui ouvrit son testament, put seule ouvrir ce manuscrit précieux, sur lequel tout le monde jetait les regards, ce *Tagebuch* poétique, où il s'en venait chaque jour déposer un fruit de ses études, un germe de ses profondes pensées ; cette ruche de miel, pour laquelle il avait, laborieuse abeille, butiné pendant soixante ans le suc des fleurs dans les plaines embaumées de l'Italie, le long des frais ruisseaux de l'Allemagne et sur les montagnes de la Grèce.

L'œuvre fut achevée dans l'été de 1831; un an après, le poète la laissa tomber de ses mains défaillantes, et s'endormit.

On avait fait pendant ce temps bien des conjectures sur ce qu'elle serait, et quand elle parut, le monde philosophique et littéraire, le monde des sociétés savantes, des clubs et des journaux, se jeta sur elle pour la dépecer, à sa manière, en dissertations, en articles, en critique. Un grand nombre d'Allemands, admirateurs fidèles de Goethe, lui rendirent un hommage plus flatteur et plus vrai, en la prenant dans le silence de leur retraite, et en se laissant aller religieusement à l'impression qu'elle leur causait, sans se soumettre d'avance aux préjugés de coterie, sans songer à lire leur livre chéri avec les lunettes de Hegel ou de Kant, avec la fêrule des Annales de Berlin, ou des Annales de Vienne.

Après tout, l'ouvrage n'a pas excité une admiration aussi universelle que le premier Faust, et d'abord il manque d'un grand moyen de popularité; il ne peut pas être porté sur le théâtre. L'auteur ne l'a sans doute pas fait ainsi sans intention. La première partie de son poème est écrite d'après une chronique populaire : elle renferme tout ce qui doit intéresser un public même peu éclairé; des scènes comiques, des situations pénibles, des événemens et du drame. Le peuple devait l'accueillir et la comprendre au moins en partie, car c'était une phase

de l'existence de Faust, tenant à la fois à ses nobles conceptions et au monde vulgaire. L'autre, au contraire, laisse là dédaigneusement tout ce qui peut émouvoir un parterre; tout ce qui parle à l'intelligence des masses, pour s'en aller avec ses ailes capricieuses dans des régions lointaines, dans une sphère de poésie, où les regards de la foule ne sauraient l'atteindre. Pour la première partie, le poète a cédé encore quelquefois à ce que le directeur du théâtre demande dans le prologue; il s'est décidé à toucher terre, et à faire mouvoir des personnages, comme il en faut, pour amener le public dans la caisse. Pour la seconde, il s'est livré complètement à ce génie qui devait l'emporter à travers des espaces nouveaux; loin du travail mécanique auquel on voulait l'astreindre; loin du bruit des coulisses et de l'arrangement d'une décoration factice.

La première partie de Faust est plus nerveuse, plus compacte. C'est une œuvre où l'on sent toute la chaleur de la jeunesse, tous les mouvemens d'une âme ardente, qui s'abandonne sans restriction à sa spontanéité, à ses élans impétueux, à sa passion. C'est l'arbre dans toute sa sève, qui s'échauffe aux rayons ardents du soleil, et jette sur chacun des rameaux des fleurs et des bourgeons.

L'autre est plus calme, plus réfléchi. On y sent la main de l'homme qui a amassé, et qui dispose sagement les fruits de son labeur. L'inspiration n'a

plus cette fougue orageuse des temps passés : elle se repose et coule doucement, comme une rivière, par vagues pures et argentées ; ici, s'arrondissant en lac ; là, se déroulant comme un ruban, et le long de sa route réfléchissant dans son frais cristal les teintes bleues du ciel, les feuillages verts de la plaine. Et puisque nous avons comparé la première aux fleurs de l'été, nous pouvons comparer celle-ci au fruit mûr, au fruit doré de tous les côtés par la lente succession des beaux jours, et imprégné en dedans des sucres les plus doux, les plus savoureux.

Malgré mon admiration pour cette dernière œuvre de Goethe, comme pour toutes les œuvres de Goethe, je ne puis cependant m'empêcher de dire qu'il s'y trouve des parties décousues, des images jetées en profusion, qui par leur luxe même nuisent à l'effet simple et harmonieux de l'ensemble. On dirait que le poète a mis à la suite l'un de l'autre cette longue ligne de gracieux tableaux qu'il avait peints, sans s'inquiéter toujours très-scrupuleusement s'il les mettait bien à leur place. C'est le défaut presque inévitable d'un travail qui n'a pas été conçu d'un seul jet, mais qui s'est fait lentement, par pièces successives, par parcelles, et où l'artiste, dans sa richesse de matériaux, ne s'est quelquefois pas aperçu qu'il mettait encore de l'or ou de l'argent là où il en avait déjà mis.

Une autre chose qui, aux yeux de beaucoup de

personnes, doit nuire à ce poème, c'est l'allégorie. Si grande, si belle qu'elle soit, l'allégorie porte toujours avec elle un caractère de froideur, si ce n'est de monotonie. Dans le travail d'esprit qui a lieu pour en soulever le voile, pour en expliquer la signification, l'enthousiasme, qui n'entre guère en société avec l'argument didactique, court grand risque de prendre la fuite; et nous sommes tout étonnés de trouver à la place d'un tableau, d'une statue, qui devrait nous émouvoir, nous entraîner, une froide image qui nous fait disserter et réfléchir. Dans la plastique, l'allégorie doit être admise; car il est parfois presque impossible de représenter les passions, les sentimens de l'ame, les douleurs et les joies de la vie, autrement que par des figures emblématiques. Mais dans la poésie, qui peut dire tout ce qu'elle veut, et comme elle le veut, l'allégorie n'est le plus souvent qu'un mauvais jeu d'esprit, le bouclier de la satire, ou le masque trop léger de la flatterie.

L'œuvre de Goëthe est donc fondée en grande partie sur une allégorie; mais une allégorie puissante, élevée, digne du poète qui l'a conçue, et du large plan dans lequel elle devait entrer.

Dans la seconde phase de son existence, autrement dit dans la seconde partie du poème, Faust change de direction. Il est encore dans le moyen âge, mais dans le moyen âge avec ses princes et ses

empereurs; avec le couronnement de la reine, et les mœurs chevaleresques et guerrières, et les fêtes splendides de la cour. Puis, lorsque cette peinture est finie, une autre arrive pour l'emporter dans un monde qu'il ignore encore, et lui faire connaître, comme il l'a demandé à Méphistophelès, la vie humaine sous toutes ses faces.

Le bon famulus Wagner, à force de dérouler, comme il le dit, de vieux livres et de vieux parchemins, de tenter de nouvelles expériences, est parvenu avec des composés chimiques, dont nous ne savons malheureusement pas le secret, à former un homme qui a la vie, l'intelligence, la parole; bref, un autre enfant de Prométhée. Et cet homme, cet enfant de la science, cet Homunculus, comme le poète le baptise, est celui qui conduit Méphistophelès et Faust à travers les contrées de la Grèce. Ici, le diable cède au travail obstiné de l'homme; le diable est obligé de prendre pour guide l'être auquel la science a donné le jour. C'est déjà un progrès.

Puis, voici que l'antiquité avec sa grandeur se déroule en face du moyen âge. Le poète éveille d'un coup de baguette ce monde qui dort sous l'aile pesante des siècles; et voici que les plaines, les montagnes, les fleuves, étonnés, reprennent leurs dieux et leurs déesses. Voici pour pendant à la *Walpurgisnacht* du quinzième siècle, la classique *Walpur-*

gismacht, avec ses syrènes, ses faunes, ses griffons et ses pygmées. C'est la Grèce, la noble fille des arts, qui ôte le voile à ses statues, qui fait revivre son histoire et sa mythologie. Phébus se lève à l'horizon, et conduit d'une main ferme ses coursiers impétueux. L'Olympe cache son front dans les nuages, et porte avec orgueil le trône de Jupiter qui, d'un signe de tête, peut ébranler le monde. La source de l'Hélicon flatte encore de son doux murmure l'oreille avide du poète. Ici, les syrènes chantent; là, le sphinx propose ses énigmes. Les nymphes, avec leur couronne de joncs, dansent au milieu du cristal pur des flots. Le vieux Philémon, l'homme fidèle aux lois de l'hospitalité, prépare, avec sa femme Baucis, la table rustique pour les voyageurs. *Chiron* raconte l'éducation d'Achille. Les Parques tournent leur fatal fuseau. Les philosophes s'en vont avec leur démarche grave et leur parole majestueuse, dissertant de la nature de l'Être suprême et des éléments.

Un jour, devant l'empereur Maximilien, Faust a fait apparaître, par la puissance de son art magique, la belle image d'Hélène, et il en est devenu amoureux, et il la cherche avec ardeur, il la demande aux nymphes des bois et des eaux; celles-ci le renvoient de contrée en contrée, d'âge en âge. N'est-ce pas là le type du beau dans les arts; le type dont le poète a entrevu l'idée confuse, et qu'il poursuit le long de sa route à travers les chefs-d'œuvre des hommes,

et les merveilles que le monde admire ? Pour le trouver, il ne faut pas qu'il s'arrête à ce qui a d'abord frappé ses regards, à ce qui le touche ou l'environne. Il faut qu'il s'en aille plus loin, qu'il remonte jusqu'à la source primitive de ce beau idéal ; jusqu'à la nature, notre premier maître et notre premier modèle.

Pendant ce temps, Hélène s'avance de son côté, avec sa noble douleur, avec son front auguste, avec le chœur qui l'environne et chante en l'accompagnant. Oh ! il faut voir cette procession solennelle des temps anciens vers les temps modernes ; il faut lire les chants de ce chœur, qui a toute la majesté, tout l'ensemble des chœurs d'Eschyle. Tout à coup le palais somptueux de Ménélas se transforme : ce ne sont plus de hautes colonnes doriques, un ordre simple et régulier ; c'est le château gothique, le pont-levis et les créneaux, et le gardien qui veille au-dessus de la tour, et doit annoncer avec le cor l'approche des étrangers. Mais cette fois il a manqué à son devoir, car la beauté de l'épouse de Ménélas l'a ébloui.

Hélène et Faust se rencontrent, s'embrassent, et de cet embrassement naît Euphorion. Les critiques allemands ont cru reconnaître là une personnification de Byron¹. Je crois que l'on pourrait aussi

¹ F. Horn, Feuilles de conversation littéraires. Leipzig, Avril 1834. — Weisse, Annales de Berlin, Mai 1834.

traduire cette idée d'une autre manière : prendre Euphorion comme l'emblème de la poésie produite par les idées de l'art antique et par les idées du moyen âge. A peine a-t-il reçu le jour, qu'il veut vivre en liberté. Il échappe aux avertissemens que lui donnent ses parens. Il saute à travers les fleuves du vallon, à travers les bosquets, et chante; et les jeunes filles qui accompagnent Hélène, répondent à ses chants. Mais sa hardiësse s'augmente, il veut prendre un vol plus élevé, il s'élançe dans les airs, et retombe mort; et les personnages du chœur s'écrient en ramassant sa lyre et son manteau : c'est le nouvel Icare!

Ainsi a fait la poésie du moyen âge, si naïve et gracieuse dans son enfance, si belle à voir dans son premier essor, et qui retombe quand elle veut outrepasser ses forces, quand elle quitte les fleurs de la prairie, les grottes fraîches où elle est née, les tendres baisers qui lui ont donné la vie, pour s'élever dans une autre région, où ne peut plus la soutenir son aile légère et diaphane, son aile que le souffle pur d'une bouche de femme peut faire frémir, mais qu'un coup de vent devait briser. Elle retombe morte, et ne nous laisse que le manteau qui la protégeait, le manteau des rendez-vous galans et des tournois, des jours de fête et des Puy d'amour, et sa lyre, instrument harmonieux, sur laquelle sa main a fait vibrer tant de religieuses ballades, mais dont la nôtre

ne peut se servir, parce qu'il y manque pour nous une corde; celle de la foi.

Un peu après, Hélène s'évanouit aussi, et ne laisse à Faust que son voile et son vêtement. Et n'est-ce pas ainsi que la poésie antique s'en est allée pour nous? La base sur laquelle elle s'appuyait, l'esprit qui l'animait, ne peuvent plus convenir à notre nouvelle société, à nos mœurs, à notre religion. Mais elle nous lègue encore le voile, sous lequel elle cache chastement la nudité de ses contours; elle nous lègue sa forme si pure, si gracieuse; sa forme d'art, calquée sur les harmonies et la grâce même de la nature.

Faust retourne alors dans le moyen âge, car à l'époque où il vit, le moyen âge se mêle familièrement à l'antiquité. Les héros de la guerre de Troie entrent dans les récits des croisades; la bravoure d'Achille ou d'Hector ne fait pas honte à celle de Roland, ou du roi Arthur. Et madame Hélène ne craint pas de venir s'asseoir auprès de la belle Maguelonne. La science conduit les poètes dans le monde ancien, et leur naïve imagination rapproche les distances. Il existe à Berlin et à Strasbourg un célèbre poème, manuscrit, sur la guerre de Troie, avec des dessins coloriés, où les héros sont représentés combattant avec la visière, les gantelets de fer, et le bouclier portant les armoiries de leur noble maison.

Ainsi Faust redescend dans le camp de l'empereur, se mêle à ses guerriers, prend part à la bataille qui se livre. Ses efforts ont suivi une meilleure direction, sa vie s'est purifiée par les souffrances, son cœur s'est ennobli par sa lutte constante contre le mal, par sa tendance vers le bien. S'il a failli, par la faiblesse de sa nature, il y a toujours eu au dedans de lui-même un retentissement douloureux de cette chute, un repentir dans ses erreurs, un cri de remords dans ses fautes. Et quand il meurt, Méphistophelès veut s'emparer de son ame, mais les anges viennent la lui enlever. Le corps, ou la mauvaise partie de Faust reste sur la terre, l'ame s'en va vers le ciel. Alors arrive ce chant de haute philosophie, ce chant qui réunit le ciel et la terre, ce chœur miséricordieux des anges, qui s'en vient prendre la défense de l'homme, le diable lui-même qui se sent attendri à leur voix, qui se réconcilie avec le ciel, les saintes pénitentes, et Marguerite en tête, qui implorent la clémence de la Vierge pour Faust, et cette ame d'une nature noble, mais trop présomptueuse et trop faible, cette ame qui n'a pas accompli sans péché son long pèlerinage, mais qui a toujours gravité vers un but meilleur, et qui, après s'être baignée dans les larmes de la douleur, revient au sein de Dieu d'où elle est émanée.

Nous devons, pour en donner une idée, si incomplète, si fautive même qu'elle soit, citer en entier

ce morceau. Mais nous le regardons comme à peu près impossible à traduire; non-seulement parce que dans une traduction, et surtout une traduction en prose, la musique de la langue, des vers et du rythme de l'original, disparaît complètement, mais parce que Gœthe, ordinairement si clair, en s'abandonnant cette fois à un ordre d'idées purement métaphysiques, a pris des tournures de phrases étranges, trouvé de nouvelles significations, inventé de nouveaux mots. Et, en le traduisant aussi littéralement que possible en français, on n'aura non-seulement pas rendu les beautés de ce dithyrambe, on n'aura peut-être pas même pénétré fidèlement la pensée de l'auteur.

MÉPHISTOPHELÈS (*debout devant le corps de Faust*).

Le corps est là couché, l'esprit veut fuir, mais je lui présente sur-le-champ l'obligation signée avec du sang. Malheureusement aujourd'hui on a tant de moyens d'enlever les âmes au diable. Sur la vieille route on se heurte, sur la nouvelle nous ne sommes pas bien recommandés; autrement j'eusse pu faire la besogne tout seul, tandis qu'il me faut appeler des aides à mon secours.

Et c'est ainsi qu'il en va mal pour toutes choses. On ne peut plus compter sur la coutume, ce vieux droit, on ne peut plus se fier à rien. Autrefois à peine le dernier soupir était-il rendu, j'étais là aux aguets de l'âme comme une adroite souris, et crac! en moins d'une seconde je la tenais serrée entre mes griffes. Maintenant elle s'arrête,

retarde, elle ne veut plus quitter la hideuse prison du corps. Il faut attendre que les élémens qui se haïssent la chassent honteusement dehors. Et quand je me suis bien tourmenté des heures et des jours entiers, il faut encore m'adresser ces maudites questions : *quand ? comment ? où ?* La vieille mort a perdu sa promptitude. Le *si* est depuis long-temps chose douteuse. Souvent je me suis réjoui de voir des membres raides, ils ne l'étaient qu'en apparence ; un instant après ils se remuaient, ils vivaient de nouveau.

(*Divers gestes de conjuration.*)

Allons, vite, hâtez-vous, seigneurs aux cornes tordues. Diables de la vieille roche, apportez les vengeances de l'enfer. L'enfer a bien des genres de vengeance à son service, pour les gens de naissance et les grands-dignitaires, mais c'est là notre dernière démonstration, et avec le temps on finira aussi par n'y plus penser.

(*La gueule de l'enfer s'ouvre à gauche.*)

Notre troupe hurle ; le torrent de feu gronde et bouillonne dans l'abîme. A travers les vapeurs épaisses je vois reluire notre éternelle ville de flammes. Les brandons rouges s'élèvent jusqu'à la bouche des damnés qui, comptant toujours se sauver, nagent là au milieu. Mais notre hyène colossale les écrase, et ils recommencent leur route brûlante. Dans le coin il y a beaucoup à découvrir. Un spectacle épouvantable dans un petit espace ! Vous faites très-bien d'effrayer les pécheurs, ils prennent tout cela pourtant pour un mensonge, une illusion, un rêve.

(*Aux diables aux courtes cornes :*)

Allons, coquins, qui vous êtes engraisés du soufre de l'enfer, vous que j'aperçois là avec vos joues enluminées, têtes inflexibles, voici une petite ame, une Psyché avec ses ailes. Tirez-la dehors, c'est un mauvais vers. Je veux la sceller de mon sceau, et alors emportez-la dans les tourbillons de feu. Conduisez-la dans les régions souterraines, c'est là votre devoir. Que s'il lui plaît d'y demeurer, c'est ce qu'on ne sait pas au juste. Mais elle reste volontiers dans son ancienne prison. Prenez garde qu'elle ne vous échappe.

(Aux diables aux longues cornes :)

Et vous, géans ailés, sauteurs agiles, élancez-vous dans l'air, veillez le bras en avant et la griffe tendue, afin de la prendre au passage quand elle voudra s'enfuir. Elle n'est pas en sûreté ici, et bientôt elle s'élancera en haut.

L'ARMÉE CÉLESTE (à droite des Gloires).

Enfans du ciel, envoyés de Dieu, suivez votre course légère ; pardonner les péchés, animer la poussière, montrer un signe ami à toutes les natures, voilà ce que nous devons faire, voilà pourquoi nous prenons notre essor.

MÉPHISTOPHELES.

J'entends des sons criards, des voix méchantes qui me viennent d'en haut. Ce sont ces mauvaises figures de petite fille, comme les dévots les aiment. Vous savez comment, dans des heures maudites, nous méditons la ruine de la race humaine ; ce que nous avons inventé de plus mauvais est justement bien pour leur dévotion. Les voici qui viennent, ces fourbes, ces hypocrites. Ils nous en ont

déjà attrapé plus d'une. Ils nous battent avec nos propres armes ; ce sont aussi des diables, mais des diables encapuchonnés. Ce serait pourtant une honte éternelle pour nous de perdre la partie dans cette occasion. Approchez du tombeau, et tenez-vous fermes au bord.

LE CHŒUR DES ANGES (*répandant des roses*).

Roses qui répandez un doux parfum, petites branches vivantes et flottantes, petits boutons épanouis, allez, allez encore fleurir. Que le printemps renaisse, que la verdure et la pourpre fassent un paradis à celui qui repose ici!

MÉPHISTOPHÈLES (*aux diables*).

Que faites-vous donc là à baisser la tête et à regarder en dessous? Est-ce ainsi que se comporte l'enfer? Que chacun de vous, coquins, reste à sa place et laissez-les venir. Ils pensent pouvoir nous recouvrir de leurs petites fleurs, mais elles se fondent et disparaissent à votre haleine. Soufflez donc. Assez, assez. La troupe entière pâlit devant une telle vapeur. Pas si fort. Fermez le nez et la bouche; en vérité, vous avez soufflé trop fort. Ne pouvez-vous donc jamais vous en tenir à la juste mesure? La chaleur s'augmente, je vois des flammes claires qui ondoient; appuyez-vous l'un contre l'autre; résistez tous ensemble. (*La force tombe, le courage est loin, les diables sentent une chaleur caressante, étrangère.*)

LES ANGES.

Les cœurs heureux fleurissent, les cœurs joyeux s'enflamment, répandant l'amour, préparant des délices. Aux troupes éternelles, les paroles vraies, la clarté dans l'air et le jour partout.

MÉPHISTOPHELES.

Honte! malédiction sur de telles brutes, voilà mes diables qui partent et se précipitent en tumulte dans l'enfer. Puissiez-vous trouver le bain chaud que vous avez mérité! Pour moi, je demeure à ma place.

(Il repousse les roses qui tombent autour de lui.)

Loin d'ici feu follet! Ne jette pas ta lumière si haut. Tu n'es rien si l'on te saisit. Pourquoi voltiges-tu? Va-t'en. Ah! il s'attache comme de la poix et du soufre à mon cou.

LES ANGES.

Ce qui n'est pas pour vous il faut l'éviter, ce qui trouble votre intérieur il ne faut pas le souffrir. Là où nous trouvons de la résistance nous devons être forts; l'amour conduit seulement ceux qui aiment.

MÉPHISTOPHELES.

Le cœur, la tête, la poitrine me brûlent. C'est un terrible élément, plus pénétrant encore que le feu de l'enfer. Voilà pourquoi vous souffrez tant, pauvres amoureux, qui vous en allez le cou tendu épier l'approche de votre bien-aimée. Et moi aussi? Qui donc me fait tourner la tête de ce côté? Je suis pourtant en guerre ouverte avec cette race d'êtres, et leur aspect me causait autrefois tant de colère! Quel pouvoir étranger m'a vaincu? Je les regarde avec plaisir, ces beaux petits enfans, et je ne sais ce qui m'empêche à présent de les maudire? Mais si je me laisse ainsi troubler, qui de nous désormais s'appellera le fou? Ces anges que je hais, ils me semblent pourtant si bons!

Oh! dites-moi, beaux enfans, n'êtes-vous pas de la race de Lucifer? Vous êtes si jolis que je pourrais vous embrasser. En vérité, vous faites bien de venir, c'est pour moi une apparition aussi naturelle que si je vous avais déjà vus des milliers de fois. J'éprouve en secret de si doux désirs, et votre visage devient toujours plus beau. O approchez-vous! ô donnez-moi un regard!

LES ANGES.

Nous approchons, pourquoi te retires-tu? Nous voici, demeure si tu peux.

(Les anges envahissent tout l'espace.)

MÉPHISTOPHELÈS *(resserré sur l'avant-scène)*.

Vous nous faites des reproches à nous autres esprits damnés, et vous êtes les vrais maîtres en sorcellerie; car vous séduisez l'homme et la femme. Quelle maudite aventure! Est-ce donc là l'élément de l'amour? Tout mon corps est en feu et je sens à peine que le cou me brûle. Vous voltigez ici et là, descendez donc un instant, donnez à vos membres gracieux un mouvement plus humain. En vérité, l'air sérieux vous sied très-bien, mais je voudrais tant vous voir une fois sourire! Ce serait pour moi un ravissement éternel. Je pense que vous devez sourire comme les amoureux qui se regardent, avec un petit trait auprès de la bouche. Et toi, grand garçon, tu es encore celui que je me plais le mieux à voir. La mine hypocrite ne peut pas te convenir, ainsi regarde-moi un peu plus gaîment. Vous pourriez bien aussi voyager très-convenablement tout nus. La chemise aux longs plis est pour vous

par trop morale. — Ils s'éloignent. — Je les regarde d'en bas. — Ces coquins-là sont pourtant trop appétissants.

CHŒUR DES ANGES.

Tournez-vous en clarté, flammes d'amour. Que la vérité vienne au secours de ceux qui se damnent, afin qu'ils se délivrent joyeusement des liens mauvais et rentrent dans le sein de Dieu.

MÉPHISTOPHELES.

Quelle étrange chose ! Il me semble être comme Job. J'ai le corps couvert de plaies, j'ai peur de me voir moi-même, et cependant je triomphe quand je me considère, quand je reprends confiance en moi et en ma race. Les nobles parties du diable sont sauvées, le mal se jette sur la peau. Déjà les flammes de ces anges sont éteintes, et je les maudis toutes à la fois comme il convient.

LES ANGES.

Flammes saintes ! celui qu'elles entourent se sent heureux dans cette vie. Réunissez-vous, montez et chantez, l'air est purifié et l'esprit respire.

(Ils s'éloignent, emportant l'ame de Faust.)

MÉPHISTOPHELES *(regardant autour de lui)*.

Mais comment ? où sont-ils allés ? Cette troupe d'enfants m'a surpris, elle s'en est venue fouiller dans le tombeau, et la voilà qui s'envole vers le ciel avec sa proie. Je perds un grand trésor, l'ame qui s'était vendue à moi m'est enlevée par une friponnerie. Auprès de qui irai-je maintenant me plaindre ? Qui donc pourrait me faire rendre justice ? Ah ! tu te laisses tromper sur tes vieux jours, les

tentatives te réussissent mal. Tu l'as mérité. J'ai agi comme un sot indigne. J'ai fait inutilement de grands frais. Un plaisir vulgaire, une passion absurde a touché le vieux diable. Le sage expérimenté a pu prendre goût à ces niais enfantillages, et ce n'est pas une petite folie que celle qui à la fin s'empare de lui.

(Ravins, forêts, rochers, solitude.)

LES SAINTS ANACHORÈTES (*le chœur et l'écho*).

Ici les forêts tremblent, les rochers pèsent de tout leur poids, les racines rampent, les tiges épaisses s'entrelacent, la vague se précipite après la vague, la caverne la plus profonde est notre asile. Les lions se traînent amicalement auprès de nous. C'est l'asile de l'amour saint.

PATER EXSTATICUS (*planant dans les airs*).

Éternelles délices, liens ardents de l'amour, douleurs brûlantes de l'ame, joies enivrantes de Dieu. Les flèches me traversent, les lances me subjuguent, les massues m'écrasent, les éclairs me pénètrent, et le néant même et tout ce qui s'envole porte l'éclat de l'étoile immuable, le germe de l'amour éternel.

PATER PROFUNDUS.

Comme les rocs escarpés qui pendent à mes pieds avec leurs profonds abîmes, comme ces mille ruisseaux qui bouillonnent et roulent au loin leur onde brillante, comme cette forte tige qui s'élance d'elle-même dans les airs, je me représente l'amour puissant qui forme tout et anime tout.

J'entends autour de moi un bruissement sauvage, comme si les rocs et la forêt ondoyaient ensemble, et cependant la source d'eau tombe avec son doux murmure pour s'en aller rafraîchir la plaine. L'éclair qui luit terrible, purifie l'atmosphère empoisonnée, et la source d'eau et l'éclair ne sont que les messagers de l'amour. Ils nous annoncent ce qui se meut éternellement autour de nous. Puisent-ils aussi enflammer mon ame, lorsque l'esprit égaré et froid se tourmente dans la prison des sens, dans les chaînes étroites de la douleur. O Dieu! donne la force à mes pensées, donne à mon cœur la lumière dont il a besoin.

PATER SERAPHICUS (*région moyenne*).

Quel beau nuage du matin vois-je apparaître à travers les rameaux vacillans de la forêt! N'est-ce pas la jeune troupe des esprits?

CHŒUR D'ENFANS BIENHEUREUX.

Notre père, où allons-nous? Notre ami, qui sommes-nous? Nous sommes heureux. Pour tous, pour tous, l'existence est si riante.

PATER SERAPHICUS.

Enfans nés à minuit avec l'esprit et les sens à demi clos, enfans enlevés à vos parens et conquis pour les anges, si vous sentez la présence de l'être qui vous aime, approchez-vous. Mais vous ne savez rien, heureux que vous êtes, des chemins durs et rocailleux de la terre, descendez dans mes yeux, organes du monde, servez-vous-

en comme des vôtres, jetez les regards sur ces contrées.

(Il les prend en lui-même.)

Voilà des arbres, des rochers, des torrens qui se précipitent à grand bruit à travers leur route rocailleuse.

LES ENFANS BIENHEUREUX *(du dedans).*

C'est un grand spectacle à contempler, mais le lieu est trop obscur, l'effroi nous saisit : noble père, laissez-nous sortir.

PATER SERAPHICUS.

Montez, montez dans les cercles plus élevés. Grandissez sans cesse par la puissante présence de Dieu ; car c'est la nourriture que les esprits vont puiser, dans l'air le plus pur ; c'est l'éternelle manifestation de l'amour qui se développe et devient la félicité.

LE CHŒUR DES ENFANS *(parvenus au sommet).*

Enlacez vos mains, formez un cercle joyeux, chantez vos saintes pensées ; vous connaîtrez le nom de Dieu, votre confiance se reposera en lui, et vos regards contempleront celui que vous adorez.

LES ANGES *(apportant la partie immortelle de Faust).*

Elle est sauvée de l'empire des mauvais esprits. Celui qui s'efforce toujours peut être délivré par nos mains. Et si l'amour d'en haut prend intérêt à ses souffrances, la troupe des bienheureux l'accueille avec joie.

LES PLUS JEUNES ANGES.

Ces roses tombées de la main des saintes pénitentes nous

ont aidés à remporter la victoire, à regagner cette ame précieuse. Quand nous répandions ces fleurs, les méchans se retiraient, les diables ont fui devant elles ; au lieu des tourmens habituels de l'enfer, ils ont senti les tourmens de l'amour, et leur vieux maître lui-même n'a pu y échapper. **Chantez, chantez, nous avons réussi.**

LES ANGES ACCOMPLIS.

Nous avons encore un reste de terre pénible à porter. Lorsque l'esprit, par sa puissance, s'est emparé des éléments, aucun ange ne pourrait rompre l'union intime des deux natures, l'éternel amour seul le peut.

LES JEUNES ANGES.

Au-dessus des rocs un nuage s'élève, la vie des esprits se meut ici près. Le nuage s'éclaircit, j'aperçois des troupes d'enfans bienheureux délivrés des liens de la terre, réunis en cercle, qui se rafraîchissent au printemps du monde supérieur. Que leur cercle se joigne à celui-ci qui monte plus haut.

LES ENFANS.

Nous acceptons avec joie et nous atteignons ce degré plus élevé. Oh ! laissez tomber les flocons qui entourent ce nouveau cercle ; comme ils sont déjà devenus beaux et grands par la vie sainte qu'ils ont passée !

DOCTOR MARIANUS

(dans la cellule la plus haute, la plus pure).

Ici la vue est libre, l'esprit est élevé. J'aperçois des femmes qui planent en haut ; au milieu d'elles est la reine des cieux avec sa couronne d'étoiles ; je la reconnais à

cette clarté. (*Dans le ravissement :*) Puissante reine du monde, laisse-moi te contempler dans la vaste tente bleue du ciel. Accorde à l'esprit de l'homme ce qui l'émeut doucement et sérieusement, et l'entraîne avec les joies de l'amour au-devant de toi. Indomptable est notre courage si tu nous commandes, mais soudain notre volonté se ploie quand tu le désires, Vierge pure, dans le sens le plus beau, mère digne de gloire, notre reine d'élection. Autour d'elle les nuages légers s'arrondissent, et la troupe compatissante des pénitentes s'en vient demander grâce à ses genoux. Auprès de toi, Vierge sans tache, les êtres sujets à la séduction peuvent venir avec confiance. Enveloppés dans leur faiblesse, ils sont difficiles à sauver; qui pourra rompre avec ses propres forces les chaînes de la volupté? Le pied faillit si vite sur un sol poli et glissant, L'homme se laisse si facilement éblouir par un regard, par un salut, par un murmure flatteur!

(*Mater gloriosa plane au milieu du cercle.*)

LE CHŒUR DES PÉNITENTES.

Tu planes au sommet de l'empire éternel, entends notre prière, ô reine clémente! vierge sans pareille!

MAGNA PECCATRIX.

Par cet amour qui fit couler comme un baume mes larmes sur les pieds de ton fils divin, malgré les injures des pharisiens; par ce vase qui répandit des parfums précieux, par ces cheveux qui essuyèrent ses membres saints.

MULIER SAMARITANA.

Par le puits auprès duquel Abraham faisait conduire

ses troupeaux ; par ce seau qui rafraîchit les lèvres altérées du Sauveur ; par la source pure et abondante qui jaillit en cet endroit, et qui, éternellement belle, éternellement claire, se répand à travers tous les mondes.

MARIA ÆGYPTIACA.

Par le lieu sacré où l'on déposa le Seigneur, par le bras qui me repoussa loin de la porte, par les quarante années de pénitence que j'ai passées dans le désert, par les heureuses paroles d'adieu que j'écrivis sur le sable.

ENSEMBLE.

Toi qui ne défends pas aux grandes pécheresses de s'approcher de toi, qui donnes au repentir une récompense dans l'éternité ! oh ! accorde, accorde ton pardon à cette pauvre ame qui s'est oubliée une fois, qui n'a pas pressenti qu'elle péchait.

UNA PŒNITENTIUM

(*autrefois appelée Marguerite*).

Oh ! vierge sans pareille, couronnée de rayons, incline, incline ton visage charmant vers mon bonheur. Celui que j'ai aimé revient et n'est plus affligé.

LES ENFANS.

Il nous surpasse déjà par la force de ses membres. Il sera richement récompensé de ses soins. Nous avons été enlevés de bonne heure aux chœurs de la vie, mais celui-ci a appris, il nous donnera des leçons.

LA PÉNITENTE MARGUERITE.

Environné d'une troupe d'esprits, à peine s'aperçoit-il

qu'il est dans un autre monde ; à peine pressent-il cette nouvelle vie, tant il ressemble déjà aux troupes célestes. Regarde comme il s'est délivré de tous les liens de la terre, comme il s'avance dans la force de la jeunesse avec son vêtement éthéré. Permets-moi de l'instruire. Le jour nouveau l'aveugle encore.

MATER GLORIOSA.

Approche. Monte dans une sphère plus élevée. S'il pressent ta présence, il te suivra.

MARIANUS

(*prie, la face contre terre*).

Vous tous qui avez péché par tendresse et qui vous repentez, élevez les yeux vers celle qui doit vous sauver, rassemblez-vous dans votre bonheur pour la remercier. Et chaque pensée meilleure te sera encore offerte, reine, mère, vierge, déesse, oh ! garde-nous ta clémence.

CHORUS MYSTICUS.

Tout ce qui est passager est un point de comparaison ; tout ce qui est insuffisant est ici achevé ; tout ce qu'on ne peut décrire est ici complet, et l'éternelle douceur de la femme nous conduit en haut.

Ainsi se termine cette épopée, la plus grande que jamais un poète des temps modernes ait entreprise, y compris Dante ; cette épopée, qui embrasse la vie humaine sous toutes ses faces, qui développe avec tant de force les images du monde extérieur, les luttes secrètes et les passions orageuses de l'âme.

Sous ses vastes ailes, elle réunit deux hémisphères opposés : la religion des jours anciens, la religion des derniers siècles. De la même main qui fait mouvoir l'épée du drame; de la même main qui scrute si minutieusement une conscience, elle répand sur son passage des guirlandes de fleurs si fraîches et si simples; elle tire de son luth mystérieux des sons si doux qui font sourire et font pleurer. Là, dans l'immense arène qu'elle s'est ouverte, art, poésie, monde ancien et monde moderne, peuple de nymphes et peuple de sylphes, philosophie matérialiste et philosophie religieuse, tout s'anime, tout se meut, tout se mêle, se croise, sans se nuire et sans se confondre. Et l'homme est là au milieu de ces merveilles; l'homme, qui est à la fois le but et le mobile, le chef de ces créations; l'homme, qui porte dans son histoire, l'histoire de l'humanité, qui s'élève avec sa noble soif de science, s'égare avec son orgueil, traverse mainte phase orageuse, maint écueil qui ressemble à un abîme, et remonte, comme le fleuve à sa source, et se rachète de ses fautes par la sublime rédemption de l'humilité et du repentir.

GOETZ DE BERLICHINGEN.

(LA CHRONIQUE.)

*Ein Graf von frommen edlem Mut,
An Sitten hochgeehrt und gut.*

Ballade de 1598.

Le désir de savoir comment Goethe s'était attaché à suivre l'histoire dans son drame de Goetz de Berlichingen, m'a fait rechercher qui était Goetz, et quelle part il avait prise à la guerre des paysans.

Dans les années de loisir qu'il dut passer à son château, après sa captivité d'Augsbourg, Goetz lui-même écrit sa vie¹. C'est une œuvre de grande bonne foi, et d'une rare simplicité. L'auteur raconte naïvement tout ce qui lui est arrivé, aussi bien *les faits* importants de son histoire, que les plus petits détails. On voit bien que ce n'est pas un écrivain bel-esprit, qui veut s'acquérir une nouvelle gloire par la publication d'un livre; mais un brave homme de guerre qui, ne sachant que devenir, s'il ne monte pas à cheval, s'il ne court pas les grandes routes la lance au poing et le casque sur la tête, cède un jour

¹ La première édition parut à Nuremberg, la seconde à Francfort en 1751, avec des notes intéressantes, mais diffuses; une troisième à Nuremberg en 1775. La plus correcte et la meilleure est celle publiée à Breslau en 1813, par MM. Busching et Van der Hagen, auxquels l'Allemagne est redevable de tant de précieux travaux bibliographiques.

aux sollicitations de ses amis, et raconte, la plume à la main, ce qu'il aimerait mieux raconter de vive voix au milieu de ses compagnons, près du feu d'un bivouac.

Goetz naquit à Jaxthausen, domaine héréditaire de ses pères, vers l'année 1480-1482. On l'envoya une année à l'école, et il en eut assez. La coutume n'était pas dans ces temps-là de donner tant de science à un chevalier. C'était beaucoup qu'il sût lire lui-même un défi de guerre, et signer son nom en cas de besoin. En 1495, Goetz, qui pouvait alors avoir quinze ans, commence déjà sa vie errante. Il se rend à la diète de Worms, en qualité d'écuyer de son cousin Berlichingen. Bientôt il entre en la même qualité au service du margrave Frédéric, son seigneur suzerain ; et ne tarde pas à se distinguer par son impétueuse bravoure.

C'est du reste une chose étrange que ce métier de guerre, comme Goetz nous le raconte. Il ne passe que peu de temps à la cour du prince. Il retourne dans son château, visite les seigneurs voisins, s'en va à lui seul, ou tout au plus avec un écuyer, entreprendre des expéditions aventureuses. Si une division éclate entre quelques princes, ou entre les nobles du pays et les bourgeois d'une ville, comme cela arrivait souvent, il tâche toujours de se ranger du côté de son suzerain, sans oublier pourtant de défendre le bon droit. Alors, il se met en route et

guerroyer pour l'un ou pour l'autre, menant une rude vie, gagnant très-peu, et souvent obligé de faire des dettes pour s'acheter un nouveau cheval, ou une autre armure. Dans l'intervalle il a toujours soin de se créer quelque occupation, afin de ne pas laisser reposer trop long-temps son bras et son épée. C'est un méfait à réparer, une injustice à venger, une guerre entreprise pour son propre compte, après qu'il en a entrepris pour les autres. Il a une querelle avec l'évêque de Bamberg, et cette querelle l'occupe des années entières; il y revient toutes les fois qu'il a un moment de loisir, il poursuit le malheureux évêque sur tout ce qui lui appartient. A peine celle-là est-elle assoupie, qu'il s'en fait une autre avec l'archevêque de Mayence, et c'est un champ de bataille non moins précieux à entretenir que le premier. Puis, comme l'on connaît déjà sa bravoure, et le zèle avec lequel il l'emploie à défendre des intérêts injustement lésés, on lui demande le secours de son bras, comme on pourrait demander à un écrivain de nos jours le secours de sa plume. Un tailleur n'a pu recevoir deux cents florins qu'on lui devait à Cologne, et Gœtz de Berlichingen s'en va arrêter sur la route les deux premiers marchands de Cologne qu'il rencontre, et les tient à la pointe de son épée, jusqu'à ce qu'ils aient payé les deux cents florins. Quelques marchands de Nuremberg ont trahi un de ses écuyers, et lorsque ces marchands se rendent avec

leurs voitures de bagages à la foire de Francfort, ils trouvent Gœtz de Berlichingen, qui les soufflète l'un après l'autre, et les renvoie honteusement après s'être emparé de leurs marchandises.

De telles expéditions nous semblent aujourd'hui bien singulières, et nous pourrions les qualifier d'un nom très-peu chevaleresque. Mais Gœtz les entreprenait avec la persuasion intime qu'il remplissait un devoir de conscience et satisfaisait aux lois de l'honneur. Le souvenir des règles de chevalerie, le souvenir même des idées religieuses ne le quittait jamais dans de telles occasions. « Je dois rendre, dit-il à la fin de son livre, de grandes actions de grâces à Dieu, qui m'a soutenu visiblement dans toutes mes entreprises, aventures et combats singuliers. »

Dans quelque circonstance qu'on le prenne, on le verra toujours aussi fidèle à ces principes de chevalerie, basés sur le droit de suzeraineté, et sous ce rapport-là surtout sa vie est très-curieuse à étudier. Gœtz est bien un homme de guerre hardi et entreprenant, un homme fier qui s'appuie sur son courage plus encore que sur sa noblesse, et marche librement au secours du pauvre paysan opprimé, sans redouter ni prince, ni seigneur, ni chapitre de chanoines. Que lui importent le courroux de l'évêque de Bamberg, ou les menaces de l'archevêque de Mayence ! Ce sont des nobles puissans, et lui est

noble aussi, et il veut traiter avec eux d'égal à égal. Mais si son margrave parle, ou si le nom de l'empereur est prononcé, tout ce courage bouillant s'assouplit; car le margrave est son suzerain, et l'empereur est le maître, auquel en vrai chevalier il doit rendre hommage.

Cette fidélité de Goetz était bien connue, et lorsqu'à la diète d'Augsbourg les marchands de Nuremberg s'en vinrent porter plainte contre lui à Maximilien : « Je connais très-bien Berlichingen, répondit l'empereur, je l'estime pour sa loyauté et sa valeur; et ne dirait-on pas que pour un sac de poivre qu'un marchand aura perdu, il faille mettre tout l'empire en rumeur? »

C'est dans une de ces rencontres fréquentes avec les Nurembergeois, que Goetz eut la main coupée: « Je sentis, dit-il, que l'épée de mon adversaire avait pénétré sous mon gantelet, et que ma main ne tenait plus au bras que par un peu de peau. Alors, comme s'il ne m'était rien arrivé et sans laisser paraître ce que je souffrais, je fis reculer doucement mon cheval, et je m'en allai rejoindre mes compagnons. »

Quand Goetz voit sa main tomber devant lui, de quoi pense-t-on qu'il s'afflige? Sans doute, d'être estropié pour toute sa vie? Non pas, mais de ne pouvoir plus exercer le métier de chevalerie, de ne pouvoir plus combattre ses ennemis, et quand il apprend

qu'on peut remplacer cette main par une main de fer, il redevient tout joyeux.

Les efforts des ennemis de Berlichingen, et notamment ceux de l'évêque de Bamberg, n'avaient pu parvenir d'abord à attirer sur sa tête la colère de l'empereur. Mais plus tard, il embrassa le parti du duc Ulrich de Wurtemberg contre l'alliance souabe; et en 1522, après que le duc eut été chassé de ses États, Goetz fut arrêté et conduit à Heilbronn. D'abord on lui donna, sur sa parole de chevalier, la ville pour prison; mais ce n'était pas assez pour ses ennemis de l'avoir ainsi écarté du champ de bataille, et de le tenir, avec sa promesse d'honnête homme, mieux renfermé à Heilbronn qu'on n'aurait pu le faire avec des verroux. Un jour, un commissaire de l'alliance souabe arrive auprès de lui, et veut lui faire signer un écrit que Goetz regarde comme injurieux à son honneur. Comme on peut le croire, il refuse hautement de condescendre à un tel acte. On menace de le jeter dans la tour, il déclare qu'il a juré de rester dans la ville, et qu'il y restera. Cependant il envoie prévenir son beau-frère François de Sickingen, qui accourt en toute hâte avec une troupe d'hommes à cheval. Les bourgeois de Heilbronn, et le commissaire surtout, ont peur, et ils relâchent Berlichingen, moyennant une somme de deux mille florins, que le pauvre chevalier dut emprunter de côté et d'autre à ses amis, car il ne l'avait pas.

Goethe a fait de cette résistance de Goetz, et de l'arrivée subite de Sickingen, l'une des plus belles scènes de son drame.

Goetz retourna dans sa demeure, mais peu de temps après, un événement survint qui, en l'entraînant dans son tourbillon, devait avoir pour lui des suites longues et douloureuses; je veux parler de la guerre des paysans en 1525.¹

Tous les peuples ont eu l'un après l'autre ces révoltes de l'esclave contre le maître, de l'opprimé contre l'oppresser, dernières protestations de la passivité du faible poussée jusqu'au bout; espèces de saignées avec lesquelles le peuple se soulageait de ses plaies. La Grèce a eu ses combats d'ilotes; Rome son mont Aventin. Le moyen âge n'emportait pas avec lui les lois barbares de l'esclavage; mais le servage sous le gantelet de fer de quelques hommes était peut-être pire. Et il y a eu rébellion de toutes parts, contre les lois brutales de cette époque; et rébellion surtout contre leur interprétation souvent plus brutale encore. En prenant l'histoire des siècles qui ont amené l'émancipation successive des peuples, on peut voir se dérouler une chaîne de révoltes non interrompue, qui éclatent comme autant

¹ Voyez, sur cette guerre des paysans, les importantes recherches faites par M. de Raumer, dans son Histoire d'Europe; Sartorius, Oechsle, Wachsmuth; Crusius pour le Wurtemberg; Calmet pour l'Alsace, etc.

de volcans, l'une à la suite de l'autre, au nord et au midi. Quand l'une est éteinte, une autre recommence. La nation de serfs qui s'est vengée, expie dans les tortures son audacieuse entreprise; mais une autre suit son exemple.

L'histoire de ces révoltes populaires diffère dans ses circonstances, le caractère général en est le même. On se soulève contre les privilèges, on se bat au nom de la liberté; mais cette liberté, en quoi consiste-t-elle dans le commencement? A obtenir une répartition plus égale d'impôts, à diminuer le poids des dîmes, le nombre des corvées. Les pauvres paysans, qui crient à l'oppression, ne songent pas encore à réclamer un droit d'élection, et à se faire une charte constitutionnelle. Ce qu'ils demandent le plus souvent, ce dont ils se réjouissent surtout, c'est de pouvoir pêcher, chasser en liberté; tant ce parcage des animaux de l'air et des champs, au profit de quelques-uns, est contre la nature; tant ils se trouvent blessés de ne pouvoir tuer le lièvre qui vient ravager leur jardin, parce que le lièvre est réservé pour les nobles plaisirs de leur maître.

Le mécontentement couve long-temps en silence dans tous les cœurs; on n'en aperçoit rien, on n'en pressent aucune trace. Le ciel est calme, les nobles se rendent joyeusement à leurs rendez-vous de fête. Les bois retentissent du son de leurs cors, les châteaux du bruit de leurs chants; et tout à coup la

moindre circonstance fait éclater l'orage qui se préparait dans l'ombre. La moindre étincelle qui tombe à temps opportun, allume l'incendie. En un instant, la foule patiente dresse la tête, et se rue contre ceux dont elle a subi les longs affronts. L'esprit de soulèvement court d'une chaumière à l'autre, comme le feu sur une traînée de poudre. Une même pensée soulève en un clin d'œil mille bras, qui tout à l'heure labouraient péniblement la terre; une même soif de vengeance remplit toutes ces poitrines, sur lesquelles, hier encore, le farouche suzerain aurait pu poser impunément le talon de sa botte. Avant que les nobles aient distingué l'étendue du danger, avant que les prélats aient eu le temps de discourir sur l'impunité des rebelles, la campagne est envahie, les instrumens pacifiques d'agriculture deviennent des instrumens de guerre. Cette fois les forêts ne retentissent plus du tumulte entraînant d'une chasse joyeuse, mais des rauques acclamations d'une troupe d'hommes avides de sang, et les châteaux n'ouvrent plus leurs larges salles aux rians banquets des chevaliers, aux ballades du ménestrel; la main des incendiaires s'en approche et les fait flamboyer aux quatre coins. Incendie et pillage, meurtre et cruautés de toutes sortes; voilà ce que veut maintenant cette foule qui s'avance en désordre contre la demeure de ses maîtres, qui se précipite comme un torrent à travers la campagne avec des cris de colère féroces,

et des rires plus féroces encore. Il faut que l'orage déborde tout ce qu'il a amassé de grêle et d'éclairs; il faut que quelques jours acquittent les souffrances d'un siècle; que le massacre venge les humiliations; que le renversement des palais paie les souffrances de la chaumière. L'homme du peuple sait bien compter; si ses maîtres lui font une injustice, il ne dit rien, mais trace une grande raie rouge dans sa mémoire; nouvel affront, nouveau signe; s'il meurt avant le temps, il transmet le calcul à ses fils, et quand le jour est venu, il faut que tout soit soldé. Les maîtres ne perdent rien pour avoir attendu. Le compte est écrit en caractères de sang, et les intérêts se paient usurairement avec du sang.

Veut-on savoir quelle faible circonstance peut amener une guerre, quand le peuple n'attend plus que l'occasion d'éclater?

En 1207, dans l'archevêché de Brême, le curé de Steding, blessé de n'avoir reçu à l'offrande qu'un gros de la main d'une femme riche, met dans la bouche de cette femme, qui s'agenouille pour communier, le gros au lieu de l'hostie. Le mari assemble ses amis, la foule accourt, la colère gronde; le prêtre est tué, le presbytère renversé : l'archevêque de Brême lance l'excommunication contre la ville; les habitants résistent, et voilà une guerre qui dure vingt ans, une guerre qui promène la désolation dans tout le pays. Il fallut, pour la terminer, traiter les Ste-

dingers comme des hérétiques; le pape prit fait et cause pour l'archevêque, lui prêta le secours de ses bulles, et une croisade en bonne forme fut dirigée contre une population peu nombreuse, qui avait soutenu une lutte si opiniâtre.

La lecture d'un bref du pape, qui accordait de grandes indulgences à ceux qui combattraient les Stedingers, augmenta beaucoup les troupes de l'archevêque. Mais les Stedingers s'avancèrent encore avec plus de six mille hommes contre leurs adversaires, et ne cédèrent qu'après avoir vendu chèrement leur défaite.

En 1382, en Angleterre un receveur d'impôts, qui avait déjà soulevé plus d'une fois contre lui le mécontentement populaire, veut prendre de force la fille d'un ouvrier, Wat-Tyler (couvreur). Wat-Tyler le tue, arbore l'étendard de la rébellion; le peuple se range autour de lui. Et voilà en peu de temps, Wat-Tyler, l'ancien couvreur, maître d'une armée de 100,000 hommes, qui, après avoir ravagé quelques provinces, s'être emparé de plusieurs villes, s'en va braver le roi Richard jusque dans la tour de Londres; et marche un jour à côté de lui, Wat-Tyler comme le roi, Richard comme le sujet.

Ce qui domine ordinairement dans ces révoltes, c'est surtout la haine contre le haut clergé. Les paysans, qui s'en vont la faux et le brandon à la main exercer leurs atroces vengeances, ne se don-

nent quelquefois pas le temps de distinguer à qui appartient tel ou tel château; mais s'ils rencontrent sur leur chemin la demeure d'un riche abbé, le palais d'un évêque, on peut être sûr qu'ils se jetteront là avec plus d'acharnement que partout ailleurs. On conçoit, en effet, que pour une classe d'hommes auxquels les prêtres ne faisaient grâce ni de la dîme, ni de la corvée, la vue d'un gentilhomme avare, injuste, cruel même si l'on veut, mais entouré de ce prestige que donnent la valeur et les périls d'une vie aventureuse, dut leur être moins intolérable que l'aspect d'un prélat injuste aussi, cruel aussi, et mollement endormi dans les douceurs d'une vie riante et vicieuse. Puis le gentilhomme les défendait, et le prélat devait les faire défendre. Puis les vices du chevalier s'accordaient encore avec son rude métier de guerre, avec sa bravoure; et les vices d'une confrérie de moines, ne pouvaient la montrer que sous un jour faux et hypocrite.

Il faut remarquer aussi que, tout en se révoltant ainsi contre le haut clergé, le peuple, comme pour protester en même temps de son esprit religieux, ne manque jamais de se choisir un prêtre qui le harangue et lui parle de Dieu, à sa manière. Souvent ce prêtre est un fanatique, et il doit être tel, pour répondre aux besoins d'une multitude ignorante qui prête une oreille avide à tout ce que l'on

peut lui dire de plus merveilleux, et n'a pas de peine à croire aux miracles, lorsqu'avec sa révolte elle semble vivre dans un miracle perpétuel.

En Angleterre c'est John Ball, incarcéré par l'archevêque de Cantorbéry, délivré par le peuple, et qui s'en va prêchant à ce peuple ses idées d'égalité, et résumant dans ces deux vers, devenus historiques, sa démocratie.

*When Adam delved and Eve span,
Who was than the gentleman?*

Quand Adam labourait, et quand Ève filait,
Qui donc alors était le gentilhomme?

En France, c'est le maître de Hongrie qui se dit chargé d'une mission céleste, et gouverne avec ses mystérieuses révélations l'esprit crédule des Pastoureaux.

En Allemagne, c'est Müntzer qui fanatise avec ses rêves et ses discours bibliques l'âme de ses adeptes.

Ce que l'on retrouve encore dans ces révoltes de paysans, c'est le même désordre, la même cruauté, le même aveuglement. Et la seule question à faire, ce serait, je crois, celle-ci : lequel des deux partis a exercé le plus de cruautés, des paysans pendant leur court triomphe, ou des nobles après leur victoire? Et il me semble que, si épouvantable que soit la conduite des premiers, celle des seconds doit paraître encore plus odieuse. Les malheureux serfs ont

à venger de longues années de deuil, d'oppression et de misère; les nobles ne peuvent s'en prendre qu'à un moment de fureur passagère, à une éruption terrible, mais long-temps comprimée par l'idée du devoir et la patience. Les paysans se jettent avec une sorte de férocité sur leur proie, et passent comme un fléau à travers les possessions de leurs maîtres; les nobles combinent leur colère, calculent leur vengeance; raffinent leurs moyens d'atrocité. Ils ne veulent pas écraser tout d'une fois ceux qui ont osé se révolter contre eux; ils aiment à les tenir à leur disposition, à les voir lentement souffrir, à voir leurs membres se briser sous la torture, ou se fondre sur le bûcher. Que l'on prenne l'histoire de ces fatales guerres civiles, et l'on verra si le parti accoutumé au pouvoir, le parti des patriciens et des rois, n'a pas toujours été plus froidement, plus savamment cruel que le parti populaire, contre lequel il dut un instant lutter.

L'une des plus anciennes guerres de paysans que nous ait transmises l'histoire du moyen âge, est celle des Stellinga, qui éclata en Saxe sous le règne de Louis le débonnaire. C'était un petit noyau d'hommes qui voulait se soustraire aux nouvelles institutions fondées par Charlemagne et aux lois nouvellement implantées du christianisme. Ils furent vaincus, et 140 d'entre eux décapités, 40 pendus, les moins coupables mutilés.



Au onzième siècle, les paysans de Normandie se révoltent contre la noblesse; et l'on peut lire dans Robert Wace, comment Raoul d'Ivry, l'oncle du duc régnant, les traita après sa victoire :

Raol fu mult de mal talent
Nes' vont mener à jugement ;
Tuz les fist tristes et dolenz ;
A plusurs fist traire les denz
E li altres fist espercer
Traire les oïls, li puings colper,
A tese i fist li guarez cuire
Ne li chaut gaires ki s'en muire
L'altres fist tuit vis bruillir
E li' altres en plumb buillir.

En 1514, l'armée de vagabonds, que le cardinal Bakacs en Hongrie avait rassemblée pour faire une croisade contre les Musulmans, tourne les armes contre son propre pays. George Dosa en est le chef. Une bataille se livra, les nobles l'emportent; Dosa se jette en désespéré au milieu des rangs ennemis, sans pouvoir y trouver la mort. On s'empare de lui, on le renferme avec 40 soldats, attachés particulièrement à son service, dans un cachot, et on les laisse là quatorze jours sans nourriture. Au bout de ce temps, on retire du cachot ceux qui n'étaient pas encore morts de faim. Il en restait 20 environ, et parmi eux George Dosa. Un trône, un sceptre et une couronne en fer ont été rougis au feu. Dosa doit s'asseoir sur le trône, prendre le sceptre bouil-

lant dans sa main, et recevoir la couronne sur la tête. Quand ses membres ont été à demi rôtis dans cet affreux supplice, on les dépèce et on les fait manger à ses compagnons. Après cela, il ne faut plus parler des cannibales; jamais ils n'ont connu un tel raffinement d'atrocité.

Un autre exemple, plus récent, n'est pas moins affreux. En 1525, les paysans de l'Alsace avaient suivi l'exemple de ceux de la Souabe et de la Thuringe. Le duc de Lorraine, dont ils menaçaient les États, se mit en route pour les réprimer. Le combat s'engage dans le village de Lupstein, 14000 Lorrains environ, contre 6000 insurgés. La lutte fut violente, les paysans défendaient le terrain pied à pied, et se retranchaient dans les cours, dans les maisons; quand le duc vit qu'il ne pouvait venir à bout d'une telle résistance, il cerna le village avec ses troupes, et y fit mettre le feu aux quatre coins; des 6000 paysans, il ne s'en sauva pas un seul; tous ceux qui échappèrent à l'épée périrent dans les flammes. Il est vrai qu'à la suite de cette belle expédition, et de deux ou trois autres à peu près semblables, le duc Antoine revint en triomphe à Nancy, et que les prêtres entonnèrent le *Te Deum* en son honneur.

Enfin, un autre trait distinctif peut servir encore à caractériser les guerres de paysans, c'est la promptitude avec laquelle elles éclatent, et la promptitude avec laquelle elles finissent. Quand la mesure du mé-

contentement populaire est comblée, le plus léger prétexte produit l'éruption; les paysans escaladent les tours qu'ils ont long-temps regardées avec terreur; le premier moment de surprise les protège, leur témérité même les sert: leur premier choc est effroyable. Mais bientôt on ne tarde pas à s'apercevoir qu'ils n'ont ni les armes, ni la discipline nécessaires. Ils ignorent l'art de la guerre, ils manquent d'un chef qui sache diriger leur courage et le réprimer au besoin, pour s'en servir à propos. Les nobles se rassurent, rassemblent leurs forces, arrivent en bon ordre. Si l'effervescence des paysans dure encore, elle est très-dangereuse; mais souvent, après les premiers excès auxquels ils s'abandonnent, elle s'apaise. La colère qui leur donnait tant de courage, s'adoucit quand ils l'ont exhalée. Ils se battent encore à merveille en partisans; ils ne résistent guère à une bataille rangée. La tactique de l'armée ennemie les déconcerte; la résistance ferme et calculée est une muraille contre laquelle ils ne se hasardent guère à briser deux fois de suite leur impétuosité. Ils fuient faute de discipline; ils se débandent faute d'un chef qui sache les rallier. Quand Müntzer mena ses soldats au combat, il leur promit de recevoir les balles de l'ennemi dans sa soutane, et les soldats, conduits par leur crédulité, se jetèrent gaiement au-devant des arquebuses; mais quand ils virent que les balles tombaient aussi sur eux, et que leur chef

ne les préservait avec ses prières ni des blessures, ni de la mort, ils cédèrent à cette attaque soutenue de leurs adversaires, et s'enfuirent en désordre.

Une fois la première bataille perdue, un grand changement s'opère parmi eux. Leur ardeur s'éteint, leur résolution tombe. Les vieux liens se renouent, les souvenirs de leur famille et de leur chaumière, si chargés de misères qu'ils soient, les dominent encore. Ils deviennent faibles et incertains, de passionnés qu'ils étaient. On dirait qu'après la révolte et le châtement, ils ont peur de se retrouver en face de leurs maîtres. On dirait d'une mer orageuse qui se calme et rentre avec un léger murmure dans son lit de sable. Ou, plutôt, on dirait que la Providence les fait surgir dans son courroux, comme pour donner un avertissement aux oppresseurs, et les laisse ensuite retomber dans leur repos.

La guerre des paysans d'Allemagne, en 1525, se trouva en rapport avec la réformation; on peut croire cependant qu'elle n'en était pas la conséquence immédiate. A la fin du quatorzième et au commencement du quinzième siècle, la condition des paysans avait empiré; les nobles, habitués à l'exercice du pouvoir, en avaient agrandi les limites. Le pauvre serf avait à payer non-seulement la dîme véritable, mais sous ce mot de dîme on comprenait encore une quantité de charges accidentelles qui lui ravissaient la meilleure partie de sa récolte. A cela ve-

naient se joindre les corvées habituelles, les exactions des subalternes; au premier mot du maître, il devait quitter sa charrue, charier les denrées au monastère, ou la provision de bois au château. On ne le payait pas, on ne le récompensait pas, on ne le traitait guère que comme un animal intelligent né tout exprès pour obéir aux puissans seigneurs dont il dépendait. Les orages venaient ravager ses champs; les guerres des petits princes pouvaient anéantir le fruit de ses travaux, incendier sa chaumière, mais on ne savait ni lui tenir compte de ses efforts, ni prendre pitié de sa misère. Avant tout les couvens devaient avoir leurs celliers bien garnis, les gentilshommes leur château muni de provisions, quel que fût le dénuement d'une famille de serfs.

Dans ces circonstances, la réforme s'accomplit; et à ce cri de liberté religieuse qui retentissait dans toute l'Allemagne, les paysans crurent pouvoir joindre celui de liberté temporelle. Ils ne s'armèrent pas d'abord pour être les apôtres du protestantisme, ils s'armèrent pour défendre leur propre cause; et s'ils combattirent en faveur de la nouvelle foi, c'est qu'elle se rattachait étroitement à leurs espérances d'émancipation, c'est qu'ils avaient eu aussi beaucoup à souffrir des prêtres catholiques. Luther n'avait pu voir le commencement de cette insurrection des paysans, sans y prendre intérêt; car elle ressemblait à un commentaire énergique, à une libre et

hardie manifestation des principes qu'il avait répandus. Plus tard, il s'éloigna d'eux, et blâma sévèrement les désordres auxquels ils s'étaient livrés.

La révolte commença, à vrai dire, en 1524, dans les terres du comte de Lupffen en Souabe, qui avait eu l'art de rendre ses sujets plus malheureux encore que les autres. Celle-ci fut promptement apaisée; mais quelques mois après, les paysans se soulevèrent en Souabe, en Franconie, dans l'évêché de Mayence, dans la Bavière, et presque dans toute l'Allemagne, si l'on en excepte la Saxe. Les uns s'en allèrent par petites bandes brûler les châteaux de leurs maîtres, exercer leurs vengeances particulières; mais il se forma, sous les ordres de Hippel et de l'aubergiste Metzler, un corps de troupes principal qui, après avoir saccagé le château du comte de Hohenlohe, mis à contribution les prêtres de Heilbronn, incendié Miltenberg, traversa la Franconie, fut reçu dans Wurzburg aux acclamations de joie de tous les bourgeois de la ville, et mit le siège devant la forteresse.

C'était ce corps d'armée qui était à proprement parler la tête de l'insurrection, c'était de là que partaient pour le reste de l'Allemagne des émissaires, chargés d'amener de nouveaux renforts, d'exciter de nouvelles révoltes. C'était là aussi que l'on avait rédigé le pacte d'alliance auquel les nobles devaient souscrire pour avoir la paix.

C'est une constitution en douze articles, encadrée dans des textes de la Bible, et qui peut nous faire voir à quoi en étaient réduits ces hommes obligés de prendre les armes et de lever l'étendard de la rébellion, pour soutenir des prétentions aussi modérées.

Par le premier article, les paysans demandent qu'il leur soit permis de se choisir eux-mêmes leur pasteur, et de le renvoyer s'il manque à ce qu'ils ont droit d'attendre de lui.

2.^o Ils paieront volontiers la dîme, puisqu'elle est déjà ordonnée dans l'Ancien Testament ; mais non point les autres impôts onéreux, qu'on leur applique encore sous le nom de dîme.

3.^o Jésus-Christ est mort pour tous les hommes. Tous les hommes doivent être égaux. Cependant, ils reconnaissent qu'ils ont des maîtres, et ils veulent leur obéir ; mais ils demandent que ces maîtres les traitent humainement et chrétiennement.

4.^o Quand Dieu a créé le monde, il a mis au pouvoir de l'homme tout ce que renferme la nature, et ils désirent partager le droit de pêche et de chasse avec leurs seigneurs.

5.^o Que les bois ne se trouvent plus dans la propriété exclusive des gentilshommes et des monastères, et qu'il en soit réservé aussi une part pour les besoins du pauvre.

6.° Les charges du paysan s'augmentent de jour en jour; on désire qu'elles soient allégées.

7.° Suite du précédent. Que les seigneurs et les paysans entrent les uns à l'égard des autres dans des rapports plus équitables.

8.° Le travail imposé au paysan au-delà de celui qu'il est tenu légalement de faire, doit lui être payé.

9.° Ils veulent être punis d'après ce qui est écrit, d'après les ordonnances et les coutumes, non plus d'après le libre arbitre.

10.° Qu'on ne leur enlève plus les choses qu'ils ont eux-mêmes loyalement achetées.

11.° L'abolition complète de la *main-morte*.

Par le 12.° article, ils s'engagent à retrancher de ce pacte les choses qu'on leur représenterait comme contraires aux lois de Dieu et de la charité, et à se conformer toujours aux enseignemens du christianisme.

Cette troupe de paysans, qui s'était réunie avec tant de résolution pour défendre ses droits, comprit bien qu'il lui manquait un chef habitué au métier de la guerre et capable de la diriger; et la proposition, faite par Hippel, de choisir pour chef Gøetz de Berlichingen, fut accueillie à l'unanimité. Aucun homme ne pouvait en effet inspirer plus de sympathie et en même temps plus de respect à cette multitude. Gøetz avait sans cesse suivi une ligne de conduite toute différente de celle des autres nobles.

On ne l'avait jamais vu maltraiter le paysan, exercer dans ses terres d'injustes exactions. On ne l'avait pas vu se ranger du côté des seigneurs pour opprimer plus facilement le pauvre peuple. Loin de là, ses querelles particulières, ses courses aventureuses présentaient toujours quelque chose d'anti-aristocratique. Il s'attaquait aux évêques, pour défendre un humble écuyer; il se tournait du côté du faible, et lui prêtait l'appui de son bras contre les riches bourgeois ou les grands seigneurs. Sa loyauté le faisait estimer, son caractère de justice et de commisération pour la classe pauvre le faisait chérir de tous ceux qui étaient pauvres et opprimés, et sa bravoure célèbre lui attirait l'admiration universelle. Au seizième siècle, Gœtz était un héros populaire, dont l'on se plaisait à s'entretenir sous le chaume du serf. Les enfans apprenaient de bonne heure à vénérer son nom, et les faiseurs de contes étaient les bien-venus toutes les fois qu'ils en venaient à rapporter une nouvelle aventure, vraie ou fausse, de Gœtz de Berlichingen à la main de fer.

Le loyal chevalier apprit avec douleur cependant ce que les paysans attendaient de lui. Si leur cause lui semblait juste, les excès affreux auxquels ils s'étaient déjà portés ne pouvaient que lui inspirer une profonde aversion contre une telle guerre. Il rejeta avec fierté les premières propositions qu'on

lui fit. Mais les insurgés étaient résolus de l'avoir pour chef, et quand ils virent leurs offres inutiles, ils employèrent les menaces. Goetz céda à la crainte de voir sa demeure livrée aux flammes, sa femme et ses enfans massacrés sous ses yeux; et il conservait aussi l'espoir de réprimer par sa présence la fureur de cette troupe indisciplinée, de mettre fin plus promptement aux ravages qu'elle commettait.

Il s'engagea donc à prendre le commandement de ces nouveaux soldats pendant un mois. Mais il avait trop présumé de son pouvoir sur des esprits que l'effervescence du moment rendait inaccessibles au langage de la raison. Ni ses conseils, ni ses reproches, ni ses menaces, ne purent mettre un frein à leurs brutales passions. Il eut la douleur de voir flamboyer devant lui des villages et des châteaux qu'il eût voulu sauver. Il entendit raconter tous les actes d'emportemens barbares auxquels s'abandonnaient ses soldats; et quand il voulut interposer son autorité de général dans ces excès qu'il abhorrait, on lui fit entendre que, s'il continuait ainsi, sa vie même n'était pas en sûreté; qu'on l'avait pris pour guider les cohortes de paysans sur le champ de bataille, non point pour les prêcher.

Alors il résolut de rompre à tout jamais avec elles; mais sa fidélité à garder ses sermens, le retint pendant le mois entier qu'il avait promis de passer avec elles. Au bout de ce temps il écrivit à Truch-

sess, le général de l'alliance souabe, pour lui expliquer sa conduite et préparer sa retraite. On ne lui répondit pas. Il partit en fugitif, se rendit à Stuttgart, et parla lui-même à Truchsess. Les motifs qui l'avaient fait agir étaient assez plausibles, la marche constante qu'il avait suivie était assez franche pour le justifier des reproches que les nobles lui adressaient. Mais ses ennemis voulaient le trouver coupable, et, en dénaturant ses intentions, en exagérant les faits, ils parvinrent à le représenter à l'empereur tout autrement qu'il ne le méritait. Il fut enfermé deux ans à Augsbourg, et ne sortit de sa prison qu'à la condition de retourner dans son château, d'y rester tranquille jusqu'à la fin de sa vie, de ne plus entreprendre aucune expédition, de ne pas franchir les limites de ses terres, sous peine de payer, pour chaque infraction à ses promesses, une somme de 25000 florins.

Pendant ce temps la guerre des paysans, qui avait mis toute l'Allemagne en rumeur, était étouffée. Ce fut une grande faute de la part de Hippel et de Metzler, qui conduisaient le principal corps d'armée, de s'obstiner au siège de la citadelle de Wurzburg, qui, bien pourvue de munitions, et défendue par des troupes fermes et aguerries, leur opposa une résistance constante. Tandis qu'ils s'affaiblissaient ainsi chaque jour dans une lutte inutile, le duc de Lorraine écrasait la révolte en Alsace. Truchsess s'avan-

çait à travers le carnage et l'incendie, et anéantisait sur sa route tous les petits partis qui tentaient de lui résister. La bataille de Böblingen, dans laquelle plus de 8000 paysans périrent, porta un coup mortel à la rébellion; celle d'Ingolstadt acheva de la décourager; les troupes se débandèrent; les représailles sanglantes, auxquelles Truchsess se livra, répandirent la consternation dans le cœur de tous ceux qui avaient d'abord encouragé et soutenu l'insurrection; et quand il se présenta aux portes de Wurzburg, les habitans coururent eux-mêmes au-devant de lui, et se soumirent à toutes les conditions qu'il lui plut de leur imposer. Soixante citoyens, appartenant presque tous aux premières familles de la ville, payèrent de leur tête le secours qu'ils avaient donné aux rebelles. L'évêque rentra en triomphe dans ses États, amenant avec lui, pour maintenir l'ordre, une troupe de soldats étrangers, dont les habitans durent payer la solde et l'entretien; et, pour compenser tout ce que la guerre avait enlevé au palais épiscopal, les sujets de l'évêché furent encore dans leur misère chargés d'une nouvelle contribution. Le protestantisme, qui avait commencé à s'introduire dans cette principauté, eut à subir toutes les persécutions des prêtres catholiques. Les églises consacrées à la nouvelle foi, furent renversées; les ministres jetés dans les prisons ou chassés, et le catholicisme se réinstalla pompeusement dans son

vieux dôme de Bamberg et dans les terres qui en dépendaient.

Après cette expédition glorieuse, les troupes de l'alliance souabe traversèrent le Palatinat, l'évêché de Salzbourg, les propriétés de l'archiduc Ferdinand, le Tyrol, où de nouveaux troubles avaient éclaté, et après mainte lutte opiniâtre, maint combat acharné de part et d'autre, on put reconnaître aux maisons des coupables tombant en cendres, aux échafauds dressés sur les places sanglantes, que la révolte touchait à sa fin, et que le bon droit et la clémence des seigneurs l'emportaient sur leurs agresseurs.

Restait encore Müntzer, qui avait donné à ses soldats ce qu'aucun autre chef de paysans n'avait pu donner aux siens, le fanatisme religieux; Müntzer, l'ancien élève de Luther, que Luther réprouvait, mais qui se disait envoyé de Dieu, priait, jeûnait, promettait des miracles, et suppléait à son défaut de courage et d'expérience militaire, par des sermons enthousiastes et des paroles mystiques, qui fascinaient une foule ignorante.

La révolte de Müntzer éclata dans la Thuringe, et se répandit dans les principautés environnantes. Ses troupes, qui s'élevaient à plus de 6000 hommes, s'étaient déjà emparées de Hersfeld, de la petite ville de Vach, de l'abbaye de Fulda. Le landgrave de Hesse leur livra bataille près de Frankenhäusen, non toute-

fois sans les avoir invitées d'avance à mettre bas les armes, en leur promettant une amnistie complète. Mais les soldats de Müntzer, enhardis par les prédications et les promesses merveilleuses de leur chef, marchèrent au-devant de l'ennemi, en entonnant un cantique. Ils furent mis en déroute au premier choc; près de 5000 d'entre eux périrent dans ce combat, les autres prirent la fuite du côté de Frankenhäusen, et le long de la vallée. Müntzer s'était réfugié dans une maison de Frankenhäusen; il fût arrêté, et expia dans les tortures sa croyance à une mission céleste.

Le reste des petites révoltes, qui éclatèrent encore en Saxe et dans quelques autres parties de l'Allemagne, s'éteignit successivement sous les efforts des princes, conjurés tous ensemble pour anéantir cette atteinte à leur ancienne et absolue domination.

Quant à Gœtz de Berlichingen, sa carrière chevaleresque s'était terminée à ces rudes conditions qu'on lui avait imposées à Augsbourg, et sa grande loyauté de caractère ne lui permettait pas de songer à pouvoir jamais la recommencer. Il vieillissait, il traînait avec peine le poids des jours oisifs, l'ennui de sa solitude. Pour un homme tel que lui, habitué à errer par monts et par vaux, à courir toutes les chances d'un combat singulier ou d'une bataille rangée, il ne pouvait pas y avoir de plus grande punition que celle de se trouver confiné dans son

château, n'osant plus se servir de ses armes, n'osant plus franchir d'un seul pas l'étroite limite de ses domaines. Et il fallait que cette vie inactive, silencieuse, toute dénuée de ce qui la charmait tant autrefois, lui fût bien pesante, pour qu'il se résolût, lui, homme de guerre; lui, Goetz de Berlichingen, à prendre une plume, et à écrire l'histoire de son existence passée.

Au bout de seize longues années, Charles-Quint se souvint de lui, et rompit le ban qui le retenait captif. Oh! ce fut une grande joie pour le vieux chevalier, de prendre encore son armure, de remettre son gantelet de fer, de pouvoir galoper tout à son aise sur son bon cheval, et de s'en aller ainsi à la suite de son empereur en *Allemagne* et en France. Car, qui pourrait dire combien il avait souffert, combien son excessif point d'honneur chevaleresque avait encore rétréci les bornes de sa prison! « Une fois, dit-il, je traversai les champs qui m'environnaient; j'arrivai sans y songer dans une petite plaine, et quand je fus là, l'effroi me saisit tout à coup, je regardai autour de moi, je crus avoir franchi mes limites; mais j'appris de mes parens que cette petite plaine était aussi comprise dans les terres qui me payaient le cens; et j'éprouvai une grande consolation de n'avoir pas manqué, même involontairement, à mes engagemens. »

Après sa campagne en France, Goetz de Berlichin-

gen revint dans son château, mais cette fois pour n'en plus sortir qu'avec son cercueil. Il mourut le 23 Juillet 1562, à l'âge de quatre-vingt et quelques années, et fut porté à Schoenthal, dans la sépulture de ses ancêtres. Au-dessous du monument qui lui fut élevé, on trouve cette inscription :

*Hac generosus Eques Gottfridus clauditur Urna
Berlichius toto notus in orbe senex.*

*Plurima magnanimus qui vivens prælia gessit
At nunc perpetuo pacis amator erit.*

*Tutus ab insultu nulli metuendus et ipse
Æternis fruitur sed sine fine bonis.*

Ainsi vécut le brave et honnête Gœtz de Berlichingen, la dernière apparition en Allemagne d'une époque qui s'en allait finissant dans toute l'Europe; l'homme auquel il n'a manqué qu'un plus grand théâtre et d'autres circonstances, pour en faire un Bayard. Sa chronique si modeste ne nous a pas dit tout ce qu'il y avait de grand et de généreux dans son ame; on y voit seulement par les faits, plutôt que par ses observations, sa fidélité inébranlable envers ceux qu'il regardait comme ses seigneurs légitimes, son dévouement à soutenir l'opprimé, son respect pour tout ce qu'il avait promis d'observer, et son amour sans bornes pour le métier des armes. Les témoignages des contemporains

nous disent seuls quelle était sa bravoure, et de quelle haute estime il était environné; et Gœthe devait venir pour nous montrer dans toute sa simplicité de mœurs, sa brusque franchise et son noble caractère, cette vie du dernier chevalier allemand.



GOETZ DE BERLICHINGEN. —**EGMONT.**

*Hij komt die Alva : de aarde trilde ;
De moord vlamt uit zijn' blick in 't wilde ,
En 't bloed spat op zijn' tred omhoog.*

TOLLENS, *De dood van Egmont en Hoorne.*

Goetz fut l'un des premiers ouvrages de Goethe. Il le conçut en même temps que Faust et Werther, il l'écrivit à Francfort, après son retour de Strasbourg; on peut y reconnaître facilement l'ardeur avec laquelle il s'était jeté dans l'investigation du seizième siècle, et le fruit de ses études sur le théâtre. Cinq ou six années plus tôt, lorsqu'il était encore à Leipzig, enchaîné à nos classiques, attaché à leurs fades imitateurs, il n'eût sans doute pas disposé son drame sur un tel plan. Mais depuis, il avait lu et relu Shakespeare, ce maître de tous les maîtres, et il en avait compris la vérité et la profondeur. Goetz fut donc comme son coup d'essai, comme son gantelet jeté pour le combat. C'était de sa part non-seulement une belle œuvre poétique; mais une œuvre hardie et décisive. A l'époque où il le fit paraître, l'Allemagne n'offrait encore que les premières lueurs d'une littérature vraiment nationale. Klopstock et Lessing avaient, il est vrai, rallié à eux un grand nombre d'hommes éclairés; mais la masse de la nation et la plupart des écrivains prenaient

pour modèles des livres que nous ne lisons guères aujourd'hui que par curiosité. Le travail d'imitation, mis à la place d'une libre et franche inspiration; la nature rejetée derrière un amas de règles prétendues de bon goût, à travers lesquelles il ne lui était plus possible de se faire jour; le canevas raide et guindé d'une main craintive, qui tremble en le dessinant; l'effort sans grâce de l'élève qui copie servilement son maître, voilà ce que l'on peut retrouver dans les auteurs allemands jusqu'au milieu du dix-huitième siècle. Chaque genre de littérature porte toujours avec lui quelque chose d'exotique. Rarement le poète puise ses sujets dans l'histoire de sa nation et sa poésie dans son cœur; on a recours à la Grèce, à Rome, à la France, à tout, excepté aux mœurs et aux idées vraiment allemandes. La littérature n'est pas prise pour ce qu'elle peut être par elle-même; mais pour les noms classiques qu'elle rappelle. On veut avoir des satires dans le goût de Boileau, des odes ronflantes et des allégories mythologiques, comme J. B. Rousseau, des comédies comme Goldoni. Quant au drame, il était dans une situation encore plus désespérée, car tous les efforts des critiques s'étaient réunis pour entourer d'une triple muraille aristotélique le héros des alexandrins, et s'il se hasardait à faire quelquefois une sortie hors de ses retranchemens et de ses circonvallations symétriques, c'était toujours avec une démarche grave

et posée, avec le glaive d'Hippolyte au côté, et la grande perruque de Gottsched sur la tête. La moindre de ses paroles était prononcée d'un ton de voix mâle et solennel; et pas un de ses gestes, pas un de ses mouvemens ne pouvait être abandonné au hasard. Il y avait des règles pour les gestes de la colère, pour les transports de l'amour, pour les surprises, les reconnaissances, ainsi que des règles pour tomber avec grâce et mourir en faisant la statue.

La dramaturgie hambourgeoise, les pièces de théâtre de Lessing avaient, il est vrai, porté un coup mortel à ce genre de drame faux et abâtardi; mais Lessing était trop homme de génie pour pouvoir convaincre si tôt les petits hommes de talent. On jouait sa Minna de Barnhelm, on jouait Emilia Gallotti; mais on continuait à jouer aussi toutes les fades et niaises imitations que le dix-huitième siècle avait jetées sur le théâtre allemand.

Goëthe avec son premier drame trancha la question. Il se mit en tête de la jeunesse allemande de son époque, et lui dit : regardez ce que Lessing a tenté, voilà le chemin. Il pouvait dire aussi : regardez ce que j'ai fait, et suivez-moi; car *Berlichingen* était enfin une œuvre de théâtre dont l'Allemagne avait le droit d'être fière, une œuvre prise dans les archives nationales, construite sur un plan large, forte, variée, naturellement sentie, historiquement traitée, et surtout vraie.

Elle décida la nouvelle ère littéraire indiquée par Lessing. Elle entraîna à sa suite tout un parti d'hommes de cœur, d'hommes dévoués sincèrement au travail de régénération poétique qui devait se faire en Allemagne. Ni les éloges enthousiastes, ni les critiques amères ne lui manquèrent. Elle eut un grand succès, et si l'on peut trouver dans ce succès un mauvais côté, c'est sans doute en énumérant cette quantité d'imitations mal-adroites auxquelles elle donna lieu. On avait pris autrefois, l'un après l'autre, tous les héros de la Grèce, on voulut prendre maintenant ceux du seizième siècle, et parce que Goethe avait fait une si belle récolte dans le moyen âge, les poètes, affamés d'un grain de blé ou de sénévé, se jetèrent sur le même terrain pour y faire la même récolte. Mais le maître avait pris les meilleures gerbes, et les autres ne firent que glaner; le maître s'était frayé à lui-même sa route, et les autres s'en vinrent en courbant le dos, se traîner après lui. C'est le privilège de l'homme de génie de franchir d'un seul bond les obstacles que d'autres tournent péniblement, et de recueillir une mine d'or là où d'autres ne ramassent que des grains de sable.⁽¹⁹⁾

Quoi qu'il en soit de ces imitations, Gœtz de Berlichingen acheva de mettre à nu le défaut de construction et le replâtrage de l'ancien drame. Il apparut comme un fruit mûri sous le soleil natal, et tout le monde s'étonna de le trouver si beau. L'en-

treprise si bien commencée par Lessing, était continuée. La dramaturgie avait reçu une admirable justification, et Minna de Barnhelm devait tendre avec joie et humilité la main au nouveau venu. De cette admiration que Berlichingen inspirait, naissait la conséquence toute naturelle que l'Allemagne pouvait aussi avoir ses poètes à elle; ses héros, ses chroniques, ses peintures à elle; qu'elle pouvait revenir sur elle-même, se réfléchir et s'étudier, prendre la poésie dans son caractère et ses sensations, le drame dans son histoire et son individualité. Ainsi tombaient les préventions routinières; ainsi le lourd rideau classique se levait pour laisser voir enfin la nature dans toute sa beauté et sa fraîcheur; ainsi venait degrés par degrés le nouveau jour de la littérature allemande.

Goethe a fait deux épreuves différentes de Berlichingen : la première est la chronique prise dans ce qu'elle a de plus saillant, conçue dans son ensemble harmonieux, dialoguée et dramatisée : c'est une délicieuse étude du moyen âge, une œuvre charmante à la lecture; la seconde, destinée au théâtre, a été mise dans des bornes plus étroites, elle est devenue plus ferme et plus compacte. Quelques jolies scènes que l'on regrette beaucoup à la lecture, ont été supprimées; quelques développemens de caractères restreints; mais le fond est resté le même.

Une des choses que j'admire le plus dans cet ou-

vrage de Goëthe, c'est l'art avec lequel il a su nous faire un drame aussi intéressant, tout en se tenant scrupuleusement attaché à ce que l'histoire nous raconte de Berlichingen, et à ce que le vieux chevalier raconte lui-même. Ce sont les mêmes personnages, les mêmes caractères, les mêmes circonstances, parfois encore les mêmes paroles que Berlichingen a prononcées. Il a ennobli son modèle, mais ne l'a pas dénaturé; il a représenté Goetz et ceux qui l'entourent, avec une main plus ferme, un burin plus adroit; mais au fond il les a peints fidèlement. Enfin, je ne puis mieux comparer la chronique de Berlichingen qu'à l'arbre jeté en pleine terre, et portant de lui-même ses fruits, tels que le sol où il s'élève peut les produire : et l'œuvre de Goëthe est ce même arbre transplanté sur un terrain de choix, exposé au soleil, cultivé avec soin, et dont les fruits deviennent plus savoureux et plus beaux.

Nous ouvrons le drame, et voici que l'esprit guerrier de l'époque s'imprime en quelques traits sous nos yeux, et que la figure chevaleresque de Berlichingen nous apparaît avec le prestige qui l'environne. Des paysans sont réunis dans une auberge, causant des disputes de leurs seigneurs, prononçant avec respect le nom de Gottfried (Goetz), avec mépris celui de l'évêque de Bamberg, et laissant deviner dans leurs entretiens l'ardeur belliqueuse qui les tourmente, le désir qu'ils auraient de la satisfaire.

Un jeune homme vient auprès de Gottfried, et lui demande, comme une insigne faveur, la permission de prendre les armes et de marcher à ses côtés. Un religieux s'approche aussi du chevalier, qu'il ne connaît pas, et alors s'établit entre eux cette conversation, où se dévoile la souffrance secrète de tant de milliers d'hommes renfermés alors dans les cloîtres.

GOTTFRIED.

Vous êtes fatigué, frère Martin, et sans doute altéré. George, du vin!

MARTIN.

Pour moi, un verre d'eau seulement. Je n'ose pas boire de vin.

GOTTFRIED.

Est-ce dans votre vœu?

MARTIN.

Non, mon digne seigneur, ce n'est pas contre mon vœu de boire du vin; mais parce que le vin est contre mon vœu, je n'en bois pas.

GOTTFRIED.

Comment entendez-vous cela?

MARTIN.

C'est bien pour vous que vous ne me compreniez pas. Boire et manger, voilà ce qui soutient, n'est-ce pas, la vie de l'homme?

GOTTFRIED.

Oui.

MARTIN.

Quand vous avez bu et mangé, vous vous sentez comme rajeuni. Vous avez plus de force, d'adresse, de résolution. Le vin réjouit le cœur de l'homme, et la joie est la mère de toutes les vertus. Après avoir bu du vin, vous vous sentez un double pouvoir. Vos pensées se succèdent plus vite, vous êtes plus actif, plus entreprenant.

GOTTFRIED.

C'est vrai.

MARTIN.

Mais nous, quand nous avons bu et mangé, nous sommes tout autres que nous devrions être. Notre digestion difficile met la tête au niveau de l'estomac, et dans la mollesse de notre repos il nous vient des désirs qui vont trop loin.

GOTTFRIED.

Mais un verre, frère Martin, ne vous troublera pas dans votre sommeil. Vous avez beaucoup marché aujourd'hui.

MARTIN.

Au nom de Dieu (*faisant sonner son verre contre celui de Gottfried*)! Je ne puis souffrir les gens paresseux, et cependant je n'oserais pas dire que tous les moines soient paresseux; ils font ce qu'ils peuvent. Je viens de Saint-Vit, où j'ai passé la nuit dernière. Le prier m'a conduit dans le jardin; c'est une véritable ruche d'abeilles. Très-belle salade! Des choux tant qu'on en veut! surtout des choux-fleurs et des artichauts comme il n'y en a pas en Europe.

GOTTFRIED.

Ainsi ce n'est pas là votre affaire.

MARTIN.

Je voudrais que le Ciel m'eût fait jardinier ou laboureur, je pourrais être heureux. Mon couvent est à Erfurt en Thuringe. Mon abbé m'aime, il sait que je ne peux pas rester en repos, et il m'envoie partout où il y a quelque chose à faire. Je vais maintenant auprès de l'évêque de Constance.

GOTTFRIED.

Encore un ! Bon succès !

MARTIN.

Je vous en souhaite autant.

GOTTFRIED.

Pourquoi me regardez-vous donc ainsi, frère ?

MARTIN.

Je suis amoureux de votre armure.

GOTTFRIED.

Vous plairait-il d'en avoir une ? Cela est lourd et difficile à porter.

MARTIN.

Qu'y a-t-il donc dans ce monde qui ne soit pas lourd ? Et pour moi rien ne l'est plus que de ne pas oser être homme. Pauvreté, chasteté, obéissance. Ce sont là des vœux dont chacun, pris en particulier, semble être le plus insupportable, tant ils sont insupportables tous les

trois. Et traîner toute sa vie sous ce fardeau, ou ramper sous le poids plus pénible encore de la conscience ! O que sont donc les fatigues de votre vie contre les misères d'un état qui condamne par le désir mal entendu de nous rapprocher de Dieu, les pensées avec lesquelles nous devrions grandir et nous élever !

GOTTFRIED.

Si votre vœu n'était pas aussi sacré, je vous engagerais à prendre une armure, je vous donnerais un cheval et nous voyagerions ensemble.

MARTIN.

Si Dieu voulait seulement que mes épaules eussent la force de porter la cuirasse, et mon bras celle de désarçonner l'ennemi. Mais ma pauvre faible main, toi qui es habituée depuis si long-temps à porter la croix ou à balancer l'encensoir, comment pourrais-tu manier la lance et l'épée ? Ma voix, faite pour entonner l'*ave* et l'*halleluia*, annoncerait ma faiblesse à l'ennemi, tandis que la vôtre peut le faire trembler. S'il en était autrement, aucun vœu ne pourrait m'empêcher d'entrer dans l'ordre que mon créateur a lui-même établi.

GOTTFRIED (*lui versant à boire*).

A votre heureux retour !

MARTIN.

Je bois ce verre pour vous. Le retour dans ma cage est une malheureuse chose. Si vous revenez dans votre donjon avec le sentiment de votre valeur et de votre

force ; si vous pouvez, après un long espace de temps, être à l'abri d'une attaque ennemie, vous couchez désarmé sur votre lit et jouir d'un sommeil plus doux que la boisson rafraîchissante après une longue soif, alors vous avez le droit de parler de bonheur.

GOTTFRIED.

Mais cela arrive rarement.

MARTIN (*avec feu*).

Et quand cela arrive c'est un avant-goût du ciel. Vous revenez avec le butin enlevé à vos ennemis, et vous vous dites : celui-là, je l'ai frappé à mort ; celui-ci, je l'ai fait rouler sous son cheval, et vous rentrez dans votre château, et.....

GOTTFRIED.

Pourquoi vous arrêter ?

MARTIN.

Et votre femme ! (*il boit*) A la santé de votre femme ! Je pense que vous en avez une ?

GOTTFRIED.

Une noble, excellente.

MARTIN.

Heureux celui qui a une femme vertueuse ! Il jouit par là d'une double vie. Pour moi je n'en connais aucune, et cependant la femme fut la couronne de la création.

GOTTFRIED (*à part*).

Il me fait de la peine. Le sentiment de sa situation lui ronge le cœur.

UN DOMESTIQUE (*accourant*).

Maître, j'entends des chevaux au galop. Deux ! Ce sont eux sans doute.

GOTTFRIED.

Il faut que je monte à cheval. Que ton père et Jean se tiennent prêts ! Ce peuvent être des ennemis aussi bien que des amis ! Cours au-devant d'eux, si ce sont des ennemis, siffle et cache-toi dans le bosquet. Adieu, cher frère, que Dieu vous conduise ! Soyez courageux et patient, Dieu vous donnera une place dans le ciel.

MARTIN.

Je vous prie de me dire votre nom.

GOTTFRIED.

Excusez-moi. Adieu. (*Il lui présente la main gauche.*)

MARTIN.

Pourquoi me présentez-vous votre main gauche ? Ne suis-je donc pas digne de recevoir la droite ?

GOTTFRIED.

Et quand vous seriez l'empereur lui-même vous devriez pourtant avoir celle-ci ! Ma main droite, quoi qu'elle me serve encore à la guerre, n'est plus sensible à aucune douce pression : elle ne fait qu'un avec ce gant, et vous voyez qu'il est de fer.

MARTIN.

Ainsi vous êtes Gottfried de Berlichingen. Je te remercie, mon Dieu, de ce que tu m'as laissé voir cet homme que les princes haïssent, et vers lequel les opprimés se

(289)

tournent. (*Lui prenant la main droite.*) Laissez-la moi, laissez-la moi baiser.

GOTTFRIED.

Non, vous ne le devez pas.

MARTIN.

Laissez-moi. O main plus précieuse à garder que celle qui répandit le sang divin. Instrument mort, animé par la confiance d'un noble esprit en Dieu.

(*Gottfried pose son casque sur sa tête et prend sa lance.*)

MARTIN.

Il y avait, voilà quelques années, un moine parmi nous qui vous vit lorsque vous eûtes cette main coupée devant Nuremberg. Et il nous a si bien raconté ce que vous avez souffert ; quelle douleur c'était pour vous d'être estropié, et comment il vous souvint d'avoir entendu dire qu'un chevalier n'avait eu aussi qu'une main, et avait cependant servi encore long-temps. Non, jamais je ne l'oublierai.

(*Gottfried cause à l'écart avec ses écuyers.*)

MARTIN (*seul*).

Jamais je ne l'oublierai. Avec quelle simplicité, quelle noble confiance il disait à Dieu : et quand bien même j'aurais douze mains, si tu me refusais ton secours, à quoi me serviraient-elles ? Je puis donc avec une seule....

GOTTFRIED.

Ainsi dans la forêt de Wardorf ? Adieu, révérend frère.

MARTIN.

Ne m'oubliez pas. Je ne veux pas vous oublier. (*Gott-*

fried s'éloigne.) Combien j'ai été ému en le voyant. Il ne disait rien, et cependant mon esprit pouvait deviner le sien. C'est une volupté de voir un grand homme.

De cette scène vraiment caractéristique, nous passons au château de Goetz. Sa femme est là; bonne femme, bien allemande, occupée des soins de son ménage, faisant la cuisine, fière de son mari; puis sa sœur, autre nuance de femme, non moins intéressante, douce, tendre, timide, pleine d'amour pour son frère, mais ne pouvant pas se plaire à le voir sans cesse en campagne, à l'entendre toujours parler de nouvelles batailles. Puis vient encore son fils Charles, un bon et naïf petit enfant, auquel sa mère raconte les prouesses de Goetz, tandis que sa tante lui donne des leçons de religion et de morale.

Alors arrive Goetz qui, en quittant le frère Martin, s'en est allé, d'après le rapport de ses gens, attendre Weislingen, un de ses ennemis, et le ramène prisonnier. C'est une scène bien belle par sa simplicité et par l'idée qu'elle donne des mœurs de cette époque.

GOTTFRIED (*posant son casque et son épée sur la table*).

[*A ses écuyers.*]

Débouchez-moi mon armure, et donnez-moi un autre vêtement. Le repos me semble très-bon à prendre. Ah, frère Martin, tu aurais bien couru. Trois nuits sans sommeil! Vous nous avez tenus en haleine, Weislingen. (*Adalbert va de long en large et ne répond rien.*) Ne

voulez-vous pas vous désarmer ? Si vous n'avez point de vêtement avec vous, je veux vous en donner un des miens. Où est ma femme ?

L'ÉCUYER.

A la cuisine.

GOTTFRIED.

Je veux vous prêter un de mes habits, j'en ai encore un joli, de toile seulement, il n'est pas précieux, mais très-gentil. Je le portais au mariage de mon digne seigneur le margrave, dans le temps même où j'étais en guerre avec votre ami l'évêque. Ce petit homme était si mauvais ! François de Sickingen ¹ et moi nous étions logés à l'auberge du Cerf à Heilbronn. François monte les escaliers le premier, et rencontre sur le palier l'évêque, qui lui donne la main, et me la donne ensuite à moi aussi. Alors je ris au dedans de moi-même, et je dis au landgrave de Hanau, qui avait pour moi une grande bonté : l'évêque m'a donné la main, je parie qu'il ne m'a pas reconnu. L'évêque m'entendit, car je parlais à haute voix ; il vint à nous, et dit, c'est bien parce que je ne vous connaissais pas que je vous ai donné la main. Et maintenant, lui dis-je, puisque vous me connaissez, je vous la rends. Il devint rouge de colère comme une écrevisse, courut dans la chambre du Palatin Louis et du prince de Nassau, et se plaignit de moi. Allons, Weislingen, quittez cette armure de fer, elle doit peser sur vos épaules.

¹ Ce récit est emprunté presque littéralement à l'histoire écrite par Goetz.

(292)

ADALBERT.

Je ne la sens pas.

GOTTFRIED.

Oui, c'est bon, je crois que votre cœur ne doit pas se trouver à l'aise; mais vous n'en serez pas plus mal servi pour cela. Avez-vous des habits?

ADALBERT.

Mes écuyers les ont.

GOTTFRIED (*à son écuyer*).

Allez les chercher. (*A Weislingen.*) Ayez donc bon courage. J'ai été deux ans prisonnier à Heilbronn et très-maltraité. Vous êtes en mon pouvoir, je ne vous maltraiterai pas.

ADALBERT.

Je le savais avant que vous me le dissiez. Vous avez toujours été aussi noble que brave.

GOTTFRIED.

O, si vous aviez toujours été aussi fidèle que sage, nous pourrions maintenant prescrire des lois à ceux.... Pourquoi dois-je m'arrêter?... à ceux que vous servez, et avec lesquels je serai en guerre tout le temps de ma vie.

ADALBERT.

Point de reproche, Berlichingen. Je suis déjà tombé assez bas.

GOTTFRIED.

Eh bien! parlons du temps, ou de la cherté qui fait dépérir le pauvre paysan à la source du superflu. Et je

(293)

l'atteste au nom de Dieu, je ne disais pas cela pour vous affliger, mais seulement pour vous faire souvenir de ce que nous étions. Par malheur, le souvenir de nos anciennes relations est un reproche secret pour vous. (*Les valets entrent. Adalbert change d'habits.*)

CHARLES.

Bonjour, papa.

GOTTFRIED (*l'embrassant*).

Bonjour, petit, comment as-tu passé ton temps?

CHARLES.

Très-bien. Ma tante dit que je suis bien instruit.

GOTTFRIED.

Tant pis.

CHARLES.

J'ai appris beaucoup.

GOTTFRIED.

Ah!

CHARLES.

Veux-tu que je raconte l'histoire des enfans pieux?

GOTTFRIED.

Après dîné.

CHARLES.

Je sais encore quelque chose.

GOTTFRIED.

Quoi donc?

(294)

CHARLES.

Jaxthausen est un village avec un château sur la Jaxt. Il appartient depuis deux cents ans aux seigneurs de Berlichingen.

GOTTFRIED.

Connais-tu les seigneurs de Berlichingen ? (*Charles le regarde embarrassé.*)

GOTTFRIED (*à part*).

A force de science, il ne connaîtra pas son père. A qui appartient Jaxthausen ?

CHARLES.

Jaxthausen est un village avec un château sur la Jaxt.

GOTTFRIED.

Ce n'est pas ce que je te demande. Voilà pourtant comme les femmes élèvent les enfans ! Je connaissais tous les sentiers, chemins, passages, avant que de savoir le nom d'un fleuve ou d'une rivière. Ta mère est-elle à la cuisine ?

CHARLES.

Oui, papa. Elle cuit des navets et un agneau.

GOTTFRIED.

Sais-tu cela aussi, maître Jean cuisinier ?

CHARLES.

Et pour mon dessert, ma tante me donnera une pomme cuite.

GOTTFRIED.

Ne peux-tu pas la manger crue ?

CHARLES.

Cuite, elle est bien meilleure.

GOTTFRIED.

Il faut toujours que tu aies quelque chose à part. — Weislingen, je reviens dans un instant auprès de vous. Je veux dire bonjour à ma femme. — Viens, Charles.

CHARLES.

Qui est cet homme ?

GOTTFRIED.

Salue-le, et prie-le d'être plus joyeux.

CHARLES.

Voici ma main, réjouis-toi, le dîner est bientôt prêt.

ADALBERT (*l'embrassant*).

Heureux enfant, qui ne connaît encore point d'autre malheur que d'attendre long-temps la soupe !

Weislingen est un caractère faible et irrésolu, étroit et ambitieux, qui fait un étrange contraste avec la droiture et la fermeté de Gottfried. Il y a pourtant encore du bon au fond de son cœur. La voix de Berlichingen, autrefois son ami, réveille en lui des remords et de nobles pensées ; sa loyauté le subjugué ; il le quitte en jurant de lui rester fidèle, de ne plus rentrer à la cour de l'évêque de Bamberg.

Mais le monde l'a déjà enlacé par trop de liens : la flatterie d'un grand seigneur, la vanité, l'égoïsme, reprennent bientôt leur empire sur lui, et les séductions adroites d'une femme lui font oublier toutes ses promesses. En peu de temps il dévie de la route qu'il avait le projet de suivre ; il tombe de degré en degré ; il devient l'ennemi le plus acharné de Gottfried, et meurt misérablement, trahi et empoisonné par sa femme, méprisable à ses propres yeux, et méprisable aux yeux des autres. Goethe a très-bien suivi ce caractère dans ses variations, ses développemens, et de tous les caractères le plus difficile à bien peindre, est sans doute celui qui se tient toujours dans une assiette aussi indécise, passant successivement du bien au mal, puis se relevant, puis retombant encore par faiblesse, par entraînement, sans pouvoir se rendre lui-même compte des ressorts secrets qui le font agir, des nuances presque imperceptibles qui le dessinent.

C'est aussi un caractère tracé avec beaucoup de hardiesse que celui d'Adelaïde, la femme de Weislingen. Les passions la maîtrisent, le vice s'est emparé d'elle, le crime s'approche et ne l'effraye plus : il faut qu'à tout prix elle assouvisse ses désirs, et ses désirs changent si rapidement ! Elle a aimé Weislingen, elle a aimé son page, elle aime encore Sickingen ; elle empoisonne les deux premiers pour garder avec plus de sûreté le troisième, qu'elle em-

poisonnerait probablement encore plus tard, si elle ne tombait sous le poids d'un jugement du tribunal secret. C'est un être horrible à voir à côté de cette chaste et modeste figure d'Élisabeth, la femme de Gœtz, ou de la douceur angélique de sa sœur Marie. La vie d'Adelaide a été affreuse, sa mort est plus affreuse encore.

Elle est seule dans sa chambre à coucher le soir, et de sombres pensées la poursuivent.

« Si le jour venait au moins ! dit-elle. Je ne sais quels étranges pressentimens m'agitent , et l'orage enlève le sommeil au voyageur paisible. Je suis si lasse que je pourrais pleurer ; j'ai tant besoin de repos ; je compte chaque minute de cette nuit éternelle, et elle devient encore plus longue. Tout est si obscur ! pas une étoile au ciel ! Les ténèbres ! La tempête ! C'est par une telle nuit que je te rencontrai, Sickingen ; par une telle nuit tu reposas dans mes bras. Ma lampe manque d'huile. C'est si triste de veiller dans l'ombre. (*Elle sonne.*) Il faut qu'un valet renonce à son sommeil. Je suis si isolée ! Les passions impétueuses me tenaient autrefois si bien compagnie que je n'aurais pas été seule dans la caverne la plus retirée ; et maintenant elles dorment, et moi je reste debout comme un malfaiteur devant la justice. J'ai quitté ma petite fille. — Weislingen est-il mort ? (*Elle sonne.*) Personne n'entend. Le sommeil leur ferme les oreilles. — François est-il mort ? — C'était

(298)

un aimable garçon. (*Elle s'appuie sur la table.*)
Sickingen! Sickingen! (*Elle s'endort.*)

FRANÇOIS (*apparaît*).

Adelaïde!

LE MEURTRIER (*sortant de dessous le lit*).

Enfin elle dort, elle m'a rendu le temps long.

L'ESPRIT DE FRANÇOIS.

Adelaïde! (*Il s'évanouit.*)

ADELAÏDE (*s'éveillant*).

Je l'ai vu. Il luttait avec les angoisses de la mort. Il m'appelait. Il m'appelait. Ses yeux étaient creux et pleins d'amour. — Ah! un meurtrier!

LE MEURTRIER.

N'appelle pas. Tu appelles la mort. L'esprit de la vengeance ne permet pas qu'on vienne à ton secours.

ADELAÏDE.

Veux-tu mon or, mes pierreries? Prends tout, mais laisse-moi la vie.

LE MEURTRIER.

Je ne suis pas un voleur. L'obscurité¹ a jugé l'obscurité, et tu dois mourir.

ADELAÏDE.

Malheur! Malheur!

¹ Allusion à la sentence des francs-juges, qui, comme on sait, tenaient toujours leurs séances la nuit dans des lieux écartés.

LE MEURTRIER.

Tais-toi. Et si tes actions ne viennent pas comme de hideux fantômes t'entraîner vers l'enfer, lève les yeux vers le vengeur qui est au ciel, et prie-le de se contenter du sacrifice que je lui apporte.

ADELAÏDE.

Laisse-moi vivre? Que t'ai-je fait? — J'embrasse tes genoux.

LE MEURTRIER (*à part*).

Une femme royale! Quel regard! Quelle voix! Dans ses bras, je pourrais, moi misérable, être comme un dieu! Si je la trompais! — Elle est pourtant en ma puissance!

ADELAÏDE.

Il semble ému.

LE MEURTRIER.

Adelaïde, tu m'as attendri. Veux-tu m'accorder?....

ADELAÏDE.

Quoi?

LE MEURTRIER.

Ce qu'un homme peut demander d'une belle femme au milieu de la nuit.

ADELAÏDE (*à part*).

La mesure est comblée. Le vice et la honte m'embrassent comme les flammes de l'enfer avec leurs bras sataniques. J'expie. J'expie. En vain puis-je chercher à effacer le crime par le crime, l'ignominie par l'ignominie. Le déshonneur le plus effroyable, la mort la plus infamante se montrent à mes yeux.

LE MEURTRIER.

Décide-toi.

ADELAÏDE (*avec précipitation*).

Un rayon de salut! (*Elle va près de son lit; il la suit. Elle prend un poignard au chevet et le frappe.*)

LE MEURTRIER.

Perfide, jusqu'au bout! (*Il l'étrangle et lui donne un coup de poignard.*) Serpent! Mon sang coule aussi, et je dois payer ainsi mon fatal désir. Mais je ne suis pas le premier. Dieu! qui la fis si belle, ne pouvais-tu la faire bonne!

Avant cette catastrophe de l'indigne femme de Weislingen, Goetz a eu à subir quelques-uns des plus douloureux événemens de sa vie: ses ennemis ont enfin obtenu un arrêt de l'empereur contre lui; quatre cents hommes sont envoyés pour le prendre; il se fortifie dans son château, et fait avec ses compagnons une longue et courageuse résistance. C'est un beau et pittoresque tableau que celui de ce siège, où avec une poignée d'hommes il se jette hardiment au-devant de ses adversaires, et les met en déroute. C'est de son côté une bravoure sans égale, et parmi ses compagnons une grande joie et de longs cris de victoire; mais ensuite le besoin vient. Les provisions sont épuisées: il faut qu'il fonde lui-même des balles, qu'il mesure la poudre; il lui reste encore une bouteille de vin; sa femme l'a mise à

part pour lui ; mais il s'indigne d'une telle précaution : la bouteille est partagée entre tous, et chacun boit aux cris de vive l'empereur ! vive la liberté !

Puis il est forcé de capituler, il cède, il se rend, sur sa parole d'honneur de chevalier, à Heilbronn. Mais ses ennemis ne sont pas encore satisfaits : ils veulent lui faire signer un acte contraire à ses principes, et c'est alors qu'arrive cette scène racontée par lui-même, et si bien dramatisée par Goethe ; cette scène, dans laquelle se développe toute sa franchise et l'énergie de son caractère.

(L'hôtel-de-ville.)

LES CONSEILLERS IMPÉRIAUX. LE CAPITAINE. LES CONSEILLERS DE HEILBRONN.

UN CONSEILLER DE HEILBRONN.

Nous avons, d'après vos ordres, rassemblé les bourgeois les plus braves et les plus vigoureux. Ils sont là tout prêts à s'emparer de Berlichingen au moindre signe.

UN CONSEILLER IMPÉRIAL.

Nous saurons faire valoir comme il convient auprès de Sa Majesté Impériale votre docilité à suivre ses ordres. Sont-ce des ouvriers ?

LE CONSEILLER DE HEILBRONN.

Des forgerons, charpentiers, tonneliers, tous gens doués d'un bon poignet et d'une bonne poitrine.

LE CONSEILLER IMPÉRIAL.

Bien !

UN HUISSIER (*arrive*).

Il attend devant la porte.

LE CONSEILLER IMPÉRIAL.

Faites-le entrer.

GOTTFRIED.

Que Dieu vous salue, seigneurs! Que me voulez-vous?

LE CONSEILLER.

D'abord que vous songiez où vous êtes et devant qui.

GOTTFRIED.

Par ma foi! Je ne vous méconnais pas.

LE CONSEILLER.

Vous faites votre devoir.

GOTTFRIED.

De tout cœur.

LE CONSEILLER.

Asseyez-vous.

GOTTFRIED.

Ici au-dessous? Je puis rester debout; la sellette porte encore une odeur de pauvres pécheurs, comme toute la salle au reste.

LE CONSEILLER.

Eh bien! restez debout.

GOTTFRIED.

Au fait, s'il vous plaît.

LE CONSEILLER.

Nous procéderons avec ordre.

(303)

GOTTFRIED.

J'en serai très-content. Je voudrais qu'il en eût été toujours ainsi.

LE CONSEILLER.

Vous savez comment vous vous êtes remis à discrétion entre nos mains.

GOTTFRIED.

Que voulez-vous me donner si je l'oublie ?

LE CONSEILLER.

Si je pouvais vous donner la modestie, votre affaire n'en serait que meilleure.

GOTTFRIED.

En vérité, je crois qu'elle est plutôt de nature à me faire absoudre, qu'à me perdre.

LE SECRÉTAIRE.

Dois-je écrire tout cela ?

LE CONSEILLER.

N'écrivez rien que ce qui appartient au procès.

GOTTFRIED.

Par égard pour moi, vous devriez le faire imprimer.

LE CONSEILLER.

Vous êtes tombé au pouvoir de l'empereur, qui, au lieu d'agir envers vous avec rigueur, vous a dans sa clémence donné pour demeure Heilbronn, l'une de ses villes favorites. Vous vous êtes engagé par serment à vous con-

duire comme doit le faire un chevalier, et attendre ce qui arriverait.

GOTTFRIED.

Bien ! Et je suis ici et j'attends.

LE CONSEILLER.

Et nous sommes réunis pour vous apprendre la grâce de Sa Majesté. Elle vous pardonne vos entreprises, elle vous exempte des punitions que vous aviez méritées; vous saurez reconnaître, comme il le faut, une telle grâce, et vous accepterez l'acte qui va vous être lu.

GOTTFRIED.

Je suis comme toujours le fidèle serviteur de Sa Majesté. Mais encore un mot avant que d'aller plus loin. Où sont mes gens ? Que veut-on faire d'eux ?

LE CONSEILLER.

Cela ne vous regarde pas.

GOTTFRIED.

Eh bien ! que l'empereur s'éloigne aussi de vous, si vous tombez dans l'infortune ! Ils étaient mes compagnons, ils le sont encore. Où les avez-vous conduits ?

LE CONSEILLER.

Nous ne vous devons à cet égard aucun compte.

GOTTFRIED.

Ah ! je ne pensais pas que vous pussiez vous lier pour ne rien faire, rien de ce que vous aviez promis.

(305)

LE CONSEILLER.

Notre commission est de vous lire cet acte. Soumettez-vous à l'empereur, et vous trouverez moyen d'implorer aussi la liberté et la vie pour vos compagnons.

GOTTFRIED.

Voyons votre papier.

LE CONSEILLER.

Secrétaire, lisez.

LE SECRÉTAIRE.

Moi, Gottfried de Berlichingen, je reconnais ouvertement par la présente lettre, que m'étant révolté dernièrement contre l'empereur et contre l'Empire.....

GOTTFRIED.

Cela n'est pas vrai. Je ne suis point un rebelle, je n'ai rien entrepris contre l'empereur, et quant à l'Empire, je n'ai rien à y voir. L'empereur et l'Empire ! Je voudrais que Sa Majesté retirât son nom de votre mauvaise société. Vous êtes les véritables rebelles, vous qui avec votre orgueil et votre avarice rongez le pauvre peuple sans défense, et vous élevez chaque jour au-dessus de Sa Majesté même. Voilà ceux qui détruisent les liens établis, et il faut les laisser courir, car le gibet où on les pendrait coûterait trop cher.

LE CONSEILLER.

Modérez-vous et écoutez.

GOTTFRIED.

Je ne veux rien écouter de plus. Avancez-vous et ren-

dez-moi témoignage. Ai-je jamais fait un seul pas contre l'empereur, contre la maison d'Autriche ? N'ai-je pas montré par toutes mes actions que je sens mieux que personne ce que l'Allemagne doit à ses maîtres, et surtout ce que les nobles, chevaliers, hommes libres, doivent à leur empereur ? Je serais un misérable, si je me laissais jamais persuader de signer un tel acte.

LE CONSEILLER.

Nous avons des ordres pour vous engager à le faire, ou pour vous jeter dans la tour.

GOTTFRIED.

Dans la tour, moi ?

LE CONSEILLER.

Là vous pourrez attendre votre sort de la justice impériale, si vous ne voulez pas le soumettre à sa clémence.

GOTTFRIED.

Dans la tour ? Vous dépassez les pouvoirs que vous avez reçus. Dans la tour ? Ce ne peut pas être la volonté de l'empereur. Quoi ? Les traîtres me tendent un piège, ils m'y attirent avec leur serment, avec leur parole de chevalier ! Ils me promettent une prison de chevalier, et ensuite ils manquent à leur promesse.

LE CONSEILLER.

Nous ne devons aucune fidélité à un voleur.

GOTTFRIED.

Si tu ne portais pas l'image de l'empereur, que je dois

vénérer même dans la plus sale et la plus indigne copie, je te ferais voir qui doit être celui qui veut m'appeler voleur. J'ai été engagé dans une guerre honorable. Tu pourrais rendre grâce à Dieu, et te faire grand aux yeux du monde, si tu avais jamais accompli une action aussi noble que celle qui me retient ici prisonnier. Enlever à ces coquins de Nuremberg un homme dont ils ont enterré les plus belles années dans un misérable trou ; délivrer mon écuyer, voilà pourquoi j'ai berné ces vauriens. Le pauvre homme ne fait-il pas aussi bien partie de l'Empire que vos électeurs, et l'empereur et l'Empire n'auraient guère pensé à lui sur leur oreiller. J'ai étendu le bras pour le sauver, et j'ai bien fait. (*Le conseiller impérial donne un signe à celui de Heilbronn, qui tire la sonnette.*) Vous m'appelez voleur. Puisse votre postérité de coquins honorables, de filous aux belles manières, et de coupeurs de bourses privilégiés, être détruite jusqu'à son dernier rejeton ! (*Les bourgeois entrent avec des bâtons à la main et des armes au côté.*)

GOTTFRIED.

Que signifie cela ?

LE CONSEILLER.

Ah ! vous ne voulez pas vous rendre ! Que l'on s'empare de lui !

GOTTFRIED.

Est-ce là votre projet ? Que celui de vous qui n'est point un bœuf de Hongrie, ne se hasarde pas à m'approcher ! Il recevra de cette main de fer un soufflet qui pourra lui guérir radicalement les maux de tête, les maux

de dents et tous les autres maux de la terre. (*Les bourgeois s'approchent de lui. Il en jette un par terre, arrache les armes de l'autre. Ils se retirent.*) Venez. Venez. Ce serait agréable pour moi de faire connaissance avec le plus brave d'entre vous.

LE CONSEILLER.

Rendez-vous.

GOTTFRIED.

Avec l'épée à la main ? Savez-vous qu'il ne tient maintenant qu'à moi de jeter bas tous ces chasseurs de lièvres et de courir en liberté. Mais je veux vous apprendre comment on tient sa parole. Promettez-moi de me donner une prison comme il en faut une à un chevalier, et je dépose l'épée, et je redeviens captif comme je l'étais auparavant.

LE CONSEILLER.

Voulez-vous traiter avec l'empereur l'épée à la main ?

GOTTFRIED.

Dieu m'en garde ! Mais avec vous et votre noble compagnie. Voyez comme ils se sont lavé le visage ! Que leur donnerez-vous pour la peine inutile qu'ils ont prise ? Allez, amis, c'est aujourd'hui jour d'œuvre, et il n'y a rien de bon à gagner ici.

LE CONSEILLER.

Saisissez-le. Votre amour pour l'empereur ne vous donne-t-il donc pas plus de courage ?

GOTTFRIED.

Pas plus que l'empereur ne leur donne les emplâtres dont ils auraient besoin pour guérir les plaies que leur courage leur apporterait.

UN HUISSIER.

Le gardien de la tour appelle ; une troupe de plus de deux cents hommes s'approche de la ville. Ils se sont glissés sans qu'on les voie derrière les coteaux de vignes, et maintenant ils menacent nos murs.

LES CONSEILLERS DE HEILBRONN.

Malheur à nous ! Qu'est-ce que cela peut être ?

LE GARDIEN (*arrive*).

François de Sickingen est à la porte, et vous fait dire, qu'il a appris comment vous aviez traité indignement son beau-frère, avec l'aide des seigneurs de Heilbronn. Il demande réparation, et s'il ne l'obtient pas dans une heure, il incendie la ville et la livre au pillage.

GOTTFRIED.

Brave beau-frère !

LE CONSEILLER IMPÉRIAL.

Sortez, Gottfried. (*Il sort.*) Qu'y a-t-il à faire ?

LES CONSEILLERS DE HEILBRONN.

Oh ! ayez pitié de nous et de notre bourgeoisie. Sickingen est implacable dans sa colère, et ne reculera pas pour accomplir ses menaces.

Gottfried est délivré, il retourne dans son château, mais sous la condition d'y rester tranquille ; cette inactivité l'afflige, l'ennui lui pèse. Goethe lui fait alors écrire ses mémoires, bien qu'il ne les écrivît qu'après sa captivité d'Augsbourg ; mais pour dra-

matiser son œuvre il était forcé de rapprocher les événemens et de faire mourir son héros quelques années plus tôt et autrement que l'histoire ne le raconte.

La guerre des paysans éclate, terrible, sangui-
naire, implacable. Gœtz y est entraîné de vive force, il a honte de ses soldats, il maudit leurs excès de vengeance; mais il est cependant obligé de les suivre. On le fait prisonnier, on le jette dans un cachot, et c'est là qu'il languit, s'affaïsse, tombe malade, et que nous le retrouvons non plus comme nous l'avons connu, si brave, si jeune, si résolu; mais faible, souffrant, découragé et prêt à rendre le dernier soupir.

(Un petit jardin dans l'intérieur de la prison.)

GOTTFRIED. ÉLISABETH. MARIA. LERSEN.

GOTTFRIED.

Portez-moi sous cet arbre, afin que je puisse encore respirer de tous mes poumons l'air de la liberté et mourir.

ÉLISABETH.

Veux-tu que Lersen aille chercher ton fils dans le cloître, afin que tu puisses le voir et le bénir encore une fois?

GOTTFRIED.

Laisse-le. Il est meilleur que moi, il n'a pas besoin de ma bénédiction. Le jour de notre mariage, Élisabeth, je ne pensais pas que je dusse mourir ainsi. Mon vieux père nous bénit, et une postérité de braves et de nobles fils semblait sortir de sa prière. Dieu ne l'a pas entendu, je suis le dernier. — Lersen, ton visage me réjouit plus à l'heure de la mort que dans le tumulte du combat. Alors

mon esprit conduisait le tien, maintenant c'est toi qui me sers d'appui. — Si du moins je pouvais voir encore une fois George et me réchauffer à son regard! — Vous baissez les yeux et vous pleurez. — Il est mort — George est mort. — Meurs aussi, Gottfried. Tu as survécu aux cœurs nobles, tu as survécu à toi-même. — Comment donc est-il mort? — A-t-il été pris parmi les incendiaires et condamné au supplice?

ÉLISABETH.

Non, il a été tué près de Miltenberg; il défendit sa liberté comme un lion.

GOTTFRIED.

Dieu soit loué! Sa mort fut une récompense. Il n'y avait pas sous le soleil un homme plus brave et meilleur. — A présent laisse mon ame s'en aller. — Pauvre femme. Je t'abandonne dans un monde qui ne vaut rien. — Lersen, ne la délaissez pas. — Fermez vos cœurs avec plus de soin que vos portes. Voici venir en toute liberté les temps de trahison. Les faibles gouverneront par la ruse, les braves tomberont dans les filets que la lâcheté leur aura tendus. Marie, que Dieu te rende ton époux! Puisse-t-il ne pas tomber aussi bas qu'il est monté haut! Selbiz est mort, et le bon empereur, et mon George. — Donnez-moi un verre d'eau. — Air céleste! — Liberté — Liberté!
(*Il meurt.*)

ÉLISABETH.

Oh! que je m'en aille là-haut, là-haut auprès de toi.
Le monde est une prison.

MARIA.

Noble, noble cœur ! Malheur au siècle qui te repoussa.

LERSEN.

Malheur à la postérité qui ne saura pas te comprendre.

J'ai fait cette analyse d'après le premier travail de Goethe ; le second est, comme je l'ai dit, plus étroitement lié dans toutes ses parties, plus compacte. Le poète, pour se conformer aux exigences du théâtre, a dû en retrancher beaucoup de choses très-bien placées dans sa première composition. C'est ainsi qu'il a fallu supprimer le développement de caractère d'Adelaïde et de Weislingen, pour mieux concentrer l'attention sur celui de Gœtz. On ne retrouve pas non plus dans cette seconde œuvre, ni la jolie scène où le fils de Gottfried s'entretient si naïvement avec sa mère et sa tante, ni celle du dîner chez l'évêque de Bamberg, où apparaît le savant Olearius, ni l'amour de Sickingen pour Adelaïde. La scène du tribunal secret est aussi changée, aussi ce qui a rapport au pacte de Gœtz avec les paysans.

Le drame porte sans doute un caractère mieux arrêté : les événemens y sont mieux rejoints et condensés, les personnages y sont placés plus en relief ; mais pour mon compte je relirai toujours de préférence le premier essai de Gœtz, où il y a plus d'espace, de mouvement, de fraîcheur.

L'étude du quinzième siècle avait amené Goethe à écrire *Berlichingen*, celle du seizième l'amena à écrire *Egmont*. Les deux drames peuvent être mis, pour pendans, l'un auprès de l'autre; les deux héros peuvent se rapprocher sans se nuire. L'un est plus mâle, plus hardi, plus naïvement dépeint; l'autre, qui a vécu dans une position plus élevée, a déjà respiré l'air de la cour, et porte avec son attitude guerrière les manières du beau monde. Là est l'intérieur de famille simple et rustique : la femme qui descend à la cave, et prépare elle-même le repas de son mari; l'homme, qui est plutôt le compagnon que le chef de ses soldats, qui s'élance, son épée à la main, et s'en va partout où l'appellent l'intérêt d'un ami, la défense d'un de ses serviteurs, une réparation à faire, une vengeance à exercer. Ici, est le château pompeux, les réunions cérémonieuses, le grand seigneur, chef d'armée, l'homme qui marche presque immédiatement après son roi, et trouve autour de lui beaucoup de subalternes et peu d'égaux. Goetz est le représentant d'un siècle encore grossier, qui s'éteint avec son ignorance, ses préjugés, ses vertus franches et sa mâle bravoure. Egmont est le représentant du nouveau siècle qui lui succède, de la nouvelle génération, qui s'élève avec d'autres rayons de lumières, avec le raisonnement, mis à la place de la foi aveugle : les tentatives de l'esprit surmontant celles de la force physique, et les con-

quêtes de la civilisation qui se développe, grandit, et aplanit sous son niveau les aspérités des autres siècles, aussi bien les dehors farouches du crime que l'empreinte énergique de la vertu, afin que rien ne gêne plus l'harmonieuse symétrie de la société, que l'égalité des hommes s'opère par l'uniformité des caractères, et que les guerres religieuses se terminent par l'assoupissement et l'indifférence.

La même distance et le même rapport qui existent entre Goetz de Berlichingen et Egmont, existent aussi entre les guerres de rébellion auxquelles tous deux ont pris part.

En Allemagne, au commencement du seizième siècle, voici la révolte des paysans, brutale, cruelle, aveugle, juste dans son indignation, déplorable dans ses excès; la révolte qui se lève pour apaiser sa soif de vengeance, qui promène dans toute la contrée l'incendie et la désolation; la révolte qui saccage les châteaux pour acquitter le prix de quelques corvées, égorge ses maîtres pour laver une injure, s'avance aux cris de religion et de liberté, et ne connaît ni la religion ni la liberté. Un théologien fanatique, un aubergiste ignorant et quelques autres hommes du même genre, devaient en être les maîtres volontaires, et le brave et généreux Goetz de Berlichingen, la victime.

En Hollande, quarante ans plus tard, la révolte lève aussi la tête et s'avance, les armes à la main; mais

quelle révolte ! Des hommes blessés dans leurs droits les plus chers, une bourgeoisie qui réclame ses privilèges, des villes qui veulent faire respecter leurs franchises, un peuple qui se soulève pour garder sa croyance, pour se défendre contre les mains sanglantes sous lesquelles il est tombé, pour venger sa nationalité d'un joug despotique et étranger. Cette révolte est grande, noble ; l'histoire en retrace avec majesté les efforts, et la civilisation moderne doit l'applaudir. Aussi, voyez comme elle est calme et reposée, comme elle garde long-temps sa patience, et puis comme elle s'avance degrés par degrés, non pas pour escalader follement les obstacles qu'elle rencontre ; mais pour les renverser l'un après l'autre, et parvenir ainsi, avec plus de lenteur, mais plus de sûreté, à son but. C'est la rébellion de l'esprit contre les honteux préjugés qui l'ont tenu long-temps enchaîné ; c'est le premier effort de la nouvelle ère sociale, qui se débarrasse de ses langes ; c'est le triomphe long-temps disputé, mais non moins éclatant, de la liberté de conscience, sur l'intolérance farouche ; la victoire de quelques millions d'hommes sur les *Auto-da-fé* du duc d'Albe, le fanatisme de Philippe II, et les bulles de la papauté.

La révolution des Pays-Bas a de puissans adversaires, mais elle se rattache aussi à de grands chefs : le courageux Horn, le brave Egmont, le sage et clairvoyant Guillaume de Nassau. Aucun des trois n'en-

courage pourtant et ne fomenta la révolte, ils tâchèrent au contraire de la réprimer : ils veulent que l'on sévise contre tous les agitateurs, n'importe qu'ils soient belges, flamands ou espagnols. Mais en défendant les intérêts de leur nation au conseil de la régente, ils attaquaient par là même le gouvernement cruel et arbitraire de Philippe II; ils agissaient d'après leur cœur et leur conscience. Quoique placés dans une haute position, ils sentaient les misères du peuple; quoique catholiques, ils ne pouvaient approuver l'intolérance odieuse de l'Espagne envers les protestans. Ils étaient d'abord les fidèles conseillers du roi, et sans doute les plus fermes appuis de son pouvoir dans les Pays-Bas. La grande faute du roi fut de s'irriter de leurs sages observations, et de prendre pour un acte de rébellion des avis peu flatteurs, sans doute, pour l'oreille d'un monarque, mais des avis nécessaires et complètement appropriés aux circonstances. Le peuple gagna cet appui que le souverain perdait. Sans réclamer de ces trois hommes une intervention immédiate, il savait cependant qu'il pouvait compter sur leur sympathie, et au besoin sur leur dévouement, et il agissait avec plus de fermeté et de hardiesse. Les corporations d'ouvriers se liguèrent entre elles; les nobles, qu'un courtisan espagnol avait traités de *gueux*, se liguèrent aussi, et prenaient pour mot de ralliement l'insulte ridicule de l'Espagnol, et pour emblème

une besace avec deux mains entrelacées. Ainsi marchait pas à pas cette révolution, dans laquelle Philippe, trompé par de perfides conseils, égaré par son fanatisme, eut l'art de jeter tout ce qui pouvait lui donner plus de consistance, sans prendre aucune mesure capable de la réprimer. La dernière faute et la plus grande de toutes, fut de remplacer dans le gouvernement des Pays-Bas l'archiduchesse de Parme, qui avait du moins de bonnes intentions, par le duc d'Albe, qui ne voulait obéir qu'à sa colère et à son fanatisme. Le duc d'Albe traversa les Pays-Bas comme un fléau. Dans toutes les villes et sur toutes les places les gibets furent dressés, les bûchers allumés, les têtes les plus nobles comme les plus obscures tombèrent sur l'échafaud. On tuait et l'on brûlait au nom du roi et de la religion : deux grandes raisons pour se montrer cruel à plaisir ; par la première on gagnait la faveur du monarque ; par la seconde, les éloges des moines et les récompenses du ciel, sans compter que les biens des condamnés étaient confisqués au profit du roi et de ses fidèles serviteurs.

Le duc d'Albe promena ainsi sur toute la contrée sa faux sanglante, il ne songeait pas tant à apaiser la révolte qu'à écraser les révoltés, et quand on lui représentait les conséquences que de telles mesures pouvaient avoir, il répondait avec sa croyance stupide d'inquisiteur : il vaut mieux que le roi d'Es-

pagne perde les Pays-Bas que de régner sur un peuple hérétique. Au dire de quelques historiens, dix-huit mille hommes tombèrent victimes de ces atroces jugemens; et les massacres en Flandre, et le pillage d'Anvers, et partout les exactions, les violences et l'arbitraire marquèrent d'un sceau d'ignominie ineffaçable le gouvernement du séide. Après quoi, ayant réduit, par la misère, la douleur et la consternation ces belles provinces au silence, il crut n'avoir plus rien à faire qu'à recueillir le fruit de sa noble mission, et il se fit ériger une statue, pour laquelle il se trouva encore une tête qui osa concevoir, et une main qui osa écrire cette inscription :

« Albe, le plus fidèle serviteur du meilleur des rois, a réduit au néant la révolte, écrasé les rebelles, rétabli la religion, exercé la justice et affermi la paix dans le pays. »

Mais cette paix n'était qu'un moment de stupeur, pendant lequel même la révolution commencée ne cessa pas de jeter plus avant ses racines : les conjurations n'avaient pas encore été dissoutes ; le lien secret qui unissait tous les esprits dans un même besoin de liberté, existait plus fort que jamais ; et quand les nobles têtes de Horn et d'Egmont furent tombées sous la hache du bourreau, il restait aux Pays-Bas Guillaume de Nassau, dont les efforts persévérans amenèrent au secours de sa malheureuse nation les forces d'une puissance étrangère. Une fois

l'heure de la consternation passée, la révolte se releva d'autant plus hardie qu'elle n'avait rien de plus effrayant à craindre que ce qu'elle avait déjà éprouvé, d'autant plus terrible qu'elle avait beaucoup à venger. Albe lui-même fut forcé de ployer la tête devant elle, et Juan d'Autriche, et Maximilien, et le duc d'Anjou; adversaires et partisans, elle maîtrisa tout, jusqu'à ce qu'elle eût fait de la Hollande un État libre, du prince d'Orange un *Stadthouder*, et que le roi d'Espagne dût renoncer à jamais à cette belle portion d'héritage que lui avait léguée son père.

Dans son drame d'Egmont, Goethe est resté fidèle aux principaux faits de l'histoire : Marguerite de Parme, le duc d'Albe, le prince d'Orange sont très-bien caractérisés, et les conversations des bourgeois de Bruxelles, auxquelles le poète nous fait assister, retracent d'une manière vraie et pittoresque les principaux événemens et l'état de trouble et d'agitation dans lequel se trouvait alors le pays.

Mais je ne sais pourquoi il ne prononce pas une seule fois le nom de Horn, qui prit cependant une part importante aux conseils de la régente, et qui paya aussi de sa tête sa loyauté et sa franchise. Et je trouve aussi que le poète a peint Egmont autrement que l'histoire nous le représente. Egmont ne fut pas le héros de la révolution des Pays-Bas; il en fut le martyr; ce qui en temps de révolution n'est pas la même chose. De tous les nobles appelés à donner

leur avis dans le maniement des affaires publiques, Egmont était peut-être l'un des plus dévoués au roi d'Espagne. En 1565 il fit un voyage à Madrid, chargé de représenter à Philippe les griefs de la noblesse des Pays-Bas, et lorsqu'il en revint, on l'accusa de s'être laissé séduire par un présent de 50,000 florins et par la promesse que le roi lui avait faite en outre de s'occuper de l'établissement de ses filles.

En 1566, après les premiers troubles d'Anvers, les nobles se réunissent à Dendremonde, pour délibérer sur la situation fâcheuse du pays : Montigny apporte des lettres qui prouvent que toutes les promesses de Philippe II sont fausses, et que l'on ne peut nullement se fier à ses intentions; Louis de Nassau, le frère de Guillaume, veut que l'on arbore ouvertement l'étendard de la révolte; mais Egmont se lève aussitôt, et déclare que le roi a raison d'être mécontent, et que l'on doit chercher par tous les moyens possibles à se réconcilier avec lui et à maintenir la paix. Pour moi, dit-il, je veux lui rester fidèle, gagner sa faveur par la répression de la révolte, et me fier à sa reconnaissance, à sa justice, à sa bonté.¹

Enfin en 1567, lorsque le prince d'Orange se réunit avec Egmont dans le village de Willebroc, et l'engagea à fuir, à ne pas attendre l'arrivée du duc

¹ F. De Raumer, Histoire d'Europe, 3.^e partie, pag. 55.

d'Albe, Egmont lui répondit : nous n'avons pas seulement rendu au roi de grands services dans les temps passés ; mais nous avons encore arrêté l'émeute parmi les perturbateurs, et acquis par là de grands droits à sa reconnaissance. Et pourquoi donc moi, qui n'ai rien à me reprocher, abandonnerais-je ma femme et mes enfans, et m'en irais-je errer en fugitif à la merci de la commisération ?

Les instances du prince d'Orange furent inutiles, et l'un et l'autre se séparèrent en pleurant, pour ne plus se revoir. Egmont alla un des premiers au-devant du duc d'Albe, et l'on sait comment il fut récompensé de sa fidélité.

Goethe a fait disparaître aussi de son drame tout ce qui a rapport au procès d'Egmont et de Horn, et la défense de ces deux hommes pouvait produire cependant une scène intéressante. Tous les deux furent amenés de Gand à Bruxelles : le premier avait à répondre à quatre-vingt-huit points d'accusation, le second à quatre-vingt-six ; ils demandèrent, en leur qualité de chevaliers de la toison d'or, à être jugés par leurs pairs, et l'empereur Maximilien intercédait lui-même pour que ce droit ne leur fût pas enlevé ; mais ni les prières de l'empereur, ni celles de la noblesse ne purent surmonter le sentiment de cruauté aveugle de Philippe II et du duc d'Albe.

Le 4 Juin 1568 ils furent condamnés à mort comme hérétiques et coupables de rébellion. Ce que je repro-

cherais le plus à Goëthe, c'est d'avoir altéré les circonstances de cette mort, racontée avec tant de noblesse et de simplicité par les historiens; c'est d'avoir enlevé à Egmont sa femme et ses onze enfans, les plus grands liens qui le rattachent à la vie, pour les remplacer par l'amour d'une jeune fille.⁽²⁰⁾

« Quand l'épouse d'Egmont (dit un historien que nous avons déjà plusieurs fois cité, M. de Raumer), la noble Sabina, la sœur de l'électeur du Palatinat, Frédéric III, eut appris la condamnation de son mari, elle vint se jeter aux genoux du duc d'Albe, en implorant sa grâce. Allez, lui répondit celui-ci avec une atroce équivoque, demain votre mari sortira de prison.

« Puis il fit appeler l'évêque d'Ypres et lui ordonna de préparer Egmont et Horn à mourir; et alors l'évêque, saisi de compassion, se jeta encore à ses pieds et le supplia de lui accorder la grâce des deux nobles condamnés, ou tout au moins de surseoir à leur exécution; mais le duc lui commanda en colère d'aller remplir ses fonctions. A minuit l'évêque entra dans la prison où étaient renfermés Horn et Egmont, et leur lut le jugement qui les condamnait à la peine capitale. Egmont parut d'abord étrangement surpris d'une telle issue de son procès; mais quand il apprit qu'il n'y avait plus d'espérance à concevoir, il tourna ses pensées vers Dieu, se confessa et communia. Ce qui l'occupait beaucoup, c'était

le souvenir de sa femme et de ses enfans (il avait trois fils et huit filles), et il voulut employer le peu de temps qui lui restait à écrire au roi : « J'ai reçu cette nuit, lui dit-il, le jugement que votre majesté a prononcé sur moi, et je l'accepte avec la résignation que Dieu me donne dans sa bonté. Il est vrai cependant que je n'ai jamais rien pensé et rien fait qui pût être opposé à votre majesté ou à mon devoir. Si au milieu de nos temps de trouble mes actions ont pu vous apparaître sous un autre jour, c'est l'effet de ces fâcheuses circonstances, non point de mon infidélité ou de mon mauvais vouloir; si pourtant j'ai offensé de quelque manière votre majesté, je la prie de me pardonner et d'avoir, par égard pour mes autres services, pitié de ma malheureuse femme, de mes enfans innocens et de mes pauvres serviteurs. Comme c'est là ma dernière prière, j'ose espérer qu'elle ne sera pas sans fruit, et dans cette confiance je me recommande à la grâce de Dieu. Bruxelles, 5 Juin 1568. De votre majesté le très-humble et dévoué serviteur et sujet, préparé à mourir : Lamoral d'Egmont. »

« Le lendemain à onze heures, après que les portes de la ville eurent été fermées, et défense faite aux bourgeois de sortir de leurs maisons, les soldats espagnols vinrent prendre Egmont pour le conduire au supplice. Il demanda encore si sa grâce ne lui était pas accordée, et quand on lui eut répondu que non,

il s'agenouilla pour prier. Après ces mots : Seigneur, je remets mon ame entre tes mains, sa tête tomba, et ensuite celle de Horn. La douleur des citoyens fut sans bornes, et les soldats espagnols même ne purent s'empêcher de pleurer. On regarda comme des reliques des mouchoirs trempés dans le sang des deux victimes, et on alla en pèlerinage visiter leur tombeau, comme on le fait pour de saints martyrs. »

Je crois donc, après avoir étudié à plusieurs sources la vie d'Egmont, que l'on pouvait tirer de son caractère, de ses relations de famille, de son jugement et de sa mort, tels que l'histoire nous les rapporte, le sujet d'un drame plus simple, plus vrai, et non moins majestueux et pathétique que tout ce que l'imagination du poète peut inventer. C'est du reste une observation que l'on pourrait appliquer à la plupart des sujets historiques transportés jusqu'à présent sur la scène. L'histoire est toujours grande : les hommes tels qu'ils ont été, les événemens tels qu'ils se sont passés, offrent toujours plus de vie, de variété, d'intérêt véritable que des créations imaginaires. Le poète veut restreindre les faits pour les rendre plus saillans, et il les rapetisse; il songe à les embellir, et il les farde; il veut créer des caractères, et il ne s'aperçoit pas que les caractères vrais et énergiques sont là dépeints par les faits, beaucoup mieux qu'il ne pourrait jamais se les figurer. Et il ne faut pas

croire que ce serait pour le poète une œuvre de si peu de valeur de se tenir aussi scrupuleusement attaché à l'histoire; ce serait au contraire l'œuvre la plus difficile, la plus digne d'occuper l'homme de génie, et de là vient sans doute que beaucoup d'écrivains trouvent plus commode d'arranger l'histoire d'après leur fantaisie, de même que certains peintres aiment mieux se faire une nature idéale que de peindre fidèlement la belle et simple nature.¹

Goethe a compris Egmont autrement que l'histoire ne le représente, il l'a agrandi et élevé, il en a fait, comme l'a très-bien dit un critique, M. Stapffer, l'idéal de la vie humaine. Egmont n'est plus l'homme marié, le père de onze enfans, qui songe à la carrière de ses fils et à l'établissement de ses filles; le grand seigneur, qui a une part d'équité trop grande pour mal juger la cause du peuple, mais qui en même temps se laisse éblouir par quelques paroles flatteuses de son roi. C'est le jeune homme beau et hardi, également prêt à se battre et à courir au bal, passant à travers la vie avec légèreté et insouciance, étonnant le grand monde par son luxe, et subjuguant les pauvres bourgeois par son affabilité; c'est le héros de Gravelines, dont le peuple raconte avec enthousiasme les hauts

¹ Un Allemand a dit : L'histoire est le grand arbre sur lequel mûrissent les fruits de l'humanité. Chaque feuille de cet arbre est un fait, chaque branche une tribu, chaque rameau une nation.

faits, et que les jeunes filles ne regardent pas sans admirer sa bonne grâce et son air martial. La naissance lui a donné ses distinctions, la fortune lui a livré ses trésors, la gloire l'a couronné de ses lauriers : tous les prestiges l'environnent, tout ce dont la vanité et l'ambition peuvent se repaître, il le possède. Et quand il a tout le jour porté son nom brillant de par le monde, appliqué son esprit aux affaires dont le charge la régente, ou promené sa gaité de fête en fête, il va se reposer le soir dans une humble demeure auprès d'une jeune fille qu'il aime. Oh ! c'est un délicieux tableau que ce rapprochement du grand seigneur et d'une pauvre ouvrière, cet homme qui s'en vient, comme fatigué de toutes ces félicités, pencher sa tête sur des genoux qui la soutiennent ; cette vie de cour, qui se repose dans une modeste chambre bourgeoise ; cet Egmont, ce favori de la régente, ce bel Egmont, de toutes parts recherché, vanté, admiré, qui s'échappe de son palais, se glisse dans une allée obscure, entre, à la lueur d'une lampe, dans la chambre où Clara l'attend, et là jette à plaisir toute la gêne qui le fatigue, tous ses titres, tout son rang, pour n'être rien qu'un bon et franc jeune homme, pour trouver un regard qui lui sourit, une main qui serre sa main. Et cette Clara, quelle douce et naïve création ! Comme elle aime son Egmont, comme elle est fière d'entendre parler de lui, de le voir passer, et de se dire : c'est cet Egmont qui est

le mien. Pour elle, Egmont est le monde entier, il n'y a rien au-delà : c'est l'amour de la jeune fille dans toute sa fraîcheur, c'est l'abandon d'une ame neuve et candide avec tout son dévouement ; rien de recherché, rien de contraint ; ce qu'elle dit, on sent qu'elle doit le dire, on la suit dans ses mouvemens de joie, dans ses craintes et ses transports d'ivresse, et chacun de ces mouvemens porte en soi une grâce infinie, car il vient du cœur, il est vrai. On sourit de la voir sourire, on s'amuse de sa naïveté ; pauvre Clara ! on pleure aussi des pleurs qu'elle répand, et du désespoir qui s'empare d'elle.

Je ne puis résister au plaisir de citer, au moins en partie, cette charmante scène où elle s'entretient avec sa mère en attendant Egmont.

CLARA.

Ah ! quel homme ! Toutes les provinces l'adorent, et ne devrais-je pas être dans ses bras la créature la plus heureuse du monde ?

LA MÈRE.

Et que sera-ce pour l'avenir ?

CLARA.

Oh ! je demande seulement s'il m'aime ! s'il m'aime ? Est-ce une question ?

LA MÈRE.

On n'a que des angoisses à attendre de ses enfans. Cela n'ira pas bien ; tu as fait ton malheur et le mien aussi.

CLARA.

Vous me laissiez pourtant plus libre au commencement?

LA MÈRE.

Malheureusement j'étais trop bonne ; je suis toujours trop bonne.

CLARA.

Lorsque Egmont passait et que je courais à la fenêtre, m'adressiez-vous aucun reproche? Vous-même vous veniez vous mettre à la fenêtre à côté de moi. Et s'il levait les yeux, me souriait, me saluait, le trouviez-vous mauvais? Ne vous regardiez-vous pas comme honorée dans votre fille?

LA MÈRE.

Fais-moi encore des reproches.

CLARA (*avec émotion*).

Et quand il revint plus souvent dans la rue, nous savions que c'était à cause de moi, et alors ne le remarquiez-vous pas avec une secrète joie? Ne me repoussiez-vous pas alors quand je l'attendais cachée derrière les carreaux?

LA MÈRE.

Pouvais-je penser que cela irait si loin?

CLARA.

Et lorsqu'un soir il vint ici nous surprendre, enveloppé dans son manteau, qui s'occupa de le recevoir, tandis que je restais sur ma chaise pétrifiée d'étonnement?

LA MÈRE.

Devais-je croire que ce malheureux amour entraînerait

si promptement la sage Clara ? Et maintenant il faut que je supporte de voir ma fille.....

CLARA (*avec des sanglots*).

Ma mère, vous le voulez-donc ! Vous vous faites un plaisir de me tourmenter.

LA MÈRE.

Pleure encore, rends-moi plus malheureuse encore par ta tristesse. N'est-ce déjà pas un assez grand chagrin pour moi de voir ma fille déshonorée ?

CLARA (*se levant froidement*).

Déshonorée ! La bien-aimée d'Egmont déshonorée ! Quelle fille de roi n'envierait pas à la pauvre Clara une place dans ce cœur-là ? O ma mère ! ma mère ! autrefois vous ne parliez pas ainsi. Ma mère, soyez bonne — quoi que le peuple pense, quoi que les voisins murmurent — cette chambre, cette petite maison est un paradis depuis que l'amour d'Egmont l'habite.

LA MÈRE.

On doit le voir avec joie, c'est vrai. Il est toujours si amical, si ouvert !

CLARA.

Il n'y a pas une veine fausse en lui. Voyez, ma mère, et c'est le grand Egmont ! Et quand il vient auprès de moi, il est si simple et si prévenant ! Il voudrait tant me cacher son rang et sa bravoure ! Il est si occupé de moi ! je ne puis voir en lui que l'homme, l'ami, l'amant !

LA MÈRE.

Vient-il aujourd'hui ?

CLARA.

Ne m'avez-vous pas vue courir souvent à la fenêtre ? N'avez-vous pas remarqué comme j'écoute lorsqu'on fait du bruit à la porte ? Quand même je sais qu'il ne vient pas avant la nuit, je l'attends pourtant dès le matin à chaque minute. Ah ! si seulement j'étais un écuyer et que je pusse le suivre à la cour et partout ! Je pourrais porter son étendard à la bataille.

LA MÈRE.

Tu as toujours été une drôle d'enfant, tantôt folle, tantôt pensive. Ne veux-tu pas devenir un peu meilleure ?

CLARA.

Peut-être, ma mère, quand j'aurai de l'ennui. — Mais songe, hier ses gens passaient et chantaient une chanson d'éloges sur lui. Du moins son nom était dans cette chanson, le reste je n'ai pas pu le comprendre. Le cœur me battait si fort !... Je les aurais volontiers appelés, si je n'avais pas eu honte.

LA MÈRE.

Prends donc garde. Ta vivacité perd tout. Tu te trahis ouvertement devant le monde. L'autre jour, chez ton cousin, quand tu aperçus la gravure sur bois avec l'explication qui l'accompagne, tu te mis à crier si haut : Le comte Egmont ! Moi je devins rouge comme le feu.

CLARA.

Ne devais-je pas crier? C'était la bataille de Gravelines : je trouve au-dessus de l'image, *E*, et dans le texte on lit : « Le comte Egmont eut son cheval tué sous lui. » Je fus d'abord toute saisie, et ensuite il me fallut rire de cette gravure, où Egmont s'élève aussi haut que la tour de Gravelines, à côté des vaisseaux anglais.

C'est aussi une jolie scène que celle où Egmont arrive chez la jeune fille avec son costume de grand d'Espagne, son collier de la toison d'or et ses armes brillantes. Clara s'arrête devant lui, et le questionne sur ce qui lui est arrivé, et s'approche pour toucher ses riches vêtements, et le regarde avec une curiosité d'enfant.

« Laisse-moi t'embrasser, s'écrie-t-elle, laisse-moi voir dans tes yeux; tout est là pour moi; la consolation et l'espérance, la joie et le chagrin. Dis-moi, dis-moi, car je ne puis le comprendre, es-tu Egmont? Le comte Egmont? Ce grand Egmont qui fait tant de bruit, dont les journaux parlent et auquel les provinces s'attachent.

EGMONT.

Non, Clara, je ne le suis pas.

CLARA.

Comment?

EGMONT.

Vois-tu, Clara — laisse-moi m'asseoir. (*Il s'assied, elle s'agenouille devant lui, croise ses bras sur sa poitrine*

et le regarde.) Cet Egmont dont tu parles, est un homme chagrin, cérémonieux, froid, qui doit avoir tantôt cette figure, tantôt celle-là. Il est tourmenté, méconnu, embarrassé, tandis qu'on le croit satisfait et heureux. Il est aimé d'un peuple qui ne sait ce qu'il veut; adulé par une foule avec laquelle il ne faut rien entreprendre; environné d'amis auxquels il n'ose s'épancher; observé par des hommes qui voudraient par tous les moyens possibles se mettre à son niveau; travaillant avec peine, souvent sans but, presque toujours sans récompense. O laisse-moi taire ce qu'il éprouve, et comment se soutient son courage. Mais cet homme, Clara, qui est tranquille, ouvert, heureux, aimé et connu de cet excellent cœur qu'il connaît aussi, qu'il presse avec confiance et amour contre le sien. Cet homme-là, c'est ton Egmont.

CLARA.

O laisse-moi mourir ! Le monde n'a point de joie après celle-là.

A côté de cet amour si frais et si entier de Clara, il faut voir comment se place l'amour timide, souffrant et résigné de Brackenburg; ce pauvre ouvrier qui la suit avec une sorte d'adoration, et dont elle ne peut payer l'ardent dévouement que par une tendre amitié.

Egmont, après l'arrivée du duc d'Albe, a continué à vivre comme par le passé : n'ayant rien à se reprocher, il ne ressent aucune crainte et ne prend aucune précaution; c'est toujours la même existence

généreuse, noble, mais insoucieuse et étourdie. Le duc d'Albe le fait arrêter, et, seul dans la prison où on le jette, l'heureux Egmont emporte avec lui le souvenir du destin riant qui l'a protégé jusque-là, et rêve encore ou que le roi ne voudra jamais le condamner ou que le peuple se soulèvera pour le délivrer. Son entretien avec le duc d'Albe est admirable par les idées franches et élevées qu'il exprime sur la liberté et le droit des peuples, par sa contenance ferme en face de son juge et de son bourreau, par la grandeur d'âme qu'il développe. Son entretien avec Ferdinand, le fils naturel du duc d'Albe, n'est pas moins remarquable, car il fait très-bien ressortir la position misérable de l'homme qui gagne par une lâche soumission le rang qu'il occupe dans la société, à côté de celui qui tombe dignement pour ne pas mentir à sa conscience; l'esclavage honteux du courtisan qui doit obéir aux passions des autres, à côté de cette mâle liberté que l'homme de cœur emporte jusque dans les fers.

Cependant Clara apprend par la rumeur publique l'arrestation d'Egmont, et alors voilà cette jeune fille, jusque-là timide, jusque-là renfermée dans sa maison, qui devient forte et héroïque, s'élance, malgré les dangers, au milieu de la foule, brave les satellites du duc d'Albe, insulte à l'apathie du peuple, lui reproche sa lâcheté, le provoque à la révolte. Puis, ne pouvant soulever comme elle le voudrait dans son déses-

poir, ces hommes que la crainte paralyse, ne pouvant plus sauver elle-même son bien-aimé, et apprenant que rien ne le sauvera de la vengeance de ses ennemis, elle rentre chez elle avec son fidèle Brackenburg, qui tente en vain de la détourner de sa funeste résolution; rien ne la retient plus dans ce monde : elle s'empoisonne. Egmont, qui songe à elle dans sa prison, la recommande encore à Ferdinand, lorsqu'elle est déjà allée l'attendre dans une autre vie.

Pour lui, il meurt en héros; la liberté lui apparaît dans son sommeil; son dernier rêve lui présage le bonheur de sa patrie, et le tambour qui vient le réveiller à l'heure de l'exécution, lui rappelle seulement celui qu'il entendait sur le champ de bataille où il remportait la victoire.



IPHIGÉNIE EN TAURIDE. LE TASSE.

*Che più si spera, óche s'attenda omai ?
Dopo trionfo e palma
Sol qui restano all alma
Lutto e lamenti et lagrimosi lai.
Che piu giova amicizia o giova amore
Ahi lagrime ! ahi dolore !*

TORQ. TASSO.

They call'd me mad — and why ?

BYRON.

S'il y avait une langue humaine capable de rendre la noble simplicité de la plastique ancienne, la grâce religieuse d'un carton de Raphaël, le charme d'une musique de maître douce, grave, attendrissante, sagement mesurée, il faudrait l'employer pour parler de ces deux pièces de Goethe : Iphigénie et le Tasse.

Goethe n'a fait que sept drames, et chacun de ces sept drames porte un cachet particulier, appartient à un genre distinct. Et comme ce sont tout autant de créations sorties jeunes et fraîches de la pensée du poète, ce sont aussi autant de modèles jetés dans le monde littéraire, autant d'œuvres qui ouvrent une nouvelle barrière, indiquent une nouvelle voie. Nous l'avons vu embrasser le drame au-

dacieux de Faust, peser dans sa puissante main les mystères de la vie humaine, la croyance des deux mondes, le génie des deux religions. Nous l'avons vu dans *Goetz de Berlichingen* et dans *Egmont* se jeter au milieu des événemens populaires, peindre des caractères rudes et énergiques, des passions ardentes, mais grossières; tracer d'une main également ferme, et la loyauté chevaleresque, et la trahison lâche; et l'âme confiante et généreuse du héros, et la haine aveugle du fanatisme.

Maintenant l'esprit qui a présidé à la composition de ces drames, se recueille, se repose, s'aplanit. On dirait d'une source d'eau qui s'épure et ne garde que son onde d'argent et son gazouillement; on dirait d'un ciel qui laisse l'un après l'autre tomber tous ses nuages, pour reprendre sa surface bleue et sans tache. La pensée est élevée trop haut, mais elle marche majestueusement dans ces hautes régions et ne retombe pas plus bas. Là, les images de la poésie se déroulent avec un harmonieux ensemble; le langage reste beau par son élévation et sa simplicité; le rythme pur et mélodieusement cadencé. C'est la beauté des formes combinée avec la force de la pensée. L'artiste conçoit le plan de son œuvre dans la lueur rapide de l'inspiration, il la voit jaillir devant lui dans son noble ensemble, et il la rêve ensuite avec amour, il la travaille avec soin, il a rendu comme il le voulait l'expression de la tête, le mou-

vement du corps, il se remet avec une patience assidue à corriger les détails, à nuancer les effets d'ombre et de lumière. Puis, le jour arrive où le voile tombe, où le public est appelé à jouir de ce travail mystérieux, né dans la tête de l'artiste, accompli dans le silence de l'atelier, et alors on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, ou de l'idée poétique que représente la statue, ou de la manière dont cette idée est rendue. Il n'y a pas dans le visage un seul trait qui vous choque, et il n'y a pas un faux pli dans la draperie, pas une ligne brusque dans les contours.

Iphigénie et le Tasse sont pour moi semblables à cette statue. C'était un des grands dons de Goëthe, de pouvoir transformer son esprit à volonté. Il embrassait un sujet avec passion, il le concevait dans toute sa portée, et alors il devenait poète ou philosophe, homme de l'antiquité, homme des temps modernes, selon qu'il fallait l'être pour traiter avec la plus entière vérité ce sujet. C'est un don admirable que beaucoup de poètes, même des plus célèbres, n'ont pas eu. L'esprit n'est que trop porté à se peindre souvent dans les œuvres qu'il entreprend. Il se choisit un thème, bien moins pour le prendre dans son véritable caractère, que pour s'y refléter comme dans un miroir. L'âme qui souffre étend un voile sur toute la nature, et ne la voit plus que sous des couleurs sombres. Le poète qui se laisse

dominer par un caractère sombre et maladif, porte avec lui une lyre dont toutes les cordes sont façonnées au ton de la douleur. S'il s'en va dans le monde, il n'en voit que le côté mauvais, les vices, ou les ridicules. S'il s'arrête au bord du ruisseau, il n'y trouve qu'un plaintif gémissement; s'il regarde le ciel, il n'y découvre que des nuages; s'il entre dans la forêt, il entend les vents qui soupirent, les arbres qui balancent avec effort leurs rameaux éplorés; si c'est le matin, il a peur de l'agitation du jour; si c'est le soir, il lui vient des rêveries étranges, des sons discordans, des souvenirs des vieilles ballades, des chevaliers qui emportent à travers l'espace le cadavre de la fiancée, comme celui de Bürger; des ombres qui se dressent sur la montagne, et laissent en pleurant tomber leur tête blanche, comme les ombres d'Ossian.

Prenez les œuvres de Byron; prenez Child-Harold, Don Juan, le Corsaire, Marino Faliero, Manfred, Caïn, Beppo, Lara, Sardanapale et les poésies lyriques, c'est toujours Byron, le sombre et mystérieux Byron, l'homme de génie, qui tire de sa profondeur de pensée et de sa riche imagination, des œuvres admirables, mais toujours des œuvres douloureuses.

Encore une fois, combien peu de poètes ont eu cette puissante faculté de dompter ce penchant naturel à la subjectivité, et de voir et de peindre les

objets tels que ces objets devaient être vus et représentés, et de changer de ton, de forme, de style, selon qu'il le fallait ; de s'emparer des faits de l'histoire, des beautés de la nature, pour les reproduire dans leur effet dramatique ou leur majestueuse simplicité. C'est que c'est là le comble de l'art, et le comble de la poésie, d'avoir les organes si clairvoyans, le jugement si droit, les sensations si vives et si profondes, le style et la forme si vrais. Et Goëthe le possédait à un haut degré. Goëthe ne peut pas être étudié ni dans une seule, ni dans quelques-unes de ses œuvres. Tout ce qu'il a fait mérite une attention particulière, car tout le montre sous une autre face. C'était l'homme de la nature et l'homme du monde, l'homme de la science et de la poésie, surtout l'homme de la réflexion active, persévérante. Il avait pris et repris l'art avec ses diverses tendances et ses variétés de formes. Il avait étudié la philosophie et la nature ; puis, ces deux sciences combinées l'une avec l'autre ; puis, tout ce qu'il savait combiné avec la poésie, qui en était comme le feu vital, le flambeau et la couronne. Et, comme me le disait un jour un de ses plus constans admirateurs, Goëthe pouvait abaisser ses regards sur la terre, et se dire : je la connais ; lever les yeux au ciel, et dire : je le connais ; observer les hommes autour de lui, et dire : je les connais. De là vient qu'en le comparant à d'autres poètes renommés

pour leur génie, il l'emportera encore sur eux; car il a touché à plus de questions, embrassé plus d'espace.

Il faisait un voyage en Italie, il y prenait le goût des belles formes de la statuaire et de la peinture, appliquées à la poésie; et alors il écrivit Iphigénie et le Tasse.

Je voudrais bien que ceux qui nous ont tant prêché la tragédie classique, froidement calquée sur des interprétations à demi fausses d'Aristote; la tragédie qui prenait sans façon les allures et le langage de la cour de Versailles, et croyait avoir assez fait pour être grecque, quand elle s'était emprisonnée bien innocemment dans les trois unités, quand elle avait dit Vénus, au lieu de l'amour; Mars, au lieu de la guerre; l'Olympe, au lieu du ciel; je voudrais bien, dis-je, que ces gens-là, puisqu'ils ne veulent, à ce qu'il paraît, pas comprendre autrement que le père Bouhours les tragédies grecques, se résignassent à lire l'Iphigénie de Goethe. Ils se convaincraient peut-être alors que, pour faire une tragédie antique, il ne suffit pas de tronquer maladroitement le costume de la tragédie moderne, et de lui farder le visage de quelques mouches mythologiques. Il pourrait se faire aussi qu'en y réfléchissant mieux, ils nous donnassent des tragédies vraies, poétiques, ayant la démarche franche, le ton de voix naturel, et que leur maître Aristote répu-

dierait moins, j'en suis sûr, que ces soi-disant pièces classiques, dans lesquelles on le fait entrer bien malgré lui, le pauvre homme ¹!

Iphigénie est la tragédie antique, conçue dans sa grâce la plus pure; dans ses mouvemens harmonieux. En la lisant, on se représente si bien ces beaux contours, et ce repos de l'art antique; on se représente Sophocle, venant lire pour sa défense OEdipe à Colone, et entraînant avec ces scènes d'une nature grandiose le suffrage de ses juges.

La poésie de cette œuvre de Goethe s'élève trop haut, on sent même qu'elle nous arrive comme une musique étrangère; il y a entre elles et nous l'espace des siècles; il y a la différence de la lyre d'Apollon, qui résonne doucement au milieu du chœur des muses, avec la lyre des temps modernes, que le vent du soir fait vibrer au bord du torrent, sous le mystérieux abri des forêts. On écoute cette poésie grave et solennelle, l'oreille l'entend avec surprise, l'esprit se demande d'où elle vient. Puis, comme le flot de ces mélodieuses paroles ne s'arrête pas, comme

¹ Voir ce que Lessing a écrit à ce sujet dans la *Dramaturgie hambourgeoise*. Voir aussi un mémoire lu par M. de Raumer à l'Académie des sciences de Berlin, en 1827, et dans lequel l'auteur cherche à démontrer que toutes les traductions et interprétations d'Aristote publiées jusqu'à présent, sont absolument fausses.

le charme dure toujours, l'esprit se laisse aller au charme qui l'entraîne. Une magie indéfinissable le transporte insensiblement dans le monde ancien; il passe sans y songer à travers les bosquets de fleurs, à travers les temples consacrés aux dieux, jusqu'à ce que, s'arrêtant et regardant autour de lui, il s'aperçoive qu'il vit dans un autre temps, dans une autre contrée.

C'est la Grèce avec ses longs souvenirs, ses traditions héroïques; c'est la race d'Agamemnon, avec la vengeance des dieux qui la poursuit jusqu'au milieu de son palais, jusque sur la tête de son dernier descendant; ce sont les sages maximes des philosophes qui se mêlent aux poétiques récits d'*Homère*.

Il n'y a dans cette pièce que cinq personnages, et ces cinq personnages se détachent sur le canevas du poète comme les figures d'un bas-relief sur le marbre qui les soutient. On les voit se dessiner, se mouvoir; on peut reconnaître du premier coup d'œil à la forme de leurs vêtements, quelle est leur condition; et aux traits de leur visage, quelle pensée les agite. Leur démarche est calme et mesurée; leur attitude est toujours pleine de grâce ou de dignité; et dans le laisser-aller de leurs passions, dans les fureurs de la bacchante, dans l'enthousiasme délirant de la pythonisse, dans les danses des faunes, il y a encore de l'art, et des situations reposées.

Thoas est le roi barbare de la Tauride, le roi

inhospitalier et cruel, qui croit se rendre agréable aux dieux en leur sacrifiant tous les étrangers qui abordent dans ses États; mais en même temps le roi qui garde encore dans le fond de son cœur une place pour des sentimens plus doux; le roi qui s'attendrit à la voix d'une femme, à l'accent plaintif de la prière.

Oreste arrive encore avec les mains teintes du sang de sa mère, avec les furies qui le poursuivent, le remords qui le déchire, les terribles images du crime qui s'offrent sans cesse à ses regards effarés, et lui font dresser les cheveux.

Et Pylade, son fidèle ami, son compagnon dévoué, est là comme la conscience paisible qui jouit de son calme, qui se mire avec bonheur dans son cristal sans tache, comme la sagesse indulgente et dévouée, qui veille sur les pas de l'homme qui s'égare, et lui tend une main salutaire quand il chancelle, et lui donne un bon conseil quand il en a besoin, une larme quand il pleure.

Puis, au-dessus de tout cela, voici Iphigénie, la fille des rois, la prêtresse de Diane; Iphigénie, la victime résignée qui penchait la tête sous le glaive de son père, et que les dieux eux-mêmes ont sauvée; Iphigénie, l'ame pure, l'ame virginale de la jeune fille qui a passé des chastes caresses de sa mère dans les pieux abris du sanctuaire; qui a toujours vécu loin du monde, loin de ses crimes et de

ses erreurs; et qui, dans les hautes régions où la poésie, où la religion la placent, trouve pourtant les idées de paix qui peuvent subjuguier le monde, le langage qui pénètre le cœur des hommes. Iphigénie est la Vestale antique, qu'un nuage d'encens environne, qu'un long voile dérobe aux regards des mortels; et qui, dans les augustes fonctions qu'elle doit remplir, penche la tête vers l'autel et prête l'oreille à l'oracle des dieux. Puis, quand elle s'en revient de ces sacrifices, elle peut gouverner les hommes, adoucir leurs passions. L'amour est représenté chez les Grecs conduisant un lion; et les princes les plus orgueilleux, les guerriers les plus résolus, se rendent à la voix d'une femme; admirable symbole de cet empire que le calme exerce sur la violence; de cette alliance qui existe dans la nature, de la grâce et de la vigueur, de la douceur et de la force. Iphigénie, avec ses prières et ses exhortations, parvient à dompter la cruauté de Thoas. Les passions farouches du vieux roi s'apaisent devant le visage pieux de la jeune fille; les furies qui déchirent l'âme d'Oreste, prennent la fuite devant l'attitude majestueuse et le regard ferme et pourtant attendri de la prêtresse. Le drame nous a d'abord resserré le cœur; les étrangers qui arrivent, la reconnaissance qui a lieu, le sacrifice qui doit se faire, nous ont livrés tour à tour à la pitié, à la crainte, à la douleur; et maintenant Iphigénie parle,

Oreste est consolé; Pylade rassemble des rêves d'amour dans son ame généreuse; Thoas ne résiste plus au sentiment d'humanité et de compassion qui s'élève en lui, et nous sortons de cette enceinte étroite du temple de Diane, où tant d'événemens nous ont surpris coup sur coup, pour nous retrouver en plein air, sous le ciel bleu, avec le sentiment de bien-être que l'on trouve après une angoisse passée, avec le frère et la sœur qui se sont retrouvés, et l'ami qui vogue gaîment avec eux vers les rians rivages de la Grèce.

Le Tasse doit être mis à côté d'Iphigénie pour la beauté des formes, l'élévation de la poésie, l'élégance du style, et l'admirable connaissance du cœur humain, la haute sagesse qui s'exprime en vers concis et harmonieux à chaque scène, et l'on pourrait presque dire à chaque phrase.

Ce sujet a été souvent mis sur la scène, et au moment où j'écris ces lignes, on annonce encore à Vienne la deuxième représentation de la *Mort du Tasse*, par M. Zedlitz. L'Allemagne avait déjà le Tasse de M. Raupach, et nous avons celui de M. Alexandre Duval, auquel je serais bien loin de vouloir accorder les éloges qu'il a reçus de plusieurs journaux lors de son apparition. Je le crois pourtant plus fait pour avoir un succès populaire que la pièce de Goëthe, dont l'absence d'événemens, l'étude sévère des caractères; et le ton haut et poétique, doivent

éloigner tous ceux auxquels il faut des faits sail-
lans, des péripéties dramatiques extérieures, et des
coups de poignard.

Goethe a resserré son œuvre dans des limites
étroites, et n'y a appelé que les personnages stric-
tement nécessaires. Le duc Alphonse de Ferrare,
Éléonore d'Este, sa sœur, Éléonore de Sanvitale,
Antonio, le Tasse.

Le duc est représenté comme un prince noble
et généreux, admirateur de la poésie, ami particu-
lier du Tasse, dont il vante beaucoup le génie, dont
il excuse les défauts.

La princesse Éléonore et la comtesse Éléonore
de Sanvitale, sont liées ensemble par un rapport
d'humeur, de caractère, par leur amour de la poé-
sie et leur prédilection particulière pour le Tasse.

A côté de ces trois personnages, qui ne cher-
chent point à dissimuler leur estime pour le célèbre
auteur de Rinaldo et de la Jérusalem délivrée, vient
Antonio, le secrétaire du duc, homme froid, homme
vain, jaloux du succès des autres, jaloux surtout
des marques de faveur que l'on accorde au Tasse;
mais trop adroit pour manifester son envie et sa
haine, et sachant par sa froideur même irriter et
pousser à bout son ennemi, sans sortir des bornes
de la plus stricte réserve. C'est la prudence caute-
leuse des cours à côté de l'entraînement de l'homme
libre; le visage fin et masqué du diplomate, devant

le front ouvert et le regard plein de franchise du poète.

Et le Tasse est cet homme tourmenté par une imagination ardente et mobile; cet esprit inquiet et défiant qui ne peut rester en repos, qui, lorsqu'il ne s'occupe plus pour le public de ses compositions poétiques, se crée à lui-même des chimères, assombrit ses rêves, exagère ses soupçons, et s'entoure comme à plaisir d'une foule de craintes imaginaires. Cette disposition de l'ame est une maladie, et une maladie réelle. Elle a causé en grande partie les infortunes du Tasse; elle a jeté une triste amertume dans la vie de J. J. Rousseau. On peut s'en moquer si on ne l'a jamais connue; mais elle doit faire grande pitié quand elle s'empare de deux hommes tels que ceux que nous venons de citer. Il y aurait sans doute un remède à cette maladie; mais pour l'un et pour l'autre le remède n'a pu être que temporaire, jamais complet. Le Tasse, par sa position dépendante, par le souvenir de plusieurs offenses réelles qu'il avait éprouvées, ne pouvait reprendre totalement la confiance qu'il avait perdue; et Rousseau, en s'écartant par une fierté exagérée de l'existence sociale que lui ouvrait son génie, se rejetait ainsi de lui-même dans ses doutes et sa misanthropie.

L'existence aventureuse du Tasse, son emprisonnement, sa mort subite, trouveront assez de poètes

dramatiques pour les peindre. Il faut savoir gré à Goethe, d'avoir conçu son œuvre d'une autre manière; d'avoir cherché à faire l'analyse d'un caractère, l'étude d'une maladie morale, plutôt que le récit des tristes circonstances, dont cette maladie est une des premières causes.

La pièce commence par une conversation entre la princesse d'Este et la comtesse Éléonore; conversation pleine de fraîcheur, de poésie, d'expansion, et où les deux jeunes femmes, en cherchant à caractériser le Tasse, comme elles le conçoivent d'après leur admiration, donnent la plus belle définition du poète vraiment grand et complet.

ÉLÉONORE.

Son oreille entend l'harmonie de la nature; ce que l'histoire nous retrace, ce que la vie nous donne, son esprit le reçoit et le reproduit aussitôt; il rassemble ce qui est épars, il anime ce qui est encore inanimé. Souvent il ennoblit ce que nous trouvions vulgaire, et les choses que nous estimons le plus ne sont rien devant lui. Ainsi cet homme merveilleux s'en va dans son cercle magique et nous entraîne avec lui, et nous force de prendre part à ses œuvres. Il semble s'approcher de nous et demeure loin; il semble nous regarder, et des esprits étranges lui apparaissent peut-être à notre place.

LA PRINCESSE.

Tu as dépeint avec grâce et justesse le poète qui plane dans le riant empire des rêves. Mais la réalité me paraît

aussi s'emparer de lui et le maîtriser. Ces belles chansons que nous trouvons çà et là attachées aux arbres, et qui, pareilles aux pommes d'or, forment ici un nouveau jardin d'Hespérie, ne les regardes-tu pas comme les fruits d'un véritable amour ?

ÉLÉONORE.

Je me réjouis aussi de les voir. Dans tous ses vers il célèbre avec une grande variété la même image. Tantôt il l'élève avec les rayons de la gloire vers un ciel étoilé, et lui, semblable à un ange sur des nuages, il se courbe humblement devant elle. Tantôt il la conduit à travers les riantes campagnes, et de chaque fleur il lui fait une couronne. Si cette femme qu'il vénère s'éloigne, il veut rendre sacré le chemin qu'elle a suivi d'un pied léger. Il se cache dans les bosquets, et, pareil au rossignol, fait retentir l'air et le feuillage de ses plaintes d'amour. Ses chants délicieux excitent une douce tristesse, vibrent doucement à l'oreille, entraînent le cœur.....

LA PRINCESSE.

Et s'il nomme l'objet de son amour, il l'appelle Éléonore.

ÉLÉONORE.

C'est ton nom comme le mien. Je serais fâchée qu'il en prît un autre. J'aime à voir qu'il cache sous cette équivoque son sentiment pour toi, et je suis heureuse aussi de croire que le son mélodieux de ce nom peut le faire penser à moi. Il ne faut pas ici s'inquiéter d'un amour qui puisse le dominer exclusivement et lui interdire toute autre pensée. Si ton doux souvenir l'occupe dans ses rêveries, il peut aussi se réjouir quelquefois de ma nature

moins majestueuse. Mais il ne nous aime pas. Permets-moi de le dire. Il emprunte ce qu'il aime à toutes les sphères, il lui donne notre nom et nous en fait part. Pour nous, nous semblons l'aimer, et nous aimons seulement avec lui ce qu'il y a de plus élevé.

Le Tasse apporte au duc sa Jérusalem délivrée, qu'il vient de finir ; la princesse prend une couronne sur le buste de Virgile, et vient la poser sur la tête du Tasse, qui la reçoit à genoux, et s'écrie dans son enthousiasme :

« Oh ! reprenez-la, cette couronne, éloignez-la de moi, elle flamboie sur mon front. Semblable à un rayon de soleil trop chaud qui tomberait sur ma tête, elle consume dans mon cerveau la force de pensée. Une ardeur fiévreuse agite mon sang. Pardonnez. C'est trop. »

C'est un délicieux moment que celui où le poète vient de recevoir cette récompense, où son ame s'ouvre pleinement à toutes les espérances de la gloire, à tous les rêves de l'amour. Mais cette heure de jouissance intime et abondante, d'ivresse pure, passe rapidement, et le trouble et l'inquiétude lui succèdent. Antonio, le secrétaire du duc arrive, et le Tasse aperçoit en lui l'homme dont il doit se défier. Cependant il l'estime. Il désire gagner son amitié, et, à la sollicitation de la princesse, il lui fait lui-même les premières avances.

C'est une scène très-belle et très-adroitement écrite. Le Tasse se jette avec son enthousiasme au-

devant de ce ministre d'État, qui le reçoit avec une froideur dédaigneuse. Son premier transport se brise contre le regard impassible et le visage à demi railleur d'Antonio, comme contre une muraille de fer. Alors il reprend le sentiment de sa dignité, il se retire, il parle avec une noble fierté; et Antonio, qui n'a pas été ému par ses offres loyales d'amitié, ne l'est pas davantage par ce juste sentiment d'orgueil. Il reste calme, réservé, lance de temps à autre un sarcasme, se joue des diverses émotions du Tasse, et l'irrite tellement par ce ton de supériorité et de froide moquerie, que le Tasse, hors d'état de se contenir plus long-temps, le provoque en duel et tire l'épée.

Le duc arrive. Le Tasse, surpris l'épée nue à la main dans un lieu où toute démonstration semblable est sévèrement défendue, entreprend une justification, que le récit calme et posé de son adversaire rend encore inutile. On l'enferme dans une chambre. Là, sa passion s'aigrit, son mécontentement s'accroît. Son imagination, travaillant dans la solitude, lui représente les objets sous de faux points de vue. Il hait Antonio, il se courrouce contre le duc, il doute même de l'affection d'Éléonore. Rien ne le retient plus à Ferrare, il veut partir. Antonio vient le voir de la part du duc, lui offre sa liberté, lui demande pardon. Mais le cœur du Tasse, profondément blessé, ne peut fermer si tôt la plaie qu'il

a reçue. Il faut qu'il échappe au moins quelque temps aux chaînes qui le retiennent à Ferrare. Il faut qu'il se sente libre, qu'il respire un autre air, qu'il voie d'autres lieux, d'autres hommes. Il ne demande que la permission de partir. Antonio la lui refuse. Il veut avoir son manuscrit, mais le duc ne le lui rend pas. Il est prêt à s'éloigner, quand il rencontre la princesse. Elle-même commence l'entretien, et lui témoigne le regret qu'elle éprouve de le voir partir. Son langage est doux et bienveillant, mais plein de sagesse. C'est la voix sincère d'une amie, la voix d'une femme généreuse et compatissante, qui s'attriste de voir une belle ame souffrir. Mais le Tasse, avec son imagination ardente, oublie en un instant toutes ses résolutions. Il interprète les paroles d'Éléonore autrement sans doute qu'elle ne le voulait. Il aime, il veut se croire aimé, et, avec une telle pensée, tout lui redevient beau dans la vie.

« Prends-moi, s'écrie-t-il, prends-moi sous ta protection. Place-moi à Belriguardo, envoie-moi à Consandoli, où tu voudras. Le prince a tant de beaux jardins, tant de châteaux qui l'attendent toute l'année et le voient à peine un jour, peut-être à peine une heure. Choisissez le plus éloigné de tous, celui où vous n'allez jamais, et envoyez-moi là. Mais laissez-moi être encore à vous. Je prendrai tant de soin de vos arbres ! Je couvrirai en automne les citrons avec des tuiles, des planches, des nattes de joncs pour les conserver. La terre sera chargée de plantes qui

étendront au loin leurs larges racines, et chaque sentier sera bien net, chaque place bien entretenue. Puis, laissez-moi aussi m'occuper du palais. J'ouvrirai chaque fois qu'il le faudra les fenêtres pour que l'humidité n'altère pas les peintures. J'enlèverai doucement la poussière des beaux meubles. Le parquet sera si propre et si reluisant. Pas une pierre, pas une tuile ne se détériorera; pas un brin d'herbe ne croîtra sur les murailles.»

LA PRINCESSE.

Je ne trouve rien que je puisse conseiller. Je ne trouve point de remède pour toi et pour nous. Je regarde autour de moi si quelque dieu ne viendra pas à notre secours, s'il ne me découvrira pas une boisson salubre pour te rendre la paix à toi et aussi à nous? La parole la plus vraie qui tombe des lèvres, le meilleur moyen de salut sont devenus impuissans. Je dois te quitter, et mon cœur ne peut pas te quitter.

LE TASSE.

Dieux! est-ce bien elle qui parle ainsi et a pitié de toi? Et tu pouvais méconnaître ce noble cœur? Et tu pouvais en sa présence te laisser vaincre par le découragement? Non, non, c'est elle et c'est moi aussi. Oh continue et laisse-moi recueillir toutes les consolations de ta bouche! Ne m'enlève pas tes avis! Oh parle! que dois-je faire pour que ton frère me pardonne, pour que tu puisses me pardonner aussi, pour que vous me comptiez de nouveau avec joie au nombre des vôtres? Parle!

LA PRINCESSE.

Ce que nous demandons de toi est très-peu, et cepen-

dant il semble que ce soit trop. Tu dois t'abandonner à nous avec confiance. Nous ne voulons pas que tu sois ce que tu n'es pas. Si tu peux te plaire seulement à toi-même, ta joie causera notre joie. Tu nous affliges quand tu deviens triste, et lorsque tu t'impaticentes contre nous, hélas! nous voudrions bien t'aider, mais nous voyons que cela ne se peut, puisque toi-même tu ne veux pas prendre la main qu'un ami étend vers toi.

LE TASSE.

C'est toi, ange sacré, c'est toi, comme tu m'apparus pour la première fois. Pardonne au regard obscur du mortel s'il a pu te méconnaître un instant. A présent il te reconnaît. Son ame s'ouvre toute entière pour t'adorer éternellement. Son cœur est plein de tendresse. C'est toi. Oh! quel sentiment j'éprouve! Est-ce de la folie qui m'entraîne? Est-ce la fureur? Est-ce la haute pensée qui embrasse la sublime et pure vérité? Oui, c'est le seul sentiment qui puisse me rendre heureux sur cette terre, le sentiment qui me laissa si misérable, lorsque je voulus lui résister et le bannir de mon cœur. Je voulais combattre cette passion, je luttai et je luttai encore avec ce que j'avais de plus profond dans l'ame, et je détruisis ainsi ma propre nature, à laquelle tu appartiens complètement.

LA PRINCESSE.

Si je dois t'écouter plus long-temps, Tasse, modère cette ardeur qui m'effraie.

LE TASSE.

Les bords de la coupe peuvent-ils arrêter un vin qui

écume et s'élève en bouillonnant ? Chaque parole de toi augmente mon ardeur, à chaque parole ton regard devient plus brillant. Je me sens changé au dedans du cœur, je me sens délivré de tout chagrin, libre comme un dieu, et je te dois tout cela ! La force inexprimable qui me gouverne découle de tes lèvres ; tu m'absorbes en toi. Je n'ai plus rien de ce qui appartenait à mon être. Mon regard se trouble dans le bonheur et dans l'amour ; mes sens vacillent ; mes pieds ne me soutiennent plus. Tu m'attires invinciblement à toi ; mon cœur s'en va sans cesse vers toi ; je suis à toi pour jamais, prends-moi donc maintenant tout entier.

(Il l'enlace dans ses bras et la presse contre sa poitrine.)

LA PRINCESSE *(le repoussant et se sauvant à la hâte).*

Loin d'ici.

Au même moment paraissent Éléonore, le duc et Antonio.

Le duc ordonne qu'on l'arrête ; et le Tasse, combattu par un conflit de sentimens opposés, par l'amour et l'humiliation, par le souvenir de la pensée audacieuse qu'il a nourrie, par l'aspect de l'abîme profond où il est tombé, laisse aller comme elle le veut son imagination qui s'égare, abandonne sa tête aux images sinistres qui le poursuivent, et voit apparaître dans son fatal délire les longs jours de misère et de deuil qu'il passera.

« Oh! dit-il à Antonio alors, suis-je donc si misérable que je le parais? Suis-je aussi faible que je dois l'être à tes yeux? Tout est-il donc perdu? La douleur a-t-elle, comme un tremblement de terre, renversé de fond en comble l'édifice? N'y a-t-il plus de talent riche et varié pour me distraire et me protéger? Toute la force que je sentais dans ma poitrine est-elle éteinte? Suis-je donc devenu rien, absolument rien? Oui, tout est perdu. Je ne suis rien. Je me suis enlevé à moi-même et elle m'est enlevée aussi. »

ANTONIO.

Et quand tu te crois entièrement perdu, regarde-toi, reconnais encore ce que tu es.

LE TASSE.

Où, tu m'en fais souvenir à temps. — Aucun exemple de l'histoire ne viendra-t-il à mon secours? Trouverai-je, pour me comparer à elle, une ame noble qui ait jamais plus souffert que moi? Non, tout est perdu. — Une seule chose me reste; la nature nous a donné les larmes et le cri de la douleur, quand nous ne pouvons plus la supporter. — Et à moi elle m'a donné de plus la mélodie et le pouvoir d'exprimer éloquemment ma tristesse la plus profonde. Si l'homme reste muet dans ses tourmens, un Dieu me permet de dire ce que je souffre.

(Antonio s'avance près de lui et lui prend la main.)

LE TASSE.

O noble homme! Tu restes ferme et tranquille, et tu me regardes seulement comme la vague soulevée par l'o-

rage. Mais songes-y et ne t'enorgueillis pas de ta force. La puissante nature qui a fixé sur leurs bases ces hauts rochers, a donné aux vagues la mobilité. Elle envoie un orage, la vague s'enfle, grandit, se courbe en écumant. Le soleil se reflétait si beau dans cette vague, et les astres se reposaient sur cette poitrine qui battait doucement. La lumière est passée, le repos s'est enfui. Je ne me reconnais plus dans le danger, et j'ai honte de ne plus me reconnaître. Le gouvernail est brisé, le vaisseau craque de toutes parts. Le sol s'entr'ouvre sous mes pas. Oh ! je m'attache à toi avec mes deux mains. Ainsi le navigateur se cramponne au rocher contre lequel il devait échouer. »

La pièce de Goethe se termine ici. La catastrophe extérieure commence; la catastrophe intérieure est complète. Pour Goethe, l'entreprise n'était pas de plonger son héros dans l'abîme, mais de l'amener graduellement jusqu'au bord. Là, en prenant le Tasse avec l'emportement de sa passion, le vertige de son esprit, l'imagination du lecteur peut achever la tragédie, prévoir ses courses inquiètes et aventureuses, sa misère, son incarcération de sept ans, sa mort.

Si l'on pouvait faire après la lecture de cet admirable poème un reproche à Goethe, ce serait d'avoir peut-être exagéré l'égarement du Tasse, et d'avoir en tout cas beaucoup trop embelli le caractère du duc de Ferrare.

Aujourd'hui il est bien prouvé que la folie du Tasse n'était qu'une horrible invention de ses en-

nemis. Ginguéné¹, M. de Sismondi², les critiques allemands, parmi lesquels je citerai entre autres le D.^r Wagner, éditeur du *Parnasse italien*³, et surtout un Anglais, J. Hobhouse (*Historical illustrations of the fourth canto of Childe-Harold. Lond. 1818*), ont mis à jour le faible tissu qui recouvrait cette absurde supposition. Muratori dit lui-même qu'il ne peut pas regarder le Tasse comme fou, mais comme un homme qui méritait d'être puni pour avoir mal parlé du duc. L'homme qui est fou, soutiendrait-il ce combat actif et souvent plein d'esprit que le Tasse soutint du fond de sa prison contre les partisans de l'Arioste et l'académie de la *Crusca*? L'homme qui est fou, écrirait-il ces divers traités en prose, sortis de l'hôpital Sainte-Anne; et cette lettre touchante, et encore peu connue, qu'il adressait au cardinal Albani, et qui commence ainsi : « C'est pour moi un malheur inouï d'en être réduit à la nécessité de vouloir vous convaincre que je ne suis pas fou, et que ce n'est nullement là le motif pour lequel le duc de Ferrare m'a fait arrêter et incarcérer. C'est sans doute une invention inouïe dans les temps modernes, et dont l'on ne trouverait pas non plus d'exemples chez nos ancêtres. »

¹ Histoire de la littérature italienne, tom. III.

² De la littérature du Midi, tom. II, pag. 166.

³ *Il Parnasso italiano. Saggio sovra il Tasso. Lipsia, 1826.*

Quant à l'accusation portée contre le Tasse, d'avoir un jour donné un baiser à la princesse Éléonore (ce qui aurait été en effet un grand crime!!!), rien n'est encore moins prouvé; et l'on a tout lieu, au contraire, de la regarder comme un conte fait à plaisir, et qu'un poème assez spirituel reproduisit en 1662. Le Tasse, avec son imagination, son tempérament ardent, ne pouvait guère s'en tenir à une seule passion platonique et respectueuse, pas plus que Pétrarque qui vivait avec une autre femme, en divinisant Laura, et sans compter les relations qu'il eut ailleurs; on peut dire qu'il fut amoureux tour à tour, si ce n'est en même temps, d'Éléonore d'Este, la sœur du duc; d'Éléonore de San-Vitale et de Lucrece Bendidio; peut-être encore de Lucrece, l'autre sœur du duc, devenue plus tard princesse d'Urbain, et pour laquelle il écrivit ce sonnet :

Oh! bella men, che nel felice giorno.

Mais il est bien vrai qu'une fois il voulut frapper de son couteau un domestique dans les appartemens de la duchesse d'Urbain. Il fut mis aux arrêts, et de là commencèrent ses infortunes. Remis en liberté, il quitta Ferrare, parcourut l'Italie, souvent sans argent. Les princes cependant l'accueillaient à leur cour et cherchaient à le retenir; mais son imagination inquiète lui faisait aussitôt concevoir de nouvelles craintes sur son séjour, et il partait.

Si, dans les diverses cours où il s'arrêta, il se plaignit du duc de Ferrare, il en avait le droit. Le duc était un homme égoïste et vaniteux, qui voulait à tout prix que l'on s'occupât de lui. Il avait reconnu le génie du jeune auteur de Renaud de Montauban, il le prit à son service pour voir sa généalogie et son nom célébrés dans les vers du poète. Mais, tout en le prenant ainsi comme l'instrument de son orgueil, il oubliait de récompenser le génie dont il se servait. Le Tasse fut toujours tourmenté par des besoins d'argent. S'il y eut en cela de sa faute, il y eut aussi de la faute d'Alphonse, qui ne savait pas être plus généreux envers l'homme dont il attendait son immortalité. En 1571, le poète, pour pouvoir accompagner le cardinal d'Este à Paris, dut vendre une partie de ses vêtements; et quand il fit son testament, il annonça que la plupart de ses effets étaient en gage chez des juifs. Il demanda qu'on les vendît, et que le produit de cette vente fût employé à poser une pierre sur la sépulture de son père.

Le duc trouva donc qu'il n'était pas prudent de laisser ainsi le Tasse s'en aller librement de par l'Italie, pour le décrier auprès de tous les princes chez lesquels il s'arrêtait. Quand le poète revint à Ferrare en 1579, à l'occasion du mariage d'Alphonse avec Marguerite de Gonzague, le duc, pour plus de sûreté, le fit renfermer à l'hôpital Sainte-Anne; et,

comme il lui fallait cependant un motif pour justifier une telle rigueur, il voulut qu'on regardât le pauvre Tasse comme fou. Il y a assez de courtisans qui ne voient que par les yeux de leur prince, et qui ne s'aviseraient pas de dire qu'il fait nuit si le prince a dit qu'il fait jour. Il faut croire qu'ils ne portent pas un scrupule plus consciencieux en d'autres circonstances, et qu'ils trouvent très-naturel d'appeler un homme fou, dès que cela plaît à leur souverain.

Donc le Tasse passa pour fou, et ni ses belles et touchantes poésies, datées de sa prison, ni ses lettres, ni ses autres écrits, ne purent ouvrir les yeux à des gens qui ne voulaient pas voir. Sa tristesse d'ame s'accrut, sa misère redoubla. Pendant le temps de sa plus grande faveur à la cour de Ferrare, il n'avait pu rentrer en possession de son lit, mis en gage pour 13 couronnes et 45 livres; et plus tard il écrit à Lucas de Scalabrino: « Je vous envoie cinq chemises, qui auraient toutes besoin d'être raccommodées; je vous prie de les remettre à votre cousin, et de vouloir bien aussi les faire laver. »

Son gardien à l'hôpital Sainte-Anne était un enthousiaste fanatique de l'Arioste, qui ne pouvait souffrir aucune prétention de rivalité avec son poète favori, et qui crut par là faire une œuvre pieuse en maltraitant le célèbre auteur de la Jérusalem délivrée. Pour comble de malheur, pendant que le Tasse était

en prison, il apprit que l'on publiait une copie falsifiée de son épopée, et l'on conçoit que ce dut être pour le poète un coup pénible. L'ouvrage obtenait cependant un prodigieux succès, et il s'établissait alors un douloureux contraste. De tous côtés on vantait le nom du Tasse, et le Tasse languissait misérablement dans une prison; on admirait son génie, on chantait ses belles octaves, et à la cour de Ferrare on le traitait de fou.

Enfin, après sept ans de captivité, il obtint par les instances de Vincent de Gonzague d'être mis en liberté; et pense-t-on que le prince de Gonzague intercédât généreusement en sa faveur? Non pas, il fallut d'abord que le Tasse lui composât un poème d'éloges; après quoi le prince, tenant en main le prix de son intercession, voulut bien lui envoyer encore quelques vêtemens. Voilà comme ces hommes-là aimaient la poésie?

Le Tasse avait un caractère triste et défiant; mais des ménagemens adroits pouvaient le guérir de cette tendance malade. Et, si ses inquiétudes d'ame se sont accrues; si son esprit s'est affaibli; si de sombres fantômes sont venus prendre la place des riantes figures que lui présentait autrefois son imagination, c'est Alphonse, le duc de Ferrare, qui en est la cause; s'il a passé de longs jours de souffrance et de misère, c'est Alphonse qui en est la cause; et si, au lieu de recevoir la couronne du capitole,

(363)

il n'a reçu à cinquante et un ans que le cyprès de la mort, c'est Alphonse qui en est la cause. Voilà pourquoi la postérité, qui aura toujours de l'admiration pour le génie du Tasse, de la pitié pour ses malheurs, ne trouvera qu'une épithète infamante à joindre au nom de son maître et de son bourreau.



LA FILLE NATURELLE. — CLAVIJO.

STELLA.

*God help thee Ruth! — Such pains she had,
That she in half a year was mad
And in a prison housed.*

WORDSWORTH.

Goethe a puisé l'idée de la Fille naturelle dans des mémoires¹ publiés en France, et qui, aux détails vrais, aux faits authentiques, joignent les traits de singularité du roman et le caractère d'une œuvre apocryphe. L'histoire de notre révolution est alliée d'une manière étroite à l'histoire de la jeune femme, et l'on dirait d'une autre contemporaine, qui passe à travers les orages de 1789, les massacres de 1793, non point pour se couronner de la gloire de nos généraux, mais pour être un exemple de fidélité envers ses rois, et de dévouement envers ceux qui l'ont persécutée. Il y a un grand intérêt dans ces mémoires, beaucoup de situations dramatiques, de variétés de portraits, et le récit porte le cachet

¹ Mémoires historiques de Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti, écrits par elle-même. A Paris, chez l'auteur, rue Cassette, n.º 914; Floréal an VI (1797), 2 vol. in-8.º

inimitable d'un esprit et d'un cœur de femme. Mais en faisant l'analyse de cet ouvrage, je ne me charge ni d'en discerner le vrai et le faux, ni d'en démontrer les invraisemblances, j'abandonne ce soin à la sagacité du lecteur.

Louis-François, prince de Bourbon-Conti, veuf de la plus jeune fille du régent, dont il n'eut qu'un fils, le comte de la Marche, avait formé une liaison avec l'une des plus belles femmes de la cour de France, la duchesse de Mazarin, qu'on appelait toujours la belle duchesse¹. De cette liaison naquit, au mois de Décembre 1762, l'héroïne de ces mémoires, qui fut baptisée sous le nom d'Amélie-Gabrielle-Stéphanie, et à laquelle le prince donna le titre de comtesse de Mont-Cair-Zain, qui formait l'anagramme de son nom et de celui de la duchesse. Celle-ci, tout en s'abandonnant à sa passion pour le prince, gardait encore au fond du cœur le sentiment d'une sévère moralité, et redoutait par dessus tout de voir sa honte rendue publique; mais le prince ne tint aucun compte de ses frayeurs, et obtint de Louis XV la promesse de légitimer sa fille, et de lui accorder le rang de princesse du sang. Par

¹ Dans un exemplaire de ces mémoires, qui se trouve à la bibliothèque de Göttingue, quelqu'un a écrit que la duchesse était fille du prince de Beauveau. (Weber, Cours d'esthétique, pag. 91.)

là il excita la colère de la duchesse et celle du comte de la Marche, à qui un tel acte de légitimité enlevait une bonne partie de ses droits, et tous deux se liguèrent pour perdre l'enfant.

Stéphanie avait été d'abord placée rue des Fossés-Montmartre, dans la demeure d'un nommé Jacquet, officier de la maison royale, et elle avait pour dame d'honneur et gouvernante une jeune veuve appelée M.^{me} Delorme, que Jacquet voulait épouser. Ces deux personnes, ainsi liées, entrèrent plus facilement dans le plan de conjuration formé contre la jeune fille. Stéphanie devait avoir une éducation répondant à sa haute naissance : elle eut pour maître J. J. Rousseau. Elle apprit le grec et le latin, et dut en même temps se livrer aux exercices capables de développer ses forces physiques; ainsi elle montait à cheval, faisait de longues courses en voiture, et joignait à cela l'exercice des armes. Elle avait pour la servir et pour prendre part à ses jeux, un enfant habillé en hussard, et avec lequel elle cherchait à rivaliser d'adresse et d'agilité.

Plus elle grandissait, plus le prince sentait redoubler son affection pour elle; souvent il amenait auprès d'elle le duc d'Orléans et son fils, le duc de Chartres, plus tard connu sous le nom d'Égalité, le prince de Soubise, le comte d'Entraigues, qui tous admiraient la grâce de son visage, la gaieté de son caractère. Elle avait à peine sept ans, que son père

lui annonça qu'à l'occasion des fiançailles du Dauphin, elle serait reconnue comme princesse du sang; et le 10 Mai 1770 elle partit pour Versailles, recevant d'avance les honneurs dus à son rang et le titre d'Altesse. Le roi lui donna le cordon bleu, la princesse Élisabeth l'accueillit dans son intimité, l'acte de reconnaissance était déjà signé, et tout semblait devoir bientôt répondre complètement aux souhaits du prince.

Pendant ce temps on observa que la duchesse avait de fréquentes entrevues avec M.^{me} Delorme; un peu après, celle-ci entreprit à l'insu du prince un voyage à Lons-le-Saulnier.

Le jour était venu où Stéphanie devait enfin s'appeler la princesse de Conti. Les diamans et les riches habits de cour brillaient déjà à ses yeux, le maître des cérémonies lui avait donné les dernières instructions; elle était prête à partir, lorsqu'elle reçut un billet de la duchesse, qui la mandait en toute hâte à sa maison de campagne, à quelques lieues de Paris. La jeune fille ne peut résister à cette prière, une voiture l'attend, elle y monte avec sa gouvernante, et les chevaux partent au galop. Après la première station elle devient inquiète, pleure, demande où l'on veut la conduire; pour toute réponse on la force de monter dans une nouvelle voiture, et des chevaux frais l'entraînent rapidement; alors les cris, les larmes, les sanglots! la nuit vient, qui ajoute à ses ter-

reurs, et elle implore la pitié de sa gouvernante, qui ne lui répond que par ces seuls mots : j'ai des ordres pour agir ainsi. Elle appelle à son secours son père, ses amis, se tord les bras de désespoir, et tombe épuisée par la douleur et à moitié évanouie.

Quand elle se réveilla, elle était couchée sur un mauvais lit dans une auberge, et sa gouvernante s'efforçait de lui enlever le cordon du Saint-Esprit; alors ses plaintes, ses supplications recommencent, M.^{me} Delorme cherche à la gagner par ses caresses et ses flatteries, et, sous prétexte de la reconduire à Paris, parvient à la faire encore monter dans une voiture. A chaque station on apaise les larmes de la pauvre fille par de nouvelles promesses, on lui annonce qu'elle approche de Paris, et quand elle cherche des yeux les lieux qu'elle connaît, les tours Notre-Dame et le palais de son père, elle descend dans une auberge de Lons-le-Saulnier.

Tandis qu'elle est là, livrée au désespoir, ne sachant plus à qui avoir recours, hors d'état par sa jeunesse et son inexpérience de s'arracher elle-même aux liens perfides qui l'ont enchaînée, on apprend à son père, qu'en courant à cheval avec impétuosité pour suivre une chasse, elle avait fait une chute et s'était fracassé la tête; et pour qu'il ne lui restât aucun doute sur la fin déplorable de sa fille, on lui apportait l'extrait mortuaire, écrit pour elle à Viroflay-les-Versailles, daté du 7 Juin 1773, et signé du

pasteur de Viroflay, de l'aumônier de la duchesse, et d'un beau-frère de M.^m Delorme. Le malheureux prince, frappé comme d'un coup de foudre dans ce qu'il avait de plus cher au monde, demeura inconsolable, et sa douleur ne tarda pas à le conduire au tombeau.

Quelques jours après son arrivée à Lons-le-Saulnier, M.^m Delorme quitta l'auberge où elle était descendue, et s'en alla demeurer avec son élève chez un de ses parens, le procureur B.... Stéphanie nous a fait le portrait de cet homme, qui semble être le type de tous les procureurs comme on les retrouve dans les comédies et les romans du dix-huitième siècle : le corps petit, grêle et voûté, la tête chauve, les jambes mal-faites, les sourcils gris, les yeux sans ame et sans expression, un nez d'aigle barbouillé de tabac, des manchettes sales, un habit mal-propre et râpé; avec cela l'esprit le plus fourbe, le langage le plus nasillard et le plus hypocrite qu'il soit possible d'imaginer, et l'avarice sordide, incrustée jusque dans ses entrailles. A côté de cette hideuse image, Stéphanie a trouvé moyen de placer la sienne, qu'une de ses amies de couvent dépeint dans une lettre : la taille élancée, élégante, la figure ronde, fine comme une miniature; de grands yeux bleus, pleins de feu et de douceur, de longs sourcils, noirs comme de l'ébène, des cheveux blonds d'une teinte admirable, qui tombaient jusqu'à terre, et une peau

blanche et délicate, la bouche un peu trop grande peut-être, mais des lèvres de rose; la démarche noble, la tête gracieuse, un sourire ravissant et un regard adorable.

Au bout de quelque temps de séjour chez le laid et avare procureur, M.^{me} Delorme s'en vint un jour proposer sérieusement à sa jeune élève de l'épouser. Vous sentez qu'après le portrait qu'elle en fait, rien ne pouvait moins la tenter qu'une telle proposition. Elle refuse, on lui dit qu'elle doit pourtant prendre ce parti ou se résoudre à aller au couvent; elle accepte le couvent, et le 8 Septembre 1773 (la princesse est très-exacte pour les dates) on la conduit chez les dames de Sainte-Marie à Châlons-sur-Saône. M.^{me} Delorme l'avait présentée comme sa fille; mais elle ne tarda pas à faire voir par ses manières nobles et son air distingué qu'elle était d'une naissance élevée, et elle sut se gagner le respect et l'affection de tous ceux qui l'entouraient. Cependant l'air du couvent ne lui convenait pas : elle tombe malade; M.^{me} Delorme l'emmène secrètement à Paris, et après l'avoir affaiblie par des doses d'opium, la conduit le 18 Janvier 1774 à Viroflay, et la donne pour épouse au procureur B. Je ne sais pourquoi elle s'en allait célébrer si loin ce mariage, si ce n'est pour faire de Viroflay un lieu doublement fatal.

Elle revient à Lons-le-Saulnier, portant le titre de madame B., mais bien résolue de ne pas laisser

prendre à son mari un autre droit, et la suite de son histoire nous montre en effet qu'elle eut la force de maintenir cette résolution. Je pense d'ailleurs que M. B., avec toute sa bassesse de caractère, était cependant trop raisonnable et connaissait trop bien son Code pour oublier que sa femme n'avait que douze ans. Mais les soins pénibles dont on la charge dans la maison de M. B., ses efforts continuels et souvent infructueux pour lutter contre l'avarice excessive de son mari, la mauvaise nourriture, la honte et le chagrin, la font encore tomber malade. Elle va d'abord, pour se remettre, habiter une propriété du procureur, dans le village de Cousance, à quatre lieues de Lons-le-Saulnier; puis elle entreprend un voyage en Suisse, visite la patrie de son cher maître, J. J. Rousseau, arrive à Ferney, et Voltaire, qui n'ignore pas le secret de sa naissance, la reçoit avec la plus grande distinction.

Revenue à Lons-le-Saulnier, il faut qu'elle remette à M.^me Delorme ses derniers vestiges de grandeur, ses diamans, par l'excellente raison qu'une femme de procureur ne doit pas porter de telles parures. M. B. l'emmène à Cousance et veut en faire une fermière. On lui donne de temps à autre quelques livres, mais du reste elle doit prendre soin de la cuisine, du grenier, de la basse-cour, et surtout ne plus faire de promenades à cheval, car l'on redoute que ces promenades ne l'emmènent un jour un peu trop loin;

on avait remarqué qu'elle ne se trouvait que très-médiocrement satisfaite de sa nouvelle condition, qu'elle songeait à prendre la fuite, et on la surveillait de très-près. Je passe sur les détails de cette vie campagnarde, sur quelques tentatives d'évasion toujours déjouées par la prévoyance de M.^{me} Delorme, sur quelques voyages de côté et d'autre, notamment un à Paris, où la femme de l'obscur procureur B. reconnut dans un grand seigneur, qui passait dans une voiture à six chevaux, son frère, le comte de la Marche; malheureusement lui ne se souciait pas de la reconnaître, et elle revint prendre la direction de sa métairie. En 1782 M.^{me} Delorme mourut en avouant avec un amer repentir toutes les perfidies qu'elle avait employées pour enlever la jeune princesse à son père. Cette mort ne changea rien au sort de Stéphanie : elle resta comme par le passé fermière de Cousance, cultivant son potager, et donnant à manger, avec un égal ennui, à ses poules et à son vilain mari. A travers ces agréables occupations elle tomba de nouveau malade, le médecin lui ordonna d'aller prendre l'air des montagnes; elle partit avec une duègne pour Mignovillars, un vilain pays, dit la princesse; on n'y trouve point de légumes, point de fruits, et on n'y mange que du pain noir. Par compensation elle y trouvait du lait excellent, et on lui donna, pour sa plus grande joie, un fusil, avec lequel elle s'en allait

abattre pour son dîner des grives et des bécassines. En parcourant ainsi les bois, l'idée lui vint qu'elle pourrait bien découvrir un moyen de prendre la fuite : il y avait assez de sentiers étroits et détournés, la Suisse n'était pas loin, et une fois là, bien avisé celui qui pourrait la remettre entre les mains du vieux procureur. Un jour donc, après avoir bien combiné son projet, elle sort comme pour se promener, s'en va d'abord doucement, et en faisant semblant de lire, puis, à peine a-t-elle perdu de vue sa surveillante, qu'elle s'élançe de toutes ses forces dans la forêt, prend le premier chemin venu, et court aussi rapidement que possible ; mais bientôt les rochers l'arrêtent, les broussailles s'attachent à ses habits ; les ronces et les cailloux déchirent ses pieds ; ses forces s'affaiblissent, son sang coule ; elle tombe à demi épuisée de fatigue, déchire son voile pour bander ses plaies. Au même instant elle entend pousser des cris de terreur, elle aperçoit deux paysans qui accourent avec une arme en main ; elle croit qu'on la poursuit, elle veut fuir ; mais un ours monstrueux se jette sur elle, la roule sous ses pattes, et se sauve à l'approche des paysans, qui relèvent la pauvre fugitive et la rapportent au village.

Après cette belle expédition il n'y eut plus moyen pour elle de songer à respirer l'air des montagnes ; on la ramena sur-le-champ à Lons-le-Saulnier. Elle avait alors dix-huit ans, et devait être belle, à en juger

par le portrait qu'elle nous a fait d'elle. Son mari demandait toujours à avoir quelque chose de plus que le titre de mari, et la jeune femme restait inexorable à ses prières. Mais la malheureuse Stéphanie devait passer par toutes les épreuves de la vertu : quand son mari vit qu'il ne pouvait vaincre ses résistances, il pensa qu'un autre serait plus heureux, et commanda à un de ses clercs de lui faire la cour ; lequel clerc, en quittant un jour son dossier d'assignations et de procédure, s'en vint, je crois la plume encore sur l'oreille, débiter sa déclaration à la princesse. Il était très-sot, dit la naïve princesse, et je lui appliquai un grand soufflet, ce qui ne lui donna pas envie de revenir.

Ainsi tourmentée par son mari, par ses clercs, par ses espions, par sa vie de fermière rustique et monotone, elle résolut de s'arracher à toutes ces misères et de chercher un refuge dans un couvent. Quand elle se maria, la main mystérieuse, qui l'avait arrachée à un palais pour la conduire dans une auberge de Lons-le-Saulnier, lui assigna pour dot une somme de 20,000 livres et une pension annuelle de 2000 livres. Le mari, en sage procureur, avait commencé par prendre pour lui les 20,000 livres, et ensuite il ne consentit à la laisser partir, que si elle lui abandonnait près de la moitié de son revenu. Cela fait, elle s'en va dans un couvent, puis dans un autre, maltraitée dans le premier, plus maltraitée

encore dans le second; elle les quitte enfin, et part pour Paris. Elle a recours à son frère, qui d'abord lui répond par une lettre très-froide, et ensuite ne veut plus entendre parler d'elle. La révolution éclate. Elle prend un vêtement d'homme, un fusil, une baïonnette, passe à travers la populace ameutée, à travers le feu de la Bastille, gagne l'hôtel de son frère, entre chez lui; mais il n'y est pas. Ainsi déchue de sa dernière espérance et manquant d'argent, elle se résout à aller à Versailles : le premier homme qu'elle rencontre, est le duc d'Orléans, qui la reçoit avec la plus grande bonté. Le roi apprend qu'elle est arrivée, et manifeste hautement son intérêt pour elle, il lui envoie de l'argent, promet de lui faire justice, et les choses vont au mieux, quand tout à coup elle apprend et la fuite et l'arrestation à Varennes de la famille royale. Après cette fatale entreprise, elle se présenta cependant encore devant Louis XVI, et malgré la déplorable situation où il se trouvait lui-même, il l'accueillit avec la plus touchante bienveillance. Le ministre Laporte reçut l'ordre d'inscrire la pauvre princesse sur la liste civile pour une pension de 12,000 livres, et elle obtint en outre le titre de surintendante de la maison de la reine, avec des émolumens de 25,000 livres; mais le 10 Août vint détruire de fond en comble cette nouvelle fortune. Elle se trouvait au Tuileries quand l'attaque du peuple eut lieu; elle prit les armes, se

battit sans cesse auprès du roi, et ne le quitta qu'à la dernière extrémité.

Ici commencent pour elle de nouveaux malheurs : elle est obligée de fuir Paris, l'argent lui manque, elle arrive à Châlons-sur-Saône, malade et dénuée de toute ressource, on la fait entrer à l'hôpital des pauvres; sa maladie empire, le médecin lui ordonne les eaux de Luxeuil, elle y va; mais là elle rencontre le beau-frère de son mari, qui la fait connaître comme un membre de la famille des Bourbons, et amène contre elle le peuple. On l'arrête au nom de la municipalité, et cependant elle obtient de retourner à Cousance d'après sa parole d'honneur, et sous l'escorte de la gendarmerie; mais cette concession irrite quelques fougueux jacobins, qui en obtiennent la révocation, et la font conduire en prison à Vesoul. A la descente de Sceaux, la voiture où elle était tombe dans un ravin, elle se trouve prise dans les roues, qui l'écrasent, et le cheval, en se débattant, lui casse la jambe. Dans ce moment d'angoisse elle a encore assez de présence d'esprit pour tirer un pistolet de sa ceinture, et tuer le cheval qui pouvait entraîner la voiture encore plus avant. On la relève à demi morte, et l'on découvre sur elle une lettre de Louis XVI, qui lui disait : je vous recommande ma fille. Elle reste à Vesoul quelques jours sans laisser concevoir aucune espérance de guérison. Enfin, après de longues douleurs elle par-

‘ vient à se lever, elle prend des béquilles et part pour Cousance. Sa première pensée est d’être légalement séparée de son mari, et d’obtenir de lui la rente qu’elle a reçue pour dot. Elle attendrit en sa faveur le représentant du peuple Prost, qui surmonte toutes les résistances que lui opposent les chicanes du procureur B., la partialité du maire de Cousance, et fait enfin prononcer la séparation.

Le point important est gagné; mais reste la question d’argent que le procureur défend pied à pied, et la pauvre Stéphanie, pour entreprendre un long procès, elle, malheureuse femme, très-peu au courant de pareilles choses, avec un homme passé maître dans toute espèce de fourberie, se trouve sans protecteur et presque sans ressource. Ses deux rentes de 37,000 livres ont été rayées d’un trait de plume et transformées en une somme de 400 livres (assignat), une fois payée. De cet assignat elle retire quarante livres : force lui est bien pourtant de chercher un moyen de vivre, elle n’en trouve point de meilleur que de se faire *écrivain public*. Elle loue une petite boutique en plein vent, affiche son nom en grosses lettres, et commence à écrire des pétitions, des mémoires; le temps n’était pas mal choisi pour un tel métier; les dénonciateurs et les tribunaux donnaient lieu à une quantité de réclamations, et l’on dit que la princesse les écrivait avec beaucoup de clarté, de tact, parfois avec une grande énergie.

Elle s'acquit une nombreuse clientèle, et tout en poursuivant ses occupations journalières, elle trouvait aussi le moyen de soutenir son procès. Elle obtint d'abord que M. B. lui payât une somme de 10,000 livres, bien entendu qu'elle fut payée en assignats, et qu'il lui revint par là trois ou quatre cents livres, à peine de quoi acquitter les frais qu'elle avait faits : il fallut donc se remettre, avec plus de courage que jamais, à écrire des mémoires et des pétitions, et vivre au jour le jour, souvent bien pauvrement.

La chute de Robespierre arriva : le règne de la terreur était passé ; le désir de revoir la fille de Louis XVI emmena Stéphanie à Paris. Pour entreprendre ce voyage, elle vendit le dernier bijou qui lui restait, un anneau que le roi lui-même lui avait donné, et comme elle avait appris par les journaux que son frère, le comte de la Marche, se trouvait dans un grand dénuement, elle trouva encore moyen de lui envoyer une partie du prix de cet anneau.

Marie-Thérèse l'accueillit avec une grande joie ; mais bientôt il ne fut plus permis de se voir, et comme Stéphanie insistait sans cesse pour forcer la consigne du Temple, on finit par l'enfermer dans une maison de fous. Jusqu'en 1797 elle traîne la vie la plus inquiète et la plus misérable, implorant toujours du Gouvernement une pension alimentaire comme princesse de Conti, obtenant de temps à autre un humble assignat, puis, retournant à la

charge, puis se retirant avec une nouvelle déception. En 1797 le Directoire lui accorda cependant sur les biens de son frère une pension de 3000 livres, et en 1798, époque à laquelle finissent ces mémoires, nous la trouvons sollicitant encore et attendant toujours.

Depuis on n'a sur elle que des renseignemens assez vagues : quelques personnes assurent l'avoir vue à Orléans dans le temps de la restauration. Elle était presque complètement tombée en démence, et elle mourut le 29 Mars 1825. Son frère, le comte de la Marche, ne revint pas en France avec les Bourbons, il mourut à Barcelonne le 13 Mars 1814.

Goethe voulait faire de la fille naturelle une trilogie; malheureusement nous n'en avons que la première partie, qui s'étend depuis la jeunesse de la princesse jusqu'à son enlèvement, et jusqu'au jour où elle se marie avec le conseiller de justice. La pièce est écrite dans le genre du Tasse et d'Iphigénie. C'est la même poésie, la même élévation de style, la même marche noble et reposée. Quelques scènes sont très-belles : celle, entre autres, où le duc présente sa fille au roi, celle où l'on vient annoncer au malheureux père que cette fille bien-aimée est morte, et celle où la princesse refuse les propositions de mariage du conseiller de justice. Plusieurs choses aussi sont changées au récit que nous avons vu : la mère de Stéphanie est morte, le comte de la Marche seul et

son secrétaire conjurent la perte de la jeune fille, et la gouvernante, par amour, par pitié pour son élève, résiste de toutes ses forces aux projets honteux dans lesquels on veut l'entraîner; mais elle cède à la menace qu'on lui fait, d'égorger la princesse si elle ne l'emmène pas loin de Paris. Le procureur difforme de Lons-le-Saulnier s'est transformé aussi en un conseiller de justice, homme loyal et généreux, qui aime de l'amour le plus pur Stéphanie. Ainsi les événemens ont acquis plus de grandeur, les caractères plus de noblesse; mais la pièce est un peu longue, et ne présente pas l'intérêt vif et soutenu que l'on a le droit d'attendre d'une pièce de théâtre; elle a la beauté et le poli du marbre, si l'on veut, mais elle en a quelquefois aussi la froideur.

Il est à regretter que Goëthe ne l'ait pas finie, c'eût été une chose extrêmement curieuse de voir le poète avec son génie entrer dans les orages de notre révolution, peindre les hommes et les circonstances, retracer, avec cette énergie qu'il nous montre dans la guerre des paysans, l'effervescence populaire, les figures caractéristiques, les scènes tumultueuses et sanglantes. L'éloignement qu'il avait pour toute espèce de manifestation politique, l'a sans doute empêché d'entreprendre cette œuvre grandiose; et le silence qu'il gardait sur ses travaux jusqu'à ce qu'ils fussent achevés, ne lui a pas permis de dire comment il l'avait conçue.

Clavijo est une pièce empruntée aux Mémoires de Beaumarchais, un trait de la vie de Beaumarchais lui-même, qui s'en alla en Espagne pour venger l'honneur de sa sœur. Le drame est habilement conduit; les scènes sont variées et pittoresques; les caractères bien nettement dessinés : celui de Beaumarchais vif, hardi, spirituel, comme on peut se représenter l'auteur de Figaro; celui de Carlos insouciant, moqueur, comique et paradoxal, comme doit l'être un mauvais sujet. Marie, la sœur de Beaumarchais, est peut-être un peu trop malade et languissante; mais c'est une âme si douce et si résignée, qu'on doit nécessairement l'aimer, et souffrir de ce qu'elle souffre. Et Clavijo est l'homme vain et ambitieux, l'homme qui veut faire son chemin dans le monde, et qui ne veut pas se sentir arrêté en route par les liens de l'amour. Pauvre et obscur étranger à Madrid, il a aimé de toute son âme la sœur de Beaumarchais. Devenu célèbre par ses écrits, nommé archiviste du roi, il ne veut plus rien savoir de cet amour de jeune homme, qui ne lui rapporterait ni fortune, ni crédit. Il lui faut une grande dame, une dame de la cour, pour soutenir son rang et l'élever encore plus haut; et son ami Carlos est là comme le mauvais esprit qui l'égare sans cesse plus avant dans ses rêves d'ambition, et cherche à lui faire oublier les riantes images de son premier amour, les douces heures qu'il a passées auprès de la jeune fille.

L'arrivée de Beaumarchais réveille pourtant dans le cœur de Clavijo des souvenirs encore mal éteints. Et moins par crainte que par amour, il demande à épouser Marie. La pauvre enfant, trompée déjà une première fois dans ses espérances, laisse avec abandon son cœur malade se rouvrir à une nouvelle joie, et reçoit Clavijo avec toute l'émotion d'une âme qui n'osait plus compter sur aucun bonheur dans ce monde; et que le bonheur le plus grand, l'avenir le plus beau viennent subitement surprendre. C'est une charmante scène que celle où elle s'entretient avec sa sœur des protestations de Clavijo. A la pâleur qui couvrait ses joues, a succédé une douce rougeur; la vie revient dans son regard, la vie se montre dans son sourire. Si de loin elle entend le bruit d'un pas d'homme, si l'on frappe à la porte, elle sent battre son cœur; elle devient émue, mais d'une émotion de joie et d'espoir, comme elle ne l'avait pas éprouvée depuis long-temps. Déjà elle parle de son mariage; déjà elle songe à ses vêtements de noce, et cependant il lui revient de temps à autre de douloureuses craintes. Elle dit à sa sœur: J'ai revu Clavijo trop grand et trop beau. Autrefois je n'apercevais en lui que le germe de ses nobles qualités; maintenant tout s'est développé, il est devenu homme. Il a un son de voix, un regard, un esprit entraînant. Je ne crois pas qu'il puisse épouser une pauvre fille comme moi.

La malheureuse Marie n'a que trop bien deviné. A peine Clavijo a-t-il renouvelé ses promesses de mariage, qu'il revient en arrière et se repent. Il songe à ses projets d'élévation, à ses rêves de grandeur; et de quoi lui servira, dans la carrière qu'il veut suivre, cette femme maladive, d'une naissance obscure, et d'une fortune plus que médiocre? Au même instant arrive Carlos, qui, tour à tour employant le ton de la colère, du dédain, de la raillerie, achève de jeter le trouble dans son ame, d'ébranler ses résolutions, et le décide non-seulement à rompre avec Marie, mais encore à employer un subterfuge indigne pour chasser Beaumarchais de l'Espagne, ou le faire jeter en prison. Ce caractère de Clavijo est triste à voir avec tout ce qu'il renferme de force morale et de faiblesse, de germes de vertus à demi développés, et de penchans funestes; mais c'est un caractère vrai, et l'un des plus vrais peut-être qui aient jamais été mis sur la scène. Goethe ne l'a ni embelli, ni dénaturé; c'est l'homme ambitieux, avec son conflit de passions, sa lutte perpétuelle, sa démarche vacillante entre le bien et le mal, entre le sentiment intérieur qui le presse de rester où il est, et le besoin impérieux qui le force de monter sans cesse, de briser les obstacles qui l'arrêtent, de gravir la montagne escarpée de l'ambition, soit qu'il doive ramper le long des rochers, soit qu'il se déchire aux ronces du chemin, soit

qu'il fasse rouler les cailloux meurtriers sur ceux qui se trouvent en arrière.

Clavijo rappelle sans doute le caractère de Weislingen dans *Goetz de Berlichingen*; mais c'est un même type que l'on n'est pas fâché de retrouver sous une autre forme. Comme Weislingen, sa faiblesse l'éloigne de ses véritables amis, et sa faiblesse le perd. Un soir, après avoir pris toutes ses mesures pour ne plus entendre parler ni de Marie, ni de son frère, il passe dans une rue et aperçoit un convoi mortuaire. Il demande pour qui il est préparé, et on lui répond : pour Marie Beaumarchais. A cette nouvelle imprévue, la douleur s'empare de lui, le désespoir l'entraîne auprès de ce cercueil. Il se jette avec des larmes et des sanglots sur le corps de sa bien-aimée; et Beaumarchais, qui n'est pas encore parti, le tue. Cette scène est très-dramatique, et Clavijo meurt noblement, en priant son ami Carlos de prêter son secours à Beaumarchais, de le conduire pour plus de sûreté jusque sur les frontières, et en s'écriant : je vais rejoindre ma fiancée, et lui porter vos adieux.

Pour mon compte, je trouverais le dénouement plus naturel; tout aussi moral et non moins dramatique, si le poète, au lieu de faire mourir Clavijo, lui montrait de loin le tombeau de Marie, et l'abandonnait à ses malheureux songes d'ambition, à sa vie agitée, à ses remords.

Stella appartient à ce genre de pièces que l'on désigne en Allemagne sous le nom de *Schauspiele* (pièces à voir). Trop sérieuses pour prendre le titre de comédie, elles manquent du dénouement qui caractérise le drame. Le poète a plein pouvoir d'y retracer des circonstances funestes, d'y mettre en jeu les passions les plus orageuses, les mouvemens de l'ame les plus tumultueux, pourvu qu'à la fin il dénoue heureusement le tissu qu'il a formé, et renvoie le spectateur avec le calme sur le front, si ce n'est avec le sourire sur les lèvres. Ces pièces se rapprochent beaucoup plus que la tragédie de la vie réelle, où les passions se heurtent tant de fois, sans qu'il en résulte ni empoisonnement, ni coup de poignard, où souvent aussi la scène s'ouvre courroucée et terrible comme le drame, pour se terminer gaîment comme la comédie. Racine a donné un exemple de ces *Schauspiele* dans sa Bérénice, et les Allemands en ont produit une quantité. Il serait à souhaiter qu'en France une main habile introduisît cette sorte d'œuvres théâtrales, tout-à-fait vraies, tout-à-fait prises dans la nature humaine.

Stella rappelle encore l'idée des *Wahlverwandtschaften*. C'est un homme qui a épousé la femme qu'il aimait, et qui, plusieurs années après son mariage, rencontre de par le monde une autre femme, vers laquelle il se sent irrésistiblement entraîné, et qui lui fait quitter sa maison, sa famille, sa patrie, tout,



pour vivre avec elle dans une de ces unions de choix, de ces alliances intimes, où l'amour est plus fort que les idées de convenance reçues dans le monde; où le cœur, avec son naïf abandon, croit pouvoir se mettre impunément au-dessus de l'assentiment de la société, de la garantie des lois.

La rencontre des deux femmes forme, à vrai dire, la catastrophe de la pièce, et présente un contraste intéressant.

Cécilie, l'épouse de Fernando, est la femme simple, douce, modeste, sincèrement attachée à son mari, dévouée à ses devoirs de famille, heureuse de son amour, parce que cet amour a reçu toutes les sanctions légales, vertueuse par principes, par habitude, par nature; la femme dont l'on peut faire sa compagne fidèle dans cette vie, son guide dans les circonstances difficiles, son appui dans l'adversité; la femme accomplie pour ceux qui ne demandent qu'à avoir une existence assurée et tranquille, des jours soumis au même niveau, mais qui ignore peut-être que, pour remplir le cœur et satisfaire à l'imagination de certains hommes, il faut plus que de l'ordre et de la fidélité, plus que de la patience et de la vertu, plus qu'une beauté modeste et régulière.

Stella, l'amante de Fernando, est au contraire la femme ardente et passionnée, qui n'écoute que les frémissemens de son ame, les bouillonnemens de son sang; la femme belle de son désordre, de ses

regards langoureux ou enflammés. C'est l'amour qui forme toute sa vie, l'amour qui la fait ce qu'elle est, joyeuse et pensive, insoucieuse pour elle-même, compâtissante pour les autres. C'est l'amour qui dans l'abandon conduit sa main vers tous les malheureux, ouvre son cœur à tous les sentimens de pitié et de bienfaisance, afin de tromper par là le regret mortel qu'elle éprouve, de rendre moins profond le vide de son existence. C'est l'amour qui, lorsque Fernando revient après sa longue absence, lui rend un autre printemps, une autre jeunesse, une autre vie, une ame long-temps comprimée, qui s'épanouit tout à coup, qui se fond aux douces paroles que son amant lui murmure, qui invoque à elle dans son enthousiasme le ciel, le monde, l'univers entier, pour leur faire partager son enivrement et ses transports.

La position de Fernando au milieu de ces deux femmes est affreuse. L'une le rappelle par le souvenir de ses devoirs, par le tableau de la misère où elle est tombée, et l'image de sa fille; l'autre, par sa passion entraînante, par ses angoisses et ses cris de désespoir, par son ame si noble et son adorable beauté.

Cependant Fernando cède à la voix du devoir, il veut fuir avec sa femme et sa fille; mais Cécilie, qui a connu les mortelles souffrances de Stella et l'amour de Fernando, l'arrête elle-même dans le

sacrifice qu'il veut faire : « Sois mon ami, dit-elle; puis, le réunissant à Stella, soyez mes amis ! » et Stella et Fernando demeurent ensemble.

Il y a sans doute un côté triste dans un tel dénouement, mais on peut le concevoir après l'histoire de Swift et de Bürger.



COMÉDIES.

Wenn wir nicht albern wären, würden wir unsinnig.

M.^{me} RAHEL VARNHAGEN.

C'est une chose digne de remarque, que les Allemands, si admirables dans les autres genres de littérature, dans les investigations de la science, dans les larges limites qu'ils ont assignées au drame, dans les nombreux chefs-d'œuvre de leur poésie lyrique, ne soient pas encore parvenus à faire de bonnes comédies. On s'étonne de trouver chez eux des hommes éminens en tout genre, comme Fichte, Kant, Goëthe, Schiller, Herder, Tieck, Uhland; des artistes comme Rauch, Schnorr, Danecker, Cornélius; des musiciens comme Mozart et Haydn. On y chercherait vainement un Molière. Cela tient sans doute à des causes trop puissantes pour que le génie même de ces grands hommes littéraires ait pu parvenir à les vaincre. Cela tient au caractère du peuple allemand, plutôt sérieux que plaisant, plutôt porté aux vagues rêveries, aux spéculations intellectuelles, qu'à l'esprit d'observation nécessaire pour produire la comédie. Cela tient au genre de vie de

leurs littérateurs, qui se passe plus au milieu des livres, qu'au milieu du monde et de la vie réelle. Cela tient à la gravité de leurs mœurs, à la sainteté de leur intérieur de famille, de leur foyer domestique, qui ne permet pas au regard caustique de s'y introduire pour en saisir les ridicules, ou qui frappe de respect ceux qui pourraient y prendre place avec l'intention de les peindre sous le point de vue comique. Cela tient aussi sans doute à cette diversité de petits pays entre lesquels l'Allemagne se trouve partagée, à cette absence d'un point central qui représente le caractère général et les mœurs de la nation. Quand Molière nous montre ses marquis fanfarons, bien qu'il les prenne à Paris sous ses yeux, la province les accepte comme des types vrais, et s'en amuse. Mais la même chose n'existe plus dans un pays où l'esprit se transforme presque complètement du nord au midi. Ce qui serait une peinture fidèle des mœurs à Berlin, ne pourrait plus être reçu au même titre à Vienne; et la comédie de caractère, qui amuserait beaucoup les écrivains un peu sceptiques, et les femmes spirituelles et tolérantes de la Prusse et de la Saxe, pourrait bien faire jeter les hauts cris au catholicisme de l'Autriche et de la Bavière.

De là vient que les Allemands, en voulant faire des comédies, sont toujours tombés dans l'un ou l'autre des deux extrêmes, ou dans un sérieux qui

rappelle la physionomie du drame, ou dans une suite de plaisanteries vulgaires, de portraits chargés, qui ne peuvent nullement nous représenter la haute et véritable comédie. De là vient aussi que, pour ne pas toucher à leurs mœurs, ils ont empiété sur les mœurs étrangères; que, par la crainte ou l'impossibilité de rire à leurs dépens, ils se sont mis à rire aux dépens des autres.

L'Allemagne a emprunté des comédies à toutes les nations : aux Anglais, aux Espagnols, aux Italiens, et surtout aux Français. Si jamais l'histoire de notre comédie venait à se perdre, on pourrait la refaire avec celle de la comédie allemande; car elle en a suivi fidèlement toutes les phases et calqué toutes les formes. C'est d'abord Gottsched et sa femme, qui traduisent les bonnes comédies du temps de Louis XIV; Schlegel, qui prend dans Palissot et dans Marivaux; Lessing, qui se passionne pour Diderot. Arrive ensuite Schröder, de Hambourg, qui fait à cela un intermède avec ses pièces imitées de l'anglais. Mais Jünger paraît, et envahit le théâtre avec ses traductions, imitations et variantes des comédies françaises. Dans le temps même où Goethe et Schiller dotaient l'Allemagne de tant de chefs-d'œuvre, on n'avait guère d'autres comédies à jouer que celles de Kotzebue et d'Iffland. Puis sont venus Müllner, Th. Körner, Raupach, qui forment comme la transition entre la comédie et le vaudeville. Au-

jourd'hui le Gymnase et le théâtre des Nouveautés, ont à peu près exclusivement le privilège de fournir des pièces à toute l'Allemagne. Dans quelque ville que vous alliez, vous entendrez parler de M. Scribe, vous pourrez voir représenter une comédie de M. Scribe. Angely le traduit à Berlin; le baron de Kurländer le farde à Vienne, et Th. Hell le calque servilement à Dresde; de sorte qu'avec un vêtement un peu plus ou un peu moins large, un air plus grave ou plus enjoué, et quelques bariolages de fantaisie, c'est toujours au fond le même Scribe, qui passe avec un égal succès du Nord au Midi, et dont les pièces montent journellement sur la scène pour la plus grande joie des marchands de *Leipzig*, de la garnison de Berlin, des bourgeois de Vienne, et des étudiants de Munich.

Schiller a eu le bon esprit de ne point faire de comédies. Goëthe en a fait quelques-unes spirituelles et amusantes, qui méritent sans doute d'être lues, parfois d'être méditées, mais qui pourtant ne répondent pas aux autres œuvres de l'homme de génie.

Le *Grand Cophte* est une pièce d'intrigue, l'histoire en cinq actes du fameux collier; les scènes sont conduites adroitement; les caractères tracés d'après ce que les contemporains en disent. Cagliostro est bien le fourbe habile, impudent, qui emploie tous les moyens possibles pour s'attirer des adeptes, et marche sans crainte le front levé au

milieu des dupes. qu'il a faites; la marquise, une femme méchante, rusée, résolue, à qui rien ne coûte pour apaiser sa soif d'argent; sa nièce, pauvre fille abandonnée, qui n'a pas la force de résister aux coupables projets dans lesquels on l'entraîne; et le doyen, qui tient ici la place du cardinal de Rohan, est l'homme vain, ambitieux et crédule par excellence. La pièce se termine autrement que les mémoires du temps ne le rapportent. Un homme, qui a découvert par hasard la trame ourdie par la marquise, la dénonce; et les coupables, cernés de tous côtés dans le jardin où ils sont rassemblés, tombent entre les mains de la justice du roi, au moment où le crédule doyen venait d'avoir son rendez-vous avec la princesse.

Le *Triomphe de la sensibilité* se rapproche peut-être plus de l'idée générale que nous avons de la comédie. C'est la satire d'un ridicule faite avec beaucoup d'esprit. Un prince est amoureux fou de la nature, des bois, des eaux, des rochers; mais comme il trouve parfois dans les objets de son admiration beaucoup de choses qui l'incommodent, il s'est fait une nature mécanique, qu'il emporte constamment avec lui. Une scène surtout est très-jolie, celle où Merkulo, le confident du prince, explique le caractère de son maître :

« C'est, dit-il, le plus sensible de tous les hommes, il a un cœur ouvert à toutes les beautés de la nature,

et la grandeur et le pouvoir ne sont rien pour lui, à côté du bonheur qu'il éprouve à contempler la nature. »

SORA.

Voilà l'homme qu'il nous faut. Nous aimons beaucoup aussi à nous promener au clair de la lune, et rien ne nous réjouit plus que d'entendre chanter le rossignol.

MERKULO.

Tant pis pour nous, mes belles dames. Mon prince a les nerfs si tendres, si délicats, qu'il doit éviter soigneusement l'influence de l'air et les rapides changemens du jour. On ne peut pas, en pleine campagne, se faire une température comme on le voudrait, et les médecins attachés à la personne de mon maître regardent comme une chose très-dangereuse l'humidité du matin et du soir, la fraîcheur du gazon et celle des sources d'eau dans les grands jours d'été. La vapeur des vallées peut si facilement donner le rhume, et c'est par les nuits les plus belles, les plus riantes, que les insectes deviennent précisément le plus insupportables. Un autre inconvénient encore, c'est que si, en s'abandonnant à ses pensées, on se couche sur le gazon, on se relève ensuite avec des vêtemens pleins de fourmis ; et si, dans la plus douce des sensibilités, on pénètre sous le feuillage d'un bosquet, on risque d'en revenir avec une toile d'araignée. Le prince a proposé, dans ses académies, un prix pour celui qui pourrait remédier à ces fâcheuses contrariétés. Plusieurs mémoires ont été couronnés, mais la question n'est cependant pas encore résolue.

SORA.

O si vous trouvez un remède contre les araignées et les cousins, rendez-le donc public; car souvent lorsque l'on se perd dans un enthousiasme céleste, un malheureux insecte vient avec son aiguillon nous rappeler notre mortalité.

MERKULO.

En attendant, le prince, qui ne pouvait ni retarder ni interrompre ses jouissances, prit la résolution de se faire reproduire, par d'habiles artistes, le monde dans une chambre. Son château est arrangé de la manière la plus agréable; ses chambres ressemblent à des bosquets; ses salons à des forêts; ses cabinets à des grottes, et tout cela aussi beau, plus beau même que la nature; et pour en user à notre commodité, on n'a besoin que de tirer un ressort d'acier.

SORA.

Cela doit être charmant.

MERKULO.

Et parce que le prince est si bien habitué à avoir la nature dans son château, nous avons aussi une nature de voyage, que nous conduisons partout avec nous. Au nombre des personnes qui occupent une charge à la cour, nous comptons maintenant un homme très-habile, auquel nous avons donné le nom de *Directeur de la nature*. Il a un grand nombre d'artistes sous ses ordres. L'un de ses plus dignes élèves doit prendre soin de la nature de voyage, et j'ai l'honneur de vous le présenter en cette qualité. Ce

qui nous manque encore, ce sont les petits zéphirs ; les tentatives faites jusqu'à présent pour les obtenir sont demeurées incomplètes ; mais nous espérons bientôt en recevoir de France.

SORA.

Si j'ose vous le demander, qu'y a-t-il donc dans cette caisse ? Peut-on le savoir ?

MERKULO.

Des secrets, ma belle demoiselle, des secrets. Mais comme vous avez trouvé le secret de dénouer les secrets de mon cœur, rien ne doit vous rester caché. Ici nous conduisons avec nous les plus grandes jouissances d'une ame sensible, les sources d'eau jaillissantes.

SORA.

Oh !

MERKULO.

Et là est renfermé le chant, le chant le plus doux des oiseaux.

MANA.

Vraiment !

MERKULO.

Et là est empaqueté le clair de lune.

Comme ce prince aux nerfs délicats et à l'ame sensible s'est fait une nature factice, où il ne trouve ni insectes, ni épines, il s'est fait aussi une maîtresse qui conserve toujours le même visage et la même humeur. Il emmène avec lui une poupée de grandeur naturelle, coiffée et habillée comme la femme

devant laquelle il est un jour tombé en adoration. Et c'est auprès de cette poupée qu'il passe de longues heures d'extase; c'est pour elle qu'il soupire; c'est à elle qu'il adresse ses brûlans monologues; c'est au feu de son regard, au charme de son sourire qu'il s'enthousiasme et s'abandonne à ses poétiques rêveries d'amour. Un jour la femme véritable, la femme dont il promène ainsi le masque en tous lieux, vient se mettre en face de son image favorite, et il ne la reconnaît pas, et il ne sent rien pour elle; mais il se rejette avec un nouveau transport entre les bras de son adorable poupée.

On conçoit que cette pièce ne puisse offrir qu'un très-faible intérêt au théâtre, car elle ne repose que sur un ridicule à part et tout-à-fait hors de la portée du vulgaire. C'est plutôt une dissertation dialoguée contre une erreur d'esprit, une satire allégorique, qu'une comédie. Il s'y trouve d'ailleurs des hors-d'œuvre, des scènes confuses et beaucoup trop de longueurs.

L'Humeur de l'amoureux (Die Laune des Verliebten), est une petite pastorale à la manière antique, jolie et gracieuse, d'une forme plus vraie aussi que la plupart des pastorales enfantées par le dix-huitième siècle, mais dont Goethe lui-même n'a pu sauver l'ennui qui s'attache à ces sortes de pièces.

Le *Bourgeois général (Der Bürger-General)*,

aussi une sorte de pastorale moderne, dans laquelle il n'y a qu'un caractère plaisant et deux ou trois scènes amusantes.

Le *Frère et la sœur* (*Die Geschwister*), comédie en un acte, intéressante par le caractère naïf de Mariane, a été traduite ou plutôt arrangée pour la scène française. On la joue encore sur plusieurs théâtres de province.

Les *Complices* (*Die Mitschuldigen*) sont, à mon avis, la plus importante et la meilleure comédie de Goëthe. C'est à la vérité encore une pièce d'intrigue, où il ne faut chercher ni de grands développemens de caractères, ni une véritable étude de mœurs. Le poète joue avec les spectateurs, mais il les amuse et les intéresse; et l'embarras où se trouvent pris tout à la fois et l'hôte par sa curiosité, et Söller par sa mauvaise conduite et son besoin d'argent, et Sophie et Alceste par leur intimité secrète, forment un de ces nœuds dramatiques artistement faits, dont l'on attend avec inquiétude et curiosité la solution.

Goëthe a fait aussi quelques opéras comiques. Je les trouve inférieurs encore à ses comédies. Je ne crois pas d'ailleurs, malgré la grande réputation que Laharpe avait faite à Quinault, je ne crois pas qu'un poète puisse attacher une grande importance à la composition d'un opéra. Son rôle en ce cas est trop subordonné à celui du compositeur, peut-être même

à celui du décorateur. Le public ne va pas à l'opéra pour entendre de beaux vers, mais pour chercher une bonne musique; et quant à la lecture, il ne faut pas attendre grand plaisir d'une œuvre ainsi restreinte par les exigences du musicien, ainsi coupée, versifiée, dialoguée, non pas comme le génie du poète l'aurait voulu, mais comme l'exige souvent un ténor ou une première chanteuse.

Les opéras de Goethe n'ont pas même eu le bonheur d'être mis en musique par des artistes de premier rang. On les a joués quelquefois de son temps; aujourd'hui, on ne les joue plus, et beaucoup d'amateurs de théâtre ne connaissent peut-être que de nom ces œuvres de l'auteur de Faust : *Claudine de Villa-Bella*; *Ervin et Elmire*, où se trouve pourtant la jolie romance de la violette; *Lila*; la *Pêcheuse*; *Plaisanterie, ruse et vengeance*; la seconde partie de la *Flûte enchantée*. Le plus joli de ces opéras est, sans doute, *Jery et Bätely*, dont Goethe conçut l'idée en traversant la Suisse, et qui a aussi toute la fraîcheur d'un paysage suisse.

Je compterais tout aussi volontiers au nombre des pièces dramatiques de Goethe, ces deux esquisses intitulées : *Vie de l'artiste*; *Apothéose de l'artiste*. Elles ne renferment que trois ou quatre scènes, mais elles expriment une idée si vraie et si profonde! Le pauvre artiste traîne péniblement son existence dans ce monde à travers les rêves de son imagination;

les études qu'il continue avec amour, et les soucis journaliers qui le poursuivent; le besoin qui s'attache à ses pas; l'oubli des hommes qui l'accable. Après sa mort, la muse le conduit dans une galerie royale, où il voit ses tableaux achetés à un haut prix, admirés par les connaisseurs, et il s'écrie : Que me sert maintenant de savoir que l'on estime mes œuvres, et qu'on les achète? Oh! si quelquefois j'avais eu seulement l'or qui recouvre ce cadre à profusion, afin de pouvoir apaiser ma faim et celle de ma femme et de mes enfans, j'aurais été si heureux! Mais, je n'ai pas trouvé un ami qui vînt se réjouir avec moi; un prince qui sût apprécier le talent. Je n'ai reçu dans le cloître que de sots applaudissemens, et je me suis tourmenté sans rencontrer un connaisseur, sans faire un élève. Si donc tu veux, ô muse, élever ce jeune homme comme il le mérite, ô je t'en prie, donne-lui, pendant qu'il en peut jouir encore, donne-lui à temps utile le nécessaire dans la vie. A la joie, à la légèreté, avec laquelle passeront ses jours, laisse-lui sentir que la muse l'aime; laisse-le jouir plus gaîment que moi sur la terre de la gloire, qui maintenant m'afflige au ciel.

Enfin, il faut compter dans les œuvres théâtrales du poète un fragment de tragédie antique, *Elpenor*; une imitation d'une comédie d'Aristophane, les *Oiseaux*; un fragment de drame politique, qui présente des scènes intéressantes, les *Révoltés*; un

autre fragment de drame en vers, *Prométhée*, écrit en 1773; on peut y joindre: *Les dieux, les héros et Wieland*, espèce de satire dialoguée contre Wieland, souvent très-drôle et très-mordante; et il ne faut pas oublier la traduction du Tancrède de Voltaire et celle de Mahomet, à l'occasion de laquelle Schiller lui adressait cette épître :

« Et toi aussi, toi, qui nous arrachais à la contrainte des règles fausses, pour nous ramener à la vérité et à la nature; toi, que l'on voyait, héros déjà dans ton berceau, étouffer les serpens qui enlaçaient notre génie; toi, que l'art divin pare depuis longtemps comme son pontife avec ses bandelettes sacrées; tu veux aussi sacrifier, sur des autels détruits, à la muse surannée que nous ne vénérons plus? »

Le compliment n'est pas flatteur pour notre théâtre. Schiller a pourtant traduit la Phèdre de Racine, et lui et Goethe ont ainsi rendu hommage à ce qu'ils trouvaient encore de majestueux et de régulier dans la construction d'ailleurs si froide et si monotone de notre soi-disant tragédie classique.

HERMANN ET DOROTHÉE.

*The world is all before me; i but ask
Of nature that with wich she will comply
It is but in her summer's sun to bask
To mingle with the quiet of her sky,
To see her gentle face without a mask
And never gaze on it with apathy.
She was my early friend, and now shall be
My sister.*

BYRON.

Il était dans la destinée du génie de Goethe non-seulement d'ouvrir de nouvelles voies dans la littérature de sa nation, mais encore de revenir sur ce qui avait été fait, de démontrer les erreurs dans lesquelles on était tombé, et d'indiquer par son exemple la route qu'il faudrait suivre. Ainsi pour le drame, pour le roman, pour la poésie lyrique, pour l'art et la critique; ainsi pour un genre de poème qui n'a été tant décrié depuis ses jours de gloire que parce qu'on l'avait conçu d'une manière complètement fausse. Je veux parler de l'Idylle, ou des poèmes de la vie rurale.

S'il existe un moyen de nous rendre ces poèmes intéressans, ce ne peut être que par la vérité scrupuleuse de peinture; par la finesse d'un pinceau habile à saisir les nuances de la nature dans ce qu'elle a de rustique; par l'action d'un drame simple où tout se trouve en rapport, mœurs, langage, pas-

sions, costumes. En nous peignant, comme le dit Crabbe, la vie des champs telle qu'elle est, avec ses joies et ses chagrins; ses jours de fête et ses jours de labeur¹; certes, il y a de quoi nous fournir maint tableau délicieux à voir, et je suis étonné que les poètes ne nous aient pas représenté plus souvent le village agreste et riant comme il est; le clocher aigu qui s'élève dans les airs; le presbytère avec son toit rouge, et son étroit jardin à côté; les maisons nouvellement blanchies, autour d'elles la colline et les bois qui les protègent; la belle vallée qui serpente et s'enfuit au loin, et le ruisseau d'argent qui la traverse; puis le soir, ces troupeaux de moutons qui s'en reviennent en élevant des tourbillons de poussière; les bœufs ramenant à pas lents la charrue; tandis que le laboureur les suit, en causant avec son voisin de la récolte prochaine, et du prix des denrées; puis cette vapeur d'un soir d'été qui enveloppe le village; ces lueurs rouges du crépuscule qui l'éclairent; cette cloche qui tinte encore une fois pour annoncer la dernière prière du jour, et ces bois qui en répètent le son, et ces têtes

1 *The village life, and every care that reigns
O'er youthful peasants and declining swains
What labour yields, and what that labour past
Age in its hour of languor finds at least;
What form the real picture of the poor
Demand a song.*

qui se découvrent religieusement; ces hommes assis sur le banc de bois devant leur porte, avec leur femme, leurs enfans, priant, se reposant de leurs travaux, et mangeant avec joie le frugal repas qui leur a été préparé. Il y aurait là tant de scènes naïves à prendre, tant de points de vue charmans à saisir. Ce serait au milieu de la poésie du beau monde, comme une retraite champêtre auprès de la ville; quand on en aurait assez des drames de grands seigneurs, des romans de boudoirs, on se retirerait là pour se recueillir et se reposer.

Qu'est-ce qui fait le charme du Vicaire de Wakefield, de cette églogue admirable et de tant d'autres œuvres anglaises, si ce n'est la vérité avec laquelle la vie commune, la nature, s'y trouvent représentées?

Mais que dire de ces bergers que l'on nous a faits en France si galans et si bien habillés; de ces bergers qui conduisent leurs moutons avec un ruban rose, écrivent le nom de leur maîtresse sur l'écorce des arbres, jouent de la flûte et composent des vers? Les bergers de Théocrite et de Virgile sont déjà des hommes très-bien élevés pour leur condition. Les nôtres ont joint à cette science des bergers anciens, l'air prétentieux, l'habit brodé et les belles manières du temps de Louis XIV. Bientôt on n'a plus osé représenter la vie rurale comme on la voyait, on l'a peinte par tradition, et le bon Delille

lui-même nous a fait de son *Homme des champs* un homme du monde, qui veut bien s'en aller rêver quelque temps à la campagne.

Les Italiens n'ont pas mieux compris le caractère véritable de la *Pastorale*. L'*Aminta* du Tasse, et le *Pastor fido* de Guarini, furent pour eux deux mauvais modèles, d'autant plus dangereux qu'ils étaient pleins de beaux vers et de poésie.

Les Espagnols ont eu aussi leurs fades et fausses pastorales, et la meilleure critique qui en existe, est celle que Cervantes a faite dans son Don Quichotte.

Les Allemands n'ont, sous ce rapport, rien à envier aux autres nations. Gessner a peint une nature comme on ne la trouve pas je crois dans ce monde, depuis que le monde a perdu l'héritage d'Éden; des hommes si bons et si généreux! des enfans qui apportent en naissant le germe de toutes les vertus; des vieillards qui se reposent à la fin de la vie, comme à la fin d'un beau jour. Partout des fêtes, des chants, des danses et des couronnes de fleurs, des bosquets toujours verts, des amitiés si dévouées, et des amours si purs! c'est un âge d'or, un paradis. Du reste, une chose digne d'être remarquée, c'est que Gessner a eu le même succès en France, que Florian en Allemagne. Les deux poètes ont fait échange de suffrages. L'un nous a donné ses créations idéales, l'autre a porté en Allemagne sa Galatée et son Gonzalve de Cordoue. Il y a vingt ans,

la plupart des Français ne connaissent pas, j'en suis sûr, de plus grand poète allemand que Gessner; et en traversant aujourd'hui la Saxe et la Prusse, vous pourriez voir dans toutes les maisons bourgeoises où l'on apprend le français, les œuvres de Florian prises pour base.

Un autre écrivain qui s'est fait à peu près en même temps que Gessner une grande réputation par ses pastorals, c'est Thummel; son ouvrage le plus célèbre est *Wilhelmine*. Il y a là de la grâce et de l'esprit, seulement trop d'esprit, trop de recherche et de prétention.

Enfin, le poète Voss composa, sous le titre de *Louise*, une idylle qui devait l'emporter sur tout ce que l'Allemagne avait jamais vu paraître en ce genre. Il y a de la vérité dans ses descriptions, de la grâce dans les figures qu'il dessine, du naturel dans les caractères et les scènes qu'il retrace. Mais l'œuvre est encore raide et guindée. Les phrases s'allongent d'une manière monotone avec leurs grands alexandrins, et les vers rappellent à tout instant le ton solennel du traducteur d'Homère, la démarche pompeuse, et souvent les locutions de l'Iliade.

Qu'il y a loin de ce poème trop savamment conçu et trop mal exécuté! Qu'il y a loin de cette affecterie de Thummel, de ces fausses images de Gessner, à cette œuvre de Goethe, à cette ravissante pastorale d'*Hermann et Dorothee*!

Là est le vrai, là est le ton simple et harmonieux, le fini de tous les détails, l'accord de toutes les parties.

Ni trop haut, ni trop bas,

comme l'a dit le poète; la nature ne s'y montre point en habit de mendiant, comme dans les tableaux de Murillo; mais elle ne s'y montre pas non plus avec de la poudre et des paniers, comme dans ceux de Boucher. Les personnages qu'il s'est choisis, ne doivent point être placés si bas qu'ils nous rebutent par leurs mœurs ou leur langage, et ils ne doivent pas non plus sortir des bornes de leur vie rurale. Non; c'est un brave aubergiste, un peu quinteux, un peu moins patient, après avoir bu un verre de vin, que lorsqu'il est encore à jeun, qui s'entretient de l'histoire de sa petite ville, dans laquelle un incendie tient la plus grande place; c'est un apothicaire prudent et avisé, qui parle de son jardin avec le petit pavillon qu'il y a fait construire, et la barrière qui l'entoure; c'est le curé qui arrive pour rassurer les uns, consoler les autres, donner de bons conseils, et prendre gaîment part aux fêtes des familles, après avoir pris part à leurs jours de tribulations; c'est Hermann, un bon et franc jeune homme, très-peu ambitieux d'avoir un habit bien taillé et de faire le joli garçon, mais très-occupé de ses chevaux, de sa ferme, de son travail. C'est la petite

ville, enfin, la petite ville à demi champêtre, avec sa gazette quotidienne, avec ses vertus et ses ambitions, ses actes de franchise, de bonhomie et ses rivalités.

Le fond du tableau est large, profond, dramatique. C'est l'histoire de notre révolution qui s'y reflète avec ses orages; c'est un siècle de secousses intérieures et de bouleversemens, qui se lève avec ses cris de liberté et son drapeau rouge; c'est la guerre qui s'avance sur le sol étranger, dévaste les villes, incendie les chaumières, et force les malheureux habitans du pays à ramasser à la hâte ce qu'ils ont de plus précieux; à dire adieu à leur demeure et à s'en aller pêle-mêle, femmes, vieillards, enfans, chercher ailleurs une consolation et un refuge. Et c'est au milieu de ces scènes désolantes, sur cette toile sombre, que se détachent les figures pleines de grâce d'Hermann et de Dorothee, et la naïve peinture de leurs amours.

La colonne émigrante passe, les gens compatissans de la petite ville courent au-devant d'elle pour lui porter des secours; le poème commence :

« J'ai parcouru seul la place et les rues, jamais je n'ai vu la ville si changée, si morte! Je suis sûr qu'il n'y est pas resté cinquante habitans! Que ne fait-on pas par curiosité? Chacun court et se précipite pour voir arriver à la file l'un de l'autre ces pauvres fugitifs! Il y a bien une lieue jusqu'à la

chaussée où ils passent, et tout le monde y court en plein midi. Je ne voudrais pourtant pas sortir pour observer la misère de ces malheureux chassés des belles provinces du Rhin, et traversant avec le peu qu'ils ont sauvé les détours de notre vallée fertile. Tu as bien fait, ma femme, d'envoyer au-devant d'eux notre fils avec du linge, du vin, et de la nourriture, pour les soulager. Car, donner est le devoir du riche. Comme le jeune homme conduit bien pourtant ! Comme il sait maîtriser les chevaux ! La voiture a vraiment très-bonne mine ; quatre personnes pourraient facilement y prendre place, sans compter le siège du cocher. Cette fois il est seul, et elle roule rapidement. Ainsi parlait à sa femme, l'aubergiste du lion d'or, assis devant la porte de sa maison.

« Et la sage et prudente maîtresse de maison lui répondit : Je ne me prive pas volontiers des lambeaux de toile usés, car on en a souvent besoin, et l'on ne peut s'en procurer pour de l'argent. Mais, aujourd'hui j'ai donné avec beaucoup de plaisir du bon linge et des chemises, car il y a là des enfans et des vieillards qui n'en ont point. Veux-tu me pardonner, si j'ai aussi dépouillé ton armoire, et si j'ai fait présent de ta robe de chambre avec des fleurs indiennes, bien doublée de flanelle ? Vois-tu, elle était vieille, et tout-à-fait hors de mode.

« Le bon aubergiste se mit à sourire, et lui dit :

vraiment je la regretterai, cette vieille robe de chambre en véritable étoffe indienne. On n'en trouve plus de pareille. Mais c'est bien. Je ne la portais plus. On veut maintenant que l'homme s'en aille toujours en botte et en redingote. Les pantoufles et le bonnet sont proscrits.

« Regarde, ajouta la femme, voici déjà des curieux qui ont vu les voyageurs. Regarde, comme leurs souliers sont couverts de poussière ! Comme leur visage est rouge ! Chacun prend son mouchoir pour essuyer la sueur de son front. Je ne pourrais pas m'en aller si loin par cette chaleur pour voir un si triste spectacle. J'ai déjà bien assez des récits que l'on m'en fera. »

Alors arrive le riche marchand de l'endroit, avec sa voiture neuve, son landau, que le brave aubergiste ne regarde pas sans éprouver un certain sentiment d'envie. Alors arrivent le pasteur et le pharmacien, qui viennent s'asseoir devant la porte du Lion d'or, et raconter ce qu'ils ont vu. La bonne hôtesse apporte une bouteille de son vin du Rhin, et la conversation entre les trois hommes devient, à l'aide de cet auxiliaire, ce qu'elle peut être entre trois braves voisins ; conversation franche, ouverte, sans recherche et sans façon, comme on a pu l'entendre mainte fois dans sa vie, en s'asseyant après diner dans une famille bourgeoise, quand les visages sont épanouis, et les coudes à leur aise sur la ta-

ble. L'aubergiste se livre à sa pointe humoristique; l'apothicaire parle en homme qui a connu deux grands biens dans la vie, le savoir-faire et l'économie; et le pasteur tempère, par ses sages et cordiales paroles, la vivacité de l'un, la prévoyance humaine de l'autre, tandis que la maîtresse de maison vient de temps à autre jeter dans l'entretien quelqu'un de ces mots qui révèlent toute la bonté et la tendresse de son cœur de femme.

La conversation est interrompue par Hermann, qui vient de remplir sa mission. Hermann a traversé le douloureux convoi des émigrans. Il a aperçu une voiture traînée péniblement par deux bœufs. Sur cette voiture une femme malade, couchée auprès de l'enfant auquel elle venait de donner le jour, et une belle jeune fille qui guidait ce chariot le long du chemin, et veillait assidument sur sa pauvre compagne. Son cœur s'est ému de compassion; et en voyant cette jeune fille, avec son visage si honnête, son regard plein de douceur et de franchise, il a eu confiance en elle, et lui a donné, pour qu'elle le distribuât aux autres, tout ce qu'il avait apporté.

En faisant ce récit, la voix d'Hermann s'anime, ses yeux brillent, ses joues se couvrent d'une douce rougeur. Il est facile de voir que sa course du matin lui a laissé plus d'un souvenir; que la jeune fille lui a inspiré encore un autre sentiment que celui

de la compassion. Et c'est ce moment que son père choisit pour lui parler de projets de mariage.

« Un brave homme, lui dit-il, mérite une fille qui a du bien, et les choses n'en vont que mieux, si, avec la femme que l'on a désirée, on amène aussi dans la maison des corbeilles et des caisses remplies de ce dont on a besoin. Ce n'est pas en vain que la mère prépare pendant plusieurs années la forte toile finement tissée; ce n'est pas en vain que les parains conservent leur argenterie, et que le père garde à part dans son secrétaire la pièce d'or. Car la jeune fille doit avec tout cela réjouir un jour le jeune homme qui l'aura choisie. Oui, je sais combien une femme aime à reconnaître ses propres meubles, dans la chambre et à la cuisine, et la table et le lit qui lui ont appartenu. Ainsi, je voudrais voir venir une telle fiancée dans ma maison. Car celle qui est pauvre, finira par être méprisée de son mari, et il regarde comme une servante celle qui entre comme une servante avec son petit trousseau. Les hommes restent injustes, et le temps de l'amour passe. Oui, mon Hermann, tu réjouirais beaucoup ma vieillesse, si tu m'aménais bientôt une belle-fille du voisinage; tiens, de cette maison verte. Le père est riche, et chaque jour son commerce et ses fabriques le rendent plus riche encore; car, sur quoi le marchand ne gagne-t-il pas? Il n'a que trois filles, qui partageront sa fortune. L'aînée est déjà promise, je le

sais, mais la seconde et la troisième sont encore libres et ne le seront pas long-temps. Si j'étais à ta place, je n'aurais pas tardé jusqu'à présent de me rapprocher d'elles.

« Alors Hermann répondit avec modestie : C'était mon désir comme le vôtre d'épouser une des filles de notre voisin. Nous avons été élevés ensemble, nous avons joué ensemble sur la place près de la fontaine, et je les ai souvent protégées contre la méchanceté des petits garçons. Mais il y a long-temps de cela; les jeunes filles ont grandi, demeurent à la maison, et fuient ces jeux d'enfans. Elles ont sans doute reçu une très-belle éducation. Autrefois j'allais, comme vous le désiriez, entretenir encore avec elles notre vieille connaissance, mais je n'ai jamais pu trouver aucun plaisir dans leurs relations. Car elles avaient sans cesse quelque reproche à me faire, et je devais le supporter. Ou ma redingote était trop longue, ou le drap trop grossier, la couleur trop vulgaire, ou mes cheveux mal coupés ! Enfin il me vint aussi dans l'idée de me parer comme ces petits jeunes gens de boutique, qui se montrent là chaque dimanche, et papillonnent pendant l'été avec leurs habits de soie. Mais je remarquai bientôt qu'elles me prenaient encore pour leur passe-temps, et ma fierté en fut offensée. Ce qui m'affligeait le plus, c'était de les voir, et surtout Minna la plus jeune, méconnaître ainsi les bonnes intentions qui m'ame-

naient auprès d'elles. Car le jour de Pâques j'avais revêtu la redingote neuve qui pend maintenant dans mon armoire, et je m'étais fait friser comme tous ces beaux garçons. Lorsque j'entrai, elles commencèrent à ricaner, mais je ne le pris pas pour moi. Minna était assise au piano, et son père l'écoutait chanter avec ravissement. Je ne pus comprendre beaucoup de choses qui se trouvaient dans cette chanson; mais j'entendis souvent revenir le nom de Pamina et de Tamino, et je ne voulais pourtant pas rester muet. Aussitôt qu'elle eut fini, je demandai ce que c'étaient que ces deux personnages; tout le monde se tut, puis se mit à rire, et le père me dit : N'est-ce pas, mon jeune ami, nous ne connaissons qu'Adam et Ève? Et alors personne ne put se retenir, et les jeunes filles et les enfans et le vieux lui-même, éclatèrent de rire. Moi je devins si confus que je laissai tomber mon chapeau. Je revins tout triste et honteux à la maison, je cachai ma redingote dans mon armoire, je rabattis mes cheveux sur mon front, et jurai de ne plus remettre les pieds chez le marchand. Et j'ai bien fait, car ses filles sont vaines, et dénuées de tout sentiment. Je sais aussi que depuis ce temps elles m'appellent toujours Tamino.²³

A ce récit naïf du pauvre Hermann, le père se fâche et lui reproche sa grossièreté et son ignorance. Hermann sort sans ajouter un mot, mais avec les larmes dans les yeux; et sa mère, bonne et com-

patissante comme toutes les mères, sort un moment après lui, le cherche avec inquiétude, et va le trouver au fond du jardin, où il s'afflige et se tourmente, et forme le projet de s'enrôler comme soldat, et d'aller défendre son pays. Mais sa mère, avec des paroles pleines de calme et de douceur, parvient à lui arracher son secret, et il lui avoue qu'il aime la jeune fille étrangère qu'il a rencontrée le matin. Alors sa mère, après l'avoir consolé, l'encourage à avouer son amour et lui rend l'espoir.

C'est une très-belle scène, une scène vraie et touchante comme celle du jeune malade d'André Chénier.

Tous les deux reviennent auprès du sévère aubergiste du Lion d'or, qui pendant ce temps a continué à s'entretenir avec ses deux voisins. La mère elle-même prend la parole et s'écrie : « Nous avons souvent causé ensemble du jour heureux, où notre Hermann viendrait à choisir sa fiancée. Nous promenions nos vues de côté et d'autre, et nous lui donnions d'avance tantôt une jeune fille, tantôt une autre. Maintenant ce jour est venu; maintenant le Ciel lui a amené et indiqué sa fiancée, et son cœur s'est décidé. Ne disions-nous pas toujours : il faut qu'il choisisse lui-même? ne désirais-tu pas le voir s'abandonner à ses sentimens? Maintenant l'heure est arrivée, il a senti, il a pris une résolution d'homme. C'est cette jeune fille étrangère qu'il a vue. Donne-la lui, ou il ne se mariera pas, il l'a juré. »

« Oh ! donnez-la moi, mon père, dit Hermann, mon cœur est pur et a fait son choix avec sûreté. Elle est digne d'être votre fille. »

Là-dessus le pasteur se lève, et s'écrie : « C'est un moment qui décide de la vie de l'homme et de son destin ; car, après de longs discours, chaque résolution est pourtant l'œuvre d'un moment, et l'homme raisonnable ne saisit que ce qui est juste. Il est toujours dangereux de s'arrêter à telle ou telle décision et d'égarer ainsi le sentiment. Hermann est pur, je le connais dès son enfance ; tout jeune encore il ne courait pas après une chose et après une autre ; il prenait ce qui lui convenait et le gardait bien. Ne soyez pas étonnés de voir tout à coup apparaître ce que vous avez long-temps souhaité. Cet événement ne vous arrive pas comme vous l'aviez rêvé ; car nos vœux nous cachent eux-mêmes ce que nous désirons, et les dons nous viennent d'en haut avec leur propre forme. Ne méconnaissez pas la jeune fille qui, la première, a fait impression sur l'ame intelligente de votre bon fils. Heureux celui qui reçoit aussitôt la main de sa première bien-aimée ! Heureux celui qui ne sent pas languir au fond du cœur son vœu le plus doux ! Oui, je le vois, son sort est décidé. Un vrai penchant transforme subitement le jeune homme en homme. Il n'est pas d'une nature mobile, et si vous lui refusez celle qu'il aime, j'ai peur de voir se perdre dans le chagrin les plus belles années de sa vie. »

Le père s'attendrit. Le pharmacien veut lui-même aller voir la jeune fille et prendre des informations sur elle. Le pasteur se joint à lui; Hermann court avec joie atteler les chevaux, monte sur le siège de la voiture, et la conduit rapidement à la suite des émigrés. Arrivé à quelque distance de ces malheureux, Hermann s'arrête, et ses amis le quittent pour remplir leur mission. « Allez, leur dit-il, et observez la jeune fille; vous la reconnaîtrez facilement entre toutes les autres, car il est rare de trouver une figure semblable à la sienne. Mais, je veux aussi vous indiquer comment sont ses vêtemens. Elle porte un corset rouge lacé sur la poitrine, un jupon noir; un joli ourlet autour de la chemise encadre avec grâce son menton. Elle a de grandes tresses de cheveux rassemblées avec des épingles d'argent, et une robe bleue qui se rattache à son corset et forme autour de sa belle taille de grands plis. »

Hermann reste à l'écart pour attendre son sort. Ses deux amis se mêlent à la foule, et rencontrent un respectable vieillard, un juge, avec lequel ils commencent à s'entretenir; et qui, en leur faisant l'histoire des malheurs de son pays et de l'émigration de ses compatriotes, raconte aussi comment une jeune fille surprise par les soldats étrangers, dans une chambre avec ses compagnes, s'est défendue bravement, a pris le sabre de l'un d'eux, et les a mis en fuite. Or, cette jeune fille est Do-

rothée. Le juge, qui aime à parler d'elle, ajoute encore qu'elle est seule; qu'elle avait un fiancé qui est mort à Paris; qu'elle est aussi sage, aussi bonne que belle.

Et quand ils eurent ainsi causé avec le juge, quand ils eurent vu Dorothée prenant soin des malades, souriant aux pauvres fugitifs, et répandant la joie et le contentement autour d'elle, ils retournèrent près d'Hermann, et lui dirent : « Réjouis-toi, tes yeux et ton cœur ont bien choisi. »

Mais une autre inquiétude est venue s'emparer d'Hermann. « Croyez-vous donc, dit-il, qu'elle veuille venir avec nous, quoique nous soyons riches, et elle pauvre? Croyez-vous qu'elle ait encore le cœur libre? Non, retournez à la maison, et je veux moi-même m'assurer de mon sort. »

Donc le bon Hermann se met à la recherche de la jeune fille, et la trouve qui s'en allait à la source avec une cruche à chaque main. Il s'approche d'elle avec inquiétude, reprend courage en rencontrant son regard, et lui dit : « Je te trouve de nouveau occupée à secourir les autres, à chercher un rafraîchissement pour ceux qui en ont besoin. Mais pourquoi vas-tu seule à la source qui est si éloignée, tandis que les autres se contentent de l'eau du village? »

Et Dorothée, le saluant avec un regard ami, lui répondit : « Je suis déjà récompensée du chemin

que j'ai fait, puisque je trouve l'homme généreux qui nous a tant apporté de choses. Car l'aspect de celui qui donne est aussi doux à retrouver que ses dons même. Venez et regardez aussi ceux que vous avez soulagés, et recevez leurs actions de grâces. Mais si vous voulez savoir pourquoi je viens ici chercher de l'eau, je veux vous le dire : c'est parce que les chevaux et les bœufs ont troublé, en la traversant, celle du village; et les hommes l'ont aussi souillée en s'en servant sans précaution. Car au moment du besoin chacun ne pense qu'à se satisfaire promptement, et ne s'occupe pas de ceux qui viennent après lui. »

Et en parlant ainsi, elle montait avec son compagnon les degrés de la source, et tous les deux s'assirent sur le petit mur qui l'entourait. Elle se pencha pour puiser de l'eau; lui, prit l'autre cruche et se pencha aussi. Et ils virent leur image se refléter dans l'azur de l'onde, trembler, se rapprocher et se sourire. « Laisse-moi boire, » dit le jeune homme. Alors elle lui présenta la cruche, et tous les deux se reposèrent avec confiance l'un auprès de l'autre.

Enfin, Hermann lui propose de venir chez ses parents, pour prendre soin de leur maison, et remplacer auprès de sa mère la sœur qu'il a perdue; la jeune fille croit qu'il veut l'avoir pour servante, et elle accepte. Elle a rempli ses devoirs auprès de sa

compagne malade. Elle n'a aucun parent parmi cette foule d'émigrans, et elle ne sait quand elle pourra retourner dans sa patrie. « Et puis, dit-elle, il faut toujours que la femme apprenne à servir, c'est par là qu'elle parvient enfin à commander, à jouir du pouvoir, qui lui appartient dans la maison. Jeune, elle sert ses frères et ses parens, et sa vie n'est qu'une éternelle occupation d'aller, de venir, de porter des fardeaux, et de travailler pour les autres. »

Hermann voudrait bien la détromper sur le but qui l'a conduit auprès d'elle, mais il aperçoit l'anneau qu'elle porte au doigt, et tremble que ce ne soit un gage d'amour qui empêche la jeune fille d'entrer chez lui comme il le voudrait. Il se résout donc à la laisser dans son erreur; il descend avec elle le chemin de la source, et retourne au milieu des voyageurs. Là, Dorothée présente à boire à la malade et aux enfans, et au vieux juge. « C'est pour la dernière fois, leur dit-elle, que vous me voyez auprès de vous; je vais avec ce jeune homme auquel nous devons tous de la reconnaissance. Je vous quitte avec douleur; oh! quand vous serez un jour d'été assis à l'ombre, auprès de la source fraîche, pensez à moi. »

Et tous les étrangers s'en vinrent l'un après l'autre dire adieu à Dorothée; les jeunes gens regardaient Hermann avec envie; les femmes embrassaient en pleurant la jeune fille; les vieillards lui donnaient

leur bénédiction; les enfans s'attachaient à sa robe et ne voulaient pas la laisser partir; et, quand elle se fut arrachée à ces témoignages d'affection, de loin encore les regards la suivaient, et les mouchoirs flottant dans les airs lui envoyaient un dernier salut.

Hermann l'entraîne à travers les campagnes couvertes de blé, les arbres chargés de fruits. Les rayons du soleil couchant luisent sur eux; la nuit s'abaisse par degrés et les enveloppe de son ombre. Le long du chemin Dorothee demande, comment elle devra faire pour répondre aux desirs de ses nouveaux maîtres; et Hermann lui peint avec toute la tendresse filiale et cependant avec vérité, le caractère de son père et de sa mère. « Et maintenant, ajouta la jeune fille, comment faudra-t-il te répondre pour te plaire, à toi, qui vas bientôt me commander? » Hermann lui prit la main, et lui répondit: « Laisse ton cœur te le dire, et abandonne-toi librement à ce qu'il t'inspirera. »

Il voulait ajouter encore quelque chose, mais il aperçut le fatal anneau, et craignit d'en trop dire et se tut.

Pendant ce temps, le pasteur et le pharmacien sont revenus au Lion d'or, et causent d'Hermann, de Dorothee, avec l'aubergiste et sa femme; et de l'orage que l'on entend gronder, et de la pluie qui tombe. La bonne mère commence à être inquiète pour son fils, et blâme déjà au fond du cœur ses

deux amis de l'avoir quitté si tôt. Mais tout à coup la porte s'ouvre. Hermann paraît, conduisant la jeune fille : « Recevez-la avec bonté, mon père, dit-il, elle le mérite. Et vous, ma mère, interrogez-la sur tout l'arrangement d'une maison, afin, que vous voyiez par vous-même si elle s'y connaît. » — « Bravo ! mon enfant, s'écrie l'aubergiste, je remarque avec joie que mon fils a le même goût que son père. J'ai toujours conduit la plus belle fille à la danse; et la plus belle dans ma maison, en la choisissant pour femme. On peut reconnaître à la fiancée que l'homme prend, de quel esprit il est doué, et s'il sent sa propre valeur. Mais vous n'avez pas eu besoin de beaucoup de temps pour vous décider, car il me semble qu'il est difficile de ne pas suivre ce jeune homme. »

La pauvre fille, qui arrivait comme une humble servante dans cette maison, prend ces paroles de l'aubergiste pour une amère plaisanterie, et se tournant vers lui avec une noble indignation : « Je veux partir, dit-elle, je ne suis pas venue ici pour que l'on insulte à ma misère. Je suis malheureuse, je veux retourner auprès de mes compagnons de malheur. J'ai eu tort de les quitter, de prendre pour moi ce qu'il y avait de meilleur. Oh ! laissez-moi partir à travers cet orage et cette pluie, je ne dois pas rester ici plus long-temps. »

Cependant le pasteur veut la soumettre encore

à une nouvelle épreuve, et lui reproche de s'irriter d'une plaisanterie.

« Oh! s'écrie-t-elle, l'homme sage qui peut nous donner un bon conseil dans le malheur, ne sait pas combien ses froides paroles sont impuissantes à délivrer notre cœur du lourd fardeau que le destin fait peser sur nous. Vous êtes satisfaits et heureux, comment une plaisanterie pourrait-elle vous offenser? Mais le moindre contact est douloureux pour le malade. »

Déjà elle a repris son petit paquet, elle s'avance près de la porte, tandis que la bonne mère d'Hermann cherche à la retenir, et que le père se lève avec humeur pour quitter la chambre. Mais Hermann se jette au-devant de lui. « C'est moi, dit-il, c'est moi seul qui suis coupable. Je n'ai pas osé lui déclarer mon amour. Je l'ai amenée ici comme servante. Ne devait-elle pas être étonnée et offensée de vos paroles? »

Alors la jeune fille s'avance pleine de joie auprès de l'aubergiste, lui tend la main et lui dit : « Pardonnez à ma surprise ces larmes de chagrin et ces larmes de bonheur. Pardonnez-moi ce que j'ai éprouvé, et laissez-moi seulement jouir de cette nouvelle félicité qui s'ouvre devant moi. Que cette première douleur que j'ai ressentie chez vous, soit aussi la dernière! et votre fille s'engage à remplir avec amour les devoirs auxquels la servante s'était vouée. »

Le père attendri l'embrasse en pleurant, et le pasteur, lui prenant l'anneau qu'elle porte au doigt, et prenant aussi celui de la mère, fiance les deux jeunes gens au nom de Dieu.

Pourquoi ne puis-je, au lieu d'analyser sèchement ce délicieux livre, en donner une traduction en vers, élégante et fidèle, comme elle devrait l'être; et qui reproduirait à la fois dans son rythme harmonieux l'exquise simplicité et la poésie de l'original! Car *Hermann et Dorothee* est une œuvre à part, un poème achevé; une de ces compositions qui sont de tous les temps et de tous les pays, parce qu'elles sont empreintes d'un sceau de vérité inaltérable. Le caractère, les mœurs, les personnages dépeints dans ce poème, sont allemands, tout-à-fait allemands; mais l'églogue n'en est pas moins un modèle pour toutes les nations, qui n'ont point encore eu d'œuvres de ce genre, ou qui n'en ont eu que de fausses. *Hermann et Dorothee* est un travail admirable, entre tout ce que Goethe a d'ailleurs fait d'admirable; et l'un des meilleurs livres à introduire dans notre littérature. (22)

IV.

POÉSIES.

*Bilde Künstler ! Rede nicht !
Nur ein Hauch sey dein Gedicht.*

GOETHE.

De tous les trésors littéraires que nous présente cette riche Allemagne, l'un des plus beaux, des plus féconds à exploiter, est sans doute sa poésie lyrique. Chez d'autres peuples cette poésie est quelquefois retombée dans le sommeil, elle s'est pliée paresseusement sous le joug de la tradition, sans faire aucun effort pour se rajeunir, sans vouloir aller au-delà d'une œuvre de maître, d'une limite une fois tracée. Chez d'autres peuples, elle a tour à tour cédé le pas au drame, à l'épopée, au poème didactique, peut-être même au roman.

En Allemagne, la poésie lyrique a pris une plus grande extension, et n'a voulu céder la place à aucune autre. Depuis les *Minnesänger*, vers lesquels elle s'est souvent retournée avec amour, jusqu'à nos derniers temps, elle a vécu sans interruption. Elle a poussé dans le sol allemand de profondes racines, elle a jeté en tout sens ses larges ramifications, ses fleurs et ses fruits. Elle a eu aussi, il est vrai, ses

jours de deuil et de stérilité; mais à chaque époque de renaissance, à chaque printemps littéraire, on l'a vue la première se relever, battre des ailes, et reprendre une autre parure. Quand tout semblait dormir en Allemagne, quand le drame et la science se débarrassaient avec peine de leurs langes, cette poésie vivait déjà douce et puissante, grave et mélodieuse. Le peuple lui donnait un abri sous son toit de chaume; les vieux contes l'appelaient le soir auprès du foyer; l'amour l'admettait dans ses secrets; le *Landsknecht* la portait sous son armure. Elle était simple, modeste, naïve; elle avait les grâces de la jeunesse, et l'allure rustique d'une fille du peuple. Ce n'était point encore, comme elle s'avisa de le devenir depuis, une grande dame, habillée à la française, montée sur de hauts talons, portant une robe à queue, et allant à la cour. Ce n'était point encore une poésie lyrique comme celle de J. B. Rousseau, la tête haute, le corps raide, ne sachant que caresser l'oreille par des rimes redondantes, par un rythme élégant et sonore, et du reste laissant la pensée à jeun et l'âme affamée. C'était une bonne fille, qui pouvait s'asseoir au milieu d'une corporation d'ouvriers, chanter le vin du Rhin, ou la bière de Bavière, pleurer à un enterrement, crier victoire avec un preux, baiser les mains blanches d'une belle dame, et s'agenouiller dans une église.

Les hommes les plus célèbres de l'Allemagne ont

voulu l'avoir pour compagne; les plus grands faits de l'histoire ont été chantés par elle. Et d'âge en âge, de siècle en siècle, de sa vie bourgeoise, ou de sa vie de guerre, elle s'en est venue ainsi jusqu'à nous, pleurant, priant, chantant, s'imprégnant du besoin de toutes les époques, se transformant, faisant école, passant à travers les années, comme l'expression de cet esprit humain, qui s'avance, recule, tente de nouvelles voies, progresse, et ne s'arrête que pour reprendre haleine et progresser encore.

Luther, en opérant sa grande œuvre de transformation, se hâta d'introduire la poésie lyrique dans sa nouvelle Église. Paul Flemming lui confiait ses pensées douces et religieuses. Günther, le malheureux poète, la prenait pour consolation dans sa misère, et l'embrassait encore sur son lit de mort. Et si plus tard elle céda à l'influence d'une nation étrangère, si elle perdit sa fraîcheur et sa naïveté, en revêtant l'habit cérémonieux que lui imposait le goût du dix-huitième siècle, elle se lassa bientôt de cette parure d'emprunt, de cet air guindé auquel on voulait la façonner. Gellert, Gleim, Uz, Hölty, les poètes de Goettingue, en tête desquels se plaça Bürger, commencèrent à la dépouiller peu à peu de ses vêtemens étrangers. Son front se découvrit, ses membres reprirent leur souplesse. C'était encore une fois la poésie franche et ouverte des temps pas-

sés, l'enfant de l'Allemagne. Puis vint Klopstock, qui la fit retentir au loin, et lui donna un essor plus hardi, un son plus mâle.

Après lui, quatre grandes écoles lyriques se sont formées; celle de Goëthe, qui fit de ses chansons la peinture de la vie, et tenta de réunir dans ses compositions l'art et la nature; celle de Schiller, qui peint avec tant d'enthousiasme la noblesse et la liberté de l'homme; celle de Tieck, Novalis, Schlegel, connue sous le nom d'école romantique, et qui, dans ses chants voilés d'une sorte de mysticisme, tente d'échapper aux douleurs de l'époque, par le souvenir d'une époque passée; et se jette avec abandon dans le sanctuaire que lui ouvre la foi religieuse; enfin, celle d'Uhland, qui de toutes est peut-être la plus large et la plus vraie; qui admet aussi ce que le passé lui rappelle, ce que le présent lui offre, qui chante Dieu et la nature, l'amour et les joies du monde, retrace la ballade du *Minnesänger*, et combat aujourd'hui pour les libertés du peuple. A cette école appartiennent Charles Meyer, Pfizzer, Gustave Schwab, l'admirable Rückert. ⁽²⁵⁾

Les poésies lyriques de Goëthe doivent être mises à côté de ce qu'il a fait de meilleur. Les Allemands leur portent une admiration sans bornes; et je connais tel jeune homme qui par métier n'est point littérateur, bien qu'il le soit assez par esprit, et qui depuis plus de dix ans n'a peut-être pas passé un

jour sans relire une de ces petites pièces de Goëthe. C'est aussi une curieuse chose; après avoir suivi les développemens d'une haute individualité dans Werther, dans Faust; après avoir vu la vie humaine retracée avec un caractère différent dans Egmont, dans le Tasse, dans Hermann et Dorothee; c'est, dis-je, une curieuse chose de prendre ces deux volumes de poésies lyriques, et d'y voir toute cette vie humaine qui s'y reflète avec ses nuances les plus légères, ses facettes, ses quarts d'heure de joie ou d'ennui, tout ce génie du poète qui s'éparpille par fleurs et par boutons, jette au vent les idées qui lui viennent, et rime avec le même art ses plaintes d'amour, ses rêves de jeunesse. Oui, c'est bien l'existence humaine qui s'y trouve dépeinte; l'existence comme elle s'en va, triste, légère, voyageuse, pensif; ici, pleurant une joie perdue; là, s'asseyant à une fête; là, s'imposant une grave méditation; là, dansant avec les jeunes filles; et puis toujours poursuivie par quelque désir, toujours courant après une nouvelle chimère, qui fuit devant elle comme un feu follet, et s'envole comme un rêve, aujourd'hui après la fortune, demain après l'étude, après la gloire, après le sourire d'un grand, après le baiser d'une femme.

Goëthe la prend comme elle est, et la chante comme elle lui vient. Il ne court pas après l'événement, il ne grossit pas son émotion, il écrit un jour-

nal en vers, et dans ce journal entrent l'un après l'autre, comme il les a trouvés sur son chemin, les sensations d'amour et les sensations de voyage, les tableaux de la nature et les fines et furtives impressions du cœur⁽²⁴⁾. Quelquefois sa poésie n'est qu'une circonstance ordinaire⁽²⁵⁾ du roman de la vie, exprimée en quelques vers, comme par exemple cet adieu :

Laisse, laisse mes yeux te dire,
Cet adieu qui meurt dans ma voix.
Comme il est lourd ! comme il déchire !
Et j'ai tant de force parfois !

Oh ! maintenant notre amour même
N'apporte avec lui que chagrin.
Froide est ta bouche que j'aime,
Faible ton serrement de main.

Naguère encore quelle fête
D'un baiser que j'osais ravir !
C'était comme la violette
Que le matin on va cueillir.

Et je n'aurai plus de couronne,
Plus de fleurs à cueillir pour toi ;
C'est le printemps qui t'entourne,
Mais l'automne est venu pour moi.

Quelquefois une pensée fugitive, dont le poète
est le premier à rire.

Le rideau s'élève et s'incline
Dans la chambre de ma voisine.
Sans doute qu'elle veut savoir
S'il est possible de me voir,

(431)

Et si la jalouse colère
Que ce matin je n'ai pu taire,
Pèse encore sur nos amours,
Et doit durer toujours, toujours.

Mais aucune crainte pareille,
Ma belle enfant, ne vous éveille.
Je vois le rideau se mouvoir,
Hélas! mais c'est au vent du soir.

Quelquefois un cri que le regret lui arrache, et
après lequel tout retombe dans le silence.

Oh! qui me rendra les beaux jours,
Les beaux jours des premiers amours!
Oh! qu'il me vienne encore une heure,
Une seule du temps que je pleure!

Dans ma retraite, plein d'ennui,
Songeant au bonheur qui m'a fui,
J'entretiens sans cesse mes craintes,
J'exhale sans cesse mes plaintes.

Oh! qui me rendra les beaux jours
Les beaux jours des premiers amours!

Souvent une simple et courte réflexion, un salut de joie aux jours de printemps, un billet à celle qu'il aime. Ce genre de poésie vraie, concise, partant de l'âme, et s'exhalant comme une note de musique, comme un souffle, mérite surtout d'être observé dans le recueil publié après sa mort, et qui porte le titre de *Poésies de jeunesse. Poésies pour ceux qui aiment*. On y voit que de bonne heure il

s'était appliqué à tenir ainsi fidèlement compte de ses sensations, à traduire sa pensée en quelques mots.

Il ne faudrait pas s'attendre à trouver là ce que l'on est convenu d'appeler la *réverie* ou le *vague* allemand. Les images qui y sont peintes, les idées qui y sont exprimées, appartiennent toutes au monde réel, à la nature claire et vivante, plutôt qu'à cette nature mystérieuse où quelques poètes ont voulu plonger. L'amour même, tel qu'il l'exprime, n'est point cet amour rêveur, mystique, comme le platonisme l'a fait, comme Pétrarque l'a chanté, comme on le voit presque toujours représenté dans les poésies allemandes; mais cet amour né sous le ciel ardent de l'Italie ou de la Grèce, cet amour qui appelle la jeune fille le soir sous un bosquet de myrtes, s'égaie comme Horace, se couronne de roses comme Anacréon. Cet amour traverse toutes les poésies lyriques de Goethe comme un doux rayon; il a le regard caressant, les mains pleines de fleurs, le sourire malicieux, mais charmant à voir; et même quand il pleure, son visage est rose, son œil brille, et son front se penche avec grâce. C'est cet amour inconstant, léger, tendre et rieur, qui l'occupe toute sa vie; qui le prend jeune homme à Francfort, le suit dans ses études, l'attend à Rome, et lui inspire encore à l'âge de soixante-quinze ans l'une de ses plus belles élégies, pour une jeune femme qu'il aimait, et qu'il voyait à Carlsbad :

« Dans la pureté de notre cœur il existe toujours un effort pour nous élever vers ce qui est grand, ce qui est beau, pour nous ramener librement par la reconnaissance auprès de l'Être éternel que l'on ne nomme pas. Éprouver ce sentiment, c'est être religieux; et je ressens ce noble essor du cœur, quand je me trouve devant elle. »

Avec cette grâce et cette fraîcheur qui se trouvent dans les poésies légères de Goethe, on conçoit le succès toujours durable dont elles jouissent en Allemagne; mais la plupart d'entre elles sont malheureusement à peu près perdues pour les étrangers. La forme enveloppe de trop près l'idée, la forme est trop soigneusement, trop artistiquement travaillée; si on la brise, si on l'altère, l'œuvre du poète n'est plus reconnaissable. Souvent l'émotion qu'il peint, la pensée qu'il exprime, n'a rien de fort, ni de saillant; mais renfermée dans les beaux vers qu'il lui façonne, balancée entre des rimes sonores, elle devient charmante. Sa langue est si douce et si souple, son rythme est si mélodieux; il enchâsse sa pensée dans ses strophes comme un diamant dans un travail de bijouterie; à le voir auparavant, vous pouviez le croire assez commun. Regardez maintenant comme il brille. Or, c'est précisément ce travail extérieur, cette forme pleine de talent, cette enveloppe si précieuse, ce rythme et ces rimes qu'il est impossible de traduire dans une autre langue;

et, en les enlevant, que reste-t-il le plus souvent? Ce qu'il reste à un tableau dont on ôte la couleur.

Cette réflexion est sans doute applicable à la plupart des poètes allemands, qui trouvent dans la richesse de leur langue, dans la grande liberté de ses tournures et de ses locutions, dans les nuances souvent si délicates de leurs nombreux synonymes, et dans leur variété de rythmes antiques et modernes, une foule de ressources que ne nous donne pas notre langue traditionnelle, enchaînée par tant de liens de convention; et notre poésie qui ne peut se résoudre à divorcer avec la rime et à essayer, comme les Anglais, le vers blanc. Mais aucun poète n'a usé de ces ressources avec plus d'art et de raffinement que Goethe; aucun ne s'est mieux retranché dans le sanctuaire de sa langue et de sa nation.

Quand, par exemple, Schiller, Uhland, Novalis, écrivent leurs odes ou leurs ballades, la partie essentielle de leurs compositions est une pensée morale, ou religieuse ou historique, qui s'adresse à toutes les intelligences, et peut se traduire chez toutes les nations. Mais comment rendre ce murmure musical qui forme en quelque sorte l'essence des poésies de Goethe, ce voile diapré qui les environne, cette poussière d'or qui les recouvre? Que l'on prenne, je suppose, l'une de ses ballades les plus admirées: *Le roi des Aunes*. Traduite littéralement en français, c'est un homme qui s'en revient le soir à cheval, et un

enfant qui meurt dans ses bras poursuivi par un mauvais rêve. Mais dans l'original, il existe une sorte de cachet mystérieux, emprunté aux vieilles croyances; la langue s'assouplit, change de tournures et d'expression. Après ces quatre premiers vers qui nous représentent tout un tableau, le vent qui souffle au milieu de la nuit, le cavalier qui presse l'enfant contre sa poitrine pour le réchauffer, les vers résonnent l'un après l'autre avec une harmonie particulière, et l'on distingue facilement, en les écoutant, la voix timide de l'enfant qui s'effraie, la voix sévère du père qui le réprimande, la voix caressante de l'esprit des eaux. On peut en dire autant de la ballade du pêcheur, de celle de la violette, de la chanson de Mignon, et de presque tous les morceaux les plus admirés de Goëthe. Pour moi, je me souviens qu'il me tomba, il y a quelques années, entre les mains un choix de ses poésies traduites en français. Je les lus avec le vague sentiment de prédilection que je lui portais déjà, pour avoir tant entendu parler de lui; et j'avoue que, malgré toute ma bonne volonté, je ne pus comprendre les éloges excessifs que l'on donnait à ces poésies. Depuis j'ai pu les lire dans l'original, et je les ai senties, mais sans doute beaucoup plus imparfaitement encore que les hommes de sa nation.

Du reste, il faut diviser en plusieurs branches ce qui est renfermé en quatre volumes sous le titre

de *Poésies lyriques*. Les images de la vie humaine, que le poète voulait rendre, se sont encadrées tour à tour dans l'épître ou dans l'élégie, dans l'ode et la chanson, dans l'épigramme et l'allégorie, et toutes ces formes ne présentent pas à la traduction les mêmes difficultés.

L'un des rameaux les plus importants du lyrisme de Goëthe, est sans doute la ballade qu'il a faite si simple et si belle, si gracieuse et si crédule, comme une ballade des vieux châteaux du moyen âge, comme Uhland et Bürger l'ont seuls quelquefois retrouvée.

La *Fiancée de Corinthe*, le *Dieu et la Bayadère*, le *Pêcheur*, sont de véritables petits chefs-d'œuvre de croyance poétique, d'art et d'imagination. *L'Élève en sorcellerie* est un joli conte épigrammatique, qui ne déparerait point quelques-unes des scènes de Faust. La *Plus jolie des fleurs*, est une des plus suaves idées qui puissent venir à un poète sous un bosquet de roses par un jour de printemps.

Je citerai ici trois de ces ballades les plus justement estimées, et ce que j'ai dit plus haut de la difficulté de les traduire, servira sans doute d'excuse à ma bonne volonté :

LE ROI DES AUNES.

Qui voyage si tard par la nuit et le vent?
C'est un homme à cheval qui lentement chemine
Et porte dans ses bras avec soin un enfant
Qu'il réchauffe sur sa poitrine.

— Mon fils, pourquoi cacher ta figure avec peur?

— Le roi des aunes! vois, vois son pâle visage,
Sa couronne et sa queue, et son corps de vapeur?

— Non, enfant, ce n'est qu'un nuage.

— Mon doux ami, veux-tu t'en venir avec moi?

J'ai des jeux si rians que nous jouerons ensemble.
Le sable est plein de fleurs, et ma mère a pour toi
De beaux habits qu'elle rassemble.

— Oh! mon père, as-tu donc compris ce que tout bas
Le roi des aunes vient murmurer au rivage?

— Tais-toi, mon fils, tais-toi, repose dans mes bras,
Ce n'est que le bruit du feuillage.

— Dis-moi donc, mon enfant, eh bien! veux-tu venir?

Mes filles vont t'attendre. Elles sont jeunes, belles,
Elles dansent la nuit et veulent te chérir,
Te bercer, t'avoir avec elles.

— Mon père, maintenant regarde de plus près,
Vois-tu ses filles? Vois, à cette place sombre.

— Mon fils, ne sont-ce pas les vieux saules des prés
Qui projettent ainsi leur ombre?

— Je t'aime, doux enfant, tes beaux traits m'ont séduit,
Et si tu ne viens pas je t'enlève à la terre.

— Mon père, le voilà qui me prend, me saisit,
Ah! comme il me fait mal, mon père.

Le père hâte sa marche et presse sur son sein
L'enfant qu'un mauvais rêve alors semble poursuivre,
Et lorsqu'à leur demeure ils arrivent enfin,
Son fils avait cessé de vivre.

LE ROI DE THULÉ. (25)

A Thulé vit la renommée
D'un roi constant jusqu'à la mort;
En expirant, sa bien-aimée
Lui fit présent d'un vase dor.

Il n'aimait rien de mieux au monde.
Aux jours de fête il l'apportait.
En vidant la coupe profonde,
Dans ses yeux le bonheur brillait.

Quand son dernier jour vint à luire,
Il distribua son trésor,
Et ses villes, et son empire;
Mais il garda sa coupe d'or.

Alors à la table royale,
Au milieu de ses chevaliers,
Il s'assit dans sa grande salle,
Et la mer grondait à ses pieds.

Là brillait sa coupe bénie,
Ce vase d'or, ce don si cher.
Il y but un reste de vie,
Et le lança loin dans la mer.

Il le vit tournoyer, descendre,
Au fond des gouffres inconnus,
Puis il cessa de voir, d'entendre,
Et désormais il ne but plus.

LA VIOLETTE.

La violette, au sein de la prairie,
Fleurissait triste, ignorée à l'écart;
Un matin vient la bergère jolie,
Qui, sans jeter sur elle un seul regard,
Murmure sa chanson chérie
Et s'égayé et court au hasard.

Hélas ! se dit la pauvre violette,
Pourquoi ne puis-je être au moins à présent
L'une des fleurs qu'on cherche aux jours de fête,
Pour arrêter cet être indifférent,
Et sur son sein, ou sur sa tête
Me reposer un seul instant ?

Hélas ! hélas ! la bergère cruelle
Ne songe point à ces humbles couleurs,
Et sans la voir brise la fleur fidèle
Qui tombe, et chante et dit dans ses douleurs :
Oh oui ! c'est vrai, je meurs par elle ;
Mais c'est à ses pieds que je meurs.

Les *Élégies* sont imprégnées profondément du caractère antique. Goethe n'y copie point sans cesse, comme les poètes qui l'ont précédé, les termes mythologiques ; mais il leur donne ce repos, cette majesté, ces formes pures et harmonieuses, que nous retrouvons dans les anciens classiques. C'est l'élegie vraiment plastique, avec son visage où se peint une douce mélancolie, ses boucles de cheveux négligemment éparses sur le cou, sa tête qui se penche vers la terre. C'est quelquefois aussi l'élegie tendre

et amoureuse, parfois un peu nue, comme Properté l'exprime, comme Tibulle la soupire; et quand Goethe y mêle le nom de Rome, et les riantes images du ciel d'Italie, on peut sans peine se laisser entraîner à cette magie qu'il exerce, et se croire encore au temps de la belle latinité, au temps d'Auguste. Ces élégies, mises à côté des soi-disant élégies classiques que l'on écrivait en Allemagne un siècle plus tôt, sont comme son Iphigénie auprès des soi-disant tragédies antiques. Et je ne sais dans les temps modernes qu'un ouvrage digne d'entrer en comparaison avec elles, ce sont les belles et douces élégies de notre André Chénier. Je citerai entre autres celle-ci, remarquable par son mélange d'idées graves et enjouées :

« Je sens avec joie l'enthousiasme que je puise sur le sol classique. Le monde ancien et le monde du moyen âge me parlent ici à haute voix. Je suis le conseil d'Horace, je feuillette assidument les œuvres des anciens, et les feuillette chaque jour avec un nouveau bonheur. Mais, dans la nuit, l'amour m'occupe d'une autre manière; et si je ne deviens savant qu'à demi, je suis au moins doublement heureux. Et cependant n'est-ce pas aussi m'instruire, que de mesurer avec ma main les formes d'un corps gracieux et d'un beau sein? Après cela, sans doute, je comprends mieux le marbre, je réfléchis et je compare; je vois avec un œil qui sent, je sens avec

une main qui voit. Si ma maîtresse m'enlève dans le jour quelques heures, elle me les rend dans la nuit. Nous ne nous embrassons pas toujours, nous causons quelquefois très-raisonnablement. Puis, lorsque le sommeil s'empare d'elle, moi je reste là, et je pense beaucoup. J'ai souvent composé des vers dans ses bras, et compté avec mes doigts sur ses épaules la mesure de mes hexamètres. Elle respire doucement dans son sommeil, et son souffle pénètre comme le feu ma poitrine. Alors l'amour veille à ce que la lampe ne s'éteigne pas, et rêve sans doute au temps où il rendait le même service aux triumvirs. »

Une autre non moins jolie est celle où sa maîtresse, bonne fille bien franche, comme la *Rose* de Sainte-Beuve, entre en colère contre lui, et s'écrie avec un tel ton de vérité qu'on croirait l'entendre :

« Jamais un homme de l'église n'a pu se réjouir de mes baisers. J'étais pauvre malheureusement ! et jeune, et bien connue des séducteurs. Falconieri m'a souvent regardé dans les yeux, et un entremetteur d'Albani m'a remis plusieurs billets, pour m'appeler tantôt à Ostie, tantôt aux Quatre-Sources. Mais qui n'y alla pas ? Ce fut la jeune fille. J'ai sans cesse haï souverainement les bas rouges et les bas violets. « C'est toujours vous, disait mon père, toujours vous, qui à la fin restez dupes ; » bien que ma mère prît la chose assez légèrement. Et me voilà donc aussi

trompée. Tu fais semblant de te fâcher contre moi, parce que tu veux fuir. Eh bien! va. Vous autres hommes n'êtes pas dignes que l'on vous aime. Nous portons les enfans sous le cœur, et nous portons aussi la fidélité; mais vous, avec votre violence et vos désirs, vous éteignez l'amour dans vos embrassemens. »

Celle-ci encore mérite d'être citée pour la pensée naïve et vraie qu'elle exprime :

« Il y a beaucoup de bruits que je redoute d'entendre. Je hais surtout l'aboïement du chien, car il me déchire les oreilles. Mais à présent j'entends avec joie aboyer le chien que mon voisin a élevé, car il jappait ainsi quand ma maîtresse se glissait à la dérobee chez moi. Et lorsqu'il recommence, je m'imagine toujours qu'elle vient, ou je pense au temps où elle venait. »

Au reste, de cette vingtaine d'élégies qu'il a écrites, je ne saurais guère lesquelles préférer aux autres; car toutes sont également remarquables par l'art qui les embellit, la vérité qui y règne, si ce n'est par la pensée profonde qui les traverse.

Un autre genre de compositions, dans lequel il est peut-être unique en Allemagne, ce sont ces stances de deux, trois ou quatre vers, où il renferme un précepte moral ou une leçon d'art; ces espèces de devises philosophiques, de sentences savantes, dont la plupart doivent devenir proverbiales par leur con-

cision, par la sagesse qui s'y résume. Là, il embrasse tout à la fois l'amour et la nature, la vie humaine et Dieu. Dans ses autres œuvres, son ame s'épanche, son inspiration envahit librement le large espace. Ici, tous ses efforts sont employés à resserrer sa pensée, pour la rendre plus compacte et plus vigoureuse. Ailleurs, c'est le fleuve de poésie qui déborde; ici, c'est la source étroite et profonde qui, dans le creux de son calice, réfléchit pourtant la voûte du ciel.

Le poème des *Quatre saisons* exprime en strophes de deux vers les sensations du poète aux diverses époques de l'année, et chaque strophe est comme une petite pièce de marqueterie que l'on peut prendre à part, mais qui se joint adroitement aux autres.

Les poèmes qui portent le titre de *Pensées proverbiales*; *Dieu, le monde et l'ame*; les *Prophéties de Bakis*; *Épigrammes*; ne diffèrent guère entre eux ni par la forme, ni par le fond. C'est cette longue suite de réflexions que quatre-vingts ans d'expériences en tout genre durent naturellement lui inspirer, et qu'il jetait sans doute sur le papier à mesure qu'elles lui venaient. J'en rapporte ici avec plaisir quelques-unes; je pense pourtant que celles sur la politique ne seront pas du goût de tout le monde. Goethe se retranchait dans son paradis poétique; il s'y trouvait si bien, et il ne pouvait le quit-

ter avec joie, pour se mêler aux orages qui agitaient la foule.

Je compare cette gondole au berceau que l'on balance, et cette petite caisse ne ressemble-t-elle pas à notre étroit cercueil? Oui, c'est ainsi qu'entre le berceau et le cercueil nous vacillons insoucieux sur le grand canal de la vie.

Si j'étais une femme mariée et que j'eusse de quoi pourvoir à mes besoins, je voudrais être joyeuse et fidèle, et embrasser de cœur mon mari. Ainsi me parlait un jour une fille à Venise, et jamais je n'entendis une prière plus pieuse.

Qu'est-ce que le destin veut de moi? Ce serait chose hardie de le demander; car il est un grand nombre de personnes dont il ne s'inquiète pas. Peut-être veut-il faire de moi un poète? Son plan aurait réussi, si la langue ne s'était pas montrée intraitable.

Tu t'adonnes à la botanique et puis à l'optique? Pourquoi faire? Ne vaut-il pas bien mieux émouvoir un cœur tendre? — Bah! vos cœurs tendres; le plus sot écolier peut les émouvoir. Pour-moi, puissé-je seulement avoir le bonheur d'entrer en contact avec toi, ô nature!

Dieux! combien d'actions de grâces ne vous dois-je pas? Vous m'avez donné ce que l'homme demande, et ce n'est après tout presque rien.

On appela Calchas insensé, on appela Cassandre insensée, avant que de partir pour Troie et quand on en revint;

car qui peut entendre parler de demain et d'après-demain ? et si l'on parle d'hier ou d'avant-hier, quel est celui qui vous écoute ?

Je vois des murailles renversées et des murailles nouvellement élevées ; ici des prisonniers et là aussi beaucoup. Peut-être le monde n'est-il qu'un grand cachot ? Et bien libre est le fou qui se fait une couronne de ses chaînes.

Bakis te montre aussi le passé ; car le passé, monde obscur, repose souvent comme une énigme devant toi. Celui qui connaîtrait le passé, saurait aussi le présent ; tous les deux se réunissent au présent et forment un tout complet.

Comment ? Quand ? Où ? Les dieux restent muets. Tiens-t'en au parce que et ne demande pas le pourquoi ?

Veux-tu marcher dans l'infini, cherche d'abord en tout sens le fini.

Vertu magnétique, explique-moi ceci : il n'y a point de plus grand secret que l'amour et la haine.

Il est plus facile de tresser une couronne que de trouver une tête digne de la porter.

Si quelqu'un pénètre avant dans les petites choses, tu peux penser qu'il en a par là atteint une grande.

Crois que tu as beaucoup fait, si tu t'es habitué à la patience.

Il n'y aurait pas pour moi de plus grand tourment que d'être seul en paradis.

S'il en va mal de par le monde, fais ce que tu voudras, et tâche seulement de n'avoir pas raison.

Après tout je ne suis qu'un pauvre diable. Mes rêves ne sont pas vrais, et mes pensées ne réussissent pas.

Bien malheureux est l'homme qui abandonne ce qu'il peut faire et travaille sur ce qu'il ne comprend pas. Rien d'étrange alors s'il échoue.

Laisse la haine et l'envie se ronger mutuellement. Elles n'empêcheront pas que le bien se fasse ; car, Dieu soit loué, c'est un vieil usage, aussi loin que brille le soleil, aussi loin il échauffe.

Ne te fais pas de vains soucis, tout vient pourtant à point. Et si le ciel tombe, nous prendrons des alouettes.

L'ennui est une mauvaise plante, mais aussi une plante qui aide beaucoup à digérer.

L'homme doit pourtant connaître, quel qu'il soit, un dernier bonheur et un dernier jour.

Il faut bien que tu t'accommodes de la mort, pourquoi te faire un tourment de la vie ?

Ne cherche pas de vains remèdes. Le secret de notre maladie repose entre la précipitation et le retard.

Oui, crie, exhale tes malédictions, après cela les choses iront mieux ; car la consolation est un mot absurde, et celui qui ne peut pas désespérer ne doit pas vivre.

La poésie tendre se repose comme l'arc-en-ciel sur un fond obscur. Voilà pourquoi l'élément de la mélancolie convient au génie du poète.

La pensée noble et le souvenir doux, c'est la vie dans toute sa profondeur.

Jouis de ce que le chagrin te laisse ; si les douleurs sont passées, les douleurs sont douces.

Quel est celui qui reçoit la plus belle palme du bonheur ? Celui qui agit avec joie et se réjouit de ses actions.

Dans ta patrie écris ce qui te plaît. Là sont les liens de l'amour, là est ton monde.

Quel est notre critique le plus sévère ? Un amateur qui se résigne.

Quel est le vrai souverain ? C'est bien aisé à dire ; celui que rien ne peut arrêter, soit qu'il veuille faire le bien ou le mal.

Tu as négligé beaucoup de choses ; car tu as eu au lieu de l'action, le rêve ; au lieu de la pensée, le silence ; au lieu du voyage, le repos.

L'impatience ne sert à rien, et encore moins le regret.

Celle-là augmente les chagrins, et celui-ci en crée de nouveaux.

J'ai toujours eu de l'éloignement pour les apôtres de la liberté; car, après tout, chacun d'eux ne travaille que pour soi.

Les rois veulent le bien, les démagogues aussi, disent-ils; mais ils se trompent: ils sont hommes comme nous. Jamais il n'arrive à la foule de vouloir pour elle-même, nous le savons; mais que celui qui peut vouloir pour nous tous, nous montre ses preuves.

Les grands ont de quoi penser à l'histoire déplorable de la France, mais les petits doivent y penser encore plus sérieusement. Les grands furent ruinés, mais qui protégea la foule contre la foule? Car la foule tyrannisa la foule.

Les princes font souvent imprimer leur image sur du cuivre à peine argenté, et le peuple s'y trompe long-temps. Les utopistes posent l'empreinte de l'esprit sur des nonsens et des mensonges, et celui à qui les moyens manquent pour l'éprouver, prend tout cela pour de l'or véritable.

Vous dites que ces hommes sont fous qui s'en vont en France crier à haute voix dans les rues et sur les places; à moi aussi ils me semblent fous. Mais un fou en liberté prononce des sentences sages, tandis, hélas! que la sagesse se tait chez les esclaves.

Ne soyez donc pas si hardies, épigrammes ! Pourquoi pas ? Nous ne sommes que des inscriptions ; le monde remplit les chapitres du livre.

Ce que les grands firent de bien, je l'ai souvent vu dans ma vie ; ce que les émissaires du peuple nous donneront, puissent nos descendans qui en jouiront s'en trouver contens !

Quand les anciens chantaient, les jeunes chuchotaient ; maintenant que les enfans chantent, les vieux doivent entendre. Le meilleur au milieu d'un tel bruit, c'est de se taire et de se reposer.

A ces stances épigrammatiques il faut joindre les *xénies*¹. Celles que Goethe appelait ses *xénies* apri-voisées ont été publiées dans l'édition complète de ses œuvres², qui vient de paraître. Ce sont aussi des réflexions morales et littéraires dans le genre de celles que nous avons citées. Celles-là provenaient encore de son penchant à la méditation ; les autres, de ce juste sentiment de supériorité et de dédain avec lequel il pouvait traiter certains critiques et certains poètes de son temps.

A l'époque où Schiller était déjà célèbre, où Goethe l'était encore plus, où ces deux hommes poursuivaient, avec toute la puissance de leur génie

¹ Xénies (*ξένος*, don de réciprocité).

² Stuttgart et Tubingue, chez Cotta, 1833 et 1834.

et de leur amour pour l'art, les nouvelles voies littéraires qu'ils ouvraient à leur nation, il se forma contre eux une sorte de ligue, composée de quelques écrivains imbus encore des idées étroites et de mauvais goût des années précédentes, et qui, avec quelques lambeaux d'esprit de l'école de Gottsched, avec les vues mesquines qu'ils prenaient plaisir à se faire eux-mêmes, se crurent en droit de régenter l'Allemagne, et surtout de s'élever contre l'apparition du poète de Weimar et du poète d'Iéna. A la tête de cette doctrine faible et louvoyante, qui eût voulu continuer la littérature comme un filet d'eau, sans secousses et sans escarpemens, se plaça Nicolai, de Berlin. Il avait pour organe sa *Bibliothèque universelle allemande*, qui se traîna avec le même esprit de fadeur, de médiocrité et de mauvais goût jusqu'à son centième volume, mais succomba enfin dans les dernières années du siècle dernier, sous les rudes coups de massue que lui porta le journal d'Iéna, et surtout sous le poids de l'opinion publique. Nicolai avait connu Lessing et Moïse Mendelssohn, et fier de ses relations avec ces deux grands hommes, il se croyait en droit de mépriser, comme philosophe, Fichte; comme poète, Goethe. Il avait d'abord fait une mauvaise parodie de Werther; il attaqua ensuite Goetz de Berlichingen, Egmont, et tout ce que Goethe publia, avec la plus misérable injustice et la plus grande acrimonie. A lui se joi-

gnirent quelques poètes qui, n'ayant pas la force de s'élever jusqu'à l'école de Goethe, trouvaient plus commode de rester dans celle de Voss; quelques savans enchaînés religieusement aux vieilles théories qu'ils avaient apprises sur les bancs, et des ecclésiastiques même, qui crurent voir la religion traitée avec trop peu de respect par Goethe et se hâtèrent, les braves gens, de venir à son secours.

C'étaient les derniers soupirs de la critique ignorante et sans portée du dix-huitième siècle; c'était la lutte qui existe toujours, la lutte de la médiocrité contre le génie; la révolte combinée de quelques hommes contre la force gigantesque d'un seul.

Goethe se laissa long-temps, sans rien dire, harceler comme un noble lion par ces moucheron, mais à la fin il se leva pour les chasser d'une seule fois; et lui et Schiller écrivirent de concert ces fameuses xénies, qui parurent dans l'Almanach des muses en 1797¹, et mirent en rumeur toute l'Allemagne.

¹ Cet almanach est devenu une véritable rareté bibliographique. Quelques xénies ont été imprimées dans une édition des poésies lyriques de Schiller, publiées à Reutlingen en 1826; mais elles ne se trouvent pas dans les œuvres de Goethe, qui déclara lui-même avant sa mort, qu'il lui serait impossible de reconnaître lesquelles lui appartiennent et lesquelles appartiennent à Schiller. On trouve dans la *Philosophie de Goethe*, par J. Schütz, plusieurs explications sur les xénies, et le professeur Weber, de Brême, les a publiées complète-

C'étaient autant d'épigrammes courtes, mais amères, poignantes, contre leurs critiques; contre les journaux, les ouvrages et les partisans de leurs critiques. Parfois le nom de celui à qui elles s'adressent, ne se trouve indiqué que par une initiale, le plus souvent il manque tout-à-fait. Nicolai seul eut la gloire d'être nommé en toutes lettres; mais, pour ceux qui ont pu se tenir au courant de la littérature de cette époque, rien n'est plus facile que de savoir à qui s'appliquait chacune de ces redoutables xénies, et lorsqu'elles parurent, ce n'était un mystère pour personne. Goethe et Schiller entremêlèrent leurs épigrammes, et il serait difficile de distinguer à qui les unes et les autres appartiennent. On croit pourtant qu'il y a plus d'amertume dans celles de Schiller, plus de repos et de dédain dans celles de Goethe. Du reste, ils en avaient écrit une plus grande quantité, qui n'ont point été publiées, parce qu'elles leur parurent ensuite trop violentes; mais on trouvera déjà celles-ci assez fortes :

Le nécessaire.

Si tu avais l'imagination, l'esprit, l'invention et le jugement, en vérité, il ne te manquerait pas beaucoup pour être Lessing ou Wieland.

ment, en y ajoutant plusieurs autres de sa composition, 1 vol. in-18. Francfort-sur-le-Mein, 1827.

Le prophète.

C'est dommage que la nature n'ait fait de toi qu'un homme; car il y avait assez d'étoffe pour faire un homme et un fripon.

Le mélange.

La nature opère toujours ses mélanges adroitement; mais, hélas! elle a mêlé ici d'une manière trop étroite la noblesse et la bassesse de sentimens.

Nouvelle école.

Autrefois on avait un goût. Maintenant il y a des goûts. Mais dites-moi, je vous prie, quel est le goût de ces goûts?

La Bibliothèque universelle.

C'est l'hôpital érigé pour les poètes invalides. La goutte et l'hydropisie y sont traitées par la phthisie.

A MM. N., O., P.

En vérité, je vous plains beaucoup. Vous aimeriez assez à choisir ce qui est bon; mais par malheur la nature vous a tout-à-fait privés de jugement.

L'empire allemand.

L'Allemagne? Où donc est-elle? Je ne saurais trouver le pays; là où la science commence, la politique cesse.

Caractère national.

Allemands, vous espérez en vain former un corps de nation; mais puisque vous le pouvez, tâchez de devenir des hommes plus libres.

But moral de la poésie.

Le poète doit nous améliorer, dites-vous. Oui; et la canne de l'archer ne peut-elle pas s'appesantir un moment sur votre dos?

Nicolaï.

Nicolaï voyage encore, il voyagera long-temps et ne trouvera jamais le chemin de la terre du jugement.

L'Allemagne à la France.

Vous nous avez déjà donné plusieurs laquais comme des hommes d'importance. C'est bien, nous vous expédierons Kr.. comme un homme de mérite.

Le Faust de Schink.¹

Faust s'est déjà malheureusement donné plusieurs fois au diable. Mais il n'avait pas encore conclu si prosaïquement le redoutable contrat.

Journaux savans.

Ici l'on tire les auteurs comme les numéros de la loterie; comme ils arrivent ils sont reçus, seulement personne n'y gagne rien.

¹ Un gros volume in-12, moitié prose et moitié vers, très-long et très-ennuyeux.

Dans les poésies lyriques de Goëthè est encore comprise une grande quantité de chansons, pièces de circonstance, inscriptions, remarquables les unes par leur gaîté, les autres par leur esprit et leur précision; mais qui perdent beaucoup de leur valeur hors des lieux où elles ont été faites, loin des personnes et des occasions qui les ont inspirées.

Quelques *Poèmes paraboliques*, dont le titre explique assez la signification. Quelques-uns sont très-gracieux et pleins de sel. Je ne crois pas qu'on lise sans émotion ce beau conte de l' *Aigle et du Pigeon* :

« Un jeune aigle déployait ses ailes pour s'élancer sur sa proie; la flèche du chasseur l'atteint, et lui coupe le nerf de l'aile droite. Il tombe dans un bosquet de myrtes, dévore pendant trois jours sa douleur, et s'agite dans sa souffrance pendant trois longues nuits. Enfin le baume universel et tout-puissant de la nature le guérit. Il se glisse hors du bosquet et veut soulever son aile. Hélas! la force lui manque. A peine peut-il voltiger à la surface du sol et s'enparer d'une indigne proie. Alors il se repose avec tristesse sur le rocher au bord du ruisseau; il porte ses regards vers la cime du chêne, vers le ciel, et une larme remplit ses yeux.

« Dans ce moment un couple de tourteraux arrive gaîment à travers le bosquet de myrtes, voltige, s'agace, s'appelle, et joue sur le sable doré du ruisseau. Leur eil rouge se promène autour d'eux, et

ils aperçoivent le malheureux aigle. Aussitôt le pigeon veut faire sa connaissance, il s'approche de lui et le regardant avec douceur : Tu es triste, lui dit-il, reprends courage, ami. N'as-tu pas ici tout ce qu'il faut pour jouir d'un bonheur tranquille? Ne peux-tu pas te plaire à voir ces verts raneaues qui te protègent contre la chaleur du jour, et le crépuscule du soir qui brille sur la mousse e sur le ruisseau? Tu marches à travers la fraîche rosée des fleurs; tu peux trouver parmi les arbriseaux une nourriture choisie, et te désaltérer à cette source d'argent. O ami, le vrai bonheur consiste dans la modération, et la modération a partout assez. O sagesse! répondit l'aigle, et il retomba douloureusement sur lui-même; ô sagesse! tu parles bien comme une colombe. »

Enfin arrive le *Divan*, œuvre de lyrisme à part au milieu de toutes ces autres poésies lyriques; le *Divan*, œuvre orientale et œuvre allemande, faite à l'aide d'une étude laborieuse et d'une force d'imagination toute-puissante. Nous avons déjà plusieurs fois eu l'occasion de remarquer comment Gœthe, avec sa nature objective, pouvait se transporter d'un lieu à l'autre, s'approprier le caractère d'une époque, la physionomie d'une nation. Dans son recueil d'épigrammes il s'inspira des poésies antiques et fit des épigrammes antiques. Dans son *Divan* il rechercha l'esprit de l'Orient. Il étudia l'un après l'autre les anciens

poètes hébreux, persans, arabes; s'imprégnit des caractères de leurs ouvrages, et s'abandonna ensuite à son inspiration. Il ne voulait pourtant pas imiter servilement leurs poésies, se transporter en Palestine ou à Constantinople, pour y faire retentir un écho des anciennes lyres. Il voulait prendre leurs couleurs, leurs images, leurs rayons d'or, et les approprier à son idée allemande. Il voulait faire comme le voyageur qui s'en irait au loin chercher les beaux cachemires, les colliers de perles et de corail, pour les rapporter dans une ville du nord de l'Allemagne à sa bien-aimée, et la voir sous cette nouvelle parure sourire avec ses doux yeux bleus et sa tête blonde. « Je demande, dit-il lui-même, à ce que l'on me regarde comme un voyageur qui a pris à tâche de s'initier aux mœurs, aux habitudes des pays qu'il visite, qui a étudié leur religion, leur histoire, leur littérature, leur langue, et qui, s'il se trahit encore par quelques expressions, par son accent étranger, montre pourtant qu'il a mis à profit ses relations et son voyage. Je demande ensuite que l'on me regarde dans mon pays comme un marchand qui s'en est allé recueillir les produits d'une industrie lointaine, les denrées d'une autre nation, et qui les étale de son mieux. »

Ainsi le Divan est comme une nouvelle voie ouverte à la poésie allemande, une excursion que la littérature du Nord s'en va faire avec la caravane, à

travers les mosquées de marbre ou les plaines de l'Arabie. Goethe conçoit sa pensée en Allemand, et la colore en Orientaliste. Ses poésies présentent par là un autre caractère que les Orientales de V. Hugo. Ici, le poète est tout-à-fait Français, ou tout-à-fait Orientaliste. Ou il reste à rêver le long des bords de la Seine, ou il s'en va en Grèce, en Turquie, se faisant Grec, se faisant Turc, et dépeignant avec le même entraînement Sara la baigneuse, ou la galère capitane; les Djins, ou la colère du pacha. Quelques-unes de ses odes portent à tort le titre d'Orientales, si ce n'est pourtant par la chaude couleur qui les revêt; les autres sont toutes empreintes de ce caractère de vérité locale que l'homme de génie seul peut prendre par la pensée, sans avoir vu les objets qu'il représente.

Mais le but de Goethe était bien moins de faire des poésies purement orientales, que de rejoindre par sa conception, par ses vers purs et harmonieux, les deux peuples, les deux religions, les deux caractères du Nord et du Midi; en sorte que sa poésie plane librement au-dessus du sol où elle se tenait jusque-là renfermée; et de sa lyre d'or jette dans les airs des sons graves et doux, qui résonnent à la fois sous les vertes forêts de chêne de l'Allemagne, et les bosquets de roses du sérail. Ainsi, il ne quitte pas son frais jardin de Weimar, il y reste avec ses rêves de poète, et attire à lui les rayons de soleil

dont il a besoin ; les parfums de Hafis, les roses de Saadi, les chants mélancoliques que le Bulbul soupire au bord des claires fontaines, les enseignemens de Mahomet, et la ceinture d'or des Houris. Et il chante. Et ses strophes et ses chansons retentissent l'une après l'autre comme des pures gouttes d'eau qui tombent dans un bassin de cristal, comme les accords de musique qu'une femme murmure nonchalamment assise sur les coussins de soie de l'ottomane.

Son livre est divisé en douze chants : celui du poète, de Hafis, de l'amour, de la méditation, de la tristesse, des proverbes, de Timur, de Suleïka, du cabaret, des paraboles, des Perses, du Paradis.

Je ne dirai pas lequel de ces chants me plaît le mieux, car il faut les lire tous pour voir comme ils s'harmonient bien ensemble, et y revenir encore comme on revient dans les longues et nombreuses allées d'un jardin, où chaque fois que l'on passe on découvre une beauté nouvelle, un arbrisseau que l'on n'avait pas encore aperçu, une fleur qui semble s'être à l'instant épanouie, tant elle est fraîche et embaumée. Le livre du cabaret est gai et folâtre, comme l'esprit de l'homme qui s'abandonne une fois aux jouissances de la vie, malgré la défense du poète ; celui du Paradis renferme cette admirable mythologie des Houris, et ce prestige dont les Orientaux environnent ces belles jeunes filles. Celui de la

méditation est noble et grave, comme un large front de musulman qui se penche le soir avec son turban vers le sable du désert, tandis que l'immensité l'environne, et que les étoiles brillent sur lui; et celui de Suleïka est tendre et mélodieux, plein d'images, riant et passionné comme l'admirable *Cantique des cantiques*.

OEUVRES MÊLÉES.

En commençant d'écrire ces études sur Goethe, nous n'avons point prétendu porter un jugement sur tout ce que l'on doit à ce grand poète. Il y a plusieurs choses de lui, plusieurs poésies charmantes, plusieurs petites compositions pleines de grâce et de fraîcheur, que nous aurons sans doute laissé échapper; parce que, quand l'on se charge d'une corbeille pleine de fleurs, il est difficile de ne pas en laisser tomber quelques-unes de côté et d'autre sur le chemin. Il est ensuite telle œuvre importante de lui, que nous ne pouvons analyser, parce que, pour le faire convenablement, il faudrait y employer des volumes entiers; de ce nombre sont les articles de critique qu'il publiait en 1771, 1773, dans le journal de Francfort (*Gelehrte Anzeigen*); en 1804, 1805, 1806, dans le journal de littérature universelle d'Iéna; et plus tard dans ce savant et curieux écrit périodique qu'il fit paraître chez Cotta, sous

le titre de : *Art et antiquité (Kunst und Alterthum)*. Enfin, il y a des livres de Goethe qui ont fait l'étude la plus sérieuse et la plus assidue de sa vie, qui emportent avec eux à la fois et le sceau de la science, et celui du génie; et que je ne puis nullement avoir la prétention de juger, parce que, pour entreprendre une telle tâche, il faudrait avoir vécu de la vie de Goethe même; il faudrait avoir été comme lui artiste et savant, philosophe et naturaliste; avoir visité avec lui les beaux musées de l'Italie, et étudié les phénomènes de l'optique. Tels sont ses curieux articles sur l'art antique, sur l'art moderne, recueillis sous le titre de : *Peintures de Philostrate; La cène de Léonard de Vinci; Portraits historiques de Gérard; Ruysdaël, poète; Vieilles peintures découvertes à Leipzig; Sculptures; Médailles; Architecture allemande; Les Propylées; Laocoon; Vieilles peintures; Venise, 1791*, etc. Tel est ce gros volume qui, sous le titre d'*Art*, renferme une quantité de notices précieuses sur quelques-uns des monumens antiques; sur des œuvres de sculpture, d'architecture, de peinture, en Grèce, en Italie, et dans l'Allemagne moderne. Tel est encore ce bel ouvrage qu'il composa avec son ami Meyer et le philologue Wolff, sous le titre de *Winckelmann*¹, et dans le-

¹ Nous devons à M. de Wanderbuch une très-bonne traduction de cet ouvrage.

quel il dépeint avec tant de savoir et de justesse ce que ce grand homme a fait pour l'art. Nous citerons encore cette vie si pittoresque et si curieuse du peintre de paysage Hackert; et enfin ses fragmens qui portent le titre de *Science naturelle*; sa *Métamorphose des plantes*¹ et sa *Théorie des couleurs*⁽²⁶⁾; toutes œuvres qui font époque dans l'histoire de la science, et qui élèvent de leur côté la réputation de Goëthe très-haut, tandis que ses œuvres poétiques l'élèvent d'un autre côté si haut.

Le chancelier Müller a dit, en parlant de Goëthe: « Lorsque, sans avoir nous-même passé par une telle existence, nous observons sous ses différens points de vue cette vie si riche, si active, si infatigable; et lorsque nous essayons de la dépeindre, nous nous trouvons dans la situation d'un homme qui voudrait mesurer avec un compas trop étroit la grandeur du monde, ou déterminer, d'après les bornes de notre globe, l'étendue même de l'univers. »

Or, si le chancelier Müller parle ainsi, que devons nous dire, nous qui n'avons, comme lui, ni passé de longues et laborieuses années dans l'exercice de la science, ni trouvé, comme lui, dans des rapports intimes et journaliers avec Goëthe, le moyen de pénétrer plus avant dans le caractère du poëte, et de le mieux dépeindre.

¹ M. Geoffroi de Saint-Hilaire rendit compte de cet ouvrage dans une des séances de l'Institut (Juillet 1831).

Force nous est donc de restreindre notre cadre, de ne prendre dans cette vaste carrière qu'un des points de vue les plus faciles à saisir, *une* de ces œuvres que l'on puisse soumettre à l'analyse de la réflexion et du sentiment, et peut-être nous reprochera-t-on encore de n'avoir que trop présumé de nos forces.

Sous le titre d'*OEuvres mêlées*, nous comprendrons différens livres de Goëthe, auxquels il serait difficile d'assigner un caractère littéraire déterminé, comme on peut le faire pour ses drames et ses romans :

1.° La traduction de Benvenuto Cellini.

2.° Le *Neveu de Rameau*, que Goëthe trouva par un heureux hasard, et dont il fit paraître la traduction en Allemagne, long-temps avant que l'original fût connu en France. (27)

3.° *Poésie et vérité*. Mémoires de Goëthe, confession charmante, pleine de grâce, d'abandon, de poésie, de détails précieux sur sa vie, sur son temps, sur les hommes qu'il a connus. C'est là qu'il faut étudier le caractère du poète, les développemens de son enfance, les premiers travaux de sa jeunesse, les luttes intérieures, les combats poétiques qu'il eut à souffrir, les théories littéraires qu'il dut surmonter, et son séjour à Leipzig, et ses amours à Francfort et à Strasbourg, et cette ame si avide de sensations, et cette vie qui de bonne heure jette déjà

ses rameaux en tout sens. L'ouvrage n'est malheureusement pas terminé. La dernière partie, publiée dans ses œuvres posthumes, nous transporte encore à Francfort, et nous retrace, avec le récit de quelques excursions littéraires au dehors, tous les détails d'un amour aussi fraîchement que naïvement dépeint avec une jeune fille, appelée Lila.

4.° Le *Journal* de Goethe (*Tagebuch*), livre de faits et de dates, où il a enregistré brièvement les principaux événemens de sa vie; le canevas de *Poésie et vérité*, non point le récit suivi et les délicieux tableaux de cet ouvrage.

5.° Les notices littéraires et bibliographiques sur la poésie orientale et les poètes hébreux, persans, arabes les plus célèbres.

6.° Les notices comprises sous le titre de *Littérature étrangère*, publiées aussi dans ses œuvres posthumes, et qui commencent à l'article : *Parodie chez les anciens*, et se terminent pour notre littérature au *Livre des cent et un*; le dernier livre français, avec *Seize mois* de M. de Salvandy, que Goethe lût avant sa mort. Ces notices avaient déjà paru en partie dans le *Kunst und Alterthum*. Goethe les écrivait à la fois et pour se rendre compte à lui-même des ouvrages qu'il lisait, et pour remercier les libraires et les auteurs qui lui en faisaient hommage. Il faut lire ces notices, pour voir comment cette prodigieuse activité de Goethe s'étendait à tout;

comment toutes les idées d'art et de poésie étaient si bien combinées dans sa tête, qu'en partant des points les plus opposés, elles lui arrivaient avec ordre et clarté. C'est ainsi qu'on le voit passer successivement de la critique d'une pièce d'Euripide aux drames de M. Fontan; d'Aristote à la *Guzla* de M. Merimée; de Platon à Molière; puis, de la littérature française à la littérature anglaise, italienne, bohémienne, servienne, chinoise, etc. Tous ces articles, pour la plupart très-courts, se recommandent par leur caractère de justesse, de netteté et de savoir sans ostentation; et ceux qu'il a publiés sur les ouvrages allemands deviendront un jour très-précieux pour l'histoire littéraire de son temps.

7.° Des maximes détachées; maximes d'art, de philosophie, de religion, comme on en trouve déjà un grand nombre dans la seconde partie de *Wilhelm Meister*, dans les *Affinités électives*; maximes pleines de sagesse et de profondeur, qui pourraient former, si l'on en faisait un choix, l'un des livres les meilleurs et les plus intéressans à lire.

8.° Les *Émigrés allemands*. Sous ce titre Goethe a publié quelques nouvelles, qu'il a réunies à la manière des conteurs italiens dans un même cadre. Une famille allemande, forcée de fuir devant l'invasion des Français, se retire dans un château écarté, et là, pour passer le temps, l'un des membres de la famille apporte chaque soir quelque nouveau

conte. Les uns sont empreints du caractère antique, comme celui de l'enfant et du lion; les autres sont pris dans l'éternel conflit de nos passions, et rapportés avec esprit et finesse comme Goethe pouvait le faire; d'autres, et ce ne sont pas les moins intéressans, sont empruntés à cet obscur et poétique problème d'antipathie et de sympathie, étendu à tout ce qui existe dans la nature, comme, par exemple, l'histoire de ces deux tables à écrire, qui ont été coupées dans le même bois, construites sur le même modèle, façonnées par la même main, et dont l'une, transportée à une lieue de distance de l'autre, craque, se fend, se brise, sans que l'on y touche, à l'heure même où l'autre devient la proie d'un incendie. Ces contes sont d'ailleurs connus en France; et l'un des plus remarquables, celui de la singulière réapparition d'un jeune homme auprès de la femme qu'il a aimée, a été reproduit textuellement dans un de nos derniers *Mémoires authentiques*, et l'aventure attribuée à M.^{lle} Clairon.

9.° Le *Reineke Fuchs*, cette fine et spirituelle satire de nos pères, pour laquelle les bibliographes allemands avec leurs infatigables recherches, ont si bien bataillé pour nous en enlever l'invention ! Cet ouvrage, sur lequel tant de savans commentaires

1 Wachler, *Vorlesungen über die Geschichte der deutschen Litteratur*, S. 147.

ont été faits, fut emprunté d'abord à un poème latin du neuvième siècle, que l'on vient de publier en Allemagne. De ce poème naquit vraisemblablement le *Roman du Renard* français et le *Reinaert Vos* flamand de Wilhelm (1250); de celui-ci le *Reinecke* en bas-allemand, qui parut à Lubeck en 1498, et des traductions anglaise, danoise, etc. En 1522 il fut publié à Rostock, par Nicolas Baumann, qui en fut regardé comme l'auteur. Baumann était encore en 1526 secrétaire du duc de Mecklembourg; et l'on prétendait, qu'irrité de quelques offenses qu'il avait reçues, il avait voulu, pour se venger, dépeindre ainsi, sous le masque allégorique, les personnages de la cour où il vivait. En y réfléchissant un peu, il est facile de voir pourtant que le *Roman du Renard* ne peut pas être une satire restreinte dans les limites d'un État, entre les murs d'un palais; c'est plutôt la satire de la vie, la satire du monde, et les deux principaux personnages de cette fable, le loup et le renard, en revêtant le caractère et les passions des hommes, représentent on ne peut mieux ce que nous voyons arriver tous les jours, et par la ruse et par la méchanceté. Ce qui peut en donner une preuve saillante, c'est que cette satire a passé rapidement chez tous les peuples, parce qu'elle appartenait en effet à tous les peuples; et qu'en soulevant le masque du roi ou de l'ours, du loup ou du renard, chacun pouvait y reconnaître ce qu'il pouvait s'appliquer à

lui-même, ou appliquer à son voisin. L'un des critiques actuels de l'Allemagne les plus justement estimés, M. Rosenkranz, fait remonter l'origine de cette fable jusqu'à Bidpay; et pour moi, je me rappelle avoir entendu, enfant, raconter le soir à la veillée, dans nos montagnes de Franche-Comté, trait pour trait plusieurs des faits que je lis aujourd'hui dans le poème de Goëthe. Il y a loin des bords sacrés du Gange, aux bords fleuris et escarpés du Doubs, et de Bidpay à l'une de nos vieilles femmes, qui vous font ces contes en teillant le chanvre. Mais plus la distance est longue, plus ce rapprochement est merveilleux, plus il est admirable de voir comment la sagesse des nations se perpétue à travers les siècles, survit aux ruines des empires, traverse l'espace, et arrive d'un palais d'Orient réchauffer, sous son toit de pierres grises, la crédule imagination d'un enfant du Nord.

Mais pour ne parler que de l'ouvrage allemand, plusieurs bibliographes savans, et entre autres Büsching, refusèrent d'admettre Baumann comme l'auteur du *Reinecke Voss*; et il est en effet assez prouvé aujourd'hui qu'il n'en était que l'éditeur. En 1752, Gottsched publia une édition très-estimée de ce livre; en 1783, le bibliothécaire Suhl en fit paraître une autre, et aujourd'hui M. Fallersleben vient de le reproduire, d'après l'édition publiée à Lubeck en 1498. Goëthe, en se servant de l'ancien poème, a fait avec

sa belle langue, ses beaux vers et son esprit, un poème neuf, original, et l'un des plus jolis, des plus spirituels que l'Allemagne possède.

10.^o Voyage en Suisse, écrit avec une grande simplicité, mais aussi avec verve et chaleur. Parfois des notes rapides, comme un voyageur les prend en se reposant le soir dans une auberge, et après cela des récits admirables de style et de pensées. Au commencement de ces lettres, qui sont censées avoir été écrites par Werther, se trouvent quelques fragmens humoristiques, quelques pages pleines de verve, de tristesse et de passion, qui ne dépareraient point les plus belles scènes de ce beau roman.

11.^o Second voyage en Suisse. Voyage aux bords du Rhin, riche de faits, d'observations, de portraits. L'auteur a déjà développé cette faculté qui plus tard se manifeste chez lui à un si haut degré; cette faculté de prendre sous un point de vue intéressant les objets en apparence les plus éloignés de lui. Il s'arrête à tout, à l'examen d'un tableau, à la situation d'un village, à l'étude d'un grossier monument d'architecture, à une réflexion purement géographique, à son enthousiasme de poète, ou sa science de géologue. Très-curieuses sont les vieilles traditions qu'il rapporte; et très-curieux aussi le récit de ses rapports avec Jacobi, Lavater, les frères Boisseree, Dannecker, et plusieurs autres artistes et écrivains célèbres de cette époque.

12.° Campagne de 1792 en France. Cette campagne, qui s'ouvrit à la suite du farouche manifeste du duc de Brunswick, gagna d'un seul coup Longwy, Verdun, et s'avança jusqu'au cœur de la France; tandis que Paris la regardait marcher avec une sorte de stupéfaction, Goethe la fit comme conseiller du duc de Weimar, bien accueilli, bien traité, ayant une bonne voiture à ses ordres, et toujours quatre chevaux de réquisition, pour le traîner, ainsi qu'il le dit lui-même, au milieu des flots de soldats à pied, comme Pharaon au milieu des flots de la mer Rouge. C'est une bizarre histoire, que celle de cette armée, et Goethe n'en a caché ni le triste, ni le plaisant côté. On la voit qui s'avance, avec une sorte de frénésie, pour venger les premiers excès de la révolution française; repousser à quelques siècles de là les efforts des jacobins, et rétablir les rois de France dans leur légitimité et leur bon droit par la volonté du duc de Brunswick et du roi de Prusse. Les premiers pas qu'elle fait doivent l'enorgueillir; sa première bataille est un succès, son premier assaut une victoire. Les clefs du royaume tombent entre ses mains; le chemin de Paris s'ouvre devant elle. Passé Verdun, passé Sainte-Ménéhould, les braves Allemands voient déjà, comme dit Goethe, s'étendre sous leurs yeux les riches plaines de la Champagne, et plongent d'avance leurs regards vers ses profonds celliers, comme vers une autre terre

promise. Puis, voilà que l'automne vient, l'automne froid et pluvieux; les chemins sont boueux et difficiles; les vivres n'arrivent plus aussi régulièrement; il faut aller à la maraude, il faut employer la ruse, pour tirer des fins paysans Lorrains la farine ou le cochon qu'ils tiennent soigneusement cachés. Au lieu de cette belle promenade d'été que faisaient les soldats, voici les brouillards et le froid; au lieu de ces beaux vignobles d'Ay et d'Épernay, des champs arides ou déjà moissonnés; au lieu de cet accueil fraternel que l'on s'attendait à trouver de la part des Français, auxquels on ramenait la dime et les émigrés, de la défiance, des trahisons, de la haine. L'enthousiasme pouvait encore se soutenir sous le feu des batteries de Verdun; l'enthousiasme ne se soutenait plus devant ces contre-temps de l'automne, des routes dégradées, des paysans rusés et peu bienveillans, des bivouacs trempés de pluie, et du défaut de vêtemens ou de nourriture. Puis, les soldats allemands ne pouvaient pas avoir cette résolution que l'on porte à défendre sa propre cause. La plupart marchaient, parce qu'on les faisait marcher, très-contrariés du reste de quitter leurs bons poêles d'Allemagne et leurs jolis villages, pour s'en venir faire une telle expédition. D'autres (et ceci commençait à devenir dangereux) avaient déjà sucé les principes républicains. Les harangues des membres de l'assemblée nationale, qui parlaient de liberté

et d'égalité, leur semblaient très-raisonnables. Les proclamations que les clubs de Paris faisaient répandre parmi eux, leur paraissaient tout aussi éloquentes et beaucoup plus sensées que celle du duc de Brunswick. Il faut remarquer encore, que les émigrés, en gagnant le sol de l'Allemagne, y avaient inspiré peu de sympathie. Leurs malheurs, loin de les rendre plus humbles, n'avaient fait qu'ajouter à leur orgueil aristocratique un sentiment de défiance et d'aigreur, qu'ils manifestaient partout. Ils s'en allaient dans les auberges, conservant minutieusement leur étiquette, exigeant qu'on les traitât comme de grands seigneurs, et, après tout, chicanant sur le prix d'un diner. A la fin on refusait de les recevoir; et Goethe, arrivant un soir dans sa chaise de poste à la porte d'un grand hôtel, ne put y obtenir une place, que quand on eût reconnu qu'il était bien Allemand. A Dieu ne plaise que je veuille insulter à la souffrance de ces milliers d'hommes forcés de chercher ailleurs un refuge que le sol natal leur refusait. **Sans prendre part à leurs opinions, on doit pourtant les plaindre de ce triste et douloureux pèlerinage, qu'ils faisaient loin de leurs châteaux; car, comme l'a dit un noble écrivain, émigré aussi :**

Heureux qui ne s'est point assis au foyer étranger.

Mais je retrace des faits, et des faits rapportés.

par un homme que l'on ne peut accuser de partialité et d'injustice.

Donc au-delà du Rhin, et dans l'armée même qui marchait pour écraser le républicanisme, les idées républicaines avaient déjà jeté des germes nombreux; et si plus tard il se manifesta contre elles une puissante réaction, c'est que 1793 étouffa ce que 1789 avait semé. Ainsi les troupes alliées étaient ou tièdes, ou indifférentes, ou tout-à-fait opposées à cette guerre. Et voilà comment il se fit qu'après avoir remporté plusieurs victoires, après s'être avancée si loin, sans rencontrer encore les fortes barrières auxquelles elle devait s'attendre, un beau jour l'armée se découragea, se débanda, tourna le dos à Paris, et s'en revint en désordre au point d'où elle était partie; mais cette fois poursuivie par les généraux de la république, et traversant à la hâte le Rhin, pour se sauver de ceux qu'elle avait battus.

Goethe est dans cette campagne un historien très-grave et en même temps très-amusant. Il prend une part sérieuse aux événemens de la guerre, mais il ne néglige pas les scènes comiques qu'elle lui présente. Il raconte avec de grands détails le siège de Longwy et de Verdun; mais il n'oublie pas de raconter le maraudage de ses soldats. Et deux ou trois de ses récits fourniraient de plaisans sujets de caricature à Charlet. Enfin, il entremêle adroitement son individualité aux faits généraux qu'il décrit; il

égaie les contrariétés qu'il doit subir par ses boutades poétiques; et n'oublie, à travers ces marches et contre-marches de l'armée, ni ses observations de la nature, ni ses travaux littéraires. Il a toujours dans sa tente une petite place réservée pour prendre note d'une observation météorologique ou enrichir son carnet de quelques vers; et il y a toujours, à travers les bagages et les caissons de la troupe, un coffre à lui pour renfermer ses manuscrits. Jamais les muses pacifiques n'ont si bien fait la guerre, en y comprenant même celles de Xénophon, de César, de Paul-Louis Courier, et de Th. Körner. ⁽²⁸⁾

15.^o Siège de Mayence. Goethe y fut envoyé aussi en qualité de conseiller du duc de Weimar. Le récit pris historiquement est intéressant, beaucoup moins cependant que la campagne en France.

14.^o Pour suivre l'ordre chronologique, j'aurais dû citer, avant ces deux derniers ouvrages, le Voyage en Italie, mais je préférerais le garder pour la fin. Ce voyage fut entrepris au mois de Septembre 1786, et terminé un an et demi après. Goethe avait tout ce qu'il fallait pour le faire joyeux et complet. Conseiller favori du duc de Weimar, son titre lui servait de lettres de noblesse auprès des familles aristocratiques; poète, ses œuvres devaient lui attirer l'attention des meilleurs écrivains et des meilleurs artistes; jeune homme, beau, riche et élégant, il pouvait sans crainte se présenter aux yeux des belles

dames de Venise et de Rome, ou se chercher, comme Raphaël, une autre Fornarina; et ses élégies romaines nous attestent qu'il ne la chercha pas en vain.

Mais il était venu en Italie pour s'y livrer à des études sérieuses, pour entrer dans un nouveau monde de poésie et d'art, et il y réussit. Jamais peut-être tant de facultés réunies ne s'étaient trouvées en mouvement sur un terrain si neuf. C'était l'homme du Nord qui s'en allait puiser à cette chaude source du Midi; c'était l'homme des petites villes d'Allemagne, qui s'en allait d'un œil avide contempler ces monumens gigantesques qu'il n'avait fait encore que rêver. Que de trésors et de vie dans cette terre classique où il se jette avec tant d'enthousiasme! Combien de rêves de poésies au milieu des rues désolées de Venise! Combien de couleurs pour ses pinceaux sur cette large baie de Naples, ou dans cette majestueuse enceinte du Colysée! Oh! voyez comme sa pensée d'artiste s'échauffe; comme sa soif de science cherche partout, trouve partout un nouvel aliment; comme il est bien de ce qu'il découvre, inquiet de ce qui lui manque encore, cherchant sans cesse à agrandir son cercle, à ramener à lui ce que le passé et le présent offrent à son observation, tournant ses études de savant là où la rêverie de poète n'aurait point de prise, et ses observations d'homme du monde, là où l'art doit se taire. Avec ce merveilleux pouvoir qu'il possède de saisir et de concevoir si

bien tout ce qu'il soumet à sa réflexion, avec cet enthousiasme que lui inspire tout ce qui est art, tout ce qui est beau et grand, il peut se ranger où bon lui semble; à Vérone, en l'entendant raisonner de Palladio, on le prend pour un architecte; à Rome, pour artiste; en Sicile, pour géologue, et l'Académie de l'Arcadie lui donne son brevet de poète. C'est qu'il pouvait à juste droit s'arroger tous ces titres; c'est qu'il passait avec la même facilité du monde de la création, des phénomènes de la nature, aux œuvres sorties de la main des hommes. Rien ne lui était obscur, rien ne devait lui être caché; avec la lampe miraculeuse d'Aladin à la main, il s'en allait épier les cratères des montagnes, les vieux palais, les temples de l'antiquité; et ces cratères, ces palais, ces temples, lui disaient le secret de leur formation et leur histoire. Il voulait, disait-il, prendre l'art dans son essence véritable, soulever le voile qui le recouvrait, pénétrer à fond l'idée même, sans s'arrêter aux noms, sans reculer devant les notions purement traditionnelles⁽²⁹⁾, et il fit ce qu'il avait résolu: il étudia l'art avec son instinct naturel, son génie, sa persévérance; il le prit à toutes les époques et sous toutes les faces, dans un monument d'architecture, comme dans un tableau; dans le *Münster* de Strasbourg, comme dans le Saint-Pierre de Rome; et dans la musique, comme dans la plastique et la poésie; après quoi, il put se dire qu'il avait suivi

librement son chemin jusqu'à la source, et regardé derrière le dernier rideau du sanctuaire; tandis que la foule en était encore au premier, écoutant les explications qu'on voulait bien lui donner, et attendant qu'elle pût aussi voir à son tour.

En même temps qu'il poursuivait ainsi ses courageuses études d'art, dans lesquelles tout autre que lui eût couru grand risque de faillir et de se décourager, il continuait aussi à recueillir de nouvelles observations pour sa *Théorie des couleurs*, et il s'abandonnait à ses travaux de poète avec plus d'ardeur que jamais. Il écrit, sous l'inspiration de ce beau ciel et de ces monumens d'Italie, *Iphigénie*, *le Tasse*, et achève *Egmont*. Il envoie ces pièces en Allemagne, pour les joindre à l'édition de ses œuvres que publie le libraire Göschen; et, au milieu de ses courses, de ses réflexions, de ses recherches, le retentissement du succès qu'elles obtiennent, fait luire à ses yeux de nouveaux rayons d'espérance, et lui apporte de nouveaux encouragemens.

Ce voyage a été traduit en français, et nous nous dispenserons d'en citer des extraits. Il est écrit avec la plus grande simplicité et la meilleure bonne foi. On voit que Goëthe ne cherche point à donner aux lieux où il passe un intérêt romanesque. Il ne court ni après les brillantes descriptions, ni après les aventures étranges, ni après les scènes dramatiques. Il raconte ce qu'il voit, et comme il le voit, sans effort

et sans emphase. Au milieu de son récit succinct de voyageur, quelques morceaux méritent cependant d'être mis à part : ainsi, par exemple, sa description du carnaval de Rome ; sa visite à la famille de Cagliostro, et ses chapitres sur le théâtre et la littérature italienne, qui sont autant d'articles classiques.

Mais un plus haut intérêt encore se rattache à ce voyage en Italie, c'est l'influence qu'il a eue sur Goethe lui-même. On peut diviser la carrière de Goethe en deux parties : l'une toute d'efforts, l'autre toute de réflexions, et le voyage en Italie est comme le chaînon où ces deux moitiés de sa vie se rejoignent, où la première se fond avec la seconde. L'Italie fut long-temps pour lui un beau idéal qu'il brûlait du désir de voir. Enfant, il avait écouté avec avidité les récits que son père lui faisait sur ce pays. Jeune homme, s'occupant de poésie et d'art, il avait été ramené à la terre classique de l'art et de la poésie. Il lisait les livres de voyage écrits sur l'Italie, il se mêlait à la société de ceux qui avaient visité cette belle contrée. C'était pour lui comme un conte de fées, comme une terre d'enchantemens. Et il y alla, et il vit d'un coup d'œil combien de fruits il pouvait y recueillir, et il les recueillit. Au commencement il s'y jeta avec tout l'emportement d'une ame exaltée comme la sienne ; il voulait voir tout à la fois, tableaux et paysage, églises et théâtres. Sem-

blable à l'homme qui pour la première fois tient entre ses bras la femme qu'il a long-temps aimée, il n'attendait pas que ces richesses d'Italie se dévoilassent peu à peu à ses regards; il voulait que rien ne retardât sa bouillante impatience. A la fin, cette ardeur de jeune homme se repose; la réflexion succède à cette inquiétude de l'ame. Il a été à Rome avec ses premières agitations; il s'est jeté au milieu du Colysée, dans la nef de Saint-Pierre; il a gravi en courant le capitolé; il a franchi à la hâte l'espace qui le sépare de Tivoli. Il y revient une seconde fois, et déjà il n'est plus le même : il observe, il se recueille, il revient plusieurs fois au même endroit, il s'arrête à différentes reprises devant le même tableau, il compare et il combine. Il n'a rien perdu encore de son enthousiasme; mais à cet enthousiasme se joint le repos de l'homme qui veut sagement étudier, et le calme de celui qui voit ses desirs prêts à se réaliser, son but rempli.

Ainsi de ce voyage, ainsi de sa vie. Dans la première partie, inquiétude, agitation, travaux pleins de force et de chaleur, mais interrompus; l'ame qui regarde de tous côtés pour savoir quelle route elle prendra; l'enthousiasme qui déborde; la pensée poétique qui ne tend qu'à se jeter au dehors, et se trouve douloureusement refoulée sur elle-même; la vie d'étudiant; la vie aventureuse de jeune homme; la vie de souffrances intimes, de premières décep-

tions, de premiers rêves passionnés, qui produisit Werther; et cependant la vie d'inspiration, d'essais, d'études, qui jeta le plan grandiose de Faust, et construisit deux fois Goetz de Berlichingen, et un peu plus tard Egmont.

Puis il va en Italie, et il trouve là les grandes idées qu'il avait déjà pressenties, les chefs-d'œuvre qui alimentent sa riche imagination, les monumens et les galeries qui réalisent tous ses rêves. Maintenant il a vu l'art dans sa plus belle forme, et l'a étudié dans sa plus profonde conception; maintenant il a vu la nature se développer dans toute sa majesté et sa splendeur; il a connu par lui-même ce qu'il n'avait encore entendu que raconter; il a vu de ses propres yeux ce que les autres lui peignaient, et suivi le cours de ses propres impressions en face de ce nouveau théâtre. Maintenant il revient à Weimar, tout autre qu'il en était parti. Il emporte avec lui le souvenir des grandes choses qu'il a observées, et il les réfléchit. D'époque en époque, d'année en année, sa pensée se montre plus forte, plus reposée, et son ame plus grave. Autrefois, il courait à travers la vie comme un enfant, pour y cueillir toutes les fleurs, tous les fruits qui se trouvaient sous sa main; à présent, il appelle majestueusement à lui ces fleurs quand elles sont bien écloses, ces fruits quand ils sont mûrs. Autrefois, il ouvrait péniblement les nouvelles voies littéraires à travers

le roc et les épines; à présent, il marche d'un pas libre au milieu de ces larges voies qu'il s'est frayées, et regarde avec joie la jeune génération qui y marche après lui. Autrefois, il suppliait avec tant d'amour l'art et la nature de lui confier leurs secrets; à présent, il a vaincu l'art et la nature comme deux nouveaux Protée, et tous les deux lui obéissent.


Il s'en est allé jadis glaner dans les champs les épis que la muse lui jetait de distance en distance pour le leurrer; et le voilà qui, pareil au riche laboureur, regarde ondoyer sous ses yeux sa moisson d'or, et peut faire à tout le monde des libéralités. Il a été élève, et il est maître; sujet des grands seigneurs de la vieille littérature, et il est roi de la littérature actuelle, roi de la littérature à venir; un véritable roi d'Orient, qui s'assied sous un dais d'or et de pourpre, et se couche dans un tombeau chargé de fleurs et de pierreries.

Au milieu de ces prospérités, son ame revient à Dieu; car son ame a suivi toutes les phases de la vie humaine: phase de poésie enthousiaste, de rêves et de lyrisme, d'étonnement et de doute, d'étude et d'incrédulité; puis la phase d'amour, la phase d'activité; puis celle de la réflexion sage, de l'étude vraie; et maintenant, l'amour, la poésie, la religion, anges adorables que le Ciel nous envoie, se réunissent pour lui aplanir son chemin. Les années s'accumulent sur sa tête, mais ces années lui arrivent

toujours riantes et légères à supporter. Son front se ride, sa tête s'argente, son cœur reste jeune. Il aime et il croit; il chante, et il prie; il pense à ce qu'il a fait, et il se dit: « Ce ne serait pas la peine d'arriver à l'âge de soixante et dix ans, si toute sagesse humaine ne devait être que folie devant Dieu. »

A la fin de sa vie, il lève les yeux vers une montagne, et il s'écrie :

Oh! si parfois, pendant le jour,
Vers ces montagnes azurées,
Mon œil se lève avec amour;
Ou si, par de belles soirées,
J'observe l'astre qui nous luit,
Oh! chaque jour et chaque nuit,
J'honore la loi de notre être :
Que l'homme vive, marche en paix
Et fasse le bien : il doit être
Heureux et grand à tout jamais! (3°)



1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900

NOTES.

NOTE 1.^{re} (préface, pag. ix).

Le père de Goethe était un homme froid, silencieux, réglant méthodiquement ses démarches et sa vie. Goethe avait pris de lui l'amour de l'ordre et de la régularité.

Sa mère était au contraire d'un caractère vif, joyeux, s'occupant plutôt de repousser toute espèce de soucis que de s'appesantir sur des idées fâcheuses. Quand elle prenait un domestique à son service, elle avait l'habitude de lui dire : Vous ne devez rien venir me raconter de tout ce qui se passe d'orageux, de triste, d'inquiétant dans la ville, dans le voisinage ou dans ma maison. Une fois pour toutes, je ne veux rien en savoir. Si cela me touche de près, je le saurai toujours assez tôt ; si cela ne me regarde pas, pourquoi m'en inquiérais-je ? Si le feu est dans la rue, je ne veux en être instruite que lorsqu'il le faudra.

NOTE 2 (préf., pag. xj).

J. Fleck, l'un des hommes qui ont été le mieux à portée de connaître Goethe et de pénétrer dans son intérieur, dit en parlant de cette objectivité :

« Un trait particulier et caractéristique du génie de Goethe, c'est qu'il pouvait entrer jusqu'au fond de l'objet qui l'occupait, et se transformer même par la pensée en cet objet, soit que ce fût un homme, une plante, un oiseau. D'abord il le considérait seul à l'abri de toute opinion, de toute influence étrangère ; puis, quand il croyait l'avoir envisagé sous toutes ses faces, il s'enquérissait de ce que l'on avait déjà avant

lui observé, dit et écrit sur ce sujet, puis se réjouissait comme un enfant, s'il y avait découvert un nouveau point de vue.

« Ses *Métamorphoses des plantes*, sa *Théorie des couleurs* sont de beaux monumens de cet esprit d'observation. Ces deux ouvrages et ses *Biographies de Voss et Wieland* (deux hommes si différens de lui), sont profondément empreints de cette puissance de pénétration qu'il portait dans le domaine de la science, et l'on doit moins y chercher la beauté du travail que la preuve de cette merveilleuse faculté qu'il possédait de lire dans la nature comme dans un miroir clair, poli, sans tache. »

NOTE 3 (préf., pag. xj).

On a fait à Goëthe de grands reproches sur l'apathie avec laquelle il semble avoir pris la plupart des principaux événemens politiques de son époque. Voici comment un de ses biographes s'explique à ce sujet :

« Goëthe était, par la nature même de son caractère, en contradiction marquée avec son temps. Goëthe voulait *observer* et son époque voulait *agir*. Un jour il disait : « La religion et la politique sont un triste élément pour l'art, aussi les ai-je toujours, autant que possible, tenues à quelque distance de moi. »

« Mais il arriva justement que la religion et la politique, l'Église et l'État, furent les deux pôles entre lesquels le siècle voulut se mouvoir. Toute la science, toute l'activité morale se jetèrent sur ces deux points. Le chemin s'ouvrit dans de fausses directions, et la foule, sans savoir précisément où elle allait, suivit l'impulsion générale. Le clairvoyant Goëthe découvrait bien le vice d'un tel entraînement, et voilà pourquoi tout cela lui devint à la fin si fatigant, voilà pourquoi il aimait mieux s'entretenir dans le monde d'une nouvelle de Boccace, que des graves questions qui semblaient occuper toute l'Europe. »

Un autre écrivain a dit :

« Il n'était pas dans la nature de Gœthe de prendre une part active aux débats politiques. De la hauteur du point de vue à laquelle il s'était élevé, l'histoire lui apparaissait comme un combat nécessaire, perpétuel et sans cesse renouvelé entre la folie, les passions et les nobles intérêts de la civilisation. Il connaissait trop bien les dangers, ou du moins les résultats équivoques d'une tâche entreprise sans mission ; il ne voulait pas troubler l'atmosphère pure de ses pensées par les illusions perfides de chaque jour, et encore moins se faire chef de parti, bien que Gall eût découvert en lui à un très-haut degré, la marque distinctive de l'orateur populaire.

« Il était persuadé que, pour aider à l'homme, il faut moins agir au dehors qu'au dedans, et qu'un véritable bien-être peut avoir lieu dans chaque forme de constitution.

« Avec cette pensée il s'attachait fortement aux principes d'ordre, de modération, comme aux véritables colonnes de la société, et tout ce qui pouvait retarder ou détourner de leur voie directe la culture morale et intellectuelle, tout ce qui livrait les plus nobles biens de la vie à la lutte des passions, à l'empire grossier de la foule, était pour lui une chose tyrannique, ennemie de la liberté, intolérable. »

NOTE 4 (préf., pag. xiiij).

On trouve, dans un des derniers livres écrits sur Gœthe, ce passage :

« Le règne du duc Charles-Auguste de Weimar fut une époque splendide pour Weimar et pour l'Allemagne. Tous les génies de l'Ouest et de l'Est accouraient à cette nouvelle résidence des Muses et voulaient se faire un asile auprès de Gœthe, Herder et Wieland. Bertuch, l'ancien trésorier du grand-duc, disait un jour, qu'il y avait dans ses livres de compte un article spécial d'achat de bas, de pantalons, d'ha-

bits pour les génies allemands qui se présentaient parfois aux portes de Weimar, assez dépourvus de toutes ces choses-là.

NOTE 5 (préf., pag. xiiij).

Aujourd'hui, disait Goethe, la république des lettres en Allemagne rappelle ce qui se passait à la chute de l'empire romain, où chacun voulait régner et où personne ne savait au juste qui était l'empereur. Les grands hommes vivent dans l'exil, et chaque vivandier peut devenir empereur dès qu'il s'est acquis la faveur des soldats et de l'armée. Mais un couple d'empereurs de plus ou de moins, qu'importe en pareil cas? Il y a bien eu trente empereurs à la fois dans les États romains, pourquoi en aurions-nous moins dans nos États savans? Wieland et Schiller sont maintenant déchus de leurs trônes. Combien de temps le manteau impérial restera-t-il encore sur mes épaules? vraiment, c'est ce que je ne sais. Cependant quand le jour en sera venu, je suis bien décidé à faire voir au monde que le globe et le sceptre n'ont pas pris racine dans mon cœur, et à supporter ma détronisation avec patience.

Novalis n'était pas un empereur, mais il aurait pu en devenir un avec le temps. C'est dommage qu'il soit mort si jeune. Tieck fut aussi une fois empereur, mais il perdit bientôt le sceptre et la couronne. On dit qu'il tient trop du caractère de Titus, qu'il est trop doux et trop clément, et l'empire réclame aujourd'hui de l'énergie, on pourrait même dire une grandeur presque barbare. Ensuite vinrent les Schlegel, et cela valait mieux. Auguste Schlegel, premier de son nom, et Frédéric, second, gouvernèrent avec la vigueur convenable. Pas un jour ne se passa sans une sentence d'exil, sans une ou deux exécutions; et cela est juste. Le peuple est depuis long-temps très-partisan de telles choses. Un jour, un jeune débutant compara Frédéric Schlegel à l'Hercule

allemand, qui parcourt l'empire sa massue à la main, et renverse tout ce qui s'oppose à son passage, sur quoi le très-élément empereur éleva aussitôt le débutant au rang des patriciens, et le nomma, sans plus de formalité, l'un des héros de la littérature allemande. Le diplôme est là, vous pouvez le lire aussi bien que moi. Il n'est pas rare aussi de voir les dotations, les domaines et les autres choses du même genre, que les savans donnent à leurs amis dans les journaux. Mais on a soin d'écarter du chemin les ennemis, on jette leurs écrits de côté et on ne les montre pas, ce qui n'est pas mal imaginé, vu que le public allemand est d'une grande patience et ne lit guère que ce dont les journaux ont d'abord rendu compte. La meilleure situation en pareille circonstance est cependant toujours assez dangereuse. Par exemple, voilà un homme qui s'en va un soir, avec sa qualité d'empereur, se mettre tranquillement au lit. Le lendemain il se réveille et s'aperçoit avec étonnement que la couronne n'est plus sur sa tête. En vérité, c'est un triste accident, mais la tête de l'empereur, à supposer qu'il en ait une, repose toujours à la même place, et c'est autant de gagné. Il n'en était pas de même de ces vieux empereurs dont nous lisons avec frayeur l'histoire. On les étranglait par douzaine et on les jetait dans le Tibre. Pour moi, dans le cas où je viendrais à perdre le sceptre, j'espère bien mourir dans mon lit. Ce ne serait pas du tout une mauvaise pensée de vouloir fonder pour la littérature allemande une chambre des pairs.

Lorsque j'étais jeune, je me suis laissé dire par des gens raisonnables, que tel homme avait travaillé long-temps pour devenir peintre ou poète, mais cela est passé. A présent tout se fait beaucoup plus vite. Nos jeunes gens savent mieux s'arranger, et ils sautent avec leur époque, si bien que c'est un plaisir. Ils ne se forment pas d'après le siècle comme cela devrait être, mais ils veulent former le siècle d'après eux, et si l'entreprise ne va pas à leur gré, ils se plaignent amèrement

de la vulgarité du public, auquel, tant il est innocent, tout semble bon. Dernièrement, un jeune homme qui revenait de Heidelberg, vint me voir. Je pense qu'il avait à peine dix-neuf ans. Mais il m'assura avec un grand sérieux qu'il avait pris la ferme résolution de lire désormais aussi peu que possible, et de chercher à développer dans les salons ses aperçus sur le monde, sans se laisser en rien arrêter, ni par les langues étrangères, ni par les livres, les recherches des savans. Voilà ce que j'appelle un beau commencement. Si quelqu'un prend son point de départ à *rien*, il ne peut manquer de faire en peu de temps des progrès notables.

NOTE 6 (préf., pag. xv).

Gœthe était d'une taille grande, forte, bien proportionnée, l'air majestueux, le visage noble, des cheveux noirs, des yeux noirs, larges et profonds, l'œil droit pourtant un peu plus bas que l'œil gauche, ce que l'on remarqua surtout à la fin de sa vie, et la bouche si belle que Schlegel discutait sérieusement si elle n'était pas plus belle que celle de l'Apollon du Belvédère.

Quoiqu'il se montrât ordinairement grave et sérieux, il avait cependant l'humeur caustique et enjouée, et l'on cite de lui des traits qui prouvent assez sa malice d'esprit; je me souviens entre autres de ceux-ci :

Un jour il était chez lui avec le duc régnant de Weimar, qui fut toujours son ami plutôt que son maître. Arrive un jeune étudiant qui, ne voyant auprès de Gœthe qu'un homme déjà d'un certain âge et vêtu très-simplement, s'assied sans façon sur le canapé, prend la parole et se met à causer bruyamment de tout ce qui lui passe par la tête. Gœthe l'écoute quelque temps en silence, puis, se levant avec beaucoup de sang-froid : Messieurs, dit-il, je vous demande par-

don de ne pas vous avoir présentés l'un à l'autre : M. l'étudiant P. d'Iéna ; S. A. S. le duc régnant de Weimar.

Une autre fois il se trouvait dans les appartemens du duc. C'était en automne ; le duc avait fait ouvrir les fenêtres , et le vent froid incommodait beaucoup les dames , mais personne n'osait s'en plaindre. Goëthe s'en aperçut et alla fermer les fenêtres. Quand le duc rentra , il parut offensé qu'on eût ainsi enfreint ses ordres , et demanda d'un ton impérieux qui l'avait fait. Alors Goëthe , baissant humblement la tête et joignant les mains avec un air profond de repentir , s'avance auprès de lui : « Monseigneur , dit-il , vous avez droit de vie et de mort sur vos sujets , voici le coupable , prononcez. »

Une jeune dame de Weimar , douée de beaucoup d'esprit , mais maligne et piquante , avait déjà joué à la cour plusieurs espiègeries. A la fin le duc et Goëthe résolurent de s'en venger. Ils la prirent un soir qu'il y avait réception chez le duc , et l'entretinrent si bien que tout le monde partit , et qu'elle resta à causer avec ses deux interlocuteurs. Pendant ce temps un maçon lui murait la porte de sa chambre , et quand elle retourna chez elle , force lui fut de passer la nuit dans le corridor.

Goëthe avait aussi , comme on l'a remarqué chez plusieurs grands hommes , l'esprit extrêmement superstitieux. Un jour il partit avec son ami Meyer pour les eaux de Baden-Bade. Non loin de la ville la voiture se brisa ; il fit aussitôt tourner bride et alla passer la saison des eaux à Tennstädt. Il avait dans sa chambre un calendrier surmonté d'un couvercle en carton pour l'empêcher d'être sali , et il aurait eu une grande peine à entreprendre quelque chose d'important à un certain jour qui se trouvait marqué sur ce calendrier par une petite tache. Il regardait aussi , comme un jour de malheur , le 22 Mars , parce que ce jour-là , en 1810 , son ami Voigt était mort , et qu'en 1825 le théâtre de Weimar avait été incendié.

Il conserva toujours une grande vénération pour Napoléon. Quand j'allai visiter à Weimar sa maison, je trouvai sur sa table à écrire, dans son cabinet de travail, et presque dans toutes les chambres, un buste ou un portrait de notre empereur. L'une de ces effigies, entre autres, avait pour lui un prix particulier. C'était un médaillon en gypse qu'il avait suspendu à la muraille; le jour de la bataille de Leipzig ce médaillon tomba, sans que l'on pût en aucune façon en comprendre la cause. Dans cette chute le bord seul se brisa. Gœthe fit de nouveau attacher ce médaillon à la même place, et écrivit sur le reste du bord :

Scilicet immenso superest ex nomine multum.

Napoléon le traita toujours aussi avec les plus grandes marques de distinction. Il savait non-seulement apprécier son génie de poète, mais aussi son caractère de ministre. Un jour il le fit venir à Erfurt pour s'entretenir avec lui de l'état de la Saxe. Il y avait là le maréchal Davoust, et je crois le général Bertrand. Gœthe commence à développer ses idées sur toutes les questions qui lui étaient adressées, et l'empereur, assis dans son fauteuil, l'écoutait d'un air méditatif, la tête penchée sur sa poitrine. Tout à coup il se lève, prend la main du poète et s'écrie : « Monsieur de Gœthe vous êtes un homme, continuez. »

NOTE 7, pag. 45.

« Le mystère (*Geheimniss*) avait, dit le chancelier Müller, un attrait particulier pour Gœthe, non-seulement sous le rapport poétique, mais parce qu'il met à l'abri des mains profanes de nobles tentatives, et qu'il donne plus de force à la volonté, et par là plus de garanties de succès. Dans son *Wilhelm Meister*, dans ses *Années de voyage*, il a souvent recours à ce qui est mystérieux, et l'une de ses plus belles, de ses plus intéressantes poésies (malheureusement elle est

inachevée) porte le titre de *Mystère*. Elle devait représenter, sous le voile de la poésie, l'histoire et les différens caractères de toutes les religions connues, et les convictions du poète. Ce même amour du mystère, il le portait aussi dans les circonstances journalières de sa vie, et ne s'expliquait que très-rarement à l'avance sur ce qui l'occupait, sur ce qu'il était résolu de faire. Ses contemplations de la nature lui avaient appris comme tout ce qui est grand se développe, s'accroît en silence, et son expérience du monde lui avait enseigné aussi que les plus nobles entreprises, si on les dévoile trop tôt, peuvent rencontrer les obstacles les plus difficiles. Il possédait l'art de cacher pendant de longues années les plus belles productions de son génie, et c'est ainsi qu'il a tenu secrète jusqu'à sa mort la seconde partie de son chef-d'œuvre de *Faust*. »

NOTE 8, pag. 45.

Le prince de Ligne écrit dans une de ses lettres, publiées à Weimar en 1812 : « Je plains les hommes bégueules et les femmes qui souvent le sont moins, de n'avoir pas trouvé dans ce livre, au lieu d'immoralités qui n'existent pas, tout le secret du cœur humain, les développemens de mille choses qu'on n'a pas senties, parce qu'on ne réfléchit pas des tableaux du monde, de la nature, et deux portraits piquans et neufs : *Lucienne* dans un genre, et *Mittler* dans un autre. Quel chef-d'œuvre, même en français, que les *Tablettes d'Othilie* ! et que de profondeur, d'attachant et d'imprévu dans cet ouvrage ! »

NOTE 9, pag. 52.

Pour bien comprendre *Gœthe*, pour pouvoir parler de la moralité de ses écrits, il ne suffit pas de les avoir légèrement parcourus. « Ses ouvrages, a dit M. J. J. Ampère, gagnent à être connus, et pour les connaître il faut se donner la peine de les étudier ; car souvent la bizarrerie de la forme voile

le sens profond de l'idée. Presque tous les poètes ont une allure uniforme, facile à observer et à suivre; mais Goethe est toujours si différent des autres et de lui-même, on sait si peu où le prendre, on devine souvent si peu où il va, il déconcerte tellement les habitudes de la critique et même celles de l'admiration, que l'on a besoin, pour le goûter tout entier, de n'avoir pas plus que lui de préjugés littéraires.»

NOTE 10, pag. 57.

M. Fauriel, dont on connaît la vaste érudition, raconte ainsi l'histoire du graal.

« Le graal est le vase dans lequel Jésus-Christ célébra la cène avec ses disciples la veille de sa passion. Ce vase, doué des vertus les plus merveilleuses, fut emporté et gardé par les anges dans le ciel, jusqu'à ce qu'il se trouvât sur la terre une lignée de héros dignes d'être préposés à sa garde et à son culte. Le chef de cette lignée fut un prince de race asiatique, nommé Pérille, qui vint s'établir dans la Gaule, où ses descendants s'allièrent par la suite avec les descendants d'un ancien chef breton.

« Titurel fut celui de l'héroïque lignée à qui les anges apportèrent le graal pour en fonder le culte dans la Gaule. Le prince élu pour ce grand et mystérieux office s'en montra digne : il fit bâtir, sur le modèle du temple de Salomon à Jérusalem, un magnifique temple dans lequel fut déposé le graal. Il régla ensuite le service de la garde du saint vase et tout le cérémonial de son culte. Ses descendants n'eurent plus qu'à maintenir ses pieuses institutions; mais la tâche avait ses difficultés, et ils n'y réussirent pas toujours.

« De tout ce qui a rapport aux vertus surnaturelles du graal, à sa garde, à son culte, je ne rapporterai que les traits propres à caractériser la pensée qui domine dans toute cette mystique fiction et en marquer l'objet.

« Il y a dans la forme extérieure du graal quelque chose de mystérieux et d'ineffable que le regard humain ne peut bien saisir, ni une langue humaine décrire complètement. Du reste, pour jouir de la vue même imparfaite du saint vase, il faut avoir été baptisé, il faut être chrétien; il est absolument invisible aux païens et aux infidèles.

« Le graal rend de lui-même des oracles, des sentences, par lesquels il prescrit tout ce qui, dans les cas imprévus, doit être fait en son honneur et pour son service. Ces oracles ne sont point exprimés à l'oreille par des sons, ils sont miraculeusement figurés à la vue, en caractères écrits sur la surface du vase, et disparaissent aussitôt qu'ils ont été lus.

« Les biens spirituels attachés à la vue et au culte du graal, se résument tous en une certaine joie mystique, pressentiment et avant-coureur de celle du ciel. Les biens matériels, effets de la présence du saint vase, étaient beaucoup plus faciles à énoncer : aussi l'ont-ils été avec bien plus de détails et de clarté. Ainsi il tenait lieu à ses adorateurs de toute nourriture terrestre, ou leur procurait à l'instant même tout ce qu'ils avaient pu souhaiter en ce genre de rare et d'exquis. Il les maintenait dans une jeunesse éternelle et leur assurait encore bien d'autres privilèges non moins merveilleux.

« Tout est symbolique dans la construction du sanctuaire où est gardé le vase miraculeux, et du temple dont ce sanctuaire forme la partie la plus secrète et la plus révéree, et chacun de ces symboles se rapporte à quelqu'un des dogmes ou des mystères du christianisme. Ainsi, par exemple, pour n'en citer qu'un seul trait, le temple a trois entrées principales, dont la première est celle de la foi, la seconde celle de l'amour ou de la charité, la troisième celle des œuvres.

« Il existe une milice guerrière, instituée pour la garde, la défense et l'honneur du graal, pour en écarter de force tous ceux qui mènent une vie impie, tous ceux dont la présence serait une offense envers le vase miraculeux.

« Les membres de cette milice se nomment les templistes, comme qui dirait les chevaliers ou les gardiens du temple. Ces templistes étaient sans relâche occupés, soit à des exercices chevaleresques, soit à combattre les infidèles. Mais en temps de paix ils n'avaient qu'un jour de repos par semaine, et dans le cours de l'année quatre autres qui étaient ceux des quatre grandes solennités de l'Église. La guerre des chevaliers du graal contre les ennemis du saint vase était réputée le symbole de la guerre perpétuelle, que tout chrétien doit faire aux penchans désordonnés de la nature, afin de mériter le ciel. »

(De l'origine de l'épopée chevaleresque du moyen âge, page 78.)

A cette notice de M. Fauriel nous ajouterons encore le passage suivant, emprunté à une vieille tradition, écrite d'abord en latin, puis traduite par Robert Boron en langue romane.

« Le jour où le Sauveur souffrit le dernier supplice, l'empire de la mort fut détruit, la vie nous fut rendue. Alors peu d'hommes encore croyaient à cette rédemption; mais un fidèle serviteur, appelé Joseph d'Arimatée (une belle cité dans le pays d'Aromate), qui était venu sept ans auparavant à Jérusalem, avait embrassé le christianisme, mais il n'osait le professer ouvertement, par la crainte que lui causaient les juifs. Il menait une conduite régulière, sans orgueil et sans envie, et se montrait charitable envers les pauvres. Et Joseph habitait Jérusalem avec sa femme et son fils. Son père navigait sur mer le long des côtes qui appartiennent à l'Angleterre, et que l'on appelait alors Grande-Bretagne. Joseph avait été dans la maison où Jésus-Christ fit son dernier repas avec ses apôtres, et il avait trouvé le plat dans lequel le fils de Dieu avait mangé. Il le prit, l'emporta chez lui, et s'en servit pour recueillir le sang qui découlait des plaies de Jésus-Christ, et ce plat est appelé le saint Graal. »

NOTE 11, pag. 60.

M. Dunlop, l'auteur de l'Histoire des fictions, fait remonter celle-ci jusqu'à l'antiquité grecque, et elle a été l'une des croyances les plus populaires du moyen âge.

« Dans le roman en prose de Tristran, où l'Arioste l'a probablement prise, l'épreuve consiste à boire le breuvage contenu dans une coupe, et à peine l'homme qui a la conscience chargée de quelque crime, approche-t-il ses lèvres de cette coupe, que tout ce qu'elle renferme se répand sur lui. Dans Perceforest et dans Amadis, c'est une couronne de roses qui fleurit sur le front de l'amant fidèle, et se flétrit sur la tête de l'inconstant. Dans la ballade de l'Enfant et le Manteau, publiée par Percy, la même vertu de divination est attribuée au manteau et à la coupe d'Eurora, la chaste et belle fiancée de Caradoc. Albert-le-Grand affirme qu'un aimant placé sous le lit d'une femme qui manquerait à ses devoirs de chasteté, la jetterait infailliblement hors de son lit, et l'histoire du vase d'Agrippa s'est reproduite récemment par celle de la Goutte de neige. »

(*History of english poetry. Editor's preface, pag. 60.*)

V. aussi les *Kinder- und Haus-Mährchen* des frères Grimm.

NOTE 12, pag. 68.

Un vol. petit in-8.° de 1296 pages, par l'auteur de l'Orateur bien informé, imprimé à Leipzig en 1704, remarquable par son mélange de science et de superstitieuse crédulité. Entre autres questions que ce livre s'occupe de résoudre, on y trouve celle-ci :

S'il est vrai qu'un juif erre de par le monde depuis le crucifiement de Jésus-Christ?

Si une femme peut devenir enceinte par le fait seul de l'imagination?

Quelle est au juste la patrie de Charlemagne ?

Quels ont été les quatre fleuves du paradis ?

Si le pape Jean VIII était une femme ?

Ce qu'il faut penser d'une monarchie universelle en Europe ?

S'il est vrai qu'en Écosse les oies croissent sur les arbres ?

etc., etc.

NOTE 13, pag. 73.

Il existe aussi, sur Faust, une vieille chanson populaire, rapportée dans le *Cor merveilleux* de C. A. Armin et C. Brentano.

« Écoutez, ames chrétiennes, comment la vanité égara le D.^r Jean Faust. Il était né à Anhalt, et se livra à l'étude avec zèle; mais l'orgueil s'empara de lui et le perdit, comme cela arrive depuis long-temps. Par sa puissance magique, il évoque de l'enfer quarante mille esprits, mais aucun d'eux ne lui convient, excepté Méphistophelès, qui vole comme le vent. Et celui-ci doit lui apporter des confitures et de la pâtisserie, de l'or et de l'argent autant qu'il en veut. Jouer aux quilles à Ratisbonne, c'était sa joie. Pêcher des poissons autant qu'il en désirait, c'était son passe-temps. Il s'en alla à Jérusalem et traversa la place où notre Seigneur fut crucifié et mourut pour notre rédemption. Là il ordonne à Méphistophelès de lui trouver trois aunes de toile, et à peine avait-il parlé que Méphistophelès, prompt comme le vent, lui apporte ce qu'il demandait. Maintenant il veut voir peindre la belle ville du Portugal, et sur-le-champ la belle ville est peinte. Écoute à présent, dit Faust, tu vas me peindre le Christ attaché à la sainte croix, et tu n'oublieras pas d'y mettre l'inscription. Mais le diable ne peut faire une telle œuvre, et il se tourne avec douleur vers Faust et lui dit : ne repousse pas ma prière, j'aime mieux te rendre ton contrat, il m'est impossible d'écrire : Seigneur Jésus-Christ. Mais plu-

tôt laissons cela, car tu ne trouveras point de pardon auprès de Dieu.

« Alors un ange descend envoyé par le Seigneur; il chante joyeusement les louanges de Dieu, et il dit : D.' Faust, convertis-toi pendant qu'il est encore temps, Dieu te recevra dans son éternelle clémence. D.' Faust convertis-toi.

« Et tant que l'ange fut là, Faust voulait se convertir, mais ensuite il se retourna du côté de l'enfer. Le diable lui peignit une image de Vénus, et les mauvais esprits s'en vinrent le prendre et l'entraînèrent avec eux. »

NOTE 14, pag. 142.

Müller (Frédéric), connu sous le nom de peintre Müller, était à la fois poète, peintre et graveur. Il naquit en 1746 à Kreuznach, et entra de bonne heure au service du duc de Deux-ponts. A l'âge de dix-huit ans il publia plusieurs gravures dans le goût hollandais, qui obtinrent un succès assez marqué. En 1776 il alla à Rome, et se choisit pour modèle Michel-Ange. Mais en voulant imiter ce grand maître, il ne fit qu'outrer sa manière, et détruisit ainsi comme peintre les espérances que son talent précoce avait fait concevoir. Comme poète, il s'est acquis une haute réputation. Ses œuvres furent publiées en 1811 à Heidelberg (3 vol.). Elles renferment quelques poésies légères qui ne méritaient pas d'exciter l'attention; mais en revanche plusieurs idylles charmantes, entre autres Ulrich de Kosheim; et les drames de Faust, de Geneviève, de Niobé, qui peuvent être regardés comme ses chefs-d'œuvre, et sont dignes d'occuper une place élevée dans la littérature allemande. Müller vécut à Rome jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Il mourut le 23 Avril 1825.

NOTE 15, pag. 154.

Klinger (Frédéric-Maximil.ⁿ de) doit être compté au nombre de ces hommes qui ont le plus contribué à ramener l'ancienne

littérature allemande hors des limites ordinaires où elle était restreinte. Il eut même la gloire de donner son nom à une époque ; on l'appela la période orageuse des drames de Klinger. Dans sa jeunesse il fit son étude favorite de Shakespeare, et les œuvres de J. J. Rousseau, et surtout *Émile*, étaient sa lecture habituelle. Ce fut à l'école de ces deux grands hommes qu'il forma à la fois son esprit et son caractère. Le premier lui donna sa poésie vraie, prise dans la partie intime de la nature humaine ; le second sa loyauté âpre et son idéal de l'homme élevé d'après les lois de la nature. Avec les dons heureux dont il était doué, avec la grande aptitude qu'il portait au travail, il fit, à part sa carrière littéraire, une autre carrière dans le monde non moins brillante. Il naquit à Francfort-sur-Mein en 1753, d'une famille bourgeoise, fit ses études au gymnase de cette ville, et ses premiers essais littéraires se tournèrent du côté du théâtre, où il obtint un grand succès. Mais son goût dominant l'entraînait vers la vie militaire. Il entra comme sous-lieutenant dans le corps autrichien de Walter. En 1780 il partit pour Pétersbourg avec des lettres de recommandation du duc de Wurtemberg, et fut admis comme officier dans les bataillons de la flotte, et comme lecteur attaché à la personne du grand-amiral, le prince Paul. Il fit, à la suite de ce prince, un long voyage en Pologne, en Autriche, en Italie, en France et en Allemagne. En 1784 il entra dans le corps noble des cadets, et fut élevé rapidement au grade de colonel ; en 1799, nommé major général et directeur des cadets. Sous le règne d'Alexandre il reçut encore de nouvelles distinctions ; la surveillance du corps des pages lui fut confiée, et celle de l'établissement des demoiselles nobles de S.^{te} Catherine. En 1806 il reçut l'ordre de Wladimir de deuxième classe, et en 1811 le brevet de lieutenant-général. Il est à remarquer qu'il parvint à faire sa fortune à la cour de l'empereur, non point par de serviles complaisances, mais par la noblesse de son caractère et la con-

fiance qu'il avait su se mériter. Après quarante ans de service il se retira avec une pension considérable et en conservant tous ses titres.

Son roman de Faust fait partie d'un cycle de romans pris dans tout ce que la nature humaine a de profond, et tout ce que la vie offre de crises intérieures poétiques et contradictoires. Si dans Faust l'âme de l'homme se déchire, elle se relève avec force et dignité dans son roman de Giafar. Si l'Homme du monde et le Poète est un ouvrage rempli d'une douce tristesse, cette tristesse disparaît dans Sahir. La collection de ses œuvres, formant 12 vol., parut pour la première fois, en 1810, à Kœnigsberg.

NOTE 16, pag. 206.

Blocksberg, montagne du Harz très-élevée, du haut de laquelle la vue se porte jusqu'à trente lieues de distance. C'était là le siège de la fameuse *Walpurgisnacht*. C'est là que les démons et les sorciers se réunissaient chaque année le premier Mai pour tenir leurs conférences et recommencer leurs jeux, leurs danses et leur ronde infernale. On a sur cette montagne une vieille chanson :

In Thüringen ist sehr wohl bekannt.

« Dans la Thuringe elle est bien connue, cette montagne appelée *Blocksberg*. Du haut de son sommet on découvre une contrée de trente lieues à la ronde; on aperçoit la Hesse et la Saxe; car elle surpasse toutes les autres montagnes du Harz et de la Thuringe. Mais elle est surtout renommée par ses assemblées nocturnes au temps de la Walpurg. Là viennent, pour y tenir leur diète, les sorciers et leur engeance, les jeunes et les vieilles, le diable en tête poussant de grands cris; toute la bande maudite saute, danse, s'enivre et s'abandonne à mille choses honteuses, comme les savans l'ont souvent rap-

porté; comme aussi les sorcières l'ont elles-mêmes plusieurs fois avoué devant la justice. Mais dès que le coq chante, toute la troupe part, se disperse, s'en va de par les collines, de par les vallées, jusqu'à ce que chaque sorcière ait regagné sa demeure. Là elles se remettent à pratiquer leur métier impie, ne respectant ni Dieu ni ses saintes paroles; mais elles ne peuvent pourtant, comme on me l'a assuré, nuire en aucune façon aux âmes pieuses, autour desquelles la troupe des anges élève une forteresse puissante, comme nous l'apprend la sainte Écriture. Et savez-vous quelle est la récompense de ces sorcières? C'est le feu, la damnation, l'ignominie. On peut même dire que si elles faisaient pénitence sur cette terre, elles ne seraient pas sauvées; car celui qui renie volontairement Jésus-Christ sera renié aussi par notre père céleste au jour du jugement dernier, comme nous l'apprend la sainte Écriture.

« Mais en voilà assez sur la sorcellerie; nous voulons décrire d'une autre manière le *Blocksberg*. Donc, sachez que cette montagne sert aussi aux observations du laboureur, et qu'il peut, en la regardant, prédire à coup sûr le beau ou mauvais temps; car si un nuage épais s'en approche, bien certainement on verra le même jour tomber la pluie, et si elle s'élève au contraire libre de toute nuée obscure, alors on peut s'en aller tranquillement à son travail, se mettre en voyage, monter à cheval, courir et profiter de mainte journée riante, ce dont Dieu soit loué dans l'éternité! »

NOTE 17, pag. 209.

Ces paroles de délire que Marguerite chante dans sa prison se rapportent à une vieille tradition allemande, publiée par les frères Grimm dans leur *Kinder- und Haus-Mährchen*. Un jour la femme d'un homme très-riche, en s'asseyant sous un genévrier, exprima le désir d'avoir un enfant d'une beauté

remarquable. L'enfant naquit tel qu'elle l'avait souhaité; elle en mourut de joie, et on l'enterra, comme elle l'avait demandé, sous le genévrier. Le mari épousa une autre femme et en eut une fille. Cette femme devint jalouse du premier enfant, le tua et en servit les membres à diner. Le père mange sans se douter de rien, et jette les os sous la table. La petite fille qui avait découvert par hasard le crime de sa mère, recueille ces os et va les porter sous le genévrier; l'arbre s'agite, une forme d'enfant s'élève vers les nuages, puis l'on aperçoit un oiseau qui chante ces paroles : Ma mère qui m'a tuée, etc.

Une chose singulière, c'est que la même histoire se retrouve en Provence, accompagnée de la même romance. Voici cette romance en dialecte populaire, telle que M. Hayvard la rapporte dans les notes qu'il a jointes à sa belle traduction anglaise de Faust.

Ma maïraastro
 Pigno - Pastro
 M'a boulit
 E perboulit
 Moun paire
 Lou laouraire (laboureur)
 M'a mantsat
 E ronsegat
 Ma suroto
 La Lisoto
 Ma plourat
 E souspirat
 Tsous un albré
 M'a enterrat
 Riou, tsiou, tsiou (imitation du chant de l'oiseau)
 Encaro soui biou.

La chanson allemande, rapportée par les frères Grimm, commence ainsi :

Min Moder de mi slacht't
Min Vader de mi att, etc.

Goethe avait écrit encore pour Faust une scène très-plaisante, qu'il a malheureusement cru devoir supprimer.

Faust et Méphistophelès arrivent à Francfort à l'époque du couronnement de l'empereur, et demandent une audience à S. M. Faust est d'abord très-embarrassé, et ne sait ce qu'il doit dire à un si haut personnage; mais Méphistophelès le soutient et promet de venir à son secours dans le cas où il en aurait besoin.

Arrivés devant l'empereur, Faust commence un discours pompeux, plein de science, de pensées nobles, de raisonnemens. Son esprit s'échauffe, son inspiration s'élève, la parole coule de ses lèvres, abondante, forte, et en même temps fleurie et douceuse.

Mais l'empereur l'écoute d'un air distrait. Il détourne la tête plusieurs fois, et ne dissimule même pas quelques bâillemens. Méphistophelès s'aperçoit du mauvais effet que produit le discours éloquent de l'orateur. Il se hâte de s'approprier la figure, les habits, l'extérieur de Faust, reprend sa harangue là où il l'avait laissée, et commence à jouer avec les mots et les idées, à faire mainte fanfaronnade, à dire au hasard toutes les choses les plus bizarres qui lui passent par la tête. Alors l'attention de l'empereur se réveille, il écoute l'orateur avec intérêt, il l'encourage par ses regards pleins de bienveillance, et l'excite par des marques non équivoques de satisfaction. A la fin il le présente à toute sa cour comme l'homme le plus sage et le plus instruit qu'il ait jamais rencontré, comme un homme qu'il pourrait entendre parler des semaines entières sans se lasser. Le commencement de son discours était pourtant, dit-il, d'une sottise nature; mais il avait promptement abandonné cette fausse direction, pour montrer sous son jour le plus beau, toute sa sagesse et son éloquence. Bref, il va dans son enthousiasme jusqu'à lui offrir

une place de ministre, et Méphistophelès a de quoi se moquer de la bonhomie de Faust.

NOTE 19, pag. 280.

A côté des nombreux témoignages d'admiration que l'on a prodigués de toutes parts à ce beau drame de Gœtz de Berlichingen, il est curieux de placer le jugement de Frédéric-le-Grand, qui, comme on le sait, ne se souciait guère de la jeune et brillante littérature de sa nation, et ne craignait pas de placer bien au-dessous de MM. d'Arnaut, Palissot, etc., des hommes tels que Lessing, Klopstock, Gœthe, Mendelssohn, etc.

« Vous verrez représenter, écrit-il, les abominables pièces de Shakespeare, traduites en notre langue, et tout l'auditoire se pâmer d'aise en entendant ces farces ridicules et dignes des sauvages du Canada. Je les appelle telles, parce qu'elles pêchent toutes contre les règles du théâtre, etc. On peut pardonner à Shakespeare ces écarts bizarres; car la naissance des arts n'est jamais le point de leur maturité. Mais voilà encore un Gœtz de Berlichingen qui paraît sur la scène, imitation détestable de ces mauvaises pièces anglaises, et le parterre applaudit et demande avec enthousiasme la répétition de ces dégoûtantes platitudes. »

(De la littérature allemande, Berlin, 1780.)

NOTE 20, pag. 322.

A l'appui de ce que je dis sur Egmont, envisagé sous le point de vue historique, je puis citer un article que Schiller publia en 1788 dans le journal d'Iéna.

« L'histoire rapporte, écrit Schiller, qu'Egmont avait, lorsqu'il mourut, neuf enfans, d'autres disent onze. Le poète pouvait connaître cette circonstance ou l'ignorer, s'il ne songeait qu'à l'intérêt particulier qui s'y rattachait; mais il ne

devait pas la négliger, dès qu'il admettait dans son drame les faits qui en étaient la suite. Le véritable Egmont avait, par son genre de vie splendide, mis le désordre dans sa fortune. Il avait besoin du secours du roi, et voilà ce qui apportait de grandes entraves à ses démarches. Ce fut sa famille qui, par malheur, le retint à Bruxelles, lorsque tous ses amis prirent la fuite. Son éloignement du pays ne lui eût pas seulement coûté la perte de deux belles places, mais encore celle de ses biens situés dans les états du roi, et qui fussent tombés au pouvoir du fisc. Ni lui, ni sa femme, duchesse de Bavière, n'étaient habitués à supporter le besoin, et leurs enfans ne l'étaient pas davantage. Tels furent les motifs qu'il représenta plusieurs fois au prince d'Orange, quand celui-ci l'engageait à s'évader, et tels furent les motifs qui le rattachèrent à la plus faible des espérances, et le retinrent dans le parti du roi. Et par là voyez comme sa conduite est conséquente, humaine et naturelle ! Il ne tombe plus victime d'une aveugle confiance, mais victime d'une tendresse excessive pour les siens. Parce qu'il agit noblement envers une famille qu'il aime par-dessus tout, il se précipite dans l'abîme. — Maintenant prenez l'Egmont du drame. Le poète, en lui enlevant sa femme et ses enfans, détruit par là tout ce qu'il y a de grave et de réfléchi dans sa conduite. Il le fait demeurer à Bruxelles par une folle présomption, et diminue par là notre estime pour le héros, sans compenser cette perte par l'émotion du cœur. Au contraire, il nous enlève l'image d'un père tendre, d'un bon époux, pour nous montrer celle d'un amant qui détruit à jamais le repos d'une jeune fille qu'il n'épousera pas, lui enlève l'amour qui eût pu la rendre heureuse, et cause ainsi, avec les meilleures intentions du monde, il est vrai, le malheur de deux personnes, tout cela pour chasser les rides de son front. Et cet événement se passe aux dépens de la vérité historique, que le poète peut altérer, il est vrai, pour accroître l'intérêt de

son drame, mais non point pour l'affaiblir. Combien Gœthe nous fait donc payer chèrement cet épisode, qui, considéré en lui-même, est sans doute l'une de ses peintures les plus belles, et qui, dans une autre composition, où il eût été en rapport avec les événemens, aurait pu produire le plus grand effet ! »

NOTE 21, pag. 334.

Egmont fut joué pour la première fois à Weimar en 1796. Pour mettre cette pièce sur la scène, il fallut y faire plusieurs changemens, et notamment plusieurs suppressions. Schiller fut chargé de ce travail, et s'en acquitta à la grande satisfaction de Gœthe.

En 1802 on représenta Iphigénie, après avoir fait aussi subir à cette pièce plusieurs coupures.

En 1804, Gœtz de Berlichingen, pour lequel Gœthe dut faire encore un troisième travail, plus resserré que le second.

En 1805, l'Humeur de l'amoureux, quarante ans après que Gœthe eut écrit cette petite pièce.

La même année on donna les Complices. Cette comédie était écrite en vers, il fallut la traduire en prose pour satisfaire aux exigences des acteurs. Plus tard cependant Gœthe la reproduisit sur le théâtre dans sa forme primitive.

Le Tasse fut représenté en 1807, et le 28 Août 1829, c'est-à-dire le jour du quatre-vingtième anniversaire de Gœthe, Faust, arrangé pour la scène par Tieck, parut pour la première fois sur les théâtres de Dresde et de Leipzig.

NOTE 22, pag. 424.

Le 28 Avril 1797 Gœthe écrit : « Le poème d'Hermann et Dorothée est achevé. Il renferme deux mille hexamètres, et je l'ai partagé en neuf chants. J'y trouve une partie de mes vœux réalisée. Mes amis sont très-contens de cet ouvrage, et l'important est de savoir maintenant comment il soutien-

dra l'épreuve devant vous. Le peintre de la nature humaine soumet ses compositions à votre haut tribunal, et la question de savoir si, sous le costume moderne, vous pourrez reconnaître les véritables proportions de l'homme et la forme des membres.

« Le sujet est extrêmement heureux, c'est une de ces idées comme on ne les rencontre pas deux fois dans sa vie. C'est du reste une chose plus difficile qu'on ne le pense, de trouver un bon sujet pour une véritable œuvre d'art. Voilà pourquoi les anciens se tiennent toujours dans un cercle déterminé. »

NOTE 23, pag. 428.

Goëthe a lui-même tracé ainsi les diverses époques de la nouvelle littérature allemande :

De 1750 à 1770.

Tranquille. Assidue. Riche d'esprit et de cœur. *Honorable*. Bornée. Fixée. Pédante. Pleine de respect. Culture antio-française. Cherchant la forme.

De 1770 à 1790.

Inquiète. Hardie. Étendue, libre et honnête. *Méprisant la considération*. Culture anglaise. *Détruisant volontairement la forme et la rétablissant avec réflexion*.

De 1790 à 1810.

Tendre. Se restreignant. Gravement religieuse. *Patriotique*. Intrigante. Culture espagnole. *S'éloignant de la forme*.

De 1810 à 1820.

Mécontente. Déterminée. Hardie. Cherchant à régner. *Double le pas*. Sans respect. *Vieille allemande*. *Poursuivant ses travaux tout-à-fait sans forme*.

NOTE 24, pag. 430.

Dans ma jeunesse, je regardais, dit Goethe, mon talent poétique comme une chose innée, et si parfois certaines circonstances pouvaient donner à cette nature plus de mouvement et un caractère mieux déterminé, le plus souvent elle s'emparait de moi sans que je le désirasse, souvent même contre ma volonté :

Alors je m'en allais par les champs, par les bois,
Sifflant le long du jour ma petite chanson.

Souvent la nuit, en me réveillant, ce besoin d'écrire me saisissait, et il fallut m'habituer à marcher dans l'obscurité, afin de fixer les pensées qui me venaient. J'étais tellement accoutumé à composer une chanson de suite, que quelquefois, courant à mon pupitre, je ne prenais pas le temps de tourner du bon côté une feuille de papier qui se trouvait de travers, et que j'écrivais, sans changer de place, une pièce de vers d'un bout à l'autre, en diagonale. J'employais dans ces occasions toujours de préférence le crayon ; car parfois le criaillement de la plume m'avait réveillé de mon somnambulisme poétique, et étouffé une de mes jeunes productions dès sa naissance.

NOTE 24 bis, pag. 430.

Goethe écrivait si facilement en vers, qu'il pouvait même parfois improviser.

Wieland se plaisait à raconter à ce sujet l'histoire suivante :

Un jour le poète Gleim arrive à Weimar, et le soir il est invité à prendre le thé chez la duchesse Amélie, chez laquelle Goethe, qu'il avait grande envie de connaître, devait venir un peu plus tard. Gleim apporte avec lui, comme nouveauté littéraire, le dernier Almanach des Muses de Göttingue, et sur la prière de la grande-duchesse, commence à en faire la

lecture. Pendant ce temps, un jeune homme, en habit de chasse, en bottes et éperons, entre dans le salon, s'assied, et à la première pause du lecteur, s'offre à lui pour le remplacer. Le bon Gleim le remercie beaucoup de sa politesse, lui donne le livre, et se prépare à écouter de toutes ses oreilles. Mais soudain voici un ton de voix solennel, parfois une déclamation brillante, puis des pièces étranges que le poète ne croyait pas encore avoir lues. Tour à tour des sonnets langoureux, des odes dans le goût de Stolberg, des ballades selon l'esprit de Bürger, tout cela marchant, se déroulant sans interruption, et la page tournant avec rapidité, et l'œil du lecteur s'animant de plus en plus, et sa diction et ses gestes, et ses vers redoublant de chaleur, jusqu'à ce qu'à toutes les odes, ballades, succèdent des traits mordans, que l'innocent Almanach n'eût sans doute jamais reçus, des mots qui font toute une satire, et quelques épigrammes même contre le pauvre Gleim, qui, ne sachant plus s'il rêve, s'il est le jouet d'une illusion fantastique, d'un cauchemar, se lève tout effaré, et crie à Wieland : où c'est Goëthe, où c'est le diable.

« C'est l'un et l'autre, répond Wieland ; car il a vraiment aujourd'hui le diable au corps. »

NOTE 25, pag. 438.

THULÉ. Ce nom se trouve déjà dans plusieurs livres avant l'ère chrétienne, et l'on ignore encore positivement quelle contrée du nord il désignait. Il y a tout lieu de croire cependant que c'était la Scandinavie ; mais plus tard les poètes se sont emparés de ce nom de Thulé et en ont fait une terre toute fabuleuse. Un Marseillais, nommé Pythéas, qui vivait trois siècles avant Jésus-Christ, et qui voyagea dans le Nord, a dit : « A six jours de marche de la Grande-Bretagne, au Nord, près de la mer de glace, on trouve Thulé. Là il n'y a ni aucun des fruits, et fort peu de ces animaux qui appar-

tiennent à la zone tempérée. On se nourrit d'une certaine espèce de grains, de fruits et de racines; on y fait de la boisson avec de l'orge et du miel, et il n'y a, à l'époque du solstice d'été, point de nuit. »

Puis il ajoute : « On trouve dans ce pays des créatures qui ne proviennent ni de la mer, ni de la terre, ni de l'air, mais qui sont un composé des trois élémens. »

V. Schlœger, *Allgem. nord. Geschichte*, et Geyer, *Schwedens Urgeschichte*.

NOTE 26, pag. 463.

Ces travaux scientifiques de Gœthe ont donné lieu, comme la plupart de ses livres, à un grand nombre de dissertations. Mais ils n'ont peut-être jamais été mieux saisis et plus clairement expliqués que dans une notice fort intéressante sur Gœthe et sur la littérature allemande, que M. d'Ouvaroff, ministre de l'instruction publique en Russie, a lue en 1854 à l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg, dont il est président.

NOTE 27, pag. 464.

On sait que cet ouvrage, l'un des meilleurs de Diderot, parut en Allemagne avant que d'être connu en France. « A la fin de 1804, dit Gœthe, Schiller me confia qu'il lui était tombé entre les mains un manuscrit de Diderot, intitulé : Le Neveu de Rameau, et que le libraire Gœschen en publierait la traduction. On me confia ce travail, et le haut sentiment d'estime que je nourrissais depuis long-temps pour Diderot, me fit accepter cette tâche avec joie. Schiller reprit ensuite le manuscrit, et je ne sais ce qu'il devint. »

Comment ce manuscrit était parvenu entre les mains de Schiller, Gœthe ne le dit pas.

Lorsqu'en 1818 on publia à Paris les Prosateurs français, on mentionna aussi, d'après la traduction allemande, ce ma-

nuscrit perdu, et l'on en cita plusieurs passages; mais cela n'alla pas plus loin.

Enfin, en 1821, MM. de Sans et de Saint-Geniès publièrent *Le Neveu de Rameau*, dialogue, ouvrage posthume et inédit par Diderot. Ce n'était autre chose que la traduction de la traduction de Goëthe, qu'ils donnaient comme œuvre originale.

En 1823, cependant, le libraire Brière, éditeur des œuvres complètes de Diderot, reçut de la marquise de Vandeuil, l'unique fille du philosophe, une copie du *Neveu de Rameau*, faite en 1760 sous les yeux même de l'auteur. Mais quand il voulut la publier, on la traita comme une falsification; plusieurs journaux persistèrent à accepter la traduction de MM. de Sans et Saint-Geniès comme l'ouvrage même de Diderot; d'autres ne voulurent voir dans la nouvelle publication de Brière qu'une nouvelle traduction; et pour leur répondre, il n'avait malheureusement à leur opposer qu'une copie; car le manuscrit de l'auteur avait été envoyé au prince de Saxe-Gotha, et perdu. Dans cette triste perplexité, le libraire eut recours à Goëthe, et en lui adressant l'édition du *Neveu de Rameau* qu'il venait de faire paraître, il le pria de vouloir lui-même juger le procès littéraire qui s'était élevé. Et Goëthe, dans une lettre qu'il écrivit, attesta que cet ouvrage était absolument conforme au manuscrit d'après lequel il avait fait sa traduction.

NOTE 28, pag. 475.

Tous les hommes qui ont écrit sur Goëthe, ont pris à tâche d'exprimer l'amour avec lequel il observait la nature; et en l'étudiant, on peut apprendre sans cesse sur ce sujet quelque nouvelle particularité.

Un jour Falk va le voir après dîner dans son jardin, et le trouve assis devant une table avec un verre d'eau sucrée, et un petit serpent, auquel il donnait à boire avec un tuyau de

plume, et qu'il considérait attentivement. « Voyez quel œil intelligent, s'écriait Gœthe, je suis sûr que cette petite bête me connaît, et qu'elle s'efforce de venir à moi aussitôt que son regard rencontre le mien. » D'un autre côté étaient des cocons de chenille, dont il attendait le développement avec la joie curieuse, l'inquiétude d'un enfant; et derrière lui des plantes étrangères, dont il venait d'observer avec soin tous les bourgeons.

L'objet le plus mince et en apparence le plus insignifiant, pouvait être pour lui d'un grand intérêt; et pour être le bienvenu chez lui, il fallait seulement apporter quelque curiosité naturelle. Une corne de chamois, une dent de lion, une peau d'ours de mer ou de castor, pouvaient lui fournir un sujet d'observations et le rendre heureux pendant plusieurs jours.

Cet amour inaltérable de la nature se mêle à toute sa vie. C'est de là que lui vient sa perspicacité de regard dans les événemens extérieurs; de là aussi la fixité de son esprit, et le contre-poids et le remède aux passions, et la sagesse qui le dirige comme un bon génie à travers mainte difficulté, mainte circonstance aventureuse.

Une fois il écrivait à la princesse Louise de Weimar ces paroles remarquables :

« Le moindre produit de la nature porte en lui-même le cachet de la perfection; il ne faut que le regarder pour s'en convaincre, et dès que j'en suis venu à découvrir ses rapports, je suis sûr que dans un petit cercle je trouve une existence vraie et complète. Une œuvre d'art, au contraire, a son état de perfection au dehors d'elle-même. La meilleure part se trouve dans l'idée de l'artiste, qui ne la réalise que rarement, si ce n'est jamais; car tout ce qu'il tente, procède, il est vrai, de certaines lois qui sont prises dans le génie même de l'art, mais qui ne sont pas si faciles à comprendre et à déchiffrer que les lois de la nature vivante. Dans les œuvres d'art il y

a beaucoup de tradition, mais les ouvrages de la nature sont toujours comme une parole fraîchement sortie de la bouche de Dieu. »

Un autre jour il disait : « Je laisse les objets que je veux connaître agir tranquillement sur moi. Ensuite j'observe l'impression que j'en ai reçue, et je tâche de la rendre fidèlement. Voilà tout le mystère de ce que l'on veut bien appeler *génialité*. »

M. F. de Müller, son ami et l'un de ses plus fervents admirateurs, ajoute à cela :

« Ni les distractions de la vie extérieure, ni les sociétés les plus attrayantes, ni même les jouissances de l'art, ne pouvaient l'arracher à ses contemplations de la nature. A Venise, sur les sables du Lido, il s'occupe avec joie d'une tête de brebis qu'il vient de trouver, et en découvre l'organisme et les rapports de construction. En Sicile, au milieu des ruines d'Agrigente, l'idée des plantes primitives le poursuit ; à Breslau, au travers du tumulte de la guerre, il étudie l'anatomie comparée ; dans la Champagne, au sein du danger comme devant les batteries qui assiègent Mayence, il recherche les phénomènes chromatiques, et oublie, avec le vocabulaire de Fischer, toutes les inquiétudes du moment. »

Un de ses biographes a dit encore :

« Je ne connais pas un poète moderne qui ait pénétré dans la vie universelle de la nature avec autant d'enthousiasme et de sérieux. Schiller même ne possédait pas ce don ; il est trop lyrique et ne sait pas assez se subordonner aux sujets qu'il veut contempler. Ce qui en donnerait la meilleure idée, c'est ce principe puissant qu'avait Shakespeare de représenter le bon et le mauvais tel qu'il est, sans un autre dessein que celui de vouloir montrer le monde comme dans un miroir. »

NOTE 29, pag. 477.

« Marchez, disait Goëthe, jeunes hommes de l'Allemagne, marchez toujours, ne vous laissez pas de suivre le chemin que nous avons frayé. Souvenez-vous que tout ce qui nous sépare de la nature est faux, que le chemin de la nature est celui où Bacon, Homère, Shakespeare doivent nécessairement se rencontrer. Il y a de toutes parts encore beaucoup à faire. Voyez seulement avec vos propres yeux et entendez avec vos propres oreilles. »

NOTE 30, pag. 483.

« A voir Goëthe, on dirait que le sort, les circonstances et le génie primitif se sont réunis pour former un caractère de la plus noble nature. »

Foreign quaterly review, Août 1832.



TABLE.

	Pages.
PRÉFACE.	vij
I. LES ROMANS.	1
Faust (la chronique).	53
II. DRÂMES.	102
Le Faust de Gœthe (première partie).	158
<i>Idem</i> (deuxième partie).	217
Gœtz de Berlichingen (la chronique).	246
Gœtz de Berlichingen. — Egmont.	277
Iphigénie en Tauride. — Le Tasse.	335
La fille naturelle. — Clavijo. — Stella.	364
III. COMÉDIES.	389
HERMANN ET DOROTHÉE.	402
IV. POÉSIES.	425
V. OUVRES MÉLÉES.	461
NOTES.	485

FIN.



35066191

ÉTUDES
SUR
GOETHE ;

PAR
X. MARMIER.

Vet. Fr. III. B. 1975



